



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

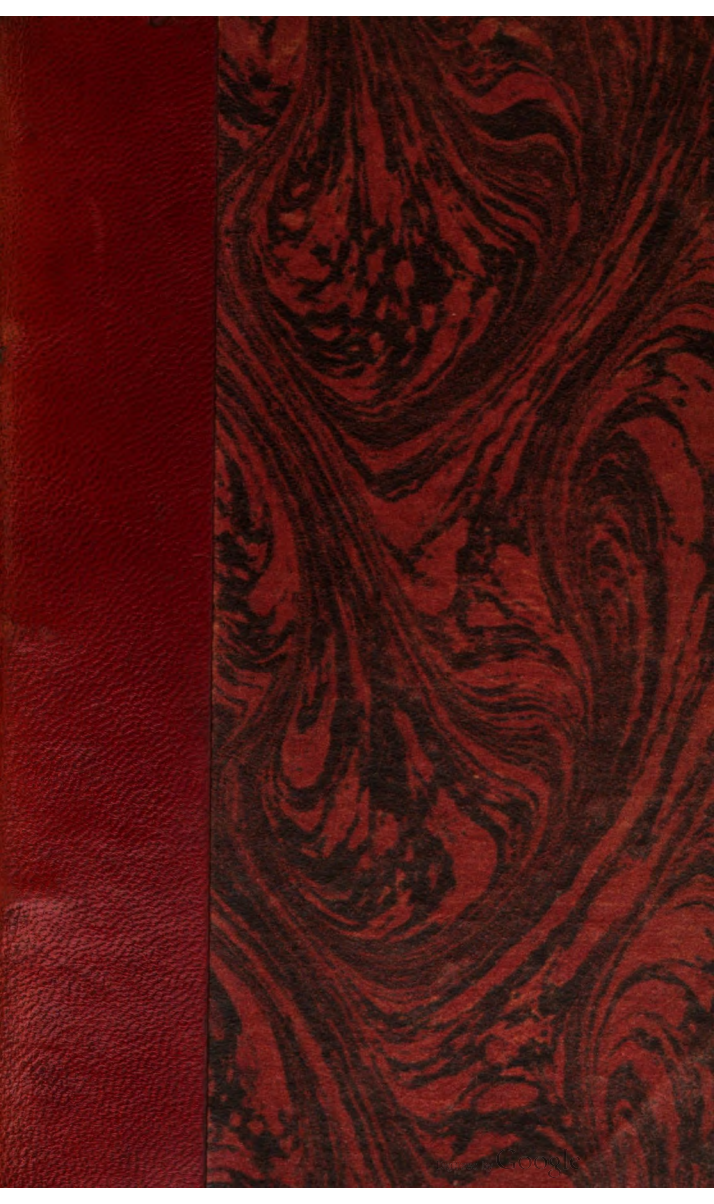
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

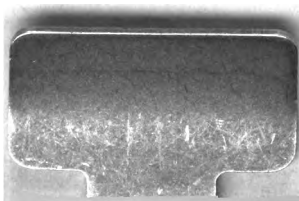
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







H. JACQUET
REPARATION





LES
FACETIEUSES NUITS
DE
STRAPAROLE

9 926

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et Cie, rue Racine, 26,
avec les caractères elzeviriens de P. JANNET.

LES
FACETIEUSES NUITS
DE
STRAPAROLE

Traduites par
JEAN LOUVEAU
ET
PIERRE DE LARIVEY

TOME I



A PARIS
Chez P. JANNET, Libraire
—
MDCCCLVII

2 vol



PRÉFACE.

Après un succès attesté par de nombreuses éditions, *les facétieuses Nuits de Straparole* sont tombées dans un oubli qu'elles sont loin de mériter. Plus amusant que beaucoup d'ouvrages analogues qu'on réimprime fréquemment, ce livre mérite, de plus, une certaine attention à cause de l'influence considérable qu'il a exercée sur la littérature. Il a fourni aux conteurs italiens beaucoup de matériaux, et les écrivains françois ne se sont pas fait faute d'y puiser. Les contes de fées de Perrault et de madame d'Aulnoy, pour ne parler que des maîtres du genre, en viennent en droite ligne. Molière lui-même y a trouvé de son bien.

Il s'agit ici d'une influence directe. Sans doute on pourroit supposer que les conteurs qui se sont rencontrés avec Straparole ont puisé aux mêmes sources que lui. Il s'en faut de beaucoup, en effet, que Straparole soit l'inventeur de tous les contes qu'il a publiés. On lui a fait, de son vivant

même, le reproche d'avoir fait à ses devanciers des emprunts multipliés, et le Tableau des sources et imitations que j'ai dressé, bien que nécessairement incomplet, ne laissera aucun doute à cet égard. Mais, en présence des nombreuses éditions italiennes et françoises de son ouvrage, il est permis de croire que c'est dans cet ouvrage même qu'ont puisé ses contemporains et ses successeurs.

En prenant ses sujets de toutes mains, Straparole n'a fait d'ailleurs qu'user de son droit. Jamais conteur n'eut de scrupules sur ce point. On en trouve la preuve dans le nombre relativement très-restreint des sujets mis en œuvre par les conteurs de toutes les nations. Même en admettant que des récits ayant de l'analogie entre eux aient pu naître spontanément dans des lieux différents et à des époques éloignées, la ressemblance est tellement frappante, qu'il est impossible de nier l'existence d'une source commune à un grand nombre de contes, alors même qu'il est difficile de s'expliquer par quelle voie le récit primitif est parvenu à la connoissance du conteur plus moderne. Dans Straparole, par exemple, on trouve des contes qui sont sortis des *Mille et une Nuits*. Le fait est incontestable, et cependant les *Mille et une Nuits* n'ont été connues en Europe qu'au XVII^e siècle, et grâce à la traduction de Galland. Traduction perdue, imitation ignorée, récit oral, il est évident que quelque chose a fait connoître à Straparole au moins deux contes du célèbre recueil arabe. Peut-être qu'avec un peu d'érudition et beaucoup de recherches on arriveroit à démontrer que Straparole n'a pas in-

venté un seul de ses contes. Cela ne prouveroit rien contre son mérite. S'il n'a pas inventé, il a vulgarisé ; c'est bien quelque chose. D'ailleurs, un conte, l'œuvre littéraire la plus facile en apparence, est, en réalité, ce qui s'invente le moins. La France a produit plus de tragédies depuis trois siècles qu'il ne se trouve de contes dans la littérature du monde entier.

Comme la plupart des conteurs, Straparole placé ses récits dans un cadre de fantaisie. Octavien Marie Sforce¹, évêque élu de Lodi, est forcé par les événements de se retirer à la campagne, avec sa fille Lucrèce, veuve de Jean-François de Gonzague². Il se forme autour de cette jeune dame une petite cour composée de belles, aimables et vertueuses filles, et d'hommes distingués : c'est l'évêque Casal de Bologne, ambassadeur du roi d'Angleterre³; le docte Pierre Bembo⁴; le poète Bernard Capel⁵, Antoine Bembo, Benoît Trevisan, Antoine Moulin, dit Burchiella⁶, le Fourrier

1. Il termina en 1540 une vie fort agitée.

2. Mort en 1523. C'est dans les premiers temps du veuvage de Marie-Lucrèce Sforce, par conséquent vers 1524, que Straparole place les réunions où se racontent ses nouvelles. Mais cela ne prouve nullement que son livre ait été composé à la même époque.

3. Gregorio Casali, ambassadeur du roi d'Angleterre Henry VIII à Rome.

4. Le fameux écrivain Pietro Bembo, qui plus tard fut cardinal. Quant au titre d'*Evangeliste des citoyens modenais*, que lui donne Jean Louveau, c'est la traduction un peu étrange des mots : *Vangelista di cittadini melanese*, qui désignent un personnage tout différent.

5. Bernardo Cappello, poète estimé, l'élève et l'ami de Bembo.

6. Antonio Molino detto Burchiella, auteur d'un poème en patois vénitien imprimé en 1561.

Bertrand, etc. Pour passer le temps, on convient de se réunir tous les soirs pour chanter, danser et conter des nouvelles. A ce programme ordinaire des conteurs, Straparole ajoute un article qui doit augmenter grandement l'agrément de ces réunions : chaque nouvelle sera suivie d'une énigme, que chacun essayera d'expliquer. L'invention, prise au sérieux, auroit bien son mérite ; au point de vue de Straparole, elle en avoit un tout particulier : après avoir usé dans ses nouvelles de la liberté grande que se permettent les conteurs, il trouvoit dans ses énigmes le moyen d'aller plus loin encore. Qu'importe, en effet, que l'énigme présente un sens des plus licencieux, pourvu que l'explication soit décente ? Le vertueux auditoire rougit bien quelquefois, mais c'est sa faute. Tout est pur pour qui est pur.

« On ne connoît guère le seigneur Jean-François Straparole que par le titre de son livre. Straparole ne paroît pas autrement un nom de famille : on croiroit plutôt que ce seroit un de ces noms bizarres qu'on se donne en certaines académies d'Italie, tels que *de Stordito*, *de Balordo*, *de Capassone*; car *Straparola*, c'est un homme qui parle trop. Il est même nommé *Streparola*, par allusion, ce semble, à *Strepere*, dans le recueil de ses poésies, imprimé à Venise, in-8, l'an 1508, lesquelles consistent en *Sonetti*, *Strambotti*, *Epistole* et *Capitoli*. A la vérité, on pourroit croire que ce seroit une corruption à la venitienne, parce qu'au lieu de *Giovan Francesco Straparola*, il est là nommé *Zoan Francesco Streparola da Caravazo*. Cette date de 1508 fait voir qu'il devoit être fort âgé en 1553, temps auquel il

vivoit encore, comme l'atteste la seconde partie de son ouvrage, dédiée aux dames par une courte épître du 1^{er} septembre de cette année-là¹. »

Ainsi s'exprimoit La Monnoie dans sa préface. Tous les biographes ont copié ces renseignements à l'envi, et je n'ai pas un fait à y ajouter. Je n'ai trouvé les poésies de Straparole dans aucune bibliothèque. La Monnoie lui-même ne les possédoit pas, car elles ne figurent point dans le catalogue de sa bibliothèque, qui passa, comme on sait, dans les mains de Gluc de Saint-Port, et fut vendu en 1749. Mais il les décrit d'une manière trop précise pour que j'ose nier leur existence. D'ailleurs Zanetti (*Novelliero italiano*, Venezia, 1754, t. III, p. xv, en cite une autre édition (Vinegia, del Bindoni, 1515, in-8).

Jean Louveau n'est pas plus connu que Straparole. On sait qu'il étoit d'Orléans, et l'avertissement de Guillaume Rouille nous apprendroit au besoin qu'il avoit traduit les *Problèmes* de

1. Il n'étoit pas mort en 1557, puisqu'on lit à la fin de la deuxième partie, imprimée en cette année-là, qu'elle est imprimée *ad istanza dell' autore*.

Voici la date des éditions italiennes des *Faceticuses nuits*. Je marque d'un astérisque celles que j'ai vues.

A. Première partie.

- * 1. 1550. Venetia, Comin da Trino, in-8.
- * 2. 1551. Venetia, Comin da Trino, in-8.
- 3. 1555. Venetia, Comin da Trino, in-8.

B. Deuxième partie.

- 1a. 1553. Venetia, Comin da Trino, in-8.
- * 2a. 1554. Venetia, Comin da Trino, in-8.
- * 3a. 1557. Venetia, Comin da Trino, in-8.

C. Éditions des deux parties réunies.

- 3b. 1557. Venetia, Comin da Trino, 2 vol. in-8. Édition

Garimbert, qui parurent à Lyon en 1559. La Croix du Maine et du Verdier citent de lui plusieurs autres traductions qui parurent à Lyon, et dont la première remonte à 1553. Je regrette d'avoir à dire que le pauvre Louveau ne comprenoit pas toujours ce qu'il traduisoit ¹. Sa traduction du premier livre de Straparole parut en

la plus recherchée, dit Ebert. D'autres bibliographes sont du même avis. J'ignore pourquoi. L'édition n'a rien de remarquable, si ce n'est que la première partie est de l'édition de 1555, avec un titre changé, et que dans la seconde on a remplacé la 4^e nouvelle de la ix^e nuit par une autre qu'on trouvera plus loin, p. xxxvij.

Toutes ces éditions primitives, bien que données par Comin da Trino, portent sur le titre des indications diverses, qui pourroient faire croire à des éditions différentes. Sauf erreur, l'édition de 1555-57 seroit au plus la troisième.

- * 4. 1558. Vinegia, Domenico Gigli, 2 v. in-8. M. Gancia en possède un exemplaire.
- * 5. 1560. Venetia, per Francesco Lorenzini da Turino, 2 vol. in-8.
- * 6. 1562. Venetia, Comin da Trino, 2 vol. in-8.
- * 7. 1563. Venetia, Giovanni Bonanino, 2 v. in-8. (Brunet.)
- * 8. 1565. Venetia, Andrea Ravenoldo e Giorgio de' Zilli, 2 vol. in-8. (Bibliothèque impériale.)
- 9. 1567. Venise, 2 vol. in-8. (Brunet.)
- 10. 1569. Venise, 2 vol. in-8. (Ebert.)
- * 11. 1570. Vinegia, Domenico Farri, 2 vol. in-8. (Chez M. Gancia.)
- * 12. 1578. Venetia, Giovanni di Pichi e Fratelli, in-8. (Bibliothèque impériale.)
- 13. 1580. Venetia, 2 vol. in-8. (Brunet.)
- 14. 1590. Venetia, 2 vol. in-8. (Ebert.)
- * 15. 1599. Venetia, Alessandro de' Vecchi, in-4, fig.
- * 16. 1608. Venetia, 2 vol. in-8.

1. J'ai cru devoir redresser une demi-douzaine de contre-sens que j'ai remarqués dans sa traduction. Ce sont des corrections si peu importantes, que je ne les mentionne ici qu'afin de me mettre à l'abri du reproche d'infidélité.

1560. Elle n'eut probablement pas grand succès, car il paroît qu'elle ne fut réimprimée que treize ans plus tard, avec le second livre, traduit par Larivey.

J'ai donné, en tête du cinquième volume de l'*Ancien Théâtre françois*, une notice sur Larivey : — quelques faits et beaucoup de conjectures. Il étoit de Troyes, où je suppose qu'il dut naître vers 1540, et où il mourut, chanoine de l'église de Saint-Étienne, après 1611. Larivey avoit un goût déclaré pour la traduction, allié à un vif penchant pour l'indépendance. De cela résulte que ses traductions, écrites d'un style coulant et agréable, ressemblent volontiers à des ouvrages originaux. Il se permettoit souvent de grandes libertés avec son auteur. On en trouvera la preuve dans le livre de Straparole, où il a fait des changements assez considérables.

Le second livre de Straparole, traduit par Larivey, qui fait là son coup d'essai, parut, probablement pour la première fois en 1573, à Paris, avec le premier livre, traduit par Jean Louveau. Ces deux volumes furent réimprimés plusieurs fois. En 1580, le libraire Abel L'Angelier obtint un privilège pour imprimer « *le premier et le second livre des facétieuses nuits de Straparole*, le premier traduit par Jean Louveau, lequel est nouvellement reveu et corrigé, et augmenté de sonnets et chansons par Pierre de la Rivey, et le second traduit d'italien en françois par ledit la Rivey; les deux de nouveau corrigés par luy-mesmes. » En effet, Larivey revit la traduction de Jean Louveau, à laquelle il fit des changements, notamment dans

les vers. Toutes les énigmes, sauf la dernière de la cinquième nuit, furent refaites ou changées, sans profit pour la décence, il faut en convenir. Laissa-t-il écouler cinq ans avant de donner son travail, ou les éditions se sont-elles perdues? Je l'ignore; ce qu'il y a de certain, c'est que l'édition de Paris, l'Angelier, 1585, est la première dans laquelle j'ai trouvé la traduction Louveau revue par Larivey.

A partir de 1585, les éditions se succèdent rapidement. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les libraires, sans y regarder de plus près, reproduisent constamment le texte primitif de Jean Louveau. Je n'ai trouvé le texte corrigé de 1585 reproduit que dans l'édition d'Amsterdam, 1725¹.

1. Voici la liste des éditions françoises que j'ai vues ou dont j'ai trouvé l'indication :

1. 1560. Lyon, Guillaume Rouille. Première partie, trad. par J. Louveau. In-8.
- * 2. 1573. Paris, Martin et Gautier, 2 vol. in-16. Le premier volume est à la bibliothèque de l'Arsenal.
3. 1573. Rouen, 2 vol. in-12. (Cité par Georgi, *Bücher-Lexikon*.)
- * 4. 1576. Paris, L'Angelier, 2 vol. in-16. Le deuxième est à l'Arsenal.
5. 1577. Lyon, B. Rigaud, 2 v. in-16. Cité par M. Brunet.
6. 1581-82. Lyon, B. Rigaud, 2 vol. in-16. Cité par M. Brunet.
- * 7. 1585. Paris, L'Angelier, 2 vol. in-16. C'est celle que j'ai reproduite.
8. 1595. Lyon, B. Rigaud, 2 vol. in-12. Cité par Ebert.
- * 9. 1596. Lyon, B. Rigaud, 2 vol. in-16.
- * 10. 1601. Rouen, J. Osmont, 2 vol. in-12.
- * 11. 1611. Lyon, Pierre Rigaud, 2 vol. in-16.
12. 1615. Paris. Citée par M. Brunet.
- * 13. 1725. Amsterdam, 3 vol. in-12. Cette édition, assez

C'est l'édition de 1585 que j'ai suivie pour le texte de celle-ci. Je donne donc au public le livre dans la forme adoptée définitivement par Larivey. Pour la satisfaction des curieux, j'ai cru devoir indiquer, conte par conte, énigme par énigme, les changements faits par Larivey à la traduction de Louveau et au texte même de Straparole, et rétablir ce qu'il a supprimé. C'est ce qui fait l'objet du tableau qui va suivre.

En passant, je donne les renseignements que quelques recherches m'ont fournis sur les sources et les imitations de Straparole. Par *sources*, j'entends les ouvrages où il a pu puiser; par *imitations*, les ouvrages qui ont paru après le sien. Ces indications ne sont pas précisément ce que j'aurois voulu : c'est trop, c'est trop peu. De *sources*, il n'y en a qu'une de bonne, celle où Straparole a puisé. D'*imitations*, je ne devois mentionner que celles qui relèvent directement de Straparole. Lorsque j'indique beaucoup de *sources* et d'*imitations*, cette abondance n'est que pauvreté. J'espère cependant qu'on ne me saura pas mauvais gré d'avoir consigné ici ces renseignements. Ils peuvent avoir leur utilité, ne fussent-ils servir qu'à prouver ce que j'ai déjà dit, que les conteurs se copient volontiers les uns les autres, et que Straparole, s'il a mis ses devan-

mal imprimée, a le mérite de reproduire le texte de 1585. Elle contient une préface de La Monnoie et des notes du poète Lainez.

- * 14. 1726. Paris, 2 vol. Édition assez jolie. Préface de La Monnoie. Notes de Lainez. Elle donne, je ne sais pourquoi, le texte primitif de J. Louveau. Il y en a des exemplaires sur vélin.

ciers à contribution, n'a pas manqué d'imitateurs.

P. JANNET.

TABLEAU

Des Variantes, des Sources et des Imitations.

LA PREMIÈRE NUIT.

FABLE 1. *Un nommé Salard, se partant de Genes, vint à Montferrat, où il desobeit à trois commandemens du père, ordonne par son testament, et estant condamné à la mort, fut delivré et retourna au pays.*

Cette nouvelle a été imprimée plusieurs fois séparément. Voy. *Catalogo de' Novellieri posseduti dal conte A. M. Borromeo*. Bassano, 1805, in-8.

Traduit par Schmidt, n. 4¹.

ORIGINES. *Gesta Romanorum*, c. 124. — *Cento novelle antike*, nouvelle 100. — *Le livre du chevalier de la Tour pour l'enseignement de ses filles*, chap. 128 (pages 277 et suiv. de l'édition donnée par M. A. de Montaiglon, *Bibliothèque elzevirienne*). — F. Sacchetti, novella XVI. — *Les cent Nouvelles nouvelles*, nouv. LII.

IMITATIONS. Hans Sachs a fait une comédie sur ce sujet. Gueullette, qui a fait à Straparola d'autres emprunts dont il me paroît bien inutile de s'occuper, a fait entrer cette nou-

1. *Merchen-Saal*. Sammlung alter Mæchen mit Anmerkungen; herausgegeben von D^r Fried. Wilh. Val. Schmidt. Erster Band. *Die Mæchen des Straparola*. Berlin, 1817, petit in-8. Ce volume contient la traduction de dix-huit contes de Straparola. Il est terminé par des Remarques pleines d'érudition, auxquelles j'ai emprunté bien des renseignements.

velle, maladroitement défigurée, dans les *Mille et un quart d'heure*.

ÉNIGME I. *La fève sèche*. Refaite par Larivey. Voici le texte italien :

*Nacqui tra duo seraglia incarcerata,
Et di me nacque dopò un tristo figlio
Grande, come sarebbe (oime mal nata!)
Un picciol grano di minuto miglio;
Da cui per fame sul poi divorata
Senza riguardo alcun, senza consiglio.
O trista sorte mia dura et proterva,
Di madre non poter restar pur serva!*

Jean Louveau serroit le texte de beaucoup plus près que Larivey. Voici sa traduction :

*Entre deux serrures née
Je fus, et emprisonnée.
Fils de moy mauvais nasquit,
Lequel de grandeur n'acquit
Qu'à la mesure d'un grain
De millet, et qui, par faim,
Me devora sans respect
Ny conseil. O dur aspect!
Quand ma fortune proterve,
Mère ne souffre pour serve!*

FABLE II. Un fameux larron, nommé *Cassandrin*, amy du *prevost de Perouse*, luy desroba son lict et son cheval; puis, luy ayant présenté *messire Severin* lié dans un sac, devint homme de bien et de grande entreprinse.

IMITATION. *Inventaire général de l'Histoire des Larrons*, Paris, 1625; in-8.

ÉNIGME II. *La balle à jouer*. Dans le texte, le sujet est différent. Louveau traduit ainsi :

*Haut et bas cheminant d'un lent et tardif pas,
Un j'aperceus qui regardoit en bas;
Lors m'en allay criant : Coucher, coucher, vuidez
Allez, sire Bernard; icy plus ne tardez.
Deux le deschaussent, quatre de bon guet vont
Fermer portes, huis aussy. Huit sont amont :
Cependant, toutesfois, que je fais telle feinte,
S'enfuit desouvert l'un tout à net sans crainte.*

Voici son explication : « Un gentilhomme étant allé aux champs, avoit laissé en son palais une vieille pour le garder; laquelle, un soir, aperçut un larron, et feignant que le maistre estoit au logis, dit : « Allez vous en coucher, messire Bernard, et deux servans le voient deschausser, et quatre ferment la porte et les fenestres, et huit soyent dessus à faire bon guet. » Ce qu'entendant, le larron s'enfuit. »

FABLE III. *Messire Scarpafigue, deceu une fois seule par trois brigands, les abuse par trois fois, et finalement s'en retourna victorieux avec sa Nine.*

Traduit par Schmidt, numéro 7.

Ce conte est formé de deux parties, que Straparole a reliées habilement ensemble.

1re partie. Messire Scarpafigue trompé.

ORIGINES. *Hitopadésa*, recueil d'apologues ou de contes (traduit du sanscrit par M. Ed. Lancereau, page 192. Voir ses notes, page 252. *Bibliothèque elzevirienne*). — Conf. *Gesta Romanorum*, cap. 132. — Boccace, *Decameron*, journée IX, nouvelle 3. — *Poggii Facetiæ*. — *Cento novelle antike*. — Fortini, *Novelle*, nov. 8. — *Novella di Campriano*. Venise, 1524, in-4.

IMITATIONS. Hans Sachs, *der schwanger Pauer*. — *Tiel Eulenspiegel*. — *Les facétieux devis et plaisans contes du sieur Du Moulinet*. — *Nouveaux contes à rire*.

2e partie. Vengeance de Scarpafigue. Schmidt cite des contes populaires allemands qui ont beaucoup de rapports avec cette seconde partie du conte de Straparole.

ÉNIGME III. *Le crible*. Dans le texte, le sujet est différent. Louveau traduit ainsi :

*Un forgeron et sa femme à leur table
N'avoient qu'un pain, qu'un seul pain et demy;
Un prestre fut avec sa sœur aymable
En ce souper appelé comme amy.
Ces quatre donc de ce pain favorable
Firent trois parts, fendant l'entier parmy,
Le droit meilleur dont chacun eut sa part,
Faisant grand chère ainsi jusqu'au départ.*

On comprend que la sœur du prêtre n'étoit autre que la femme du forgeron.

FABLE IV. *Thibaud, prince de Salerne, veut espouser sa*

filles Doralice; laquelle, étant sollicitée du père, arriva en Angleterre, où Genèse l'épousa, et eut deux enfans d'elle, qui furent mis à mort par Thibaud, dont Genèse se vengea depuis.

Traduit par Schmidt, numéro 6.

ORIGINES. *La belle Helaine de Constantinople*, roman populaire dans toute l'Europe. — *La légende d'Offa, roi d'Angleterre.* — *Il Pecorone di ser Giovanni Fiorentino.* — Gower, *Confessio amantis.* — Chaucer, *Canterbury Tales* (Voyez les remarques de Schmidt, pages 303-307).

ÉNIGME IV. *Le milan.* Même sujet dans le texte, mais traité différemment. Voici la traduction de Louveau :

*Nature nous produit, entr'autres animaux,
Un animal si vil et de vile nature,
Qu'il deteste et hait sa propre geniture;
J'entends qu'à ses petits il fait cent mille maux.
Les voyant prospérer, devenir grands et beaux,
Avec son bec crochu de leur chair faict fracture,
Tellement qu'au moyen d'une telle piqueure,
Il les vous rend si bas, que d'iceux les plus hauts
Ne se peuvent mouvoir pour chercher nourriture.*

Le sonnet de Larivey est incomplet du septième vers dans les éditions de 1585 et de 1725.

FABLE V. *Demetrius Bassariot, se faisant nommer Gramotivège, surprint sa femme Polissène avec un prestre, et l'ayant envoyée vers ses frères, qui la mirent à mort, il espousa après sa servante.*

ÉNIGME V. *Le songe.* Sujet différent dans le texte. Traduit par Louveau :

*Trois compagnons estans à table,
Cherchans toujours les bons morceaux
Vint un valet fort serviable,
Qui presentoit aux jouvenceaux
Trois beaux pigeons (chose agreable)
Pour en frotter leurs gras museaux.
Lorsque chacun eut prins le sien,
Deux y restoient, à dire bien.*

L'un des trois compagnons, celui qui le premier prit un pigeon, s'appeloit Chacun.

LA SECONDE NUIT.

La chanson qui se trouve page 90 est de Larivey. Elle remplace celle de Jean Louveau, que je reproduis ici :

*Je dy tousjours et sans cesse diray,
Sans que jamais je change de propos,
Quand vos vertus à tous j'annonceray,
Quand tout honneur en vous prend son repos;
Quelle beauté à vous compareray,
Quel cœur gentil, à bien du tout dispos?
Digne n'est pas du bien de l'autre vie,
Si vostre los tousjours ne le convie.*

FABLE I. *Galiot, roi d'Angleterre, eut un fils nay porc, lequel se maria par trois fois, et ayant perdu sa peau de porc, devint un très-beau jeune fils, qui depuis fut appelé le roy porc.*

Traduit par Schmidt, numéro 17.

ORIGINES. *Le Pantcha Tantra*, Recueil de contes indiens. Voyez Loiseleur Deslongchamps, *Essai sur les fables indiennes*. Paris, 1838; in-8, p. 39-41.

IMITATIONS. *Le prince Marcassin*, dans les contes de fées de madame d'Aulnoy. — *Histoire de Pertharite et de Ferandine*, dans les contes d'Antoine Hamilton. Paris, 1820; t. I, p. 72.

ÉNIGME I. *Le berceau*. Dans le texte, le mot est *le mary*. Traduction Louveau :

*Je voudrois bien que me donnasses
Ce qu'onques n'euz et jamais tu n'auras.
Voire combien qu'ici tu demeurasses
Encor' mil ans, tousjours t'abuseras
Penser l'avoir; c'est en vain que tracasses,
Et à tastons sans trouver chercheras.
Mais si tu m'aymes, ainsi que l'on peut croire,
Baille le moy, car tu le peux bien faire.*

FABLE II. *Philène Sisterne, escolier estudiant à Bologne, estant moqué de trois belles dames, sous un festin faux se vengea de toutes.*

ORIGINES. *Les deux changeurs*, fabliau (Legrand d'Aussy,

IV, 204; Barbazan, III, 254. — *Il Pecorone*, IIe journée, nouvelle 2. — *Cent nouvelles nouvelles*, nouv. I.

IMITATION. Bandel, t. I, conte 3.

ÉNIGME II. *Le feu*. Même sujet en italien. Traduction Louveau :

*Si par un vif, deux morts, un vif on fait,
Duquel un mort depuis à prins la vie,
Lequel esteint fut après tout refait,
Tant qu'en vivant, veux-tu que te le die?
Deux ont esté qui se sont satisfaits,
Et chacun d'eux a prins sa fantasie,
Le premier vif par ces vifs et ces morts,
Et puis parlé avec deux autres morts.*

FABLE III. *Charles de Rimini*, estant amoureux de Theodosia sans estre aymé d'elle, à cause qu'elle avoit promis sa virginité à Dieu, et Charles cuidant l'embrasser par force, en lieu d'elle il embrasse des pots, des chauderons, broches et autres ustensiles de cuisine; et estant ainsi barbouillé de noir, fut fort bien batu par ses serviteurs.

ORIGINES. *Dulcitius*, comédie de Hroswitha. — *La légende dorée*, de Jacques de Voragine, vie de sainte Anastase. — *Bollandi Acta sanctorum*, aprilis, tomo I, p. 245-50, *De sanctis sororibus Agape, Chionia et Irene*.

ÉNIGME III. *La serviette*. Dans le texte, c'est la toile. Traduction Louveau :

*Chose je suis assez plaisante et belle,
Et de blancheur ne suis pas moins ornée.
Ores la mère, et sa fille avec elle,
Souvent me bat, bien que de moy parée.
Issue suis de celle qu'on appelle
Des mères mère, et qui n'est point laissée.
Chacun se sert de moy; puis, envieillie,
L'homme me broye et rudement manie.*

FABLE IV. *Le diable*, entendant que les mariz se plaignoyent de leurs femmes, espousa Silvie, et print pour compère Gasparin Bonci; et ne pouvant plus durer avec sa femme, entra au corps du duc de Melfe, puis son compère Gasparin l'en jetta hors.

ORIGINES. *Brevio*. — Machiavel, dans sa nouvelle bien connue, *Belpégor*. — Doni.

IMITATIONS. *Cento novelle scelte di Fr. Sansovino*, 1561, nouvelle 64¹. — *Les facétieuses journées*, contenant cent certaines et agreables Nouvelles, recueillies et choisies de tous les plus excelens auteurs estrangers, par G. Chappuys, Tourangeau. Paris, 1584, in-8. Journée III, conte 3. — La Fontaine, *Belphégor*, conte (*Œuvres*, t. II, p. 343, *Biblioth. elzevirienne*).

ÉNIGME IV. *L'ame*. Même sujet dans le texte. Traduction Louveau :

*Entre nous est un très-noble sujet,
Parlant, tastant, allant, voyant, oyant;
Sans avoir sens, il est plein d'intellect.
Sans teste, mains, langue ny pieds froyant,
Logeant chez nous, entendant nostre object.
Une fois naist, selon mon jugement,
Et où il est vit éternellement.*

FABLE V. *Simplice Rossi est amoureux de Giliole, femme de Guiriot, paysand, et estant trouvé par le mary, fut battu et frotté qu'il n'y manquoit rien, puis s'en retourna en son logis.*

ORIGINES. *De la dame qui attrappa un prêtre, un prévôt et un forestier*, fabliau (Legrand d'Aussy, IV, 246; Barbazan, III, 296). — Boccace, *Decameron*, journée VIII, nouv. 8.

IMITATIONS. — Bandel, III part., nouv. 20. — *Facétieuses journées*, journée IX, nouv. 8. — Bouchet, *Sérée* 32. — *Courrier facétieux*, p. 326. — *Divertissemens curieux de ce temps*, p. 153. — La Fontaine, *les Rémois*.

ÉNIGME V. *Le pot*. Même sujet dans le texte. Traduction Louveau :

*Honte me prend de mon nom reciter.
Aspre à toucher et rude suis à voir.
Grand bouche ayant sans nulles dents porter,
La lèvre rouge, et près d'où me viens seoir,
L'ardeur me vient si fort à agiter,
Que j'en escume et n'y puis rien pourvoir.
C'est tout mon cas d'avoir une chambrière.
Chacun y pesche, et me met on arrière.*

1. En réunissant les diverses éditions du *Recueil de Sansovino*, on trouve qu'il a reproduit jusqu'à vingt-six nouvelles de Straparole. Voy. Gamba, *Delle novelle italiane in prosa bibliografia*. Firenze, 1835, in-8, p. 258 et suiv.

LA TROISIÈME NUIT.

Voici la chanson de J. Louveau :

*En regardant vostre excellent visage,
Et de vos yeux une telle splendeur,
Ravir me sens par une belle ardeur
De vostre cœur cognoissans la rondeur.
De pleurs je suis en une mer si large,
Et de souspirs en telle profondeur,
Que je ne puis en ce mortel decours
Trouver ailleurs sinon en vous secours.*

FABLE I. *Un nommé Pierre, estant insensé, retourna en son bon sens par le moyen d'un poisson nommé Ton, qu'il print et delivra de mort, et print en mariage la fille du roy Lucian, laquelle il avoit engrossie par enchantemens.*

Traduit par Schmidt, numéro 15

IMITATION. *Il Pentamerone del cavalier Giovan Battista Basile, giornata primma, trattenimientio tierzo.*

ÉNIGME I. *Le temps.* Dans le texte, c'est le bœuf sauvage que l'on chasse. Traduction Louveau :

*Derrière un tronc est un vestu de rouge,
Lequel se cache, et puis monstre un baston.
Un gros et grand quatre portent. Il bouge,
Et deux poignans au tronc plante à taston.
Voici venir un, qui de son grand vouge
Le vient frapper et heurter au menton,
Dix autres vont le renverser par terre.
Or, devinez que ce propos enserre.*

FABLE II. *Dalphrène, roy de Tunis, a deux enfans, l'un nommé Listic, et l'autre Livoret, depuis surnommé Porcarole, lequel à la fin print en mariage Attarante, fille du roy de Damas.*

Traduit par Schmidt, n. 1. A propos du cheval fée qui joue un rôle dans ce conte, Schmidt a réuni de nombreux renseignements sur les chevaux doués de qualités surnatu-

relles qui figurent dans une foule d'œuvres du moyen âge. Page 280, il indique deux contes allemands qui ont du rapport avec celui-ci.

ÉNIGME II. *La Bouteille d'eau de roses.* Même sujet. Traduction Louveau :

*Un petit corps d'un grand feu vient de naistre
Ayant la peau d'un fort gros marescage,
Or l'ame en lieu auquel pas ne doit estre
Comme liqueur est close en une cage.
Icy ne veux de fables vous repaistre,
Car verité consiste en mon langage.
Sa belle robe est de très fin coton,
Rendant odeur à toute la maison.*

FABLE III. *Blanchebelle, fille de Larberic, marquis de Montferrat, est envoyée par la maratre de Ferrandin, roy de Naples, pour estre tuée; mais les serviteurs luy coupèrent les mains et luy crevèrent les yeux, et depuis fut guarie par une couleuvre, et s'en retourna joyeuse vers Ferrandin.*

Traduit par Schmidt, n. 2.

ÉNIGME III. *Le Charançon.* Dans le texte, *la couleuvre.* Traduction Louveau :

*Tout au milieu d'un beau pré florissant
Vint à passer une dame cruelle,
Traînant la queue et son chef surhaussant,
Courant soudain, se montrant fort rebelle.
L'œil est aigu, le toucher fort puissant;
La langue branle, et ne parle ne beele;
En longueur mince et vient à grisonner.
Sage est celui qui pourra deviner.*

FABLE IV. *Fortunio, ayant reçu une injure du père et de la mère, s'en alla vagabond par le monde, et par cas d'aventure il se trouva en un bois où il trouva trois animaux qui le recompensèrent. Puis estant en Pologne pour une joute, il obtint en mariage Doralice, fille du roy.*

Traduit par Schmidt, n. 9. On trouve dans son ouvrage, pages 314-321, de curieuses recherches sur les métamorphoses d'hommes en bêtes, sur les syrènes, les pommes enchantées, etc. Ce conte a du rapport avec la nouvelle 2 de

la IX^e journée du *Pecorone*, et avec le conte de madame D'Aulnoy, *L'oiseau bleu couleur du temps*.

ÉNIGME IV. *La mort*. Texte, la *syène*. Traduction Louveau :

*Bien loin d'ici un animal se treuve,
De soy cruel, gentil en apparence.
En deux partis la nature l'esprouve,
Et d'inhumaine et feminine essence.
Assez plaisant, et de t'aymer contreuve.
Son chant fort doux meine communement
Les gens à mort avec un grand tourment.*

FABLE V. *Isotte, femme de Lucafer Albani, de Bergame, cuidant par finesse decevoir Travailin, vacher de son frère Emilian, pour le trouver menteur, perdit la metairie de son mary, et s'en retourna au logis avec la teste d'un taureau ayant les cornes dorées, et toute honteuse.*

Traduit par Schmidt, n. 8.

ORIGINES. Dans les *Gesta Romanorum*, c. 111, se trouve un singulier récit de la Fable d'Io changée en vache. Argus tient à son bonnet placé au bout d'un bâton à peu près les mêmes discours que Travailin, dans le conte de Straparole, tient au simulacre de son maître. — Une histoire analogue se trouve dans les *Quarante Visirs*. — Schmidt cite (page 313) un conte semblable qui auroit été composé en Allemagne au XVI^e siècle, et qui se trouve dans les *Volkssagen* d'Otmar (Nachtigall) Brême, 1800. Voy. Loiseleur Deslongchamps, *Essai sur les Fables indiennes*, Paris, 1838, in-8, page 173.

ÉNIGME V. *L'Orage*. Texte, la *vache que l'on trait*. Traduction Louveau :

*Au cul je voy une teste eslevée
Et à son aise un cul assis en terre.
Une puissante après s'y est trouvée
Qui ne dit mot et le chef fort luy serre.
Deux la voyant sans trop grande courvée
Et de plus fort son chef alors enserre,
Dix outre plus la viennent à mouvoir,
Si bien que c'est chose assez belle à voir.*

LA QUATRIÈME NUIT.

Chanson de J. Louveau.

*Comme au milieu le soleil reluisant
De tout autre astre esteint bien la clarté,
Icelle aussi de ces yeux produisant
Les beaux rayons remplis d'amenité,
Vient accroissant et tousjours produisant
Ses gentils faicts avec propriété.
Heureux celuy qui de sa gentil' bouche
Oyt le doux son, et ses habits attouche!*

FABLE I. *Richart, roy de Thèbes, avoit quatre filles; l'une desquelles s'en alla vagabonde par le monde, et de Constance se fit appeler Constantin, et arriva en la court de Cacus, roy de Bettinie, lequel, pour ses prouesses et bonnes conditions, la print en mariage.*

Traduit par Schmidt, n. 13.

ORIGINES. *Le Roman de Merlin.—Le Roman des Sept Sages.*

— *Les Mille et une Nuits.*

IMITATIONS. *Gueullette, les Mille et un quarts d'heure.—Tabart's Collection of Popular Stories for the Nursery. London, 1809, II, 148.*

ÉNIGME I. *La cornemuse. Texte, la Justice. Traduction Louveau :*

*L'esprit gentil deux fort fiers lyons dompte
Et sur le dos son siège met et pose,
Et à costé sont quatre de grand compte,
Foy, Force, Amour et Prudence repose,
L'espée au poing, dont les malins surmonte,
Et douce aux bons plus que nulle autre chose,
Discord n'y règne et mal point ne s'y range.
Qui celle ensuit digne est de grand' louange.*

FABLE II. *Hermion Glauce, d'Athènes, print en mariage Philène Centurionne, et estant devenu jaloux d'elle, l'accusa en plein jugement; et, par le moyen de son amy Hipolite, elle fut délivrée et Hermion condamné.*

ÉNIGME II. *La jalousie* (qu'on met aux fenêtres). Texte, *la Jalousie* (passion). Traduction Louveau :

*D'un grand amour, desir et esperance
Naist un bestial maigre et decoloré,
En beau visage et remply de clemence
Comme lierre en son tronc égaré,
Se paist de deuil, ennuy et esperance
Et de drap brun se voit tousjours paré.
Il vit d'ennuy et croit en grand douleur
Et malheureux qui vit en telle erreur.*

FABLE III. *Lancelot, roy de Provins, espousa la fille d'un boulenger, de laquelle il eut trois enfans, qui estans persecutez par la mère du roy, finalement, par le moyen d'une eau, d'une pomme et d'un oiseau, ils vindrent en la connoissance du père.*

Traduit par Schmidt, n. 3. Dans ses remarques, pag. 284-291, Schmidt donne de nombreuses indications sur les objets merveilleux qui figurent dans le conte de Straparole.

ORIGINES. *Les Mille et une Nuits*.

Dans le *Dolopathos* (éd. Montaiglon, pages 317 et suiv.), une fée mariée à un chevalier accouche de sept enfans ayant chacun une chaîne d'or au cou. Sa belle-mère substitue à ces enfans sept petits chiens. Les enfans sont exposés. Recueillis par un vieux philosophe, ils grandissent, et, après une foule de vicissitudes qui ont beaucoup de rapport avec le conte de Straparole, la méchanceté est découverte et punie. La fée, qui étoit restée enterrée jusqu'à mi corps, comme la Doralice du IV^e conte de Straparole, revient en santé, et les enfans, qui pendant longtemps étoient restés métamorphosés en cygnes, recouvrent leur première forme, à l'exception d'un seul, qui reste cygne toute sa vie, et accompagne partout un de ses frères, *le chevalier au Cygne*, qui devint le fameux Godefroy de Bouillon.

IMITATIONS. C. Gozzi, *l'Angellino belle verde, fiaba filosofica*.

ÉNIGME III. *La Lanterne*. Texte, *le papegay* (perroquet). Traduction Louveau :

*Sur le haut mont de Chiralde superbe
De forte haye entour environné,
Un aperceus atout son œil acerbe,
Du soleil aspre estant enluminé*



*Les beaux habits, fine esmeraude en herbe.
Il vit, il parle, et n'est point estonné.
Le voilà tout; plus que son nom ne reste,
Dites le donc, et qu'il soit manifeste.*

FABLE IV. *Nerin, fils de Galois, roy de Portugal, amoureux de Janeton, femme de maistre Raymond Brunel, physicien, jouit de ses amours, et la mena avec soy en Portugal, et maistre Raymond en mourut de desplaisance.*

ORIGINES. *Il Pecorone, giornata 1, novella 2. — Masuccio, parte IV, novella 4.*

IMITATION. *Molière, l'École des femmes.*

ÉNIGME IV. *Le coq.* Texte, même sujet. Traduction Louveau :

*Sur la minuict un se vient à lever,
Du tout barbu, et barbe ne fait croistre,
Notant le temps sans astres observer,
Portant couronne, et n'est ne roy ne prestre;
Les heures chante et se sent résonner,
Esperonné ains que chevalier estre,
Il paist enfans sans femme rien avoir.
Bien est subtil qui le pourra savoir.*

FABLE V. *Flamine Veralde se partit d'Ostie, et va cherchant la Mort; et ne la trouvant pas, vint à rencontrer la Vie, qui luy fit voir la Crainte et essayer la Mort.*

ÉNIGME V. *L'Ombre.* Texte, les trois Parques. Traduction Louveau :

*Parmy un pré superbe et spacieux,
Tout verdoyant, de fleurs orné et beau,
Trois nymphes vont sous un destin des cieux.
Sans séjourner font ouvrage nouveau;
L'une à costé tient sa quenouille au mieux,
Et l'autre autour de ses pieds, le fuseau.
La tierce porte un glaive bien tranchant
Et va souvent le foible fil hachant.*

LA CINQUIÈME NUIT.

Chanson de J. Louveau :

*Quand votre beau et très-gentil visage
Nous apparoît d'un noble et beau semblant,
Lorsqu'à nos yeux vostre gentil corsage
Tout mon effort rend tout soudain tremblant,
Frapper me sens d'un si très grand courage
Que tous mes sens se vont quasi troublant;
Mais bien heureux le jour, le point et l'heure
Que rencontray une telle aventure.*

FABLE I. *Guerrin, fils unique de Philippe-Marie, roy de Sicile, delivra un homme sauvage de la prison du père. Et la mère, pour la crainte du père, l'envoya en exil, et l'homme sauvage, estant apprivoisé, delivra Guerrin de plusieurs grands inconvénients.*

Traduit par Schmidt, n. 5. Sur les hommes sauvages, les fées, les chevaux doués de facultés surnaturelles, etc., voir ses remarques, pages 295-303.

ÉNIGME I. *Le papier.* Texte, le basilic. Traduction Louveau :

*De peu de cas naist une fière beste
Qui hait chacun de sa propre nature;
De son regard tout occit et arreste,
Ny de soy mesme elle n'a soin ne cure;
Autour de soy tout flettrit et tempeste;
En domageant de tout la mort procure.
Les arbres sèche et va tout infectant,
Brief, point n'y a qui nuise au monde tant.*

FABLE II. *Adamantine, fille de Bagolane Savonnoise, fut espousée à Drusian, roy de Bohême, par le moyen d'une poupée.*

Le singulier usage que le roi Drusian fait d'une poupée n'avoit pas été prévu par Rabelais (livre I, chap. XIII).

ÉNIGME II. *Le faucon*. Texte, même sujet. Traduction Louveau :

*Qu'est ce qui a plus d'une palme en longueur,
Pour bien fourny et gros à l'avenant,
Assez hardy, et se plaist de son heur,
Et volontiers à l'homme se donnant.
Il est plaisant à voir en sa valeur,
Il porte braye et capuchon tenant.
Puis par à bas luy pendent deux sonnettes.
C'est un plaisir pourveu que t'en delectes.*

FABLE III. *Berthaud de Valsable eut trois enfans, tous trois bossus et d'une mesme façon, l'un desquels s'appelle Jambon, et va par le monde cherchant sa bonne fortune; et estant arrivé à Rome, il fut tué et jecté dedans le Tibre avec deux autres siens frères.*

ORIGINES. *Les trois Bossus*, fabliau, par Durand (Le Grand d'Aussy, IV, 257; Barbazan, III, 255). — *Conf. Estourmi*, fabliau, par Hugues Piaucele (Le Grand d'Aussy, IV, 264; Barbazan, II, 452). — *Les Mille et une Nuits*. Voy. Loiseleur Deslongchamps, ouvrage cité, p. 157.

Lainez, dans ses notes sur *Straparole*, dit qu'il a été fait une farce sur ce sujet. Le Grand d'Aussy ajoute qu'on en jouoit une chez Nicolet. J'ignore de quelles farces ils veulent parler, mais on peut voir dans l'*Ancien Théâtre françois*, t. I, p. 328 (*Bibliothèque elzevirienne*), *La farce de Guillaume qui mangea les figues du curé*, absolument comme Jambon mangea celles de son maître.

IMITATIONS. *Gueulette, Contes tartares*. — L'histoire des *Trois bossus de Besançon* fait depuis longtemps partie de la collection de livres populaires connue sous le nom de *Bibliothèque bleue*.

ÉNIGME III. *Le jeu du tablier*. Texte, même sujet. Traduction Louveau :

*Les os de morts venant de tombe obscure
A tierce et sexte y sont tous demenez,
Monstans par points quelque grosse adventure,
Dont bien souvent les gens sont forcenez.
Et blasphémant l'autre lors se parjure,
Ce que souvent font cerveaux obstinez.
Barbe de chair chantant de son bec d'os,
Dit qu'en bonne oye il faut poser le dos.*

FABLE IV. *Marcel Vercelois fut amoureux d'Etiennette, femme de François Rabot, laquelle le fit venir en sa maison pour jouir d'elle à son plaisir, et ce pendant qu'elle conjuroit son mary, il se sauva secrètement.*

ORIGINES. Boccace, VIIe journée, nouv. 1. Ce conte rappelle celui du *mari borgne*, conte qui, parti de l'Inde, a trouvé place dans la *Disciplina clericalis*, dans les fabliaux, les *Gesta Romanorum*, et dans un grand nombre de conteurs françois et italiens. Voyez *Hitopadésa*, p. 217 et suiv.

ÉNIGME IV. *La mouche.* Texte, le joug. Traduction Louveau.

*Le sire Jou en avant et arrière
S'en va branlant, et chacun le peut voir ;
L'un d'un costé, l'autre bien près se tire,
Bientost après un se vient esmouvoir,
Qui va frappant sur quatre par derrière.
Si du premier tu le pourras sçavoir,
Pour mon amy tousjours je te retien.
C'est Jou, te dis-je, et tel te le maintien.*

FABLE V. *Madame Modeste, femme de sire Tristan Sanguet, acquiert en sa jeunesse, avec ses mignons et amoureux, une grande quantité de souliers, qu'elle baille en sa vieillesse à valets et autres personnes de basse condition.*

ÉNIGME V. *Le soulier.* C'est la même dans le texte, et la seule dont Larivey ait conservé la traduction faite par Jean Louveau. Il a fait en cela preuve de goût. Ce huitain est bien tourné; il est supérieur de beaucoup à tous les autres huitains de Louveau. C'est sans aucun doute pour cela qu'il a trouvé grâce devant le chanoine de Troyes, et nullement à cause de son apparente joyeuseté.

LA SIXIÈME NUIT.

FABLE I. *Deux compères s'aymans infiniment se decoivent l'un l'autre; en fin font leur femmes communes entre eux.*

ORIGINES. Boccace, VIIIe journée, nouv. 8. — *Cent nouvelles nouvelles*, nouv. III. — *Libro della origine delli vol-*

gari proverbi, di Aloyse Cinthio degli Fabritii, Venezia, 1526, in-fol., prov. XVI.

IMITATIONS. Bonaventure Des Periers, nouv. IX. — *La Fontaine, le Faiseur d'oreilles et le Raccommodeur de moules* (*Œuvres*, t. II, p. 51, édition de la Bibliothèque elzevirienne).

ÉNIGME I. *La plume à écrire*. Même sujet dans le texte.

FABLE II. *Castor se faict chastrer par Sandrin, affin de devenir gras, dont il pensa mourir; toutesfois, avec une plaisante tromperie, il est finalement apaisé par la femme dudit Sandrin*.

ÉNIGME II. *Le clystère*. Même sujet dans le texte.

FABLE III. *Polixène, jeune vefve, aime plusieurs amoureux. Pamphile, son fils, la reprend. Elle luy promet se retirer de cet amour, moyennant qu'il ne se gratte plus; ce qu'il luy accorde. Sa mère le trompe. Enfin chacun retourne à son mestier*.

ÉNIGME III. *Le gant*. Même sujet en italien.

FABLE IV. *Grande contention se meut entre trois religieuses, à sçavoir laquelle doit estre abbesse. Le grand vicaire ordonne que ce sera celle qui fera la plus grande preuve de sa vertu*.

ÉNIGME IV. *Les scieurs de long*. Même sujet dans le texte.

FABLE V. *Maistre Zephire, prestre, conjure un jeune homme qui mangeoit les figues de son jardin*.

ORIGINES. *Morlini Novellæ, fabulæ et comædia*, novella LXI (Voyez édition de la Bibliothèque elzevirienne, p. 113).

ÉNIGME V. *La teigne, la foire et la gale*. Même sujet dans le texte.

LA SEPTIÈME NUIT.

FABLE I. *Orthodose Symeon, marchand florentin, s'achemine en Flandres, où devenu amoureux d'Argentine, courtisane,*

oublie sa propre femme; laquelle, par enchantement, le va trouver; puis, étant engrossie par luy, retourne à Florence.

ORIGINES. *Le roman de la Violette.* — *Le livre du chevalereux comte d'Artois.* — *Le roman du roi Flore et de la belle Jeanne (Nouvelles françoises en prose du XIII^e siècle, publ. par MM. L. Moland et Ch. d'Hericault, Biblioth. elzev.).* Boccace, journée III, nouvelle 9.

ÉNIGME I. *La bassinoire.* Même sujet en italien.

FABLE II. *Marguerite Spolatine, devenue amoureuse de Theodore, ermite, le va trouver à nage; ses frères s'en aperçoivent; enfin, trompée par une fausse clarté, misérablement se noye en la mer.*

IMITATIONS. *Facetieuses journées*, journée IV, nouv. 4.

ÉNIGME II. *Le ver à soie.* Même sujet en italien.

FABLE III. *Cimaroste, bouffon, va à Rome, où ayant déclaré un sien secret au pape, fait donner les estrivières à deux archers de ses gardes.*

ÉNIGME III. *Le lin.* Même sujet en italien.

FABLE IV. *Deux frères s'ayment uniquement; l'un d'eux demande partage; l'autre l'accorde, pourveu qu'on luy baille sa part de la femme et des enfans de celui qui veut la division.*

ÉNIGME IV. *Le vieillard que sa fille nourrit de son lait.* Même sujet en italien. Voir, sur cette tradition, une note de M. Ludovic Lalanne sur les *Tragiques*, de d'Aubigné, p. 17 (*Bibliothèque elzevirienne*).

FABLE V. *Trois pauvres frères vont par le monde, cherchant leur vie; enfin retournent en leur maison riches et opulens en biens.*

Traduit par Schmidt, numéro 18.

ORIGINE. Morlini, nouvelle LXXX. Édition citée, p. 155.

ÉNIGME V. *Le navire.* Même sujet en italien.

LA HUITIÈME NUIT.

FABLE I. *Trois faineans vont de compagnie à Rome, trouvent en chemin une bague, à raison de laquelle ils entrent en grand' contention. Un gentilhomme survient, qui ordonne qu'elle sera au plus poltron; enfin se trouvent tous trois si poltrons, que la cause demeure indécise.*

ORIGINES. Dans l'*Ancien théâtre françois*, t. II, p. 105 (Bibliothèque elzevirienne), *Farce d'un chaudronnier*, la gaigeure de Sennuce avec sa femme, et ce qui s'ensuit, se trouve mise en action.

ÉNIGME I. *La chaire à s'asseoir.* Dans l'italien, le sujet est différent; il s'agit d'un oiseau très-paresseux, *nomato perdigiornata*. Voici le texte de Straparole :

*Ne l'onde salse in questa nostra parte
Sopra d'un pal l'augel di vista adorno
Tutto 'l di posa, et indi mai si parte,
Mirando e pesci che nuotano il giorno.
Et veggendone un buono, sta in disparte,
Meglio aspettando, et riguardando intorno.
Giunge dopò la sere (ò bella pruova)
Di vermi mangia, che nel fango trova.*

FABLE II. *Deux soldats frères espousent deux sœurs; l'un flatte et caresse sa femme, laquelle ne luy veut obeir; l'autre menace la sienne, qui fait tout ce qu'il luy commande.*

ORIGINES. *De sire Hain et de dame Anieuse*, fabliau, par Hugues Piaucele (Legrand d'Aussy, III, 175; Barbazan, III, 380). — *De la dame qui fut corrigée*, fabliau (Legrand d'Aussy, III, 187; Barbazan, IV, 365).

IMITATION. Molière, *École des maris*.

ÉNIGME II. *La cornemuse.* Même sujet en italien.

FABLE III. *Anastase ayant une damoiselle qui ne l'ayme point, il la scandalise; elle le dit à son mary, lequel, ayant esgard à la vieillesse de l'amoureux, luy sauve la vie.*

ÉNIGME III. *Le vent. En italien, la plume à écrire. Voici le texte :*

*Donne, ho una cosa soda, dritta e bianca,
Liscia d'intorno, e nel capo forata.
Un palmo è di lunghezza, o poco manca,
Dura di nervo, e di sopra lordata.
Et è sì avezza, che mai non si stanca,
Quantunque sù e giù sia dimenata.
Et questa cosa, donne, che vi ho detto,
Di ciascun dichiarisse il gran concetto.*

Straparole avoit déjà traité ce sujet, nuit VI, énigme I.

FABLE IV. *Bernard, marchand genevois (génois), vend du vin brouillé et demy d'eau; lequel, par la volonté divine, perd la moitié de l'argent qu'il en avoit reçu.*

ORIGINE. Morlini, nouv. xlvij. Édition citée, p. 91.

ÉNIGME IV. *La serrure. Même sujet dans le texte.*

FABLE V. *Denis, apprenty de maistre Lactance, tailleur, ne tient compte d'apprendre son mestier de tailleur, mais bien la science de son maistre. Grande haine naist entr'eux à ceste occasion. Enfin Denis devore son maistre, puis épouse Violante, fille du roy.*

IMITATION. Le sort de l'ogre dans le *Chat botté*, de Perrault, a beaucoup de rapport avec celui de maître Lactance.

ÉNIGME V. *La trompette. Même sujet en italien.*

A la fin de cette huitième Nuit, Straparole donne une sixième fable, que Larivey n'a pas traduite, et dont voici le texte : Cette fable est racontée par madame Veronique.

Di duo medici, di quali uno era di gran fama et molto ricco, ma con poca dottrina; l'altro veramente era dotta, ma molto povero. FAVOLA VI.

Hoggi di, amorevoli donne, piu si honorano i favori, la nobiltà et le ricchezze que la scientia, la quale, quantunque sia in persone di basso et humil grado sepulta, ella nondimeno da se stessa pur riluce e splende come un raggio. Il che fiavi manifesto, se alla mia breve favola l'orecchie pres-

Straparole. 1.

c

terete. Fù già nella città Antenorea un medico molto honorato et ben accommodato di rechezze, ma poco disciplinato nella medicina, il quale haveva per compagno nella cura d'un gentilhuomo di primi della città un' altro medico che per dottrina et pratica era eccellente, ma privo di beni della fortuna. Un dì venuti à visitar l'infermo, quel gran medico ricamente vestito toccatogli il polso, disse che egli haveva una febbre molto violenta et formicolare. Il medico povero, bellamente guardando sotto'l letto, vidde per avventura alcune cortecchie di pomi, et pensossi ragionevolmente che l'infermo havesse mangiato de pomi la sera precedente. Poi che gli hebbe toccato il polso, dissegli : « Fratel mio, veggio che hieri sera tu hai mangiato di pomi, perche hai una gran febbre. » Non potendo l'amalato negar quello, ch'era la verità, gli disse di sì. Furono ordinati gli opportuni rimedii, et partironse i medici. Et così andando insieme, quel famoso et honorato medico, gonfiato il petto d'invidia, prego molto questo medico di bassa fortuna, suo collega, che gli volesse manifestare e segni per quali haveva conosciuto l'infermo haver mangiato de pomi, promettendo dargli un buon pagamento per la sua mercede. Il medico di humile stato, veggendo l'ignoranza di costui, accioche se ne vergognasse, l'ammaestrò in questo modo : « Quando ti averrà d'andar alla cura d'alcun' infermo, al primo ingresso habbi sempre l'occhio sotto'l suo letto, et quello che vi vedrai da mangiare, sappi certo che l'infermo ne ha mangiato. Questo è un notabile isperimento del gran commentatore. » Et ricevuti alcuni danari, da lui si partì. La mattina seguente, questo magnato et eccellente medico, chiamato alla cura d'un certo contadino, ma però ben accommodato et ricco, entrando nella camera, vidde sotto'l letto la pelle d'un asino. Poi ch' hebbe cerco et investigato il polso dell' infermo, trovatolo da inordinata febbre aggravato, gli disse : « Io conosco, fratel mio, che hiersero hai fatto un gran disordine, che hai mangiato l'asino; et per questa causa quasi sei incorso all'ultimo termine della vita tua. » Il contadino, udite così pazze et esorbitanti parole, sorridendo gli rispose : « Perdonimi (prego vostra eccellentia, signor mio), sono già dieci dì ch' altro asino che te solo non ho io veduto ne mangiato. » Et con queste parole licentiò il così prudente et scientiato filosofo, et trovossi un' altro medico più perito di lui. Et così appare (si come dissi nel principio del mio ragionamento) che più sono honorate le ricchezze

che la scientia. Et se io sono stata piu breve di quello che convenia, mi perdonerete, percio che io vedeva l'hora esser tarda, et voi col capo affermar ogni cosa esser vera. Messo ch' hebbe fine Lauretta alla sua brevissima favola, la signora, che quasi dormiva, comando che con un elegante et honesto animma ponesse termine al favoleggiare della presente notte, percioche il gallo col suo canto hormai dinun- ciava il futuro di, et ella, senza far altra iscusatione, cosi disse :

*Rossetta bella d'ogni laude degna,
Honor del cielo, et del mondo corona,
Quando tu spieghi la candida insegna
Ch' ad alto lieva ogni gentil persona.
Del largo tuo valor l'huomo s'impregna,
Et à ben operar l'amina sprona.
Ma quando scopri l'altra oscura et nera,
Convien ch' à forza ogni gran stato pera.*

Il nostro animma altro non dinota che la buona et cattiva lengua, laquale è rossa, et honor del cielo, percioche con quella lodiamo et ringratiamo Iddio di benefici da lui à noi concessi; et è parimente corona et gloria del mondo, quando quella l'huomo adopra in bene; ma quando l'opera in contrario, non è si potente stato che ella non atterri e ponghi al basso. Et di questo io potrei addure infiniti essemi, ma la cortezza del tempo et gli animi lassi non patiscono maggior lunghezza. Et fatta la debita riverenza, si pose à sedere...

Traduit par Schmidt, n° 12.

ORIGINE. Morlini, nouvelle xxxij. Édition citée p. 68.

— Morlini avoit imité Pogge.

IMITATION. *Facétieuses journées*, journée VIII, nouvelle 9.

Larivey a utilisé l'énigme qui termine cette fable. Nous la trouverons à la IX^e nuit, à la suite de la fable 4.

LA NEUVIÈME NUIT.

FABLE I. *Galafre, roy d'Espagne, qui avoit esté adverty par un diseur de bonne adventure que sa femme lui planteroit*

des cornes, fait faire une tour où il l'enferme; neantmoins elle est deceue par Galeot, fils du roy de Castille.

ÉNIGME I. *La neige.* Même sujet en italien.

FABLE II. *Rolin, fils de Loys, roy de Hongrie, est amoureux de Violante, fille à Domitian, cousturier. Rolin meurt. Elle, de douleur, trespasse sur le corps mort.*

ORIGINE. Boccace, *Decameron*, IV^e journée, nouv. 8.

IMITATIONS. Bandel, part. I, nouv. 20. — Hans Sachs, t. I, p. 323.

ÉNIGME II. *Le ballon.* Même sujet en italien.

FABLE III. *François Sforce, fils de Loys More, duc de Milan, s'estant égaré à la poursuite d'un cerf, arrive en la maison de quelques villageois, qui conjurent sa mort; une petite fille descouvre la conspiration. Il se sauve, et fait executer les conjurateurs.*

Lainez dit que l'action faussement attribuée ici à François Sforce est véritablement de Maximilien d'Autriche, depuis empereur sous le nom de Maximilien II, et renvoie à la relation latine de Jean Justinien Candiot, imprimée à Bâle, en 1554, in-16.

ÉNIGME III. *Le penser de l'homme.* Même sujet en italien.

FABLE IV. *Un prestre va voir la femme d'un tailleur d'images, laquelle, par le conseil de son mary, le fait monter nud sur un buffet, les bras en croix. Deux religieuses viennent demander à l'imager le crucifix qu'il faisoit pour leur couvent, lequel leur monstre le prestre. Elles murmurent qu'on luy fait montrer ses parties honteuses. L'imager, pour les contenter, les veut couper; mais le prestre, saisy de frayeur, saute par sur leurs testes et s'enfuit.*

ORIGINES. *Le prêtre crucifié*, fabliau, analysé par Legrand d'Aussy, t. IV, p. 160. — Sacchetti, *novella* 84. — Legrand d'Aussy indique un autre fabliau sur le même sujet, intitulé *le Forgeron de Creil*, reproduit dans *Malespini*, nouvelle 93, dans *l'Enfant sans souci*, p. 274. — Dans les *Cent nouvelles nouvelles*, nouvelle 64, même accident arrive à un prêtre, par suite d'une plaisanterie imprudente. Cette nou-

velle se retrouve dans Henri Estienne, *Apologie pour Hérodote*, chap. XV. Amst., 1735, t. 1, p. 297. — Dans Agnolo Firenzuolo, nouv. IV, un prêtre, surpris par le mari, est contraint de se châtrer lui-même.

M. Edelestand Du Méril, qui a trouvé le moyen d'introduire un travail sur les *Sources du Décameron* dans son *Histoire de la poésie scandinave*, dit (p. 340) que cette fable de Straparole est imitée de la 8e nouvelle de la 4e journée du *Décameron*. Il faut user avec une extrême prudence des renseignements que donne M. Du Méril; ce qui le prouve, c'est que la fable de Straparole n'a pas le moindre rapport, ni avec la nouvelle indiquée, ni avec aucune autre du *Décameron*.

ÉNIGME IV. *La langue*. Voyez le texte de cette énigme, p. xxxv de cette préface.

Dès 1557, on a remplacé, dans les éditions de Straparole, cette fable par la suivante :

Pre Papiro Schizza, presumendosi molto sapere, è d'ignorantia pieno, et con la sua ignorantia beffa il figliuolo d'un contadino, il quale per vendicarsi gli abbruciò la casa et quello che dentro si trovava. FAVOLA IV.

Se noi, piacevoli donne, volessimo con quella diligentia che si conviene, prudentemente cercare quanto grande sia il numero di sciocchi e d'ignoranti, con assai aggevolezza troveressimo essere innumerabile. Et se piu oltre volessimo conoscere i deffetti che dalla ignorantia procedeno, andiancenne dalla isperienza di tutte le cose maestra, et ella, come madre diletta, il tutto ci dimostrerà. Et, accioche noi non ce n'andiamo con le mani (come volgarmente si dice) piene di mosche, dicovi che da lei, tra gli altri vicij, nasce uno, che è la superbia, fondamento di tutti e mali et radice d'ogni humano errore; percioche l'huomo ignorante si presume sapere quel che non sa, et vuole apparere quel che non è, si come avvenne ad un prete di villa, il quale presumendosi esser scientiato, era il maggior ignorante che mai la natura creasse. Et ingannato dalla falsa sapientia sua, rimasse delle facultà, et quasi della vita privo, si come per la presente novella, laqual forse anchora intesa havete, à pieno intendete. Dicovi adunque che nel territorio di Brescia, città assai ricca, nobile et popolosa, fù (non gia molto tempo fa)

uno prete, il cui nome era Papiro Schizza, et era rettore della chiesa della villa di Bedicuollo, non molto discosta della città. Costui, che era essa ignorantia, faceva il literato, et mostravassi con ogni uno esser gran sapiente, et quelli del contado assai volontieri il vedevano, honoravano, e di molta dottrina l'estimavano. Avenne che dovendosi il giorno di San Macario in Brescia celebrare una divota et solenne processione, il vescovo fece fare un espresso comandamento à tutti i chierici si della città come di villa, che sotto pena di ducati cinque dovessero con *cappis et coctis* venir ad honorare la solenne festa, si come ad un tanto divoto santo conveniva. Il nuntio del vescovo andatosene alla villa di Bedicuollo, trovò messer Pre Papiro, et fecegli il comandamento da parte di monsignor lo vescovo, che sotto pena di ducati cinque il giorno di San Macario la mattina per tempo si trovi à Brescia nella chiesa catedrale *cum cappis et coctis*, accioche egli con gli altri preti honori la solenne festa. Partito che fù il nuntio, messer Pre Papiro cominciò tra se stesso pensare et rimpensare che dir volesse, ch'ei venisse à tal solennità *cum cappis et coctis*. Et discorrendo su et giù per casa, ruminava con la dottrina et sapientia sua se per avventura potera venir in cognitione delle predette parole. Hor havendo lungamente pensato sopra questo, finalmente gli occorre nell'animo che *cappis et coctis* non significasse altro che capponi cotti. Onde fermatosi nella sua bestial intelligentia, senza haver l'altrui consiglio, prese due paia di capponi, et degli migliori, et alla fante ordinò che diligentemente li cucinasse. Venuta la mattina sequenta, Pre Papiro nell'aurora montò à cavallo, et fattisi dare in un piatto i capponi cotti, à Brescia li portò, et appresentatosi dinanzi à monsignor lo vescovo, li diede i capponi cotti, dicendoli che dal suo nuntio gli era stato comesso ch'egli venisse ad honorar la festa di San Macario *cum cappis et coctis*, et per sodisfare al debito suo era venuto, et seco portato haveva i capponi cotti. Il vescovo, che era prudente et astute, veduti i capponi grassi et ben arrostiti, et considerata la ignorantia del prete, strinse le labbra, et s'astenne dalle molte risa, dopo con faccia gioconda et lieta accettò i capponi, et resegli mille *gratis*. Messer Pre Papiro, udite le parole del vescovo, per la sua grossezza non le comprese, ma tra se stesso pensò che il vescovo li richiedesse mille fassa di legna. La onde l'ignorantazzo gettatosi a piedi del vescovo con le ginocchia à terra, disse: « Monsignor mio, vi prego, per lo

amor che portate à Iddio, et per la riverentia che io vi porto, non vogliate imponermi tanta gravezza, perciocche la villa è povera, et mille gratis è troppo gran carico à così bisognoso luoco, ma accontentatvi di cinquecento, che io li manderò pui che volentieri. Il vescovo, quantunque fusse giotto et astuto, non però comprese quello che dir voleva il prete, et accioche non paresse come egli ignorante, si achetò al voler suo. Il prete, fornita la festa, et presa buona licenza et la beneditione dal vescovo, à casa ritornò. Et tantosto ch'aggunse à casa, ritrovò i carri, et fece caricare le legna, et la mattina seguente al vescovo le mandò appresentare. Il vescovo, vedutte le legna et inteso chi era il mandatore, assai s'alleggrò et molto volentieri li recevette. Et in tal maniera il grossolone persistendo nella sua ignorantia, con suo dishonore et danno, perdè i capponi et le legna. Avenne dopò non molti giorni che nella predetta villa di Bindicivollo trovavassi un contadino detto per nome Gianotto, il quale, quantunque huomo di villa fosse, ne leggere ne scrivere sapesse, era nondimeno tanto amatore de gli virtuosi, che servo in catena sarebbe fatto per loro amore. Costui haveva uno figliuolo di buon aspetto, che dimostrava chiaro segno di divenir scientiato et dotto, il cui nome era Pirino. Gianotto, che cordialmente amava Pirino, determinò di mandarlo in studio à Padova, et non gli lasciare cosa alcuna che ad un studioso appartiene, mancare, et così fece. Passato un certo tempo, il figliuolo, assai ben fondato nell'arte della grammatica, tornò à casa, non già per ripatriare, ma per visitare e parenti et gli amici suoi. Gianotto, desideroso dell'honor del figliuolo, et volendo sapere s'egli faceva nel studio profitto, determinò d'invitare parenti et gli amici, et fargli un bel desinare, et pregar messer Pre Papiro che in presenza loro l'essaminasse se egli perdeva il tempo in vano. Venuto il giorno dell' invito, tutti e parenti et gli amici, secondo l'ordine dato, si ridussero à casa di Gianotto, et fatta la beneditione per messer lo prete, tutti secondo la loro maggioranza sederono à mensa. Finito il desinare et levate le tovaglie, Gianotto si levò in piede, et disse: « Messerè, io volentieri vorrei (tuttavia piacendovi) che voi essaminaste Pirino mio figliuolo, accioche noi vedessimo se egli è per far frutto, ò nò: » A cui messer Pre Papiro rispose: « Gianotto, compare mio, questo è poco carico à quello: ch'io vorrei far per voi, perciocche quello che hora mi comandate è una cosa minima alla soffi-

cienza mia.» Et voltato il viso verso Pirino, che à dirimpetto sedeva, così disse : « Pirino, figliuol mio, noi siamo qua tutti raunati ad uno istesso fine, et disideriamo l'honor tuo, et vogliamo sapere se tu hai ben dispesato il tempo nel studio di Padova. Onde per sodisfamento di Gianotto, tuo padre, et per contento di questa honorevola brigata, noi faremo un poco di essaminatione sopra le cose che hai imparate; et si tu ti porterai (si come noi speriamo), valorosamente, tu darai et à tuo padre et à gli amici, et à me, consolatione non picciola. Dimmi adunque, Pirino, figliuolo mio, come s'addimanda latinamente il prete? » Perino, che era ottimamente instrutto nelle regole grammaticali, arditamente rispose : *Præsbyter*. Pre Papiro, udeta la presta et pronta risposta datagli da Pirino, disse : « E come, *Præsbyter*, figliuol mio! tu t'inganni di largo. » Ma Pirino, che sapeva che diceva il vero, affermava audacemente quello che risposo haveva esser la verità, et provavalo con molte autorità. Dimorando l'uno et l'altro in grandissima contentione, ne volendo Pre Papiro ciedere all'intelligentia del giovane, voltossi verso coloro che à mensa sedevano, et disse : « Dittemi, fratelli et figliuoli miei, quando nel tempo di notte vi occorre alcuno caso che sia d'importanza, come di confessione, di comunione ò di altro sacramento che è necessaria alla salute dell'anima, non mandate subite al prete? — Sì. — Et che fate voi prima? Non picchiate all'uscio? — Certo, sì — Dopò, non dite voi : Presto, presto, messer, levatevi su, et venete presto à dar i sacramenti ad uno infermo che se ne more? » I contadini, non potendolo negare, confermavano così essere il vero. Adunque disse Pre Papiro : « Il prete latinamente non si dice *Præsbyter*, ma *prestule*, perche egli presto viene à sovenire all'infermo. Ma voglio che questa prima volta ti sia sparamiata. Ma dimmi, come s'addimanda il letto? » Pirino prontamente rispose : *Lectus, thorus*. Udendo Pre Papiro cotal risposta, disse : « O figliuol mio, tu sei in grand'errore, et il tuo precettore ti ha insegnato il falso. » Et voltatosi verso suo padre, disse : « Gianotto, quando voi venete dalla campagna à casa stanco, dopò che havete cenato, non dite voi : Io voglio andar à riposare? — Sì, rispose Gianotto. — Adunque (disse il prete) il letto *repositorium* si chiama. » Il che tutti ad una voce confermarono esser il vero. Ma Pirino, che si faceva beffe del prete, non osava contradirgli, acciò che i parenti non s'adirasseno. Hor seguendo Pre Papiro,

disse : « Et come s'addimanda la tavola sopra la quale si mangia? — *Mensa*, rispose Pirino. All' hora Pre Papiro disse à tutta la brigata : « Deh! come Gianotto malamente ha spesso il suo danaro, et Pirino il tempo, percioche egli è nudo degli vocaboli latini et delle regole grammaticali, percioche la tavola dove si mangia s'addimanda *gaudium*, et non *mensa*, perche di quanto l'huomo sta à tavola, sta in gaudio et allegrezza. » A tutti che erano presenti parve questo molto di laude degno, et ogni uno comendò assai il prete, tenendolo dottrinato et scientiato molto. Pirino à suo mal grado era astretto à ciedere alla ignoranza del prete, perche egli era da propri parenti troncata la strada. Pre Papiro, che vedevosi esser da tutti e circostanti sì dignamente laudato, si pavoneggiava, et alciata alquanto maggiormente la voce, disse : « Et come s'addimanda la gatta, figliuol mio? — *Felis*, rispose Pirino. — O Caprone! disse il prete; ella s'addimanda *salta graffa*, percioche, quando se le porge il pane, ella subito salta, et con la zatta s'attaca, graffa, et poi se ne fugge. » Stava gli huomini della villa ammirativi, et con attentione ascoltavano le pronte proposte et risposte ch'el prete faceva, et dottissimo il giudicavano. Ritornato il prete da capo all' interrogatione, disse : « Et come si chiama il fuoco? — *Ignis*, rispose Pirino. — Come, *ignis*! » disse il prete. Et voltatosi alla compagne, disse : « Quando, fratelli miei, voi portate la carne à casa per mangiarla, che ne fate voi? Non la cucinate? » Tutti risposero di sì. Adunque disse il prete : « Il non s'addimanda *ignis*, ma *Carnis-coculum*. Ma dimmi Pirino mio, per la tua fe, come si chiama l'acqua? — *Limpha*, rispose Pirino. — Ahime! (disse Pre Papiro) che dici tu? Bestia andasti à Padova, et bestia tornasti. — Et voltatosi alla compagne, disse : « Sapiate, fratelli miei, che la isperienza è maestra di tutte le cose, et che l'acqua non s'addimanda *limpha*, ma *abundantia*, percioche se voi andate à i fiumi per attinger l'acqua, ò per abbeverare gli vostri animali, l'acqua non vi manca, et pero dicessi *abundantia*. » Gianotto stavassi como insensato ad ascoltare, et dolevasi della perdita del tempo, et di danari mal spesi. Vedendo Pre Papiro Gianotto star di mala voglia, disse : « Vorrei solamente saper da te, Pirino mio, come s'addimandano le ricchezze, et poi mettemo fine alle nostre interrogazioni. » Rispose Pirino : « *Divitiæ, divitiarum*. » — O figliuolo mio! (disse il prete) tu t'inganni, et sei in grande errore, percioche si chiamano *sostantia*, per-

che sono sostentamento dell'huomo.» Finito il bel convito et le interrogazioni, Pre Papiro tirò Gianotto da parte, et dissegli : « Gianotto, compare mio, voi potete facilmente comprendere quanto poco frutto habia fatto il figliuol vostro in Padova. Et però per consiglio mio nol mandarete piu in studio, accioche egli non perda il tempo, et voi i danari; et s'altrimenti farete, voi vi pentirete.» Gianotto, che non sapea piu oltre, diede fede alle parole del prete, et spogliato il figliuolo di cittadineschi panni, et vestitolo di griso, il mandò dietro à porci. Perino vedendosi falsamente superato dalla ignorantia del prete, ne haver potuto disputar seco, non gia ch'egli non sapesse, ma per non conturbare e parenti, che gli davano l'honore, et vedendosi di scolare fatto custode di porci, ritenne nella alta mente il conceputo dolore, et in tanto sdegno et furore divenne, che al tutto deliberò di vindicarsi di sì ignominioso scorno. Et la fortuna in questo gli fu molto favorevole, percioche andando un giorno pascendo e porci dinanzi la casa del prete, vidde la gatta, et tanto col pane l'avezzò, che la prese, et trovata certa stopa grossa, gliela legò alla coda, et datole il fuoco, la lascio fuggire. La gatta, sentendosi strettamente legata la coda, et haver il fuoco alle natiche, corse in casa, et per un pertuggio si mise in una camera appresso quella dove il prete anchor dormiva, et tutta paventata fuggì sotto la lettiera, dove era gran copia di lino. Ne stette molto ch'el lino, la lettiera et tutta la camera cominciò ardere. Pirino vedendo che la casa di Pre Papiro Schizza s'abbruciava, et quasi che non vi era piu rimedio di estinguere il fuoco, cominciò ad alta voce gridare : « *Prestule, Prestule, surge de reposorio, et vide ne cadas in gaudium, quia venit salta graffa, et portavit carniscoculum, et nisi succurres domum cum abundantia, non restabit tibi substantia.* » Pre Papiro, che anchor nel letto giaceva et dormiva, udita l'alta voce di Pirino, si destò, et porse l'orecchie al gridare che ei faceva, ma non comprese quello che Pirino diceva, percioche non si rammentava delle parole che dette l'haveva. Il fuoco già d'ogni parte della casa operava la sua virtù, ne li mancava se non entrare nell'uscio della camera dove dormiva il prete, quando Pre Papiro si destò, et vidde che tutta la casa ardeva. Onde levatosi di letto, corse per estinguere il fuoco; ma non vi fu tempo, percioche ogni cosa ardeva, et appena scampò la vita. Et così Pre Papiro, nudo di beni temporali, nella sua igno-

ranza rimase, et Pirino della ricevuta ingiuria gravemente vendicato, lasciata la cura de porci, meglio che puote à Padova ritornò, dove diede opera all' incominciato studio, et famosissimo huomo divenne.

Ce conte a été imité par Bonaventure Des Periers, nouv. XXI, et dans les *Discours facétieux et très-récréatifs*, Rouen, 1610, in-12, page 16.

Il est suivi, dans l'édition de 1557, d'une énigme dont voici le texte :

*Morto son, com' ogni un conosce et crede,
Et alma et spirito tengo, et mi lamento.
Guarda, che dura sorte il ciel mi diede
Che quando alcun mi buffa, nulla sento.
Chi mi da delle mani, chi del piede;
Chi quà chi là mi spinge in un momento.
O dura sorte! Error non ho comesso,
E ogni un mi scaccia, qual nemico espresso.*

Le mot est la pala grossa, la quale è morta, et ha lo spirito quando è gonfiata, et vien giettata da giuocatori hor quà, hor là, con mani et piedi, et è da tutti come capital nemica scacciata.

FABLE V. *Les Florentins et les Bergamasques assemblent leurs docteurs pour disputer les uns contre les autres; les Bergamasques, par une ruse, confondent les Florentins.*

ÉNIGME V. *Le froment. Même sujet en italien.*

LA DIXIÈME NUIT.

FABLE I. *Finette desrobe une chaisne de perles et autres joyaux à madame Veronique, femme du seigneur Brocard, de Verone; laquelle recouvra, le tout par le moyen d'un sien amy, sans que jamais son mary s'en aperceust.*

ÉNIGME I. *L'éventail. Même sujet dans Straparole.*

FABLE II. *Un asne estant eschappé d'un meusnier, arrive sur une montagne, où il trouve un lyon. Ils s'interrogent*

l'un l'autre; le lyon se dit estre lyon, et l'asne Brancalyon. Et s'estant deffiez, l'asne demeure finalement victorieux.

ORIGINE. Lainez suppose que Straparole a dû prendre le sujet de ce conte dans une ancienne rédaction du *Brancalcione*.

IMITATION. Lainez cite Bruno Molano comme en ayant donné une scène dans le *Candelaio*.

ÉNIGME II. *Le bâton à broder.* Même sujet en italien.

FABLE III. *Cesarin de Berni, accompagné d'un lyon, un ours et un loup, part au desceu de sa mère et de ses sœurs, et s'en va; et, arrivé en Sicile, trouve la fille du roy exposée pour estre dévorée d'un dragon, lequel, à l'ayde de ces trois animaux, il occit, delivrant la princesse, qu'il espousa.*

Traduit par Schmidt, numéro 14. Voyez ses notes, pages 342-349.

ÉNIGME III. *La nuit.* Même sujet en italien.

FABLE IV. *Andrighet, estant à l'article de la mort, fait son testament, par lequel il laisse son ame, celles de son confesseur et de son notaire, à tous les diables.*

ÉNIGME IV. *Le flambeau ou chandelle de suif.* Même sujet dans le texte.

FABLE V. *Rosolin, de Pavie, homicide et larron, estant prins et mis à la torture, ne confesse rien; mais voyant tourmenter son fils, s'accuse de soy-mesme sans autre contrainte; à raison de quoy on luy sauva la vie par un banissement, puis se fit hermite.*

ÉNIGME V. *La ratière.* Dans l'italien, c'est le paon. Voici le texte :

*In un ampio, fiorito et verde prato
Si pasce un vago et gentil arenino.
Copresi d'un bel manto et molto ornato,
Di color giallo, verde et celestina.
Porta corona, et ha 'l capo allevato,
Da veder molto è vago et pellegrino.
La coda leva et mira, e'l suo amor sfida,
Ma i pie si guarda, e da vergogna grida.*

LA ONZIÈME NUICT.

FABLE I. *Soriane meurt, et laisse trois enfans, Dussolin, Tesifon et Constantin le fortuné. Ce dernier, par le moyen d'une chatte, acquiert un puissant royaume.*

Traduit par Schmidt, numéro 10.

Straparole paroît être l'inventeur de ce merveilleux conte. Perrault l'a beaucoup perfectionné (voir page xxxiiij de cette préface), et le poète allemand Tieck en a fait un véritable chef-d'œuvre.

ÉNIGME I. *La terre. Même sujet en italien.*

FABLE II. *Xenophon, notaire, fait son testament, et laisse à son fils Bertuce trois cents ducats, cent desquels il emploie à l'achat d'un corps mort et deux cents pour la rançon de Tarquinie, fille à Crisippe, roy de Navarre, laquelle enfin il espousa.*

ÉNIGME II. *Le fuseau. Dans l'italien, le sujet est différent. Voici le texte et l'explication :*

*L' uno con l' altro merito si rende
Cosa ch' hoggi piu al mondo non si trova.
Perche la vita con morte contende
Altri si duole, et non m' è cosa nuova.
Tal di servir altrui fastidio prende,
Che non conosce, e' n su la fin gli giova.
Stava la vita sopra un ramo, et piano
Acerba morte tolseglì di mano.*

Era à piede d' un chiaro fonte un fronzuto arbore, sopra del quale era un nido pieno di vaghi augelletti, la cui madre con diligenza li guardava. Sopraggiunse un giovane, et con la sua spada uccise un serpe ch' ascendeva l' arbore per uccidergli. Et volendo il giovane attinger l' acqua per bere, la madre delli conservati uccelli turbavali l' acqua, mandandogli il sterco del suo nido dentro. Et questo piu volte fece. Di che il giovane molto se maravigliò, et presa dell' acqua del fonte, la diede ad un cagnolino che seco haveva, il quale

subito ch' hebbe bevuto, se ne morì. Onde il giovane per l' uccello conobbe haver guadagnata la vita.

FABLE III. *Dom Pomporio, moyne, est accusé de gourmandise par devant son abbé; lequel demeure absous au moyen d'une fable par luy recitée.*

ÉNIGME III. *La gourmandise. Même sujet en italien.*

FABLE IV. *Par une certaine ruze, un bouffon ou plaisant trompe un gentilhomme; à raison de quoy il est mené en prison, d'où finalement il sort, et eschappe par le moyen d'une autre tromperie.*

ORIGINE. Morlini, nouv. vij. Édition citée, p. 20.

ÉNIGME IV. *Les ciseaux. Même sujet en italien.*

FABLE V. *Frère Bigoce, devenu amoureux de Glicère, jette le froc aux ortyes et l'espouse; puis l'ayant engrossie, l'abandonne et retourne à son couvent; quoy entendu par l'abbé, la maria honorablement.*

ORIGINE. Morlini, nouv. xxxvj, page 76. L'épisode des gants et des sonnettes, introduit dans ce conte sans aucune nécessité, a été emprunté par Morlini à Cornazzano, *Proverbii in facetie*, proverbio VII.

ÉNIGME V. *Le miroir. Même sujet en italien.*

LA DOUZIÈME NUIT.

FABLE I. *Florio, jaloux de sa femme, est par elle finement trompé, et si bien guarý de ceste maladie, que depuis ils ont vescu heureusement ensemble.*

ORIGINES. Masuccio, *il Novellino*, seconda parte, novella 1. — Morlini, nouv. xxvj, page 55.

ÉNIGME I. *Une fille de village qui pile dans un mortier. Même sujet en italien.*

FABLE II. *Un fol, après avoir jouy des embrassemens d'une gaillarde et belle dame, fut finalement recompensé par le mary d'elle.*

ORIGINE. Morlini, nouv. xxx, page 62.

ÉNIGME II. *La viole.* Même sujet en italien.

FABLE III. *Federic du Petit Puis, lequel entendoit le langage de tous animaux, bat estrangement sa femme, qui le vouloit forcer luy declarer un secret.*

Traduit par Schmidt, numéro 11. Pour les renseignemens sur les contes fondés sur l'intelligence du langage des bêtes, voir ses remarques, pages 323-329.

ORIGINES. *Les Mille et une Nuits.* — Morlini, nouv. lxxij, page 129.

ÉNIGME III. *La belle tisserande.* Même sujet en italien.

FABLE IV. *D'aucuns enfans qui ne voulurent executer le testament de leur père.*

ORIGINE. Morlini, nouv. xxvij, page 58. M. Du Meril dit (ouvrage cité, page 357) que ce conte est le 1^{er} de la X^e nuit de Boccace. C'est une erreur.

ÉNIGME IV. *La chambrrière qui tire de l'eau du puits.* Même sujet en italien.

FABLE V. *Un basteleur, ostant les chausses à un pendu, luy coupe les pieds, lesquels il laisse après en son hostellerie et s'en va. L'oste, trouvant ces pieds et ignorant le départ de cest homme, pense que son veau l'ait devoré; parquoy, doutant la fureur de ceste beste, s'enfuit, et laisse sa maison à la mercy du peuple, qui met le feu dedans.*

Larivey a pris cette fable dans Bebelius, livre II, conte 142. Celle de Straparole, qui n'est qu'une traduction de la Ve nouvelle de Morlini (édition citée, p. 15), est toute différente. Voici son texte :

Sisto, sommo Pontefice, con una parola solamente fece ricco un suo arlievo nominato Gierolomo. FAVOLA V.

Si belle et si acute sono state le favole che hanno recitato queste nostre sorelle, che io dubito, per la bassezza dell' in-

gegno mio, mancar per via. Non però voglio desistere dal bel ordine cominciato. Et avenga che la novella che raccontar intendo sia stato descritta da messer Giovanni Boccaccio nel suo Decamerone, non però è detta nella maniera che voi udirete, perciocchè vi ho giunto quello che la fa più laudevole. Sisto quarto, Pontefice massimo, di natione genovese nasciuto ni Savona, città maritima, per avanti chiamato Francesco da Rovere, nella sua giovinezza à Napoli andando alla scola, hebbe appresso di se un cittadino suo compatriota detto Gierolomo da Riario, il quale lo serviva continuamente, et servillo non solo mentre andava alla scola, ma ancora dopò fatto monaco et prelato. Et poi che ascese alla gran dignità pontificia, quello sempre giustamente et con gran fede servendo s'era invecchiato. Et essendo Sisto (si come è usanza) per la subita morte di Paolo sommo Pontefice in loco di lui ellevato alla sopraa pontifical dignità, sovenne à servitori et domestici suoi pe servitij da lor ricevuti, et quelli rinumerò largamente et oltra misura, eccetto questo Gierolomo, il quale per la sua fedel servitù, et pel troppo amore, fù pagato di oblivione et ingratitudine, il che penso piu tosto esser avvenuto per certa sua sciagura che per alcun' altra cagione. Onde il detto Gierolomo, di mala voglia et da gran dolor soprapreso, desiderio dimandar licenza di partirsi et di ritornare nella patria sua. Et ingenocchiatosi al conspetto di sua Beatitudine, ottene la licentia. Et tanta fu la ingratitudine di esso Pontefice, che non solamente non gli diede denari, cavagli et famigli, ma fu costretto (ch'è il peggio) à render ragione di quanto haveva maneggiato, come fece quel Scipione Africano, il qual puose ragione in publico al popol romano delle sue ferite, veggendosi remunerar di essilio per lo premio di suoi gran fatti. Et nel vero bene si dice, che niun maggior male ha la cupidità quanto che gli è ingrata. Così adunque partendosi da Roma, et andando verso Napoli, mai pur una parole non gli cascò della bocca, se non che passando per certa acqua che era nel viaggio, s'intrattenne il cavallo per esserli venuta volontà di stalare, et stalò ivi, aggiungendo acqua all' acqua. Et cio veggendo Gierolomo: « Ben ti veggio (disse egli) simile di mio padrone, il quale facendo ogni cosa senza misura, mi ha lasciato venire à casa senza remunerazione alcuna, et hammi dato licentia per premio della mia lunga fatica. Et che cosa è piu misera di colui, alqual cascano et periscono e benefici, et s'accostano l'ingiurie? » Il famiglio

che lo seguitava ripose queste parole nella memoria, et giudicò ch'el detto Gierolomo superasse Mutio, Pompeo et Zenone di patientia; et così andando arrivarono à Napoli. Il famiglio, presa licenza et ritornando à Roma, narrò ogni cosa à punto per punto al pontefice. Il qual, poi che hebbe considerato queste parole, fece ritornar il corriero indietro, scrivendo al detto Gierolomo che sotto pena di scomunica dovesse venire alla presentia sua. Lequal lettere lette, esso Gierolomo s'allegro, et piu presto che puote ne andò à Roma, et dopò il bascio del pie, gli comandò il Pontefice ch'el giorno seguente all' hora di consiglio doppo il suon della tromba subito venisse in senato. Havea il Pontefice fatto far duo vasi molto belli et d'une medesima grandezza, in uno di quali pose gran numero di perle, rubini, zafiri, pietre preziose, et gioie di grandissima valuta; n'ell' altro veramente era metallo, et erano ambi i vasi d'uno medesimo peso. Et la mattina poi che gli sacerdoti, vescovi, presidenti, oratori et prelati furono venuti ni senato, sedendo il Pontefice nel suo tribunale, fatti portar nel suo conspetto i duo vasi predetti, fece venir à se Gierolomo sopradetto, et disse tai parole: « Carissimi et amantissimi figliuoli, costui sopra tutti gli altri è stato fedele cerca i comandamenti miei, et talmente si ha portato fin da primi anni, che non si potria dir piu; et accioche ei conseguisca il premio del suo ben servire, et che piu presto l'abbia à dolersi della sua fortuna che della mia ingratitudine, gli darò elettione di questi duo vasi, et sia l'arbitrio suo di prender et goder quello ch'egli si eleggerà. » Ma quello infelice et sfortunato, pensando et ripensando hor l'uno, hor l'altro vaso, elesse per sua mala sorte quello ch'era pieno di metallo. Et scoprendo l'altro vaso, veggendo esso Gierolomo il gran thesor di gioie che teneva rinchiuso, come sono smeraldi et zafiri, diamanti, rubini et topatij et altre sorti di pietre pretiose, rimase tutto attonito et mezzo morto. Il Pontefice, poi che lo vidde star di mala voglia et tutto addolorato, lo essortò à confessarsi, dicendo cio esser avvenuto per suoi peccati non confessi, di quali fatta l'assolutione, gli diede in penitenza che per uno anno ogni giorno dovesse à certa hora determinata venire in senato quando si trattavano i secreti de Re' et signori, à dirgli nell' orecchi un' *ave Maria*, nel qual luogo à niuno era lecito d'entrare. Comandò che alla venuta di lui subito li fussero aperte tutte le porte, et dato libero adito di venire à lui con tanto honore quanto dir si potrebbe. La

Straparole. I.

d

onde esse Gierolomo, senza pur dir una parola, con gran honorificentia, ò piu tosto gran prosontione, andava al Pontefice, et ascendendo il seggio pontificale, faceva la penitentia à se ingiunta. Il che fatto, tornava fuori. I circostanti molto si maravigliavano di questa cosa, et gli oratori scrivevano à suoi principi, che Gierolomo era il Pontefice, et trattavasi ogni cosa in senato à volontà sua. Per il che raccoglieva di gran danari, et da principi christiani vi erano mandati tanti et tanti doni, che in poco tempo divenne molto ricco, di modo che appena si trovava in Italia un pio ricco di lui. Et così passato lo anno della penitentia, rimase contento, et pieno di molti doni et ricchezze. Et creatolo gentilhuomo di Napoli, di Forlì et di altre molte città, essendo prima di bassa conditione, divenne chiaro et illustre, à guisa di Tullio Hostilio et di David, i quali consumarono la pueritia loro ni pascere le pecore, et nella età piu forte l'uno resse et radoppiò l'imperio romano, l'altro trionfò del regno de gli Hebrei.

ORIGINES. *Gesta Romanorum*, cap. CIX. Græsse, dans les notes mises à la suite de sa traduction allemande de cet ouvrage (Dresden, 1842, t. II, p. 268), indique, comme traitant le même sujet, les ouvrages suivants : Le roman de *Barlaam et Josaphat*, apud Joannem Damascenum (*opera*, p. 824). — Vincentius Bellovacensis, *Speculum historiale*, lib. XIV. — *Cento novelle Antiche*, novella LXV. — Boccace, *Décameron*, X^e journée, nouvelle I (Straparole nous apprend lui-même que c'est là qu'il a puisé).

IMITATIONS. Gower, *Confessio amantis*. — Ernst und Schimpf, fol. 13. — Shakspeare a fait entrer un incident de ce conte dans le *Merchant of Venice*.

ÉNIGME V. *La jeune dame qui a un amant*. Le même sujet se trouve à la suite de la fable de Straparole.

LA TREIZIÈME NUIT.

FABLE 1. *Un loup, un renard et un asne se confessent l'un l'autre; les deux premiers s'entrepardonnent, puis, d'un commun accord, doivent le pauvre asne, sous couleur d'une légère faute qu'il dit avoir faite.*

Larivey a pris dans Bebelius, livre II, conte 25, cette fable, dont le sujet, emprunté à l'Orient, a été si souvent traité, et se retrouve dans les *Animaux malades de la peste*, de la Fontaine. Voyez Loiseleur Deslongchamps, *Essai sur les fables Indiennes*, p. 37; *Hitopadesa*, p. 253. Celle de Straparole est une traduction de la nouvelle lxxvij de Morlini (édition citée, p. 149), laquelle est une imitation du 2e conte de Pogge, *Insanus sapiens*. Voici la traduction de Straparole.

Maestro Gasparino medico con la sua virtù sanava i pazzi.

FAVOLA I.

Grave è il carico che mi ha dato la signora in raccontar favole, perciocchè è piu tosto ufficio di donna che di huomo; ma poscia che così è il desiderio suo, e di questa onorevole e degna compagnia, sforcerommi, se non in tutto, almeno in qualche particella, sodisfare all' intento vostro. Trovavasi in Inghilterra un padre di famiglia molto ricco, et haveva uno solo figliuolo nomato Gasparino. Lo mandò in studio à Padova, accioche desse opera alle lettere. Ma egli, poco curandosi di lettere, non che di sopravanzare gli altri studenti di dottrina, tutto il suo studio havea posto in giuocare alle carte, et altri giuochi praticando con certe suoi compagni dissoluti et dediti alle lascivie et mondani piaceri. Onde consumò il tempo in darno et i danari, che dovendo studiar in medicina, et l'opere di Galeno, egli studiava la bocolica et le cartelle da giuocare, et di darsi piacere in tutte quelle cose che li dilettavano. Et passati cinque anni, ritornò alla patria, et mostrò per isperienza haver imparato all' indietro, perche volendo egli parer Romano, era riputato da tutti Barbaro et Chaldeo, et era conosciuto da tutte

la città, et mostravasi à dito da gli huomini, di modo che di lui tutti favoleggiavano. Quanto dolore fusse al misero padre, lasciolo considerare à voi, perche conciosia cosa, ch'egli piu tosto havesse voluto perdere i danari et il pane, che perder l'oglio per far il figliuolo valente, perse l'uno et l'altro. Per il che volendo il padre mitigare il suo grandissimo dolore, chiamò à se il figliuolo, et aperto il scrinio de suoi danari et gioie, li consegnò la metà de suoi beni, laquale nel vero non meritava, dicendogli : « Togli, figliuol mio, la tua parte della paterna heredità, vanne lontano da me, perche voglia piu tosto rimaner senza figliuoli, che viver teco con infamia. » Piu tosto che non s'è detto, il figliuolo, tolti e danari volentieri, ubidendo al padre, si partì, et essendosi molto allontanato da lui, pervenne all'ingresso d'una selva dove scorreva un gran fiume. Ivi edificò egli un bel palazzo di marmo con maraviglioso artificio, con le porte di bronzo, facendogli andare il fiume à torno, à torno, et fece alcune lagune con gli registri delle acque, quelle acrescendo et minuendo secondo che gli aggradiava. Onde ne fece alcune dove entravano l'acque tanto alte quanta è l'altezza d'un' huomo; altre ch'havevan l'acque fino à gli occhio, altre fino alla gola, alcune fino alle mammelle, altre fino all' ombelico, che fino alle coscie, che fino alle ginocchia. Et à cadauna di queste lagune vi havea fatto porre una catena di ferro. Et sopra la porta di questo luogo vi fece fare il titolo, que diceva : « Luogo da sanare i pazzi. » Et essendo divulgata la fama di questo palazzo, per tutto si saveva la conditione di quello. Et per tanto convenivano i pazzi da ogni parte in gran numero per sanarsi, anzi per parlar piu dirittamente, vi piovevano. Il maestro, secondo la pazzia loro, li poneva in quelle lagune, et alcuni de quelli curava con busse, altri con vigilie et astinenzie, altri per la sottigliezza et temperanza dell' aere à poco à poco riduceva al pristino loro intelletto. Innanzi alla porta, et nella spatiosissima corte, vi erano alcuni pazzi et huomini da niente, i quali per la gran calidità del sole percossi erano grandemente afflitti. Avenne che di li passò un cacciatore che portava il sparavere in pugno, circondato da gran moltitudine de cani. Il quale, subito che videro questi pazzi, maravigliandosi che cosi cavalcasse con uccelli et cani, gli addimandò un di loro che uccello fusse quello che egli portava in pugno, et se forse era una trappola over calapio da uccelli, et à che effetto lo nodriva egli. Risposegli

subito il cacciatore : « Questo è un uccello molto rapace, et chiamasi sparviere, et questi sono cani che vanno cercando le quaglie, uccelli grassi et di buon sapore. Questo uccello le prende, et io le mangio. » All' hora il pazzo dissegli : « Deh dimmi, priegoti, per quanto prezzo hai tu comperato questi cani et sparviere? » Risposegli il cacciatore : « Per dieci ducati comprai il cavallo, per otto lo sparviere, et per dodeci li cani; et in nudrirgli spendo ogni anno da venti ducato — Deh dimmi, per tua fe, disse il pazzo, quante sono le quaglie che prendi all' anno, et quanto vagliono? » Rispose il cacciatore : « Io ne prendo piu di dugento, et vagliono per lo meno ducati duo. » Alzando all' hora la voce il pazzo (ma certamente non pazzo in questa cosa, anzi dimostrava egli esser savio) : fuggi, gridava, fuggi, pazzo che sei; tu spendi cinquanta ducati all' anno per guadagnarne duo, altro che non hai detto il tempo che vi consumi. Fuggi, per Dio, fuggi, che se'l maestro si trova chivi, mi dubito che ti porrà in una laguna dove senza dubbio sommerso et quasi morto rimarrai. Imperoche io, che sono pazzo, giudico che sei piu stolto di quelli che sono stoltissimi. » Molto fù comendata la favola del signor Ambasciatore, la quale non fù favola, ma la istessa verità, percioche il cacciatore sopravanza di pazzia tutti e pazzi, quello dico, che non havendo onde vivere, perde il tempo et li danari andando alla caccia. Et accioche il signor Ambasciatore non fusse inferiore à gli altri, in questa guisa il suo bel animma propose :

*Udito havete mai simil novella,
Un' animal trovarsi in Oriente,
Molto inhonesto, et ama la donzella,
Et nel suo grembo posa dolcemente.
Non è leone, e pur leon s'appella,
Et in le sue braccia di morir consente.
Egli è cornuto, e già d'amor si pieno
Che piangendo disfanta ogni veleno.*

Le mot de l'énigme est il leoncornio.

ÉNIGME I. Dans Larivey, le mot de l'énigme est le poisson.

FABLE II. Un belistre deçoit un bon homme de village, et luy emporte vingt escus au soleil.

Au lieu de ceste fable, que Larivey a prise dans Bebelius,

livre II, conte 126, on trouve dans Straparole la suivante, qui est tirée de la xiiij nouvelle de Morlini (p. 29).

Diego Spagnuolo compra gran quantità di galline da uno villano, et dovendo far il pagamento, aggabba et il villano, et un frate carmelitano. FAVOLA II.

Si bella et si dilettevole è stata la favola dal signor Ambasciatore raccontata, ch'io non penso aggiungere alla milesima parte di quella. Ma per non esser contraria à quello ch'io proposi nel principio di questa notte innanzi ch'il signor Ambasciatore favoleggiare incominciasse, dironne una laquale vi dimostrerà che la malitia de Spagnuoli supera et avanza quella de villani. Nella Spagna trovassi una città detta Cordova, appresso loquale corre un diletto fiume nominato Bacco. Di questa nacque Diego, uomo astuto, ben disposto della vita, et à gli inganni tutto dedito. Costui volendo far una cena alli compagni suoi, et non havendo così il modo com'egli desiderava, se imaginò di far una berta ad uno contadino, et à sue spese dar da cena à gli amici suoi, il che gli venne fatto secondo il desiderio suo. Il Spagnuolo andatosene in piazza per comprar polami, s'abbatte in uno villano ch'aveva gran quantità di galline, capponi et ova, et venne con esso lui à mercato, et promise dargli di tutti i pollami fiorini quattro, et così il villano s'accontento. Il Spagnuolo, tolto un bastagio, mandogli subito à casa; ma non conto i danari al venditore, il qual pur sollecitava il Spagnuolo che lo pagasse. Il Spagnuolo diceva non haver danari addosso, ma che andasse con esso lui fino al monasterio di Carmini, che ivi era un frate suo barba, che li darebbe immediate gli suoi danari. Et con queste parole andarono ambiduo in compagnia al detto monasterio. Era per avventura in chiesa un certo frate alquale si confessavano alcune donne. A cui accostandosi il Spagnuolo, li disse nell'orecchie queste parole: « Padre, questo villano ch'è venuto con esso meco è mio compare, et ha certe heresie nel capo. Et benchè ei sia ricco et di buona famiglia, non ha però buon cervello, et spesse volte cada del male della brutta. Sono già tre anni che ei non si ha confessato, et ha qualche buono intervallo della sua sciocchezza. La onde mosso io da carità et da fraterno amore, et per l'amicitia et comparatico è tra noi, ho promesso alla sua moglie di far sì che si confessara. Et perche il buon nome et la

buona fama di vostra santità corre per la città et per tutto il suo territorio, siamo venuti à vostra Reverentia, pregandola di somma gratia che par amor di Dio si contenta di udirlo patientemente et correggerlo.» Il frate disse per all' hora esser alquanto occupato, ma che espedite ch'avesse quelle donne (mostrandole con la mano), l'udirebbe molto volentieri; et chiamato il villano, lo pregò che lo aspettasse un pochetto, promettendogli di espedirlo subito. Il villano, pensando che parlasse di danari, disse che l'aspetterebbe volentieri. Et così l'astuto Spagnuolo si partì, lasciando il villano schernito, ch'aspettava in chiesa. Il frate veramente, ispedite le donne di confessare, chiamò à se il villano per ridurlo allo fede, il qual andò subito, et scopertosi il capo, addimandava e suoi danari. All' hora il frate comandò al villano che s'ingenocchiasse, et fattosi il segno della croce, dicesse il Pater nostro. Il villano veggendosi deluso et schernito, s'accese di sdegno et colera, et risguardando il cielo, et bestemmiano, dicea tai parole : « Ahi! misero me, che male ho fatto io, che da un Spagnuolo son così crudelmente ingannato? Io non voglio confessarmi, ne comunicarmi, ma voglio i danari che m' hai promesso. » Il buon frate, che era ignorante di tal cosa, correggendolo diceva : « Ben si dice che hai il demonio, et non sei in buon cervello. » Et aperto il messale come s'avesse qualche malo spirito, cominciò à scongiurarlo. Il villano, che non poteva sofferire tai parole, gridando dimandava gli danari, che gli havea promessi per lo Spagnuolo, dicendo non esser ne inspiritato, ne pazzo, ma da un ladro Spagnuolo esserli tolta la sua povertà; et così piangendo ricercava aiuto da circostanti, et preso il capuccio del frate, diceva : « Mai non ti lascerò finche non mi dai gli mei danari. » Il frate vedendo questo, ne potendo ripararsi dal villano, con lusinghevoli et dolce parole si escusava esser stato ingannato dal Spagnuolo. Il villano all' incontro (tenendolo tuttavia saldo per lo capuccio), gli diceva che egli per lui havea promesso, dicendo : « Non mi hai tu promesso che subito mi espediresti? » Il frate diceva : « Ho promesso di confessarti. » Et così contrastando l'uno et l'altro, sopr' aggiunsero alcuni vecchi, i quali vedendogli in lunga contentione, fecero conscientia al frate et lo costrinsero pagar il villano pel Spagnuolo. Il Spagnuolo giotto, maledetto et tristo fece con le galline et capponi una sontuosa cena à gli amici suoi, dimostrandogli che la malitia Spagnuola supera quella d'ogni gran villano. »

ÉNIGME II. *Le froment.* Cette énigme se trouve à la fin de la fable de Straparole.

FABLE III. *Une jeune mariée, par le conseil de sa mère, contrefait le chat afin d'estre caressée par son mary, qui, ne la pouvant souler de chair, est contrainct luy bailler encore le potage.*

Larivey a pris cette fable, qui a beaucoup de rapport avec le Proverbe I de Cornazzano (ouvrage cité), dans Bebelius, livre III, conte 143. Voici celle de Straparole, qui est tirée de la vj^e nouvelle de Morlini (p. 19 de l'édition citée).

Un Tedesco et un Spagnuolo mangiavano insieme; nacque tra servi contentione qual fosse piu liberale, et finalmente conclude il Tedesco essere piu magnifico del Spagnuolo.
FAVOLA III.

La favola raccontata dalla valorosa nostra signora mi riduce à memoria quello intravenne della invidia nata tra gli servi d'un Tedesco et d'un Spagnuolo che mangiavano insieme. Et avenga che la favola sia brevissima, sera però dilettevole, et piacerà à molti. Un Tedesco et un Spagnuolo un giorno ritrovandosi in certa hosteria, cenarono insieme, et furonvi apposte vivande d'ogni maniera molto abbondanti et dilicate. Et mangiando l'uno et l'altro, il Spagnuolo porgeva al servo suo hor un pezzo di carne, hor un pezzo di pollo, et hor questa, hor quell' altra cosa da mangiare. Il Tedesco stavasi mutolo divorando et sgolizzando ogni cosa senza punto ricordarsi del servo suo. Per il che nacque tra servi una grandissima invidia, et il servo del Tedesco diceva che gli Spagnuoli erano piu liberali et piu prestanti di tutti gli huomini, et il servo del Spagnuolo confirmava il medesimo. Il Tedesco, poscia che bebbe cenato, prese il vaso con tutte le vivande che erano in quello, et porselo al servo suo, dicendo che cenasse. Onde il servo del Spagnuolo, havendo invidia della felicità del suo compagno, rivotata la sententia sua, mormorava tra se tai parole, dicendo : « Hora conosco io che i Tedeschi sono fuor di modo liberali. » La novella dimostra niuno esser contento della sorte sua.

ÉNIGME III. *L'astrologie.* Cette énigme se trouve à la suite de la fable de Straparole.

FABLE IV. *Fortunio, voulant tuer une mousche, tua son maistre; de quoy, par une plaisanterie, il fut absout.*

ORIGINE. Morlini, nouv. xxj, page 43.

ÉNIGME IV. *Le porreau.* Même sujet en italien.

FABLE V. *Vilio tue un larron qui s'estoit mis en embusche pour le tuer.*

Traduit par Schmidt, numéro 16.

ORIGINE. Morlini, nouv. xx, page 41.

On trouve un conte analogue dans *Bebelii Facetiæ. Tubingæ, 1570, p. 62B. De quodam Carbonario.*

ÉNIGME V. *Le jeu.* Même sujet en italien.

FABLE VI. *Lucette envoie son fils chercher le Bonjour; lequel l'ayant trouvé, retourna vers elle avec la quatriesme partie d'un thrésor.*

ORIGINE. Morlini, nouvelle xxix, page 61.

ÉNIGME VI. *Le feu et la cendre.* Dans l'italien, on trouve l'énigme suivante :

*Diverse volontà, vari animali
Nel mondo già produsse alma natura.
Una spetie ve n'è tra questi tali
Di sì benigna et sì gentil natura
Ch'el cieco padre per vecchiezza l'ali
Più non oprando al suo viver procura.
Et per non esser detto al mondo ingrato
Nel nido pasce ch'ei gli ha parecchiato.*

Voici l'explication : *Altro non dimostra il mio enigma che la gratitudine sotto spetie d'un' uccello chiamato Pola, il qual veggendo il padre per vecchiezza non poter piu volare, gli mostra gratitudine, preparandogli il nido et dandogli il cibo con cui si nutrisce fino alla morte.*

FABLE VII. *George capitule avec son maistre touchant son service; enfin, George fait convenir son maistre en jugement.*

ORIGINE. *Farce nouvelle de Jeninot, qui fit un roy de son*

chat et monta sur sa maistresse pour la mener à la messe (Ancien théâtre françois, I, 289). Lainez indique cette farce, dont le seul exemplaire actuellement connu se trouve au *British museum*. — Morlini, nouv. lxxiv, p. 137.

ÉNIGME VII. *Le jeu du tarot*. L'énigme de Straparole est toute différente; la voici :

*Giace una fiera (et è soave tanto
Che nulla è par) ne l'estremo Occidente.
Ha picciol corpo, el capo grave alquanto
E si dimostra queta et patienta.
Ma guarda basso, e secco guida pianto,
Detto v' ho 'l nome, haggiatel ne la mente,
Che qual vista la mira esser accorta,
Convien che morte dentro gli occhi porta.*

Et voici l'explication : Un animalito chiamato *catobleba*, che altro non vuol dire che *guardabasso*. Questo animale, anchor che para bello et piacevole, nondimeno l'huomo di esser accorto, perche dentro à gli occhi l'animal porta la morte. Il che si puol ancho attribuire al demonio, il quale applaude et accarezza l'huomo, doppo l'uccide mediante il peccato mortale, et lo conduce ad eterna morte.

FABLE VIII. *Un cousturier est condamné à vingt escus d'amende, pour, au mespris de saint Nicolas, avoir invoqué un juif à son ayde.*

Larivey a pris cette fable dans Bebelius, livre II, conte 129. Voici celle de Straparole, qui est tirée de la lix. nouvelle de Morlini, page 110.

Gasparo contadino, fabricata une chiesola, la intitola santo Honorato, et vi presenta il rettore, il qual col diacono va à visitare il villano. Et il diacone inconsideratamente fa una burla. FAVOLA VIII.

Grande è il peccato della gola, ma maggior è quello della hipocresia, perciocche il goloso inganna se stesso, ma l'hipocrita con la sua simulatione cerca d'ingannare altrui, volendo parere quel che non è, et far quel che non fa, si come avvenne ad uno prete di villa, il quale con la sua hipocresia

offese l'anima et il corpo suo, come hora brevemente intenderete. Appresso la città di Padova trovasi una villa chiamata Noventa, nella quale habitava un contadino molto ricco et divoto. Costui, per divotione sua, et per scarico de peccati suoi, et della moglie, fabricò una chiesola, et dotata la di sofficiente dote, et intitolata di santo Honorato, presentò un sacerdote in rettore et governatore di quella, il qual era assai dotto in ragion canonica. Un giorno che era certa vigilia d'un santo, non però comandata dalla santa madre chiesa, il detto Rettore, chiamato il diacono, andò à visitare ser Gasparo, cio è il villano che l'havea posto in governatore di essa chiesa, ò per sue facende, ò per qual altra ragion si voglia. Il villano, volendo honorarlo, fece una sontuosa cena con arrosti, torte et altre cose, et vollè che restasse appresso lui quella notte. Il sacerdote disse che non mangiava carne quel giorno per esser vigilia, et fingendo i costumi da quali era tutto alieno, mostrava di digiunare, negando la cena al famelico ventre. Il contadino, per non rimuoverlo dalla sua divotione, comandò alla moglie che conservasse le cose che erano avanzate, in certo armario per lo giorno sequente. Ispedita la cena et il ragionamento doppo quella, se n'andarono à dormire nella medesima casa, il contadino con la moglie, et il sacerdote col diacono. Et era una camera dirimpetto all'altra. Il prete, cerca la mezza notte, eccitando dal sonno il diacono, gli addimando bellamente dove la patrona avesse riposta la torta che era avanzata, dicendogli che se non cibava il suo corpo, ei si morebbe da fame. Il diacono ubidente levossi di letto, et pian piano n'andò leggermente al luogo dove erano le reliquie della cena, et tolse un buon pezzo di torta, et credendo venire alla camera del suo maestro, andò per sorte nella camera del villano. Et, perche era de state, et il sole era in Leone, la moglie del contadino pel gran caldo era nuda, et dormiva scoperta et con la bocca di dietro saffiava à guisa d'un folle. All' hora il diacono, pensando di parlare col prete, disse: « Prendete, maestro, la torta ch'haveate dimandata. Hor mangiate à vostro piacere. » Et ella pur trahendo sospiri con l'altra bocca, disse il diacono ch'era ben fredda, et non era bisogno di raffreddarla. Et ella pur di continovo soffiando, sdegnatosi il diacono, quella trasse sopra il volto posterior della donna, credendo trarla nella faccia del prete. Laquale, sentendosi quella cosa fredda sul viso di sotto, subito risvegliatasi, cominciò à gridare

ad alta voce. Onde eccitato il marito dal sonno, la moglie gli narrò ciò che l'era intravenuto. Il diacono, vedendo ch'havea fallato la stanza, pian piano ritornò alla camera del prete. Il villano levatosi di letto, et accesa la lucerna, cercò per tutta la casa. Et quando vidde la torta nel letto, maravigliossi grandemente. Et pensando che fusse stato qualche spirito maligno, chiamò il sacerdote, il quale, cantando salmi et hinni à ventre digiuno, con acqua benedetta benedì la casa, et poi tutti ritornarono à riposare. Et così (come io dissi nel principio del mio parlare) l'hippocresia offese l'anima et il corpo del prete, il quale, credendo mangiare la torta, rimase contra sua voglia digiuno.

ÉNIGME VIII. *La farine.* Le mot de l'énigme mise par Straparole à la suite de la fable est *la lampe qui éclaire dans l'église.* Voici le texte :

*Alta son come cha, ne casa sono,
Et splendo come specchio d'ogn'intorno.
Dinanzi sto, à cui chiedi perdono,
E perche mi consumo notte et giorno
A trionfanti tetti mi do in dono,
Et ogni glorioso tempo adorno.
Ma troppo è frate la mia vita, et corta,
Perche cadendo in terra resto morta.*

FABLE IX. *Philomène, estant mise en religion, devient malade; et, visitée par les medecins et chirurgiens, est trouvée estre hermaphrodite.*

ORIGINE. Morlini, nouv. xxij, page 45.

ÉNIGME IX. *Le sel.* La même dans l'italien.

FABLE X. *Cesar, Neapolitain, est longtemps aux universitez de Bologne, prend le degré de docteur, et, retourné en sa maison, enfile les sentences, afin de mieux et plus à l'aise donner ses jugemens.*

ORIGINE. Morlini, nouv. lxviii, page 123.

ÉNIGME X. *L'eau.* L'énigme de Straparole est différente. La voici :

*Dimmi, compagno mio, s'io non t'offendo,
Quel ch'io ti posi fra le gambe al scuro*

*Che n'hai tu fatto? Di saperlo intendo,
Che non vedendol mi par troppo duro.
— Tu sei turbato, per quant'io comprendo;
Non dubitar, fratel, ma sta sicuro,
Che quel che su la coscia hor sale, hor scende,
Mi picca à basso, e giù dal cul mi pende.*

Voici l'explication : *Era un giovane che ad uno amico prestato haveva un suo cavallo per andar in ylla; l'amico lo vendè. Et tornando di villa, fù veduto dal giovane, il qual gli addimandò del suo cavallo, et non vedendolo, molto si turbò. L'amico il conforta, dicendoli che non dubiti, percioche egli ha i danari del venduto cavallo nella tasca, ch' à basso piccato, et dieto il cullo li pende.*

FABLE XI. *Un pauvre novice part de Cologne pour aller à Ferrare, et surprins de la nuict, se cache en une maison, où luy advint ce qu'entendrez.*

Cette fable a quelque rapport avec la nouvelle liv de Morlini, page 101.

ÉNIGME XI. *Le luth. Même sujet dans l'italien.*

FABLE XII. *Guillaume, roy de Bretagne, aggravé de maladie, fait appeller tous les medecins de la ville. Maistre Godefroy, savant homme, mais pauvre, luy baille trois enseignemens par lesquels il guerit, et s'entretint tous-jours depuis en bonne santé.*

ÉNIGME XII. *Le prisonnier qui échappe aux sergens. Même sujet en italien.*

FABLE XIII. *Pierre, homme prodigue, devient pauvre; et, ayant trouvé un thresor, devient avaricieux.*

ORIGINE. Morlini, nouv. lj, page 97.

ÉNIGME XIII. *L'homme qui met son bas. En italien, c'est le poulet. Voici le texte :*

*Vorrei sapere da voi, signor mio accorto,
Qual cosa è questa mia : Nato, bisnato,
Et positus in ligno dopò morto,
Senza comar ne prete bateggiato.*

*Ha vita breve, e spesso more à torto.
Ne forse mai commesse alcun peccato,
Piccioli, grandi, vecchi, et junioribus
Sono buoni pro nobis peccatoribus.*

Voici l'explication : Il bisnato è il uovo, di cui senza comare nasce il pollo, il quale non vive lungamente, et spesso more senza mai haver peccato, cio è senza haver mai calcata la gallina. Et piccioli o grandi che siano, sono buoni per noi.



LE PREMIER LIVRE
DES
FACETIEUSES NUICTS

Du seigneur

JEAN FRANÇOIS STRAPAROLE

•
CONTENANT PLUSIEURS BELLES FABLES
ET PLAISANS ÉNIGMES

TRADUIT PAR JEAN LOUVEAU

Et de nouveau revu et augmenté de Sonnets et Chansons

PAR PIERRE DE LA RIVEY

Champenois.





A MONSEIGNEUR

MONSIEUR FRANÇOIS ROGIER,

Chevalier baron de Ferralz et de Saint Benoist,
Seigneur de Tournebois et de Malras, Conseiller du Roy,
Tresorier de France,
Secretaire et Controolleur general de ses guerres,

GUILLAUME ROVILLE, SALUT.

Comme jadis et à present maints excellens et doctes personnages, adonnés à l'estude des saintes lettres de philosophie, de mathematique ou de medecine, et telles autres sciences graves et ardues, donnans quelquefois intermission à leur labeur journalier, n'ont dedaigné et ne dedaignent encor la lecture de quelques livres acetieux, comme fables et autres nouvelles joyeusetes, recreans par ce moyen leurs esprits du travail enduré, et encor mesmement y ont pris telle delectation qu'abaissans le vol de leurs plumes, ils ont

Straparole. 1.

escrit et composé semblables volumes pleins de singuliere alegresse, ainsi, Monseigneur, induit par leur exemple, je me suis proposé ce but de ne devoir encourir blasma aucun, si ayant par cy devant imprimé notable nombre de livres yssus d'auteurs exquis et renommez en diverses facultez, je m'adonne à mettre en lumiere aucunesfois quelques petis livres, esquels on peut cueillir quelque plaisir et contentement d'esprit; pour ce, en visitant ces jours passez plusieurs copies de livres nouveaux que je me retrouve en mon estude, d'avanture me tomba és mains le livre des Facetieuses nuicts et enigmes du seigneur Jean François Straparole, lequel, pour sa naïfve recreation, j'avoye ja, dès l'an passé, faict traduire d'italien en françois par maistre Jean Louveau, celuy mesme qui fut aussi le traducteur des Problemes de Garimbert, que vous receutes de moy nagueres, alors qu'estiez en Court vers la Majesté Royale. Et ayant entendu par aucuns de voz plus familiers amis le gracieux acueil avec lequel le livre présenté a trouvé grace devant vous, mon desir a esté excité à perseverer, et à delivrer à vostre illustre nom ce facetieux et plaisant recueil de Straparole, lequel je vous presente pour tesmoignage de l'obeissance et sincere affection que je vous doy, par laquelle je proteste m'employer à jamais à vous donner quelque contentement de mes impressions. Ce petit present donc trouvera, s'il vous plaist, faveur en vostre presence, asseuré que vostre esprit y prendra

fruict de quelque recreation agreable. Ainsi, Monseigneur, je prieray Dieu vous donner aussi heureuse et longue vie, que je desire demeurer à jamais l'un de voz plus humbles serviteurs. 1585.



EXTRAICT DU PRIVILEGE.

Il est permis à Abel l'Angelier, marchand libraire en ceste ville de Paris, d'imprimer et mettre en vente *Le premier et second livrè des Facetieuses Nuicts de Straparole*. Le premier traduit par Jean Louveau, lequel est nouvellement reveu et corrigé et augmenté de sonnets et chansons par Pierre de la Rivey, Champenois, et le second traduit d'italien en françois par ledit la Rivey ; les deux de nouveau corrigés par luy mesmes. Et sont faictes defences à tous autres imprimeurs et libraires d'en imprimer ou vendre sinon de ceux dudit l'Angelier, jusques au temps et terme de dix ans finis et accomplis, sur peine de confiscation de tout ce qui s'en trouveroit d'imprimez ou vendus au contraire et d'amende arbitraire, comme plus amplement est déclaré és lettres patentes données ce dernier jour de may 1580.

Par le conseil, LE COMTE.



LA PREFACE

DES FABLES ET PLAISANTS ENIGMES

DU SEIGNEUR JEAN FRANÇOIS STRAPAROLE,

Intitulées les

FACETIEUSES NUICTS

Dedans Milan, qui est l'une des anciennes et principales citez de Lombardie, garnie de belles et gracieuses dames, ornée de magnifiques palais, et abondante de toutes choses qui appartiennent à une triomphante cité, habitoit Octavian Marie Sforce, esleu evesque de Lode, auquel appartenoit, par droit de succession, la seigneurie et duché après la mort de François Sforce, duc de Milan. Mais, par la mutation des temps dangereux et pervers, par les cruelles haines, par les sanglantes batailles, par le con-

tinuel changement et revolution des seigneuries, se vint à partir de là, et se retira secretement à Lode avec sa fille Lucrece, espouse de Jehan François Gonzaga, cousin de Federic, marquis de Mantoue, et demeura quelque temps en ce lieu; ce qu'entendans ses parens, le commencerent à poursuivre, à son grand dommage et des-plaisir, tellement que le pauvre gentil-homme, voyant la persecution de ses propres parens et le mauvais vouloir qu'ils avoient contre luy et sa fille (qui peu de temps auparavant estoit demeurée vefve), print ce peu de bagues et deniers qu'il avoit peu sauver, et s'en alla avecques sa fille à Venise, où il trouva le Fourrier Bertrand, homme de grand lignage, de nature benigne, amiable et gentil, lequel le receut avecques grand honneur et courtoisie en son propre logis. Or pour autant que la trop longue conversation des choses d'autrui engendre le plus souvent ennuy et fascherie, iceluy, d'un meur jugement et rassis, se voulut partir de là et trouver quelque autre part un logis pour estre sien particulièrement.

Et de fait, estant un jour monté sur une nacelle, s'en alla à Muran, où aiant contemplé et choisi à son gré (entre les autres) un palais de merveilleuse beauté, qui pour lors estoit vuide, il entra dedans, et ayant consideré la plaisante situation du lieu, la court spacieuse, la magnifique galerie, le delectable jardin remply de riantes fleurs, et mille petites mignardises, abon-

dant aussi de diverses sortes de fruitz et verdoiantes herbes, tant y a que le lieu luy pleut merveilleusement. De là, montant par les riches degrez de marbre, arriva en une magnifique sale accompagnée de bonnes chambres et autres commoditez, avecques la plate forme sur l'eau, qui descouvroit tout le lieu circonvoisin en belle veue. Alors la fille, ravie de cette plaisante et re-creatifve situation, fit tant envers le père, avecques ses douces et amiables parolles, que, pour satisfaire à sa requeste, il print ce palais à louage; dont elle receut un merveilleux contentement, parce que soir et matin elle s'en alloit sur la plate forme, et voyant la diversité des poissons voltiger çà et là, à grosses troupes, dedans les eaux claires de la mer, prenoit un doux et agréable plaisir; et d'autant qu'elle n'avoit plus après soy les belles damoiselles qui luy souloient autresfois faire la court, elle en esleut dix autres non moins gracieuses que belles, les graces et vertus desquelles seroient longues à raconter.

La premiere d'icelles s'appelloit Loyse, qui par ses beaux yeux, luyants comme claires estoilles, donnoit grand esbahissement à ceux qui la regardoient.

L'autre estoit Vincende, de louables meurs, de beau corsage, de maintien gracieux, le beau et delicat visage de laquelle donnoit aux assistants un contentement incroyable.

La troisieme estoit Alienor, laquelle, nonobstant que par sa naturelle beauté sembloit estre quelque peu hautaine, si estoit elle autant gracieuse et courtoise que quelque autre damoiselle qu'on eust peu trouver.

La quatrieme estoit Alterie aux blonds cheveux, laquelle, par fidelité et devoir de femme, estoit continuellement au service de Madame.

La cinquieme estoit Laurette, d'un gracieux regard; vray est qu'elle estoit un peu despitueuse, toutesfois son friand et amoureux regard enchainoit ceux qui la contemploient.

La sixiesme estoit Eritrée, laquelle, nonobstant qu'elle fust petite, si n'estoit elle point inferieure aux autres en grace et beauté, parce qu'elle avoit les yeux plus flamboyans et clairs que le soleil, une petite bouche, le sein un peu eslevé; finalement, il n'y avoit chose en elle qui ne meritast singuliere louange.

La septiesme estoit Catherine, surnommée Brunette, laquelle, avecques sa bonne grace et ses amoureuses parolles, non seulement auroit attiré les hommes, mais auroit fait descendre Jupiter du ciel.

La huictiesme estoit Ariane, encores jeune, d'un visage honorable, d'une contenance grave et d'eloquence singuliere, joinct que ses divines vertus accompagnées de louenges infinies reluisoient en elle comme les estoilles au ciel.

La neufiesme estoit Isabelle, de grand esprit,

laquelle, avec ses subtils et gracieux propos, rendoit les assistans esmerveillez.

La dernière estoit Fleurdiane, sage, garnie de grand entendement, et veux bien dire que ses façons de faire honnestes et vertueuses surmontoient toutes celles que je veis oncques.

Ainsi, ces dix gracieuses damoiselles, et toutes ensemble et chacune en son endroit, servoient madame Lucrece, laquelle avecques icelles esleut deux venerables et honnestes matrones, de noble race, d'aage competant et grandement estimées, affin que par leurs sages conseils elles ne se partissent de la presence de leur maitresse. L'une d'icelles s'appeloit madame Claire, femme de noble Jerosme Guidisson, gentilhomme ferrarois. L'autre estoit madame Veronique, jadis femme de feu Orbat, gentilhomme de Creme. A ceste douce et notable compagnie se vindrent joindre plusieurs gentils-hommes et doctes personnages, entre lesquels estoit l'evesque Casal de Bologne, ambassadeur du roy d'Angleterre, le docte Pierre Bembo, Chevalier de Rhodes, évangéliste des citoyens modenois, homme de grande entreprinse, qui estoient des premiers en ceste court. Après eux estoient Bernard Capel, grand poëte; l'amoureux Antoine Bembo, le familier Benoist Trevisan, le facetieux Antoine Moulin, dict Bourquiella, le ceremonieux Fourrier Bertrand, et beaucoup d'autres gentils-hommes qui seroient longs à raconter.

Estant doncques ainsi ceste notable compagnie, ou la plus part, assemblée quasi tous les soirs au logis de madame Lucrece, passans le temps en dances et plaisans propos, l'entretenans avecques sons et chants, tellement que par un moyen et par l'autre le soudain temps se passoit joyeusement, dont elle recevoit un plaisir merueilleux avecques ses damoiselles. Outre cela, on proposoit souventefois quelques problemes, desquels ceste dame donnoit la resolution. Or pour autant que Karesmeprenants'approchoit, qui sont jours dediez à rejouissance et passetemps, Madame commanda à tous que chacun retournast le soir ensuivant au consistoire, soubz peine d'en-courir son indignation, affin qu'on peust deschiffrer l'ordre et le moyen qui devoit estre tenu entr'eux. Parquoy, les tenebres de la nuit ensuivant n'eurent pas si tost couvert la terre, que tous comparurent suivant le commandement à eux faict; et quand chacun se fut assis selon son degré, la dame commença ainsi à dire : « Mes gentils-hommes honorables, et vous, gracieuses dames, nous sommes icy assemblez à la manière accoustumée, pour donner ordre à noz doux et joyeux esbatemens, afin que ce Karesmeprenant, qui s'aproche en peu de jours, nous puissions prendre quelque galante recreation. Au moyen de quoy, chacun de vous proposera ce qu'il luy sera plus agreable, et tout ce qui sera deliberé par la plus grande partie soit tenu pour

faict.» Alors les dames et les gentils-hommes respondirent tous d'une voix qu'il estoit très-convenable qu'elle determinast tout. Ainsi donc la dame, se voyant telle charge imposée, se tourna vers toute ceste belle compagnie, en disant : « Puis qu'il vous plaist que à vostre consentement je determine l'ordre qui se doit tenir, quand à moi je serois d'avis qu'on dançast tous les soirs jusques à karesmeprenant : cela faict, il seroit bon que cinq damoiselles chantassent quelque belle petite chanson à leur plaisir, et que chacune d'icelles sur qui tombera le sort vienne à raconter une fable, adjoustant tousjours un enigme, qui sera par nous autres tous subtilement interpreté et resolu. Ce passetemps finy, chacun se retirera à son logis pour se reposer. Mais si vous ne trouvez mon opinion bonne en cela, je proteste de suivre vostre vouloir, et chacun de vous dira ce qu'il trouvera mieux à son goust.

Cette deliberation fut louée de tous grandement. Alors elle fait apporter un petit vaisseau d'or, où elle mit les noms des cinq damoiselles, et le premier qu'on tira ce fut celuy de la gratieuse Laurette, laquelle, rougissant de la honte qu'elle avoit, devint comme la rose du matin. Puis, consequemment, selon l'ordre commencé, le second qui vint dehors, ce fut celuy de la belle Alterie; le troisieme, de Catherine; le quatrieme, d'Eritrée; le cinquesme, d'Ariane. Incontinent après, elle commanda qu'on fist venir les instruments de mu-

sique, et ayant fait apporter une petite couronne de laurier verd, en signe de souveraineté et excellence, la posa sur la teste de Laurette, en lui commandant que le soir ensuivant elle deust commencer le doux et plaisant deduit des fables. Puis, voulant que le seigneur Antoine Bembe menast une dance avec les autres gentilshommes, elle n'eut pas si tot ouvert la bouche, que, pour satisfaire à son commandement, il prit par la main Fleurdiane, de laquelle il estoit un peu passionné, et les autres firent le semblable. La dance finie assez lentement, avec propos amoureux, les jeunes gentilshommes, avec les damoiselles, se retirèrent en une chambre où estoit préparé une colation excellente de confitures exquises et vins precieux. Alors chacun, d'une grande resjouissance et contentement, se mit à deviser, qui d'un propos, qui d'un autre. Puis, les gracieux propos finis, chacun print congé de Madame, en se partant avec sa bonne grace.

Quand ce vint au soir ensuivant, et que toute l'honorable compagnie fut assemblée, après quelques dances à la maniere accoustumée, Madame fait signe à Laurette qu'elle commençast à chanter et raconter sa fable, suivant l'assignation donnée le soir precedant : ce qu'elle fit promptement; car s'estant levée, et ayant fait une grande reverence à Madame et à toute la compagnie, vint à monter en un lieu eminent, où il y avoit une belle chaire garnie de riches pa-

remens de soye, et ayant fait venir les quatre compagnes esleues et deputées à ce, chanterent ce petit motet ensuivant, composé à la louange et honneur de Madame, avec voix angeliques et harmonieuses.

CHANSON.

Madame, vostre modestie,
Vostre parler sage et accort,
Vostre grace tant accomplie
Et le maintien de vostre port,
Joincts à vostre beauté tant belle,
Vous rendent du tout immortelle.

*La grandeur de vostre personne,
Qui ne cedde à autre qu'à soy
Et dont la rigueur trop felonnie
Veut ignorer quelle est ma foy,
Me laissant noyer à toute heure
Entre les larmes que je pleure,*

*Et l'esclair de l'œil qui sans cesse
Jette sur moy ces feux ardans,
Et dont la douceur charmeresse
Me pippe et dehors et dedans,
M'apastant d'une douce œillade,
Qui en santé me faict malade,*

*Emblent tellement ma pensée,
Et ravissent si fort mon cœur,*

*Que mon ame , que j'ay haussée
Jusqu'au ciel de vostre grandeur,
Vit contraincte en l'obeissance
De vostre amiable puissance.*

*De façon que si j'ay envie
L'honneur de quelqu'une vanter,
Je sen que ma langue ravye
De ce subject ne veut chanter,
Pour publier parmi le monde
Que n'avez point vostre seconde.*

Après que les cinq damoiselles eurent mis fin à leur chanson plaisante, les instrumens commencerent à sonner, et la gracieuse Laurette, à qui estoit escheu le premier lieu pour ceste nuitée, sans plus attendre autre commandement de madame, commença sa fable en la maniere qui s'ensuit.





LA PREMIERE NUICT

FABLE I.

Un nommé Salard, se partant de Genes, vint à Montserrat, ou il desobeit à trois commandemens du pere, ordonnés par son testament, et estant condamné à la mort, fut delivré, et retourna au païs.

De toutes les choses que l'homme fait ou propose de faire, soyent bonnes ou mauvaises, il en doit tousjours considerer et diligemment prévoir l'issue. Au moyen de quoy, puis que nous sommes reduits à ce point qu'il nous faut commencer nos plaisans propos et recreatives nouvelles, il m'eust esté beaucoup plus agreable qu'une autre dame eust ouvert ceste douce et louable entreprinse, veu mesmement que je ne me sens pas assez capable et suffisante en telles matieres, me sentant privée du tout d'eloquence, qui est principalement requise en tels propos, par faute de m'estre exer-

cée en l'art de bien et proprement dire, comme ont très-bienfaict noz gracieuses compagnes. Mais puisqu'ainsi vous plait, et que le sort a voulu que je sois la premiere à deviser, afin que mon silence ne mette quelque desordre en ceste notable et amyable compaignie, je commenceray assez maigrement nos propos, avec ce peu de moyen qui me sera donné et departy par la divine faveur, laissant le champ ample et spacieux aux compagnes qui me suivront, pour mieux et plus eloquemment raconter leurs fables.

Je dis donc que bienheureux et très-heureux est l'enfant qui en bonne et redevable reverence est obeissant au père, par ce qu'il accomplit le commandement que Dieu luy a donné, vivant longuement sur terre, et ayant bonne issue de toutes ses affaires. Au contraire, le desobeissant est tousjours estimé miserable et malheureux; car la fin de ses entreprises est coutumierement domageable et pernicieuse, comme vous pourrez aisément comprendre par la presente fable que je vous diray.

Vous devez donc sçavoir, gracieuses dames, que à Genes (cité très ancienne, et possible autant plaisante et recreative que quelqu'autre que ce soit) y avoit depuis peu de temps en ça un gentilhomme nommé Renaud Scaille, homme veritablement non moins abundant aux biens de la fortune que aux graces de l'esprit. Outre plus, estant ainsi riche et docte, il avoit un fils nommé Salard, qu'il aymoît sur toutes choses; au moyen dequoy il l'instruisoit et façonnoit comme doit faire un bon et amiable père, ne luy laissant avoir faute de chose qui luy fust utile et louable. Or

advint que Renaud, estant desja parvenu en vieillesse, tomba en une grosse maladie, et, se voyant en extremité de mort, fit appeler un notaire pour faire escrire son testament, par lequel il institua Salard son heritier, en le priant, comme bon père, qu'il se souvint de trois commandemens, sans jamais s'esloigner d'iceux. Le premier estoit que, pour quelque amour qu'il portast à sa femme, qu'il ne luy revelast aucunement son secret. Le second, qu'il ne deust en façon quelconques nourrir et entretenir comme fils un qui ne seroit point engendré de luy, en le faisant son heritier. Le troisieme, qu'il ne s'assubjetist jamais à aucun seigneur qui gouvernast son pays à sa teste. Cela fait, luy ayant donné sa benediction, tourna le visage vers la muraille, et en moins d'un quart d'heure vint à rendre l'esprit. Et se voyant jeune, riche et de grosse lignée, en lieu de penser aux commandemens du père et à la multitude des affaires qui luy survenoient comme nouveau possesseur des biens paternels, luy vint fantasie de prendre femme, et la prendre telle et issue de telle maison, qu'il s'en trovast content. Tant y a qu'il ne passa pas un an après la mort du père, qu'il se maria, et prit pour femme Theodore, fille du seigneur Odescalque Doria, gentilhomme genevois, et des plus apparans de la ville. Et pourautant qu'elle estoit belle et de bonne grace, nonobstant qu'elle fust quelque peu despitueuse, si estoit elle tant aymée de son mary, que jour et nuict il ne l'abandonnoit jamais. Ayant demeuré quelque espace de temps ensemble sans pouvoir avoir ou nourrir enfans, il prit fantasie à Salard, par le consentement de sa femme, d'en

prendre un pour son fils adoptif, contre le commandement du père, et iceluy nourrir et entretenir comme son propre fils legitime et naturel, et finalement le faire son heritier en tous ses biens. Et de fait, tout ainsi qu'il avoit déterminé et resolu en son esprit, aussi tost fut il mis en execution; car il print pour son fils adoptif un jeune enfant d'une pauvre femme vefve, nommé Postume, lequel fut par eux nourry et entretenu un peu plus mignardement qu'il ne luy appartenoit.

A quelque temps de là, Salard print sa quinte de partir de Genes pour aller demeurer autre part; non point que la ville ne fust belle et honorable à son gré, ains fut esmeu d'un certain appetit, qui le plus souvent vient à esbranler ceux qui vivent sans le gouvernement d'aucun supérieur. Ayant donc fait une bonne bourse de deniers, avec bagues et autres richesses, après avoir mis en equipage ses chevaux et harnois, se vint à partir de Genes avec sa femme Theodore et son fils adoptif Postume; et prenant son chemin vers le Piemont, s'en vint à Montferrat, ou s'estant accommodé assez honorablement, commença à prendre amitié avec les uns et les autres, et s'en alloit bien souvent à la chasse avec les bourgeois et citoiens, prenans avec eux mille autres passetemps, en quoy il se delectoit. Au reste, sa magnificence estoit desja si notoire à un chacun, qu'il n'estoit pas seulement aimé, mais grandement honoré des plus apparens. Desja sa grande liberalité estoit venue aux oreilles du Marquis, et le voyant jeune, riche, noble, sage et mettable en toutes choses, luy com-

mença à porter si grande amitié, qu'il ne se pouvoit passer qu'il ne l'eust tous les jours en sa compagnie. Bref, l'amitié du Marquis estoit si grande vers Salard, que quiconque vouloit impetrer grace de luy, il falloit passer par ses mains, autrement la grace n'avoit point de lieu. Au moyen de quoy, se voyant Salard estre en si grand credit, taschoit, par tous moyens, de luy complaire en ce qu'il pensoit luy estre chose agreable. Le Marquis, qui estoit pareillement jeune, prenoit plaisir à la chasse des oiseaux et bestes sauvages, et de fait il tenoit ordinairement chiens et oiseaux, selon l'estat d'un magnanime seigneur, et jamais on ne l'eust veu aller à la chasse si Salard n'eust esté avec luy. Advint qu'un jour entre les autres se trouvant Salard seul en sa chambre, commença à penser au grand honneur que luy faisoit le Marquis; puis venoit à contempler la bonne grace, l'honneste maintien et les bonnes mœurs de son fils Postume, et comment il luy estoit obeissant. Estant sur ces discours, il disoit en luymesmes : « Mon père n'estoit-il pas bien abusé? certes j'estime qu'il radottoit, comme font coustumièrement les vieilles gens. Je ne sçay quelle frenesie ou quelle sottise l'incita à me commander expressement de ne nourrir jamais enfant qui ne fust engendré de moy, ny de me soubsmettre au vouloir d'un seigneur qui gouvernast ses sujets à sa seule fantasie; je congnois bien maintenant assez evidemment que ces commandemens estoient bien esloignés de la verité. Par ce que Postume est mon fils adoptif et jamais ne l'engendray, si est il bon fils, sage, gentil, bien

nay, et assez obeyssant. Davantage, pourrois je estre mieux caressé que je suis du Marquis? Il est certain qu'il ne cognoist aucun superieur sur soy, et neantmoins l'amour est si grande qu'il me porte et me fait tant d'honneur, qu'on diroit que je suis son superieur, et qu'il tient de moy. En quoy je suis si fort esmerveillé, que je ne sçay que dire. Il y a un tas de vieillards raddottez et incensez qui, ne se souvenans plus de ce qu'ils ont faict en leur jeunesse, veuillent donner loy et ordonnance à leurs enfans, et se veuillent mesler de leur imposer charges qu'ils ne toucheroient pas avecques le doigt. Et font cela non point d'un amour qu'ils leur portent, mais incitez d'une simplicité, affin qu'ils soient longuement en quelque travail. Mais tant y a que de deux poincts que m'avoit ordonné mon pere, j'en ay eu contre mon espoir très-bonne issue; et quand au troisiemesme, j'en veux faire en bref experience, car je suis assuré que ma chere et douce compagne et amie m'en confirmera davantage en son cordial et loyal amour. Alors, elle que j'ayme beaucoup plus que la lumiere de mes yeux donnera à cognoistre quelle simpleesse ou sottise est celle de la miserable vieillesse, qui se baigne quant elle peut emplir son testament de conditions ridicules. Je cognois bien maintenant que mon pere estoit privé de sa bonne memoire en faisant son testament, et comme vieillard incensé et hors de bon jugement faisoit des actes d'enfant. En qui me pourroy-je plus seurement fier qu'en ma propre femme, laquelle a abandonné le père, la mère, les frères, les sœurs et sa propre maison pour

estre une mesme ame et un mesme cœur avec moy ? Tellement que je me puis bien assurer que je luy peux bien reveler mon secret , de quelque importance qu'il soit. Je feray donc experience de sa loyauté : non pas en mon endroit, veu que je suis assuré qu'elle m'ayme plus que soymesme ; mais j'en veux un peu faire l'essay, pour l'exemple des autres jeunes gens , qui sottement croient estre un peché irremissible de contrevenir aux lourds et bestiaux commandemens des pères , qui entrent continuellement en quelque frenesie , comme ceux qui resvent. »

Se moquant ainsi Salard en soymesmes des sages et profitables commandemens paternels, il se delibera de rompre le troisieme. Et de fait, se partit sur le champ de sa chambre , et estre descendu des degrés, s'en alla droit au palais du Marquis, et s'estant approché de la perche où il avoit assez grand nombre de faucons, prit le meilleur et celui que le Marquis tenoit le plus cher, et, sans estre veu de personne, l'emporta sans dire mot au logis d'un sien amy, nommé François, et en le luy presentant le pria estroitement, pour l'amitié qui estoit entr'eux deux, de le luy garder jusques à ce qu'il entendroit son vouloir. Cela fait, il s'en alla au logis, et prit un des siens qu'il tua secrettement sans que personne s'en apperceust, puis le porta à sa femme, en luy disant tels propos : « M'amie Theodore, je ne puis avoir, comme vous pouvez sçavoir, une heure de repos avec nostre Marquis : car en chassant, oisellant, maniant les armes ou faisant autres braveries, il me tient continuellement occupé en quelque exercice : tellement, que le plus

souvent je ne sçay si je suis mort ou vif. Parquoy, afin de le divertir d'aller tous les jours à la chasse, je luy ay donné une telle trousse qu'il ne s'en trouvera gueres content, et peut estre qu'il sera de repos quelques temps; et en ce faisant, nous nous reposerons pareillement. » Alors la femme luy dit : « Que lui avez vous donc fait ? » Et il luy respondit : « J'ay tué le meilleur faucon et le plus cher qu'il eust point, et pense que, quand il ne le trouvera point, qu'il en mourra de despit et de rage. » En disant cela, il tira de dessouz sa cape le faucon mort, et le bailla à sa femme, en luy enchargeant de le faire cuire, et qu'il le mengeroit pour l'amour du Marquis. La femme, oyant les parolles du mary, et voyant le faucon mort, en fit une grande plainte, et se tournant vers luy, luy commença à reprocher l'offence qu'il avoit faite. « Je ne sçay, dit elle, comment vous avez peu commettre un si grand forfait à l'encontre du seigneur Marquis, qui vous porte si grande affection. Il vous complait en ce que luy demandez, vous donnant le premier lieu vers sa personne. Helas ! mon amy Salard, vous nous avez procuré une grande ruine. Si de malheur le Marquis en a la moindre cognoissance de ce monde, que sera ce que de vous ? Certes, vous seriez en danger de mort. » A quoy luy respondit Salard : « Comment voudriez vous qu'il en fust adverty ? Homme du monde ne le sçait que vous et moy. Au moyen de quoy, je vous voudrois bien prier, pour l'amour que m'avez tousjours porté et me portez à present, que ne le manifestiez à personne; autrement, ce seroit ma ruine et la vostre. — Ne doutez point de cela, dist-elle,

j'aymerois mieux souffrir mille morts, que jamais reveler un tel secret.»

Après que le faucon fut bien cuit, Salard et Theodore se mirent à table; et pourautant qu'elle ne vouloit point manger du faucon, ny faire conte des parolles du mary, qui la prioit amiablement d'en manger, il vint à hausser la main et lui donna si beau horion sur le visage, que la joue dextre luy en devint rouge, tellement qu'elle se mit à pleurer et faire les plus grandes plaintes de ce qu'il l'avoit ainsi asprement battue. Puis se leva de table, et, en grondant entre ses dents, le menassoit, disant qu'elle s'en souviendrait à tout le temps de sa vie, et s'en vengeroit à temps et lieu. Et de fait, le matin ensuiuant elle se leva assez tost, et sans plus retarder s'en alla trouver le Marquis, en luy racontant de point en point la mort du faucon; ce que entendant, le Marquis se mit si fort en colere, qu'il le fit prendre, et sans ouyr aucune raison ny defence, le condamna sur le champ à estre pendu et estranglé, et que tous ses biens seroyent confisqués et divisés en trois parties : la premiere seroit baillée à sa femme, qui l'avoit accusé, l'autre au fils, et la troisieme seroit assignée à celui qui le pendroit.

Or Postume, qui estoit d'une corporence assez bien formée, et assez droit de sa personne, ayant esté abreuvé de la sentence donnée contre son père, s'en alla trouver incontinant la mère, et luy dit : « Mère, ne vaudroit il pas beaucoup mieux que je pendisse mon père, et que je gagnasse plutost le tiers de son bien, que quelqu'autre estrange personne? » Alors la

mère luy respondit : « Certes, mon fils, c'est très-bien dit à toy ; car en ce faisant, tout le bien demeurera à nous deux. » Incontinent après , ce fils s'en alla trouver le Marquis, et luy requist d'avoir ceste faveur de luy qu'il pendist son père , à fin qu'il fust successeur de la tierce partie du bien, comme il avoit ordonné pour le bourreau. Ceste requeste luy fut gracieusement par le Marquis octroyée.

Or Salard avoit prié un sien fidele amy, nommé François, à qui il avoit descouvert son secret , que quand la justice le meneroit au gibet pour le faire mourir, il s'en allast soudainement au Marquis, le priant que Salard fust mené devant luy, et que ce fust son plaisir l'escouter devant qu'il fust executé ; ce qu'il fit de point en point.

Cependant, estant le pauvre Salard en la dure prison, ayant les fers aux pieds et attendant d'heure en heure d'estre mené au suplice, souffrir mort ignominieuse, commença à dire en soy-mesmes en pleurant amèrement : « Je cognois bien maintenant que mon bon vieillard de père, avec sa longue experience, me conseilloit mon profit et mon salut. Iceluy, comme prudent et sage, me donnoit un bon conseil, et moy malheureux et incensé n'en fis conte. Pour me sauver, il me commanda que je deusse fuir ces miens domestiques ennemis, et moy, pour leur donner occasion de me mettre à mort et prendre plaisir en icelle, je me suis mis à leur discrétion. Connoissant pareillement la nature des princes, qui en une mesme heure aiment et haissent, exaltent et abessent, me conseilla de m'esloigner d'eux, et

moy, lourdaud que je suis, pour perdre les biens, l'honneur et la vie, les ay imprudemment cherchés. Plust à Dieu que je n'eusse jamais expérimenté ma desloyalle femme ! O Salard, Salard, combien t'eust il esté plus proufitable si tu eusses suivy les traces de ton père, laissant les flatteurs et badins faire la court aux princes et seigneurs ! Je voy bien maintenant où je suis réduit pour m'estre trop fié en moy-mesme, en ma femme et en mon maudit enfant, et sur tout pour avoir trop creu à ce marquis tant ingrat. Je suis maintenant tout asseuré combien il m'aymoit. Mais que me pouvoit-il faire pis ? Rien, certainement ; car il m'offence mon bien, mon honneur et ma vie tout à un coup. Hélas ! comment son amour s'est soudainement changé en cruelle et sanglante haine ! Je cognois bien que ce proverbe n'est pas dit sans cause, c'est à sçavoir, que le seigneur est semblable au vin du flascon, qui est bon au matin, et le soir corrompu. O malheureux Salard, où es tu réduit ? où est ta noblesse ? où sont tes chers parens ? où sont tes magnifiques richesses ? où est ta loyauté, integrité et courtoisie ? O père debonnaire, je croy que, mort comme vous estes, en regardant au miroir de l'éternelle bonté, me voyez en ce lieu prest à estre pendu, non pour autre raison, sinon parce que je n'ay pas voulu croire vos sages et amiables commandemens, et croy fermement que vous m'aymez pour le present d'aussi grande affection que vous fistes onques, et priez incessamment le bon Dieu qu'il ait pitié de mes jeunes folies et fautes ignorantes ; et de ma part, comme fils ingrat en vostre endroit, et

desobeissant à vos bons et louables commandemens, je vous supplie me pardonner.»

Ce pendant que Salard se reprenoit ainsi en luy mesme, faisant telles plaintes, son fils Postume, comme bon bourreau bien apprins, s'en alla avec toute la court vers la prison, et se presentant assez arrogamment devant le père, luy tint tels propos : « Mon père, puisque la fortune veut que, par la sentence de Monseigneur le Marquis, vous devez aujourd'hui infailliblement estre pendu et estranglé, et que le tiers de vos biens doit estre appliqué à celuy qui vous pendra, cognoissant l'amitié que me portez, je pense qu'il ne vous desplaira point si je fais tel office moy-mesmes ; car, en ce faisant, vos biens ne tomberont point en autre main, ains demeureront au logis comme auparavant ; en quoy me semble que vous devez estre content. » Salard, qui escoutoit attentivement les parolles de son fils, respondit ainsi : « Dieu te benie, mon fils ; ta raison est fort bonne et me plaist, et si auparavant je mourois mal content, je t'asseure que je mourray maintenant fort content. Fay doncques ton office, mon fils, et n'attends plus. » Alors Postume luy demanda premierement pardon et le baisa en la bouche, puis print le cordeau et le luy mit au col, en le confortant et priant de prendre la mort en patience. Salard, voyant le soudain changement des choses, demeura tout estonné, et en sortant de la prison, ayant les mains liées par derrière, avecques le cordeau à l'entour du col, accompagné du bourreau et de tous les sergens et ministres de justice, se mit à cheminer assez hastivement vers le lieu de la

justice, où estant arrivé, il tourna les espauls à l'eschelle qui estoit appuiée au gibet, et ainsi monta d'eschelon en eschelon jusques au plus hault de l'eschelle; où, d'un courage constant et assuré, il commença à regarder le peuple à l'entour, en racontant par le menu la cause pour laquelle il estoit mené au gibet; puis avecques douces et amiables parolles demanda humblement pardon de toutes les fautes commises, exortant principalement les enfans à estre obeissans à leurs pères anciens. Le peuple ayant entendu la cause de la condamnation de Salard, il n'y eut celuy en la compagnie qui ne pleurast et ne regrettast le malheur de ce pauvre jeune homme, et qui ne desirast sa grace.

Ce pendant ces entrefaictes François s'en estoit allé au palais vers le Marquis, lui disant telles parolles : « Illustrissime seigneur, si jamais aucune estincelle de pitié fut allumée au cœur d'un juste seigneur, je suis assuré qu'elle se redoublera et multipliera en vous, si avecques vostre accoustumée clemence et douceur vous escoutez et considerez l'innocence de l'ami reduict en extremité de mort par erreur non apperceu. Quelle cause, Monseigneur, vous esmeut à condamner à mort le pauvre Salard, qui vous aimoit d'un tel cœur ? Il ne vous offensa jamais, et n'y pensa oncques. Mais si c'est vostre plaisir de le faire venir icy devant qu'il meure, je vous feray cognoistre apertement son innocence. »

Le Marquis, ayant les yeux enflambés de colere, sans donner autre responce à François, le vouloit chasser, quand il se jecta en terre, et luy

ayant embrassé les genoux, commença à dire en pleurant : « Ayez pitié, seigneur bening ; je vous supplie que l'innocent Salard ne meure point pour vostre regard. Cessez vostre perturbation , et je vous monstrey son innocence. Cessez pour une heure , seigneur, et attendez pour l'amour de justice , que vous avez tousjours maintenue avecques vos ancestres. Monseigneur, je vous prie qu'on ne die point de vous que vous fassiez si precipitamment mourir vos amis. » Le Marquis , d'un grand despit dist contre François telles parolles : « Je voy bien que tu veus estre compaignon de Salard , et si tu attends plus gueres le feu de mon courroux, je t'en feray incontinent autant. » Alors François luy respondit : « Je suis content , Monseigneur, que ma longue servitude aye ceste recompense, que vous me fassiez pendre avecques Salard, si vous ne le trouvez innocent. » Le Marquis , considerant la grande amitié de François vers son amy Salard, pensa en soimesmes qu'il ne s'obligerait pas à estre pendu avec luy s'il n'estoit asseuré de son innocence ; tellement qu'il accorda d'attendre encores une heure , et si François ne prouvoit qu'il estoit innocent, qu'il se delibérast de souffrir mort avec luy ; puis fit appeller un serviteur, et luy commanda qu'il s'en allast en diligence à la justice, et qu'il commandast en son nom aux ministres qu'ils ne passassent point outre, et que Salard, ainsi lié avecques le cordeau au col, fust amené devant luy, estant accompagné du bourreau et de tous les satellites. Si tost que Salard fut arrivé en la presence du Marquis, et le voyant ainsi enflambé au visage, commença d'un hautain cou-

rage et d'un visage asseuré et ouvert, sans estre aucunement troublé, à luy dire tels propos. « Monseigneur, le service que je vous ay faict et l'amour que je vous porte n'avoient point mérité l'outrage et la honte que vous m'avez faict en me condamnant à si vituperable et ignominieuse mort. Et combien que le desdaing que vous avez prins pour ma grande folie (si folie se doit nommer) vous incitoit à devenir cruel à l'encontre de moi, contre vostre naturel, si ne me deviez vous point si soudainement condamner à la mort, sans ouir mes raisons et deffences; car le faucon pour lequel vous estes tant courroucé, pensant qu'il soit mort, est encores vivant et au mesme estat qu'il estoit auparavant. Et ne pensez point que je l'aie jamais pris pour le tuer, ni pour vous faire tort en façon quelconque, mais pour faire experience de quelque object, lequel je vous manifesterai. » Et aiant appelé son ami François, qui estoit là present, le pria de porter ce faucon, et le rendre à son maistre. Cela fait, depuis le commencement jusques à la fin, lui raconta les bons commandements du père et la desobeissance d'iceux. Le Marquis, oiant les propos de Salard, qui sortoient du profond du cœur, et voiant son faucon aussi gras et en bon poinct qu'il estoit auparavant, devint quasi muet. Mais, après qu'il fut revenu un peu en soi-mesmes, il vint à considérer sa faute d'avoir ainsi inconsiderément condamné à mort l'ami innocent. Puis vint à hausser les yeux enflez de larmes, et en regardant au visage de Salard, lui dist ces parolles. « Salard, si tu pouvois maintenant penetrer avecques

tes yeux la partie interieure de mon cœur, tu cognoistrois infailliblement que le cordeau qui t'a jusques à present environné le col et les mains ne t'a point donné tant de douleur qu'à moi de fascherie, ni tant de peine à toi que de douleur à moi, tellement que je ne pense plus vivre joyeux et content, puis que je t'ai offensé en telle manière, veu mesmement que tu m'aimois et servois d'une si grande loiauté. Et s'il estoit possible de pouvoir annuler ce qui s'est faict, ne doute point que je ne le fisse. Mais pour autant qu'il est impossible, je m'eforcerai de tout mon pouvoir de reparer si bien ceste offence, que tu en seras content. »

Cela faict, le Marquis, de ses propres mains, luy osta le cordeau du col et luy deslia les manettes, et en l'embrassant de grande affection, et le baisant par plusieurs fois, le print avecques la main dextre, et le fit asseoir près de soi; puis, voulant que le cordeau fust mis au col de Postume, pour son meschant et abhominable forfait, et qu'il fust pendu et estranglé, Salard ne le voulut jamais permettre; mais l'ayant faict venir devant soy, luy dict telles parolles : « Mon fils Postume, qui as esté nourry et entretenu de moy jusques à present pour l'amour de Dieu, je ne sçay que je dois faire de toy, Dieu le sache : car d'un costé l'amour que je t'ay porté jusques à present m'atire; de l'autre costé, le despit que j'ay de ton mauvais et impitoyable vouloir me vient à esbranler. L'un veut que je te pardonne comme bon père; l'autre m'incite d'exercer vengeance à l'encontre de toy. Que dois-je doncques faire en cecy? Si je te pardonne, on me mons-

trera au doigt ; si je fais aussi juste vengeance de ton forfait, je desobeiray au divin commandement. Mais affin que je ne sois point trop pitoiable ny trop cruel, je prendray la voye du milieu, et ne seras point de moy corporellement puny, aussi ne te sera il point du tout pardonné. Prends donc ce cordeau que tu m'avois nagueres lié à l'entour du col, et en recompense des biens que tu esperois avoir après ma mort, porte le avec toy en te souvenant tousjours de moy et de ta villennie, estant de moi si esloigné que je n'entende jamais nouvelles de toi. »

Cependant Theodore, estant abreuvée de ceste nouvelle deliberation de Salard, s'enfuit et se retira dedans un monastere de nonains, où elle finit miserablement ses jours. Alors Salard, estant adverti de sa mort, prit congé du Marquis, et se partit de Montferrart, et retourna à Genes, où il vesquit longuement en grande liesse, et donna pour Dieu la plus part de ses biens, retenant seulement ce qui luy estoit bastant pour son vivre.

Ceste fable de Laurette avoit desja fait pleurer par plusieurs fois les compagnes ; mais entendans que Salard estoit delivré du gibet, et Postume vituperablement chassé, et Theodore miserablement morte, se resjouirent grandement, rendans graces à Dieu qui l'avoit delivré. La dame, qui avoit attentivement escouté la piteuse fable, pleurant quasi de joye, commença ainsi à dire : « Si ces autres damoiselles se portent aussi bien, en racontant leurs fables, comme a fait la plaisante et gracieuse Laurette, chacun de nous se pourra bien contenter. » Et sans dire autre chose ny sans attendre autre responce, commanda

qu'elle proposast son enigme, affin que l'ordre du soir precedant fust observé, tellement que pour obeir à son commandement dict avec un visage riant :

ENIGME.

Une vierge fort humble et blanche comme laict,
 En son berceau premier encore emmaillotée,
 Et sans que d'aucun vice elle fust onc notée,
 Engendre un enfant noir, hideux et contrefaict,

Qui, né à la malice, au meurdre et au forfait,
 Guidé par la fureur d'une rage indontée,
 Naissant mange sa mère, et d'audace eshontée,
 Luy rongeant les costés, le passage il se faict.

Combien qu'il ait des pieds, point ou peu il chemine.
 Il naist avec les dents, et dessus son eschine
 Porte deux aislerons, couverts de peur du vent.

Mais le Ciel, qui ne peut endurer son outrage,
 Le donnant pour viande à l'homme de village,
 Luy apprend qu'un mangeur est mangé bien souvent.

Ce docte et subtil enigme proposé par la gracieuse Laurette fut de tous diligemment escouté, au grand contentement et plaisir d'un chacun, et qui l'interpretoit en une maniere, et qui en l'autre; mais il n'y eut aucun qui frapast au but, tellement que Laurette, le voyant ainsi douteux, dit en souz-riant : L'enigme par moi proposée, si je ne suis deceue, ne signifie autre chose sinon la febve seiche, laquelle encores emmaillottée en son premier berceau, qui est son escorce, engendre un petit ver noir et aislé, lequel la mange; mais en

fin il est luy mesme mangé avec la febve par l'homme de village. Ceste exposition donnée par Laurette pleut merveilleusement à un chacun ; en quoy elle fut louée de tous generalmente ; puis , ayant fait une grande reverence à la compagnie , se mit à seoir en sa place. Alors Alterie , qui estoit assise près de Laurette , à qui estoit escheu le second lieu pour dire sa fable , desirant beaucoup plus de raconter que d'escouter , sans attendre autre commandement de Madame , commença à dire ainsi :

FABLE II.

*Un fameux larron , nommé Cassandrin , amy du
prevost de Perouse , luy desroba son lict et
son cheval ; puis , luy ayant présenté
messire Severin lié dedans un
sac , devint homme de bien
et de grande entreprinse.*

La vertu de l'entendement humain , mes très-honorables et honestes dames , est si haute et subtile , qu'il n'y a chose en ce monde si grieve et si malaisée qu'estant présentée devant elle ne luy semble legere et facile. Au moyen de quoy le peuple dit coustumierement que l'homme fait ce qu'il veut ; lequel proverbe me donne matière de vous raconter une fable , laquelle nonobstant qu'elle n'est pas à rire , si est ce que vous y prendrez grand

Straparole. I.

3

plaisir et delectation, veu qu'elle vous apprendra facilement à cognoistre la ruse et finesse de ceux qui continuellement volent et desrobent les biens et l'avoir d'autrui en mille sortes.

En l'ancienne Perouse, noble cité de Romagne, fameuse aux lettres et très-abondante en vivres, habitoit, depuis peu de temps en ça, un jeune rustre, autant bien dispos de sa personne qu'il y eut onques, et s'appelloit Cassandrín. Il avoit si bon bruict que, par ses larrecins et pilleries, tout le peuple de Perouse le cognoissoit, tellement que plusieurs citoyens et artisans s'estoient allez souventefois plaindre au prevost, avecques grosses charges et informations, pour les biens qu'il leur avoit volé; si n'en fut il jamais pourtant chastié, sinon par menasses. Or, combien que Cassandrín fust, pour ses larrecins et forfaitz, infame et du tout desesperé, si est-ce qu'il avoit en soy une louable vertu, veu qu'il exerçoit son larrecin non point par avarice, mais pour pouvoir, à temps et lieu, montrer sa liberalité et magnificence vers ceux qui luy estoient benins et favorables. Et pour autant qu'il estoit affable, plaisant et facetieux, le prevost l'aimoit de si grande affection, qu'il ne pouvoit estre un jour sans l'avoir en sa compagnie.

Perseverant ainsi Cassandrín en ceste vie, en partie vituperable, et de l'autre costé louable; venant aussi le prevost à considerer les justes plaintes qui luy estoient portées de jour en jour contre Cassandrín, ne le pouvant pareillement punir pour l'amour grande qu'il luy portoit, un jour il l'appella secrettement en son arriere chambre, et commença à l'admonester charita-

blement, en luy conseillant de laisser ceste mauvaise vie et suivre la vertu, fuyant les precipitans dangers où il pouvoit encourir pour sa malheureuse vie. Cassandrin, qui diligemment avoit entendu les parolles du prevost, respondit : « Monseigneur, j'ai oui et clairement entendu les amiables et doux admonnestemens qu'il vous a pleu me faire de vostre grace, et cognois que cela depart de la claire et vive fontaine de l'amitié que me portez, dont je vous remercie grandement. Vray est qu'il me fait mal qu'un tas d'insensez, envieux du bien d'autrui, taschent à semer scandales, et oster, avec leurs venimeuses parolles, l'honneur et bonne renommée d'autrui. Ces gens, quelz qu'ils soient, feroient beaucoup mieux à tenir leur langue entre les dentz, que de blasmer autrui. » Le prevost, qui avoit faite d'un peu de levain, adjousta foy aux parolles de Cassandrin, ne se souciant gueres des plaintes qui estoient journallement faictes contre luy, pourautant que l'amour que le prevost luy portoit luy avoit tant esblouy les yeux, qu'il ne voyoit point plus outre.

Advint qu'un jour se trouvant Cassandrin avec le prevost à table, en devisant de diverses matieres plaisantes et facetieuses, luy vint à raconter entre autres choses d'un jeune homme que nature avoit doué d'une telle astuce, qu'il n'y avoit chose au monde si cachée et diligemment gardée que, par son art, il n'emportast furtivement. Ce qu'entendant, le prevost luy dist : « Ce jeune homme que tu dis ne peut estre autre que toy, qui es homme prompt, malitieux et rusé ; mais quand tu me pourrois desrober ceste nuict mon lict où je couche, je te prometz ma foy de te

donner cent florins d'or.» Oyant Cassandrin les propos du prevost, se troubla grandement, et luy respondit en telle manière : « Monseigneur, à ce que je puis cognoistre, vous m'estimez un larron; si est ce que je ne le suis pas, souz correction, et ne suis point fils de larron; ains je gaigne ma vie avec mon industrie et à la sueur de mon corps, et ainsi je passe ma vie le mieux qu'il m'est possible. Mais si c'est vostre plaisir de me faire mourir pour tel cas, je suis content de vous faire ce plaisir là, pour l'amitié que je vous ay tousjours portée et vous porte maintenant; puis je mourray content. » Desirant donc Cassandrin de complaire au prevost, sans attendre autre responce se partit incontinent, songeant et imaginant tout ce jour là comment il luy pourroit desrober son lit, et qu'il ne s'en apperceust point. Estant en ceste deliberation, il luy vint en la fantasie un tel moyen : Le propre jour de ceste imagination il estoit mort un pauvre coquin qui avoit esté enterré en une sepulture hors de l'église des Jacobins. Quand ce vint sur le premier sommeil de la nuict, il s'en alla secrettement à ceste sepulture, et tira dehors par les pieds ce corps mort, et, l'ayant despouillé tout nud, le revestit de ses propres accoustremens, qui lui estoyent si bien accommodez sur luy qu'on ne l'eust point estimé un belistre, mais plustost Cassandrin. Cela faict, l'ayant chargé sur ses espaules le mieux qu'il peut, s'en alla vers le palais, où estant arrivé avecques ce fardeau sur ses espaules, monta par une eschelle qu'il avoit portée, et fit tant qu'il monta sur la couverture du palais; puis commença dextrement à decouvrir

les tuiles , et avecques ses ferremens il perça si bien les lates et chevrons , qu'il feist un pertuis sur la chambre ou estoit couché le prevost , lequel ne dormoit pas , ains oyoit clairement tout ce que faisoit Cassandrin ; et combien qu'il sentist son dommage par ceste ouverture , si est ce qu'il prenoit plaisir , attendant tousjours le point qu'il desrobast son lict , disant en soy-mesmes : « Fay le pis que tu pourras , Cassandrin , car je t'assure bien que tu n'auras pas ceste nuit mon lict. » Estant ainsi le prevost , avec les yeux ouverts et les oreilles au guet , attendant que son lict fust volé , voilà Cassandrin qui laissa tomber par le pertuis du plancher ce corps mort , qui donna un si grand coup sur les carreaux de la chambre du prevost , qu'il en fust tout espouventé ; et croyant pour vray que Cassandrin mesmes fust tombé , par ce qu'il avoit ses accoustremens , dit en soy-mesmes , en se plaignant : « Hélas ! qu'ay je fait ? Voilà comment , par un mien sot appetit , je suis cause de la mort de cest homme icy. Que dira on de moy , quand on sçaura qu'il est mort en ma maison ? Comment les hommes doivent estre prudens et rassis ! » Estant le prevost en ces regretz , il vint à heurter à l'huis de la chambre d'un sien loyal et fidelle serviteur , et l'ayant esveillé luy raconta ce piteux inconvenient , le priant de faire une fosse au jardin pour mettre le corps mort dedans , afin qu'un tel scandaleux cas ne vint en lumière. Or ce pendant que le prevost et le serviteur estoient empeschez après la sepulture , voicy Cassandrin qui estoit au dessus , voyant tout le mystere sans dire mot ; ne voyant et entendant personne en la chambre ,

premierement se laissa devaler par une corde, et ayant fait un fardeau du lict, l'emporta à son aise sur le champ. Si tost que le corps mort fut ensevely, et que le prevost fut retourné en sa chambre pour se reposer, il veit que son lict n'y estoit pas, dont il fut tout estonné; et s'il voulut reposer, force luy fut trouver autre party, pensant tousjours à la subtilité et finesse de ce rusé larron. Le matin ensuivant, Cassandrin, suivant sa coustume, s'en alla au palais et se presenta devant le prevost, lequel luy dit :

« Asseurément, Cassandrin, tu es un gentil larron. Qui se seroit jamais imaginé de voler si finement mon lict que toy ? » Cassandrin ne respondoit rien, ains faisoit de l'esbahy, comme s'il n'y eust jamais touché. « Tu mas donné une belle trousse (disoit le prevost), mais je veux que tu m'en fasse une autre ; alors je cognoistray ton esprit. Si tu me desrobes la nuict ensuivant mon cheval, que je tiens si cher, je te promets, outre les cent florins que je te promis, de t'en donner autres cent. » Cassandrin, oyant l'intention du prevost, fit semblant d'estre troublé, se plaignant grandement de ce qu'il avoit si mauvaise opinion de luy, le priant continuellement de n'estre point cause de sa ruine. Le prevost, voyant que Cassandrin luy refusoit sa demande, se mit en colère, en luy disant : « Si tu ne fais ce que je te dis, n'attens autre chose de moy sinon d'estre pendu et estranglé aux creneaux des murailles de ceste ville. » Voyant Cassandrin la chose estre dangereuse, et que c'estoit à bon escient, dit au prevost : « Je feray tout mon pouvoir de vous contenter, quoy qu'il en advienne,

combien que je ne sois pas propre à ce faire» ; et print congé de luy.

Le prevost , qui vouloit encore esprouver l'esprit subtil de Cassandrin , appella un sien serviteur , et luy dit : « Va t'en à l'estable et selle et bride mon cheval , puis monte dessus , et fay que tu n'en descendes point de toute ceste nuit ; mais donne toy bien garde , et ayes l'œil qu'il ne te soit osté. » Puis commanda à un autre qu'il se tint à la garde du palais , et ayant très bien fermé les portes , tant du palais que de l'estable , avecques bonnes et puissantes clefs , se partit. La nuit venue , Cassandrin print ses ferremens , et s'estant approché de la porte du palais , trouva que le gardien dormoit assez doucement. Et pourautant qu'il sçavoit fort bien tous les lieux secrets du palais , le laissa dormir à son aise , et ayant prins un autre chemin , vint à entrer en la court , de là en l'estable ; et la trouvant close , il besongna si bien avecques ses ferremens , qu'il ouvrit la porte ; et voyant le serviteur dessus , tenant la bride en sa main , il s'estonna quelque peu ; et s'approchant de plus près , congnut qu'il dormoit asprement. Alors le fin et rusé larron , voyant le serviteur dormir comme un marmot , trouva la plus belle ruse que jamais homme vivant sceut imaginer : il print la mesure de la hauteur du cheval , en luy donnant toutefois l'avantage qui convenoit à son œuvre ; puis s'en alla au jardin , où il prit quatre grands pieux qui soustenoient les treilles , et les ayans aiguisez , s'en retourna en l'estable , où ayant veu le serviteur dormir comme une pierre , commença à couper la bride du cheval , que le serviteur te-

noit en sa main, puis vint à couper les poitratz, les sangles, la croupière, et toutes autres choses qui luy sembloient nuire à son entreprinse; et ayant planté l'un des pieux souz l'un des coings de la selle, l'enleva posément de dessus le cheval, et l'assist sur le pieux. Cela fait, il en mit un autre souz l'autre coing, et consecutivement aux deux autres, tellement qu'il enleva du tout la selle, cependant que le serviteur dormoit toujours sur la selle assise sur quatre pieux; puis il print le licol, et le mist à la teste du cheval, et l'emmena. Le prevost, s'estant levé de bon matin, s'en alla droit à l'estable, pensant trouver son cheval, et trouva son serviteur qui dormoit fort pesamment sur la selle soustenue par quatre pieux. L'ayant esveillé, il lui dist les plus grandes injures de ce monde; puis, comme un homme estonné, se partit de l'estable. Le jour apparu, Cassandrin, suivant sa coustume, s'en vint au palais, et se presenta d'un visage joieux devant le prevost, en le saluant. Alors le prevost lui dit : « Vraiment, Cassandrin, tu emportes le prix sur tous les larrons; et qui plus est, je te puis bien appeller roy et prince de tous les larrons. Mais je cognoistray bien maintenant si tu as de l'esprit et habileté. Tu cognois, comme je pense, messire Severin, curé de la paroisse de Saint-Gal, qui n'est gueres loing de la ville : si tu me le portes ici lié dedans un sac, je te promets, outre les deux cens florins promis, t'en donner autant; et si tu ne le fais, delibère toy de mourir. »

Ce messire Severin estoit un homme de bonne vie et meilleure renommée; vray est qu'il n'est pas des plus fins de ce monde, se meslant

seulement de servir à l'église, sans avoir soin d'autre chose. Voyant Cassandrin le vouloir du prevost si mal disposé à l'encontre de luy, dit en soy-mesmes : « Cest homme icy, comme je voy, tasche de me faire mourir, en quoy il pourroit bien estre deceu : car je me veux deliberer de luy satisfaire en ce que je pourray. » Voulant donc faire Cassandrin tous les moyens pour contenter le prevost, s'imagina de donner une trousse au prestre, laquelle seroit mise en execution selon son desir. La trousse fut telle, qu'il emprunta d'un sien amy une aube de prestre, qui luy descendoit jusques aux talons, avecques une estolle faicte à broderie, et la porta en son logis. Puis accoutra deux cartons et en fit deux belles aisles, peintes de diverses couleurs, et un diadème qui donnoit un grand lustre. Quand le soir fut venu, il sortit hors la ville avec ses belles fanfares, et s'en alla au vilage où se tenoit messire Severin, et là se cacha dedans un bocage de piquantes espines, où il demeura jusques à l'aube du jour. Alors Cassandrin se vestit l'aube de prestre, et se mit l'estolle au col, le diadème en la teste, et les aisles aux espauls, puis se cacha et se tint quoy jusques à ce que le prestre vint sonner *Ave Maria*. A grand' peine s'estoit Cassandrin vestu et mussé en ce boucage, que messire Severin, avec son petit clerc, arriva à l'huis de l'église, qu'il laissa ouvert en entrant, et s'en alla faire ce qu'il avoit à faire. Cassandrin, qui avoit l'œil au guet, voyant l'huis de l'église ouvert, ce pendant que le bon prestre sonnoit l'*Ave Maria*, il sortit de son boucage et entra secrete-ment en l'église, où s'estant approché de l'au-

tel, estant sur ses deux pieds avec un grand sac qu'il tenoit entre ses mains, commença à dire tout bas, par deux ou trois fois, ce qui s'ensuit : « Qui veut aller en gloire, qu'il entre dedans ce sac. » Continuant ainsi Cassandrin ses propos, le petit clerc vint à sortir de la sacristie, et voyant ceste aube blanche comme neige, et le diadème qui reluisoit comme le soleil, avec les aisles, qui sembloient plumes de paon, oyant ceste voix, fut tout estonné ; mais estant un peu revenu en soy mesmes, s'en alla trouver le prestre, et luy dict : « Monsieur, mon amy, n'ay-je pas veu un ange du ciel avec un sac à la main, qui disoit : « Qui veut aller en gloire, qu'il entre dedans ce sac ? Je y veux aller, moy », dit le clerc.

Le prestre, qui n'avoit gueres la teste bien faite, adjousta foy aux parolles du clerc, et si tost qu'il fut sailly de la sacristie il apperceut l'ange tout revestu, et entendit ses parolles, tellement qu'ayant grand desir d'aller en gloire, et craignant que le clerc ne luy ostast l'avantage en entrant dedans le sac, fit semblant d'avoir oublié son breviaire au logis, et dit à son clerc : « Va t'en à la maison, et cherche bien par la chambre, et me porte mon breviaire que j'ay oublié sur le banc. » Ce pendant que le clerc s'en alla au logis, messire Severin s'approcha reveremment de l'ange, et avec grande humilité se mit dedans le sac. Cassandrin, qui estoit fin, rusé et malin, voyant que son entreprinse alloit bien, ferma incontinent le sac, et le lia estraitement, et s'estant despouillé l'aube, le diadème et les aisles, fit un fardeau de tout cela, et

ayant chargé tout cela sur ses espaulles, s'en alla vers Perouse; et si tost que le jour fut esclarcy, il entra en la ville, et à heure competente s'en alla presenter le sac au prevost, et l'ayant deslié tira hors messire Severin, lequel se trouvant en la presence du prevost, plust mort que vif, cognoissant aussi d'estre mocqué, fit une grande plainte à l'encontre de luy, criant à haute voix qu'il avoit esté brigandé et mis finement dedans le sac, non pas sans grand dommage et des-honneur, le priant humblement d'en faire justice, et ne laisser point un si grand forfait sans quelque grande punition, pour donner exemple manifeste à tous les autres malfaiteurs. Le prevost, qui avoit desja entendu le fait depuis le commencement jusques à la fin, ne se pouvoit tenir de rire, et se tournant vers messire Severin, luy dit : « Mon père spirituel, mon amy, ne dictes mot et ne vous faschez point, car ma faveur et la justice ne vous menquera point, nonobstant que ce soit une cassade, comme nous avons peu entendre. » Tant y a que le prevost sceut si bien faire et dire, qu'il l'appaisa, et print un petit sachet avec quelques pieces d'or et luy mit en main, et ordonna qu'il fust accompagné jusques hors la ville; et se tournant vers Cassandrin, luy dit : « Cassandrin, Cassandrin, les effects de ton larrecin sont plus grands que le bruict n'est semé par le monde; parquoy, prens les quatre cens florins d'or que je t'avois promis, parce que tu les as gaignez fort honorablement; mais que pour l'advenir tu vives plus modestement que tu n'as faict par le passé, car s'il me vient plus quelques plaintes de toy,

je te promets que je te feray pendre par ton col. » Cassandrin, ayant reçu les quatre cens florins et ayant remercié le prevost, se partit et se mit à traffiquer marchandise, tellement qu'il devint après sage et homme de bien, et de grande entreprinse.

La fable racontée par Alterie pleut merveilleusement à toute la compagnie et mesmement aux dames, et fut louée grandement. Mais le Moulin, d'un amoureux visage et contenance joyeuse, dict : « Mademoiselle Alterie, vous estes pareillement une petite larronnesse, comme j'ay peu comprendre, veu que vous avez si manifestement decouvert les malices des larrons, qu'on n'y pourroit rien adjouster, ce qui demonstre que vous avez quelques intelligences avecques eux. »

Le Bembe respondit : « Elle n'est pas larronnesse du bien d'autrui, mais avecques ses yeux flamboyans desrobe le cœur de ceux qui la regardent. » Alors Alterie, rougie par telles parolles, se tourna vers le Moulin et le Bembe, en leur disant : « Je ne suis point larronnesse du bien d'autrui, ny moins brigande des cœurs d'autrui ; mais nous vous vendons à deniers contens la fable de Cassandrin tout ainsi que nous l'avons achetée.

Mais pour autant que les parolles s'augmentoient, Madame vint à commander que chacun se teust, et qu'Alterie poursuivist son enigme, laquelle, ayant laissé sa colère et adoucie quelque peu, dict ainsi :

ENIGME.

*Je le vy qui tenoit entre ses deux genoux
Quelqu'une bien parée et passablement belle,
Laquelle il embrassoit d'une manière telle,
Qu'il luy faisoit monstrier son trou à tous les coups.*

*Un autre cependant, qui la void que sans poux,
Sans halaine et sans vent, sans cesse elle chancelle,
S'approche, et, se choquant brusquement avec elle,
Faict qu'il tient le dessus, et elle le dessous.*

*Après, entre ses mains un long chose il empongne
Qu'il luy mit dans le ventre, et, hastant sa besogne,
Poussa tant et souvent que grosse elle en devint.*

*Si cela luy fit mal, je ne le vous assure,
Mais je sçay bien qu'après que l'autre s'en revint,
Qu'elle se plaingnoit fort, soupirant à toute heure.*

Cest enigme ne donna point moins de plaisir à la compagnie que la fable subtilement racontée par Alterie; et combien que chacun dict son opinion, il n'y en eut aucun toutefois qui le peust entendre et deschiffrer : tellement qu'Alterie, voyant que le temps se perdoit et que nul arrivoit au point, s'estant levée, dict : « Non point que je merite cest honneur, mais à fin que les paroles ne se sement point en vain, je diray ce qui m'en semble.

Deux hommes vouloient jouer à la balle; l'un la prend entre ses genoux et la tient le trou

descouvert, et l'autre avec la seringue qu'il luy met dans le ventre, pousse tant qu'elle en devient grosse. »

Estant finy et interpreté le docte et subtil enigme raconté par Alterie, Catherine, qui estoit assise près d'elle, cogneut que la troisieme harangue de la première nuict luy appartenoit, tellement qu'avecques un visage riant, commença à dire en ceste manière :

FABLE III.

Messire Scarpafigue, deceu une fois seule par trois brigands, les abusa par trois fois, et finalement s'en retourna victorieux avec sa Nine.

La fin de la fable de mademoiselle Alterie, assez prudemment racontée, me donne matière d'en raconter une, laquelle vous sera non moins plaisante qu'aggreable ; mais elle sera en un seul point différente, c'est à sçavoir, qu'en icelle messire Severin fut par Cassandrin abusé ; mais en ceste cy messire Scarpafigue abusa par plusieurs fois ceux qui le pensoient abuser, comme vous pourrez entendre par le discours de ceste presente fable.

Assez près d'Imole, qui est une cité assez vindicative et de nostre temps quasi reduicte à l'extremité par les factions et partialitez, y a un village nommé Postème, où estoit autrefois pour curé de la paroisse un prestre nommé

messire Scarpafigue, homme véritablement riche et merveilleusement chiche et avaricieux, lequel tenoit pour son gouvernement une femme fine et rusée, nommée Nine, laquelle estoit si prompte, qu'il n'y avoit si gentil compagnon à qui elle n'eust la hardiesse de dire ce qu'il luy appartenoit. Et pour autant qu'elle estoit fidelle, gouvernant prudemment son bien, il l'aimoit grandement. Ce bon prestre, lors qu'il estoit jeune, estoit un des gentils compagnons qui fust en tout le territoire d'Imola; mais, estant reduict sur sa vieillesse, il ne pouvoit plus endurer le travail d'aller à pied, tellement que sa bonne servante luy conseilla souventesfois qu'il deust acheter un cheval, affin qu'il ne vinst à abbreger ses jours en cheminant tant à pied sur sa vieillesse. Messire Scarpafigue, vaincu des prières et persuasions de sa chambrière, s'en alla un jour au marché, où ayant veu un mulet qui luy sembloit propre pour son affaire, il l'acheta sept florins d'or. Or advint qu'il y avoit à ce marché trois bons compagnons, qui prenoient plus de plaisir à vivre du bien d'autrui que du leur, comme on faict pour le jourd'huy. Sitost qu'ils eurent veu que messire Scarpafigue avoit acheté un mulet, l'un d'entre eux vint à dire aux autres : « Mes compagnons, je veux que ce mulet soit à nous. — Comment se pourra faire cela ? dirent les autres. — Je veux, dict-il, que nous l'allions espier sur le chemin où il doit passer, et que l'un soit à demy quart de lieue de l'autre, et chacun de nous separement luy dira que le mulet qu'il a acheté est un asne : et si nous sommes fermes en ce propos, facilement le mulet sera nostré. »

Et de faict, s'estans partis de commun consentement, se vindrent à accommoder sur le chemin tout ainsi qu'ils avoient proposé. Or quand messire Scarpafigue vint à passer, l'un des brigans, faignant de venir d'ailleurs que du marché, luy dit : « Dieu vous gard, monsieur. » A qui respondit messire Scarpafigue : « Tu sois le bien venu, frère. — D'où venez vous ? dict le volleur. — Du marché, respondit le prestre. — Qu'avez vous acheté de beau ? dit le compaignon. — Ce mulet, respondit le prestre. — Quel mulet ? dit l'autre. — Cestuy-cy que je chevoche, dict le prestre. — Dictes vous à bon escient, ou si vous vous moquez ? — Pourquoi ? dict le prestre. — Par ce qu'il ne me semble pas un mulet, mais plustost un asne. — Comment ! un asne ? » dict le prestre, et, sans dire autre chose, s'en alla son chemin, et ne fut pas à deux traicts d'arc qu'il rencontra l'autre compaignon, qui luy dit : « Bon-jour, monsieur, d'où venez vous ? — Du marché, respondit le prestre. — Y a il beau marché ? dict ce compaignon. — Ouy bien, respondit le prestre. — Avez vous point fait quelque bon achat ? — J'ay acheté ce mulet que vous voyez, respondit le prestre. — Est il possible ? dit l'autre ; l'avez vous achepté pour un mulet ? — Ouy, respondit le prestre. — Allez, c'est un asne, dict le compaignon. — Comment, un asne ? respondit le prestre ; si quelqu'un m'en parle plus, je luy en veux faire un present. » Ainsi, poursuivant son chemin, il rencontra le troisieme compaignon, qui luy dist : « Vous soiez le bien venu, monsieur ; vous venez volontiers du marché ? — Ouy vraiment, respondit le prestre. — Qu'avez

vous donc acheté? dict le bon compagnon. — J'ai acheté ce mulet que vous voiez. — Comment, mulet! Dictes vous à bon escient, ou si c'est mocquerie? — Je vous dis vrai, dist le prestre, et ne me moque point. — O pauvre homme (dit le brigand), ne cognoissez vous pas bien que c'est un asne, et non pas un mulet? Voilà de mauvaises gens, de vous avoir ainsi trompé. » Ce qu'entendant messire Scarpafigue, luy dit : « Il y en a desja deux autres qui me l'ont dit n'agueres, et je ne le pouvois croire. » Et en descendant de son mulet, luy dist : « Tenez, je vous en fais un present. » Le bon compagnon le print, en le remerciant de sa grand courtoisie. Puis s'en alla trouver ses compagnons, laissant aller le prestre à beau pied sans lance.

Si tost que messire Scarpafigue fut arrivé au logis, il commença à raconter à la Nine comment il avoit acheté une monture, et, pensant avoir acheté un mulet, il avoit acheté un asne. Et pour autant que plusieurs le luy avoient dict sur le chemin, il en avoit fait un present au dernier. Alors la Nine luy dit : « O pauvre homme que vous êtes! ne cognoissez vous pas que c'est une trousse qui vous a esté donnée? Je pensois bien que vous fussiez plus fin que vous n'estes. Par mon serment, ils ne m'en eussent pas fait autant. » Messire Scarpafigue luy va dire : « Ne te soucie point de cela; que si m'en ont donné d'une, je leur en feray deux, n'en doute point, car ceux qui m'ont ainsi abusé ne se contenteront pas de cela, ains, avec nouvelles ruses, viendront veoir s'ils me pourront arracher quelque autre chose d'entre les mains. »

Or y avoit il en ce village là un paisand assez près de la maison du prestre, qui avoit, entre les autres, deux chèvres qui se ressembloyent si fort, que l'une ne se pouvoit pas bonnement cognoistre d'avec l'autre. Le prestre les acheta toutes deux, et les paya à deniers contans. Le jour ensuivant il ordonna à la Nine qu'elle appareillast un beau disner, par ce qu'il vouloit semondre quelques uns de ses amis pour venir disner avec luy, luy enchargeant qu'elle print de la chair de veau pour mettre bouillir, et qu'elle fist rostir les poulets et la longe. Puis luy bailla quelques espèces, et luy ordonna qu'elle fist quelque bonne sausse avec une tartre, selon qu'elle avoit accoustumé de faire. Cela fait, le prestre print une des chevres et la lia à un sep dedans le jardin, luy donnant à manger, et lia l'autre d'une corde et la mena au marché, où il ne fut pas si tost arrivé, que les trois compagnons de l'asne l'eurent incontinent decouvert; et s'estans approchés, luy dirent : « Vous soyez le bien venu, monsieur; que faictes vous icy? Vous voulez possible acheter quelque chose de beau? — Je suis venu icy (dict il) pour acheter des vivres, par ce que je donne aujourd'huy à disner à aucuns de mes amis; et quand ce seroit vostre plaisir d'y venir, vous me feriez service et honneur. » Les bons compagnons acceptèrent volontiers l'offre. Messire Scarpafigue, ayant acheté ce qui faisoit de besoin, mit tout ce qu'il avoit acheté sur le dos de la chevre, et, en la presence des trois compagnons, dit à la chevre : « Va t'en au logis, et dy à la Nine qu'elle mette bouillir ce veau, et qu'elle face rostir les poulets

et la longe : dy luy aussi qu'avec ses espices elle face quelque bonne tartre, avec quelque bonne sausse, selon nostre coustume. Entens-tu ? Or, va t'en de par Dieu. » La chevre, chargée de ces bagages et laissée en sa liberté, se partit ; mais on ne sçait pas entre les mains de qui elle tomba.

Cela fait, le prestre et les trois compagnons, avecques quelques autres de ses amis, firent un tour ou deux par le marché, et leur semblant l'eure de se partir, s'en allerent au logis du prestre, et estans entrés en la court, apperceurent la chevre liée au sep, qui ruminoit l'herbe qu'elle avoit brouté, croyans que ce fust celle à qui le prestre avoit baillé ces viandes pour porter au logis, dont ils furent grandement estonnés. Sitost qu'ils furent entrés au logis, messire Scarpafigue dist à la Nine : « As-tu fait ce que je t'avois mandé par la chevre ? » Elle, qui estoit rusée, et qui entendoit le mot du guet : « Ouy, dit-elle ; j'ay rosty les poullets et la longe, et ay mis le veau bouillir.—Voila qui va bien », dit le prestre. Ces trois compagnons, voyans le rosty, le bouilly et la tartre au feu, et ayant ouy les parolles de la Nine, s'emerveillerent plus qu'ils n'avoient faict auparavant, et commencerent à penser entr'eux à la chevre, comment ils la pourroient avoir. Quand ce vint sur la fin du disner, et ayans desja arresté entr'eux de desrober la chevre et de donner une trousse au prestre, et voyans de n'en pouvoir avoir leur honneur, luy dirent : « Monsieur, il faut que vous nous vendiez ceste chevre. » Le bon prestre respondit qu'il ne la vouloit pas vendre, parce que on ne

la pouvoit payer avec tous les deniers du monde. Toutesfois, quand ils auroient fantaisie de l'avoir, il la prisoit cinquante florins d'or. Les bons compagnons, pensans avoir trouvé la febve au gasteau, luy conterent incontinent cinquante florins d'or. « Je vous veux advertir, dit le prestre, affin que vous ne vous pleigniez après de moy, parce que la chevre ne vous cognoissant pas du commencement, à cause qu'elle n'est pas encores aprivoisée avec vous, elle ne fera pas possible l'effect qu'elle devroit. »

Mais les compagnons, sans lui donner autre response, s'en allerent tous resjouis, et menerent la chevre en leur maison et dirent à leurs femmes : « Demain, ne nous aprestez point à disner jusques à tant que nous vous le mandions au logis. » Cela fait, ils s'en allerent en la place et acheterent poulets et autres vivres pour leur disner, et ayans chargé tout cela sur le dos de la chevre, qu'ils avoient amenée avec eux, luy dirent tout ce qu'ils vouloient qu'elle fist et dist à leurs femmes. La chevre, chargée ainsi de vivres, se trouvant en liberté, se partit et s'en alla en si bonne heure qu'ils ne la veirent jamais depuis. Quand l'heure du disner fut venue, les bons compagnons s'en retournerent au logis, et demanderent à leurs femmes si la chevre estoit point venue au logis avec des vivres, et si elles avoient faict ce qu'ils avoient mandé par elle; les femmes leur respondirent : « Pauvres lourdaux et insensés que vous estes, estimez vous qu'une beste puisse faire voz services? Vous estes bien abusez! Il n'y a point de danger que vous soyez trompez, puisque vous voulez

tous les jours tromper autrui; et certes vous serez à la fin abusez.»

Les compagnons, se voyans ainsi moquez du prestre, qui leur avoit ainsi arraché les cinquante florins, montèrent en si grande colere qu'ils le vouloient tuer, quoy qu'il en advint; et de fait, ayans prins leurs armes, s'en allerent le trouver. Mais le fin galand de prestre, qui n'estoit pas sans quelque soupçon de sa vie, ayans tousjours ces compagnons devant les yeux, de peur qu'ils ne luy fissent quelque desplaisir, dit à sa servante : « Tiens, Nine, prends ceste vessie pleine de sang et la mets souz ta cotte; car quand ces brigands viendront, je mettray toute la faute sur toy, et faignant d'estre courroussé à l'encontre de toy, je te donneray un coup de cousteau en la vessie; alors tu tomberas par terre tout ainsi que si tu estois morte, puis laisse faire à moy. »

Le prestre n'avoit pas à grand peine finy ces propos, que les brigands arriverent, qui coururent sur le prestre pour le tuer; mais le prestre leur dit : « Messieurs, mes amys, je ne suis pas cause de ce que me voulez offenser; possible que ceste mienne servante vous a fait quelque desplaisir que je ne sçay pas. » Et se tournant contre elle, mit la main au couteau, et en luy tirant d'un coup de pointe, luy perça la vessie, qui estoit pleine de sang. Et elle, faignant d'estre morte, tomba par terre, et le sang couroit à grands ruisseaux de toutes parts. Puis le prestre, voyant ce cas estrange, fit semblant d'en estre repentant, et commença à crier à haute voix : « Helas, malheureux que je suis, qu'ay-je

fait ? comment ay-je sottement mis à mort ceste femme, qui estoit le baston de ma vieillesse ? Comment pourray-je plus vivre sans elle ? » Alors il va prendre un hautbois fait à sa fantasie, et luy leva ses habits, il le luy mist entre les fesses, et y soufla tant dedans, que la Nine retourna saine et sauve, et se leva sur ses pieds.

Ce que voyant, les brigands furent plus estonnez que jamais, et, laissant toutes leurs coleres, ils achepterent ce hautbois deux cens florins, et s'en retournerent tous joyeux en leurs maisons. Advint ce pendant que l'un des brigands se courroussa contre sa femme, et en ceste chaude colere il luy donna d'un cousteau en l'estomac, dont elle mourut sur le champ. Le mary print le hautbois qu'il avoit acheté du prestre, et le luy mit entre les fesses, tout ainsi que le prestre avoit faict, esperant de la resusciter. Mais en vain il soufloit, par ce que sa pauvre ame estoit desja hors de ceste vie pour aller en l'autre. L'autre, qui estoit là present, oyant ces parolles là, dist : « Va, sot que tu es, tu n'y entends rien ; laisse faire à moy » ; et print sa femme par les cheveux, puis luy couppa d'un rasoir le siflet de la gorge, et print son hautbois, et luy soufloit par dedans ; mais pour cela elle ne resuscita pas. Autant en fit le troisieme, tellement qu'ils demeurerent tous trois sans femmes. Au moyen de quoy, estans comme enragés, s'en alerent au logis du prestre, deliberez de ne plus ouyr ses fables, mais le prindrent et le mirent dedans un sac pour le porter noyer dedans le prochain fleuve. Ce pendant qu'ils le portoient ainsi l'un après l'autre, il leur survint quelque

chose dont ils furent contraints le laisser là dedans le sac, et s'en fuir.

Bien tost après, par fortune, vint à passer un berger, avec son troupeau paissant l'herbe déliée; et ainsi qu'il se pourmenoit, il entendit une voix plaintive, qui disoit : « Ils me la veulent bailler, et je ne la veux pas, car je suis prestre et ne la puis prendre. » De quoy fut tout estonné le berger, ne pouvant sçavoir d'ou venoit ceste voix reiterée tant de fois. Et se tournant çà et là, finalement il apperceut le sac où le prestre estoit lié; et s'estant approché, continuant tousjours le prestre ceste plainte, il deslia et trouva le prestre, auquel il demanda pour quelle cause il estoit ainsi clos dedans le sac, criant à haute voix; et il luy respondit que le seigneur de la ville luy vouloit faire espouser une sienne fille, mais qu'il ne la vouloit pas, à cause qu'il se trouvoit trop aagé, joint qu'il estoit prestre, et que de raison il ne la pouvoit prendre. Le pauvre berger, qui adjoutoit foy entierement aux parolles du prestre, lui dit : « Pensez vous, Monsieur, que le seigneur me la baillast? — Je croy que ouy, respondit le prestre, si tu estois lié en ce sac comme j'estois. » S'estant mis le berger dedans le sac, le prestre le lia estroitement et s'eslongna assez de ce lieu avec son troupeau. Devant qu'il fust une heure de là, voici les trois brigands qui arriverent au propre lieu où ils avoient laissé le prestre dedans le sac, et sans y regarder dedans, ils prindrent le sac sur leurs espaules et le jetterent dedans le fleuve. Voilà comment le pauvre berger, en lieu du prestre, finit misérablement sa vie.

Les brigands, pensans bien estre bien vengez, prindrent leur chemin vers leurs maisons ; et ainsi qu'ils devisoient ensemble, ils apperceurent des brebis qui paissoient assez près de là ; tellement qu'il se vont deliberer de desrober une couple d'aignaux ; et s'estans approchez du troupeau, ils apperceurent messire Scarpafigue, qui estoit le gardien, dont ils resterent tous confus, pensans l'avoir noyé dedans le fleuve. Au moyen de quoy, ils luy demanderent comment il avoit fait à sortir de ce fleuve, et il leur respondit : « Allez, dit-il, vous n'estes que gros asnes, vous ne sçavez rien. Si vous m'eussiez un peu jetté plus avant, je m'en fusse retourné avec plus de dix fois autant de brebis. » Ce que entendans, les trois compagnons luy dirent : « Monsieur, nous voulez vous faire ce bien de nous porter en un sac, et nous jeter dedans le fleuve ? En ce faisant, de voleurs nous deviendrons gardiens de brebis. — Je suis prest, respondit le prestre, à faire ce qu'il vous plaira, et il n'y a chose que je ne fisse pour l'amour de vous. » Et ayant trouvé trois bons sacs de fort et puissant canevas, les mit dedans et les lia si estroittement qu'ils n'en peurent jamais sortir, puis les jetta dedans le fleuve ; et ainsi leurs ames prindrent le chemin du lieu qu'ils avoient desservy, et messire Scarpafigue s'en retourna vers sa Nine, riche de deniers et de bestial, et vescu encores quelque temps assez joyeusement.

La fable racontée par Catherine pleut à toute la compagnie, dont elle fut louée, et encores plus la finesse du prestre, qui pour avoir donné un mulet acquist beaucoup de deniers et de brebis,

sans la vengeance qu'il print contre ses ennemis du tort qu'il avoit receu, et en ce faisant demeura joyeux avec sa Nine. Et afin que l'ordre commencé ne se vint point à rompre, proposa son enigme en la maniere qui s'ensuit :

ENIGME.

Quand mon père vivoit, et que, prompt et dispos,
Il prenoit son plaisir fouller d'un pied folastre
Les prez, les mons, les vaux, où il s'alloit esbatre,
J'étois comme collé tousjours dessus son dos.

Mais après qu'il fut mort et qu'il eut les yeux clos,
Je me trouvé saisy par trois rustres ou quatre,
Lesquels, me tourmentans, n'ont cessé de me battre,
Ne me laissant depuis que bien peu en repos.

Et n'ayans assouvy leurs cruautés bourrelles,
Ils m'ont encor percé de cent playes cruelles,
Qui faict qu'incessamment je me consume en pleurs.

Toutesfois, cognoissant que les pleurs que je pleure
Servent pour vous nourrir, je beny en moy l'heure
Que pour vous secourir j'ay souffert ces douleurs.

Estant finy le sententieux enigme proposé par la gracieuse Catherine, et escouté d'un chascun avec grande admiration, ne se trouvant aussi personne en toute la noble et ingenieuse compagnie qui de la dure escorce en peust tirer la vraye substance, Catherine dit : « Mes dames, mon enigme ne signifie autre chose que la peau

d'un asne, dont on a faict un crible, laquelle, ostée de dessus le dos de son père, a tousjours esté tourmentée et percée de cent playes, par lesquelles elle pleure le grain dont nous sommes nourris.» Après que Catherine eut finy son subtil enigme, la dame fit signe à Eritrée qu'elle continuast l'ordre, laquelle d'un visage riant commença ainsi à dire :

FABLE IV.

*Thibaud, prince de Salerne, veut espouser sa fille
Doralice, laquelle, estant sollicitée du père, arriva
en Angleterre, où Genèse l'epouse, et a
deux enfans d'elle, qui furent mis
à mort par Thibaud, dont
Genèse se vengea depuis.*

Je pense qu'il n'y a aucun d'entre vous qui par expérience n'ait esprouvé quelle est la puissance d'amour, et les esguillons de la chair corruptible. Iceluy, comme puissant seigneur, conduit et gouverne son empire sans espée, ains de son seul vouloir, comme vous pourrez entendre par le discours de ceste presente fable que j'espère vous raconter.

Vous devez donc sçavoir (gracieuses dames) que Thibaud, prince de Salerne, comme j'ay souventefois ouy dire de nos anciens, eut pour femme une prudente et gentile damoiselle, d'assez bon lignage, de laquelle il eut une fille qui en

beauté et bonne grâce surmontoit toutes les autres dames de Salerne. Mais mieux eust valu à Thibaud de ne l'avoir jamais eue, car il ne luy seroit pas advenu ce qu'il luy advint. Sa femme, jeune d'age et aagée de sens, venant à l'extrémité de la mort, pria le mary, qu'elle aymoît très affectueusement, qu'il ne print jamais autre femme, si l'anneau qu'elle portoit au doigt ne s'accommodoit au doigt de celle qu'il prendroit pour sa seconde femme. Le prince, qui n'aymoit pas moins sa femme qu'elle lui, fit serment qu'il maintiendrait tout cela. Après que ceste bonne dame fut allée de vie à trespas, et qu'elle fut honorablement ensevelie, il vint en fantasie à Thibaud de prendre femme; mais se souvenant de la promesse faite à sa femme, ne voulut aucunement rompre son ordonnance. Le bruit estoit desjà semé par tout que Thibaud se vouloit remarier, tellement que ces nouvelles vindrent aux oreilles de beaucoup de pucelles qui en biens et vertus n'estoient point inférieures à luy. Mais luy, qui desiroit sur toutes choses d'accomplir le vouloir de sa feu femme, voulut premierement essayer à toutes les pucelles qui luy estoyent offertes en mariage si l'anneau de sa femme leur convenoit, et n'en trouvant aucune à qui l'anneau s'accommodast, ou qu'il estoit trop estroit à l'une, ou trop large à l'autre, tant y a qu'il leur donna à toutes congé, sans dire autre chose.

Or advint que la fille de Thibaud, nommée Doralice, disnant avec son père, et ayant veu sur la table l'anneau de sa feu mère, lequel elle se mit au doigt, et se tournant vers le père luy

dit : « Voyez, mon père, comment l'aneau de ma mère me convient bien. » Ce que voyant, le père le confirma.

Mais il ne fut pas longtemps qu'une estrange et diabolique deliberation entra au cœur de Thibaud, de prendre pour femme sa fille Doralice, et demeura longuement entre ouy et non. A la fin, estant vaincu de ceste diabolique pensée et embrasé de sa beauté, un jour l'appella à soy et lui dit : « Ma fille Doralice, quand ta mère vivoit, se trouvant à l'extrémité de sa mort, me pria estroitement que je ne deusse point prendre pour femme sinon celle à qui convenoit l'aneau qu'elle portoit en son doigt lors qu'elle vivoit. Alors je luy fis serment de faire tout ce qu'elle voudroit : tellement que, ayant expérimenté beaucoup de pucelles, je n'en ay trouvé aucune à qui s'accommodast l'aneau de ta mère, sinon à toy : au moyen de quoi j'avois deliberé de te prendre pour femme ; car en ce faisant j'accompliray mon vouloir, et ne violeray point la promesse faicte à ta mère. » La fille, qui n'estoit pas moins honeste que belle, entendant la malheureuse intention du mauvais père, se troubla fort en elle mesmes, et considerant son meschant et abominable vouloir, craignant de le mettre en colere, ne luy voulut rien respondre pour lors, ains se montrant joyeuse au visage, se partit d'avecques luy. Et n'ayant aucun de qui mieux elle se fiasst que de sa nourrisse, recourut franchement à elle, comme à la fontaine de son salut, pour en avoir son conseil. Icelle, cognoissant l'exécrable desir du père remply d'iniquité, voyant aussi la constance et ferme intention de la jeune fille,

préparée d'endurer plutôt tout grand tourment que de consentir à la fureur du père, la reconforta, luy promettant faveur et aide, afin que sa virginité ne fust point souillée avec son deshonneur.

Ce pendant la nourrisse, qui pensoit continuellement quel remède elle pourroit trouver pour sauver la fille d'un tel inconvenient, entroit tantost en une deliberation, tantost en l'autre, et ne trouvoit aucun moyen où elle se peust bonnement assurer : car elle trouvoit bon de la faire fuir et eslongner du père; mais la crainte de sa finesse, et qu'elle ne tombast entre ses mains, l'en desgoutoit grandement, estant assurée que il la mettroit à mort.

Ainsi doncques que ceste fidelle nourrisse faisoit ces discours en son esprit, il luy vint une nouvelle deliberation en son entendement, qui fut telle que vous entendrez. Il y avoit en la chambre de sa feu mère un beau garderobbe fort magnifiquement ouvré, où la fille tenoit ses riches accoustremens et bagues, et n'y avoit personne qui le peust ouvrir sinon ceste sage nourrisse, laquelle osta secrettement toutes les robes et bagues qui estoient dedans, et mit en ce garderobbe d'une certaine liqueur qui avoit une telle vertu, que quiconque en prenoit une cuillerée, ou bien peu, il vivoit long temps sans prendre autre refection; et aiant appelée ceste fille, l'enferma là dedans, luy conseillant d'y demeurer jusques à ce que Dieu lui envoyast meilleure fortune, et que le père fust hors de cette bestiale deliberation. La fille, obeissante à sa bonne nourrisse, fit tout ce qu'elle luy enchargea. Le père, qui

perseveroit en sa maudite intention sans aucunement se divertir de son desordonné appetit, demanda par plusieurs fois nouvelles de sa fille, et ne la trouvant pas, et ne sçachant où elle estoit, monta en si grande fureur, qu'il la menassoit de la faire mourir villainement.

Peu de jours après, advint que Thibaud entra un matin, sur la levée du soleil, en la chambre où estoit ce garderobbe, et le voyant devant ses yeux, et ne le pouvant souffrir, du despit qu'il en avoit, commanda qu'il fust osté de là et porté ailleurs, et qu'il fust vendu, afin d'oster cest object de devant ses yeux. Les serviteurs, qui furent diligens à obeir au commandement de leur maistre, le prindrent incontinent sur les espauls, et le porterent en la place. Advint que sur ce point arriva en ce lieu un bon et riche marchand genevois, lequel, ayant contemplé ce beau garderobbe si magnifiquement ouvré, en fut ravy, deliberant en soymesmes de ne le laisser point aller, quoy qu'il luy coustast. S'estant approché du serviteur qui avoit charge de le vendre, ayant fait marché avec luy, le fit incontinent charger sur le doz d'un portefais, et le fit mener en son navire. La nourrisse, qui avoit veu tout cela, trouva le moyen fort bon, combien qu'elle fut grandement marrie en ellemesmes de sa fille qu'elle avoit perdue; toutefois elle se venoit un peu à consoler, considerant que quand il advient deux grands inconveniens, il faut tousjours éviter le plus grand.

Le marchand, s'estant party de Salerne avec son garderobbe et autres riches marchandises, vint en l'isle de Bretaigne, aujourd'huy appelée

Angleterre, et estant descendu en un lieu où il y avoit assez spacieuse campagne, apperceut Genèse, qui avoit esté de n'agueres créé roy d'Angleterre, lequel, courant à bride avalée le long de la plage, poursuivoit une fort belle biche, qui par crainte s'estoit jettée en l'eau de la mer. Le roy se trouvant las, et fasché d'avoir si longuement couru, se reposoit, et si tost qu'il eut veu la navire, il demanda à boire au patron, lequel, faignant de ne cognoistre pas le roy, le receust amiablement, en luy faisant le plus bel accueil qu'il estoit possible, et fit tant qu'il le fit monter en la navire. Le roy, qui avoit desja vu ce beau garderobbe si bien ouvré, eut grand desir de l'avoir, et de faict il demanda au patron de la navire combien il l'estimoit; on luy respondit qu'il valoit un grand prix. Le roy, estant ravy d'une chose si precieuse, ne se partit pas de là qu'il convint du prix avec le marchand, et ayant fait venir argent à suffissance et contenté le marchand de tout, il print congé de luy, et le fit porter tout droit au palais, le faisant mettre en sa chambre.

Or Genèse, estant encores trop jeune, n'avoit pointencore esté marié, et prenoit son plaisir d'aller tous les jours, de grand matin, à la chasse. Ce pendant Doralice, fille de Thibaud, qui estoit cachée en ce garderobe, qui estoit assis en la chambre de Genèse, entendoit tout ce qui se faisoit en la chambre du roy, et pensant aux dangers passés, commença à esperer quelque bonne fortune. Et si tost que le roy s'estoit party de sa chambre pour aller à la chasse selon sa coutume, la jeune fille sortoit de son garderobbe, et

d'un grand artifice et subtilité accoustroit la chambre, en nettoyant, dressant le lict, et accommodant les oreillers en les mettant sur une couverture ouvrée à certains compas de grosses perles, et autres merveilleuses braveries. Outre cela, la belle jeune fille semoit sur le lict roses, violettes et autres fleurs odoriferantes, meslées de précieux parfuns, qui sentoient fort bon et confortoient le cerveau. Tant y a que ceste jeune dame tint cest ordre par plusieurs fois, sans estre veue de personne. Ce qui donnoit un merveilleux contentement au roy Genèse; car quand il venoit de la chasse et qu'il entroit en la chambre, il luy sembloit estre au milieu de toutes les drogues et espiceries du pays de Levant.

Un jour le roy voulut savoir de sa mère et des damoiselles qui estoit celle tant gentille et gracieuse qui si magnifiquement luy accoustroit sa chambre. On luy respondit qu'on n'en sçavoit rien, par ce que, quand on alloit accoustrer la chambre, on trouvoit ordinairement le lict couvert de roses, violettes et de parfuns odoriferans. Le roy, entendant telles merveilles, delibera de sçavoir du tout d'où cela procedoit, et fit semblant d'aller ce matin à un chasteau qui est à dix lieues de là; puis se cacha secrettement en la chambre, regardant par une fente, et attendant ce qui en pourroit advenir. Il ne fut pas long temps que Doralice, plus claire que le soleil, sortit hors de son garderobbe, et se mit à nettoier la chambre, à dresser les tapiz, et à appareiller le lict et toutes les autres choses, comme elle avoit fait les jours precedens. Aiant donc la gentille pucelle accompli le digne et louable office,

se voulut retirer en son garde-robe ; mais le roy, qui attentivement avoit pris garde à tout, la vint incontinent surprendre et la print par la main, et la voiant belle et fresche comme un lis, lui demanda qui elle estoit. La jeune fille lui respondit que elle estoit fille d'un prince, du nom duquel elle ne se pouvoit bonnement souvenir, par ce qu'il y avoit desja trop long temps qu'elle estoit cachée en ce buffet, et ne voulut manifester la cause pourquoy elle estoit ainsi leans. Le roy, entendant tout cela, par le consentement de sa mère la prit pour femme, et engendra avec elle deux enfans.

Ce pendant Thibaud, perseverant en son meschant et execrable vouloir, ne trouvant point sa fille qu'il avoit long temps cherchée et recherchée, se vint à imaginer qu'elle pourroit bien estre en ce garde-robe qu'il avoit vendu. Au moyen dequoy il se delibera d'aller chercher par le monde pour voir s'il la pourroit point trouver, tant il estoit vaincu d'un despit et courroux ; et, estant accoustré en marchant, prit force bagues et autres ouvrages d'or, et se partit ainsi desguisé de Salerne, et, en ayant couru divers pays, il vint par fortune à rencontrer celui qui l'avoit premierement acheté, et luy demanda s'il en avoit bien fait son profit et entre les mains de qui estoit tombé. L'autre marchand luy respondit qu'il l'avoit vendu au roy d'Angleterre et qu'il avoit gagné la moitié par dessus. Ce qu'entendant, Thibaud se commença à resjouir et print son chemin vers Angleterre ; et si tost qu'il fut entré en la ville où se tenoit le roy, il commença à mettre par ordre toutes ses

bagues et ouvrages contre la muraille du palais, et y mit pareillement des quenouilles et fuseaux, et commença à crier : « Ça, femmes ; à mes belles quenouilles et fuseaux. » Ce qu'entendant, l'une des damoiselles se mit à la fenestre, et, voyant ce marchand avec si precieuses bagues, courut incontinent vers la royne, et luy dit qu'il y avoit en la rue un marchand avec quenouilles et fuseaux d'or, qui estoit la plus riche chose qu'on veit oncques. La royne commanda qu'on le fist monter au palais, et ayant monté les degrez et estant venu en la salle, la royne ne le congneut aucunement, par ce qu'elle ne pensoit plus à son père, mais le marchand la recongneut fort bien.

La royne donc, ayant veu ces quenouilles et fuseaux de merveilleuse beauté, demanda au marchand combien il les prisoit. Je les prise beaucoup, dit-il ; mais, quand ce seroit vostre plaisir que je couchasse une nuict en la chambre de vos enfans, je vous en feray après un present. La bonne dame, pure et simple, qui ne se fust jamais doutée de la maudite entreprinse de ce marchand, à la persuasion de ses damoiselles, y consentit.

Mais devant que les serviteurs l'eussent mené reposer, les damoiselles delibererent de luy bailler un breuvage pour le faire dormir. Quand la nuict fut venue, le marchand faignant d'estre las, l'une des damoiselles le mena en la chambre des enfans du roy, où on avoit appareillé un magnifique lict, et devant qu'on le mist reposer, la damoiselle luy dit : « Mon père, avez vous point de soif ? — Ouy bien (dist il), ma

filles » ; et en prenant le verre , qui luy sembloit d'argent , le luy presenta ; mais luy , qui estoit malicieux jusques au bout , en faignant de boire tout le vin , le versoit petit à petit sur ses vestemens , puis s'en alla reposer. Or , il y avoit un petit huis en la chambre des enfans , par lequel on pouvoit aller en la chambre de la Royne. Quand ce vint sur la minuict , il s'en alla secrettement en la chambre de la Royne et s'approcha du lict , luy osta un petit couteau , qu'il avoit espié le jour precedent , qu'elle portoit à son costé , et s'approchant du berceau où estoient les enfans , les tua tous deux ; puis remit le couteau tout saigneux en la gaine , et ayant ouvert une fenestre , se devala à bas avec une corde nouée , et de grand matin , sur la pointe du jour , s'en alla en la boutique d'un barbier et se fit abbatre sa longue barbe , de peur qu'il ne fust cogneu , et se vestant de nouveaux habits , s'en alla par la ville.

Cependant les nourrices , qui s'estoient endormies au besoing , se leverent à l'heure accoustumée pour allaiter les enfans , et se mettant sur les berceaux , trouverent les enfans tuez. Au moyen de quoy elles s'escrierent et se mirent à crier en s'arrachans les cheveux et rompans leurs vestemens par devant , tellement qu'elles monstroient l'esthomas. Incontinent les piteuses nouvelles furent apportées au Roy et à la Royne , qui se leverent tous deschaussés , et accoururent à ce piteux spectacle , et entendans que leurs enfans estoient morts , se mirent à pleurer amerement. Desja toute la cité estoit abreuvée de ce miserable meurdre , et qu'il estoit arrivé

un fameux astrologien, qui, selon le cours des estoilles, sçavoit les choses et predisoit ce qui est à venir. Ayant esté le Roy adverty de la renommée d'iceluy, le fit appeller et luy demanda s'il pourroit point sçavoir par son art qui auroit tué ses enfans, et il respondit qu'ouy, et s'approchant à l'oreille du Roy, lui dit secrettement : « Sire, faictes que tous ceux qui portent un couteau à leur costé, en vostre court, viennent et se presentent devant vous » ; et celuy qui seroit trouvé saisi du couteau qui estoit encores saigneux seroit le vray meurtrier de ses enfans.

Alors tous les courtisans, par son commandement, comparurent par devant luy, et de ses propres mains les voulut visiter l'un après l'autre, regardant diligemment si leurs couteaux estoient point saigneux ; et n'en trouvant aucun qui fust souillé, s'en retourna vers l'astrologue, et luy raconta de point en point tout ce qu'il avoit fait, et qu'il avoit généralement tout visité, hors mis sa mere et la Royne. « Sire, dict-il, cherchez bien, et n'ayez respect à personne, pour ce que vous trouverez infailliblement le malfaicteur. » Le Roy ayant visité la mère, n'en trouva aucun indice ; finalement, appelant la Royne, luy print la gaine qu'elle portoit à son costé, et trouva le couteau tout souillé de sang. Alors le Roy, voyant l'evidant argument, se tourna d'une rage vers elle, lui disant : « Ah meschante et cruelle femme ! ennemie de ton propre sang ! traistresse de tes propres enfans ! comment as tu peu jamais avoir le courage de souiller tes mains avecques le sang innocent de ces pauvres enfans ? Je te jure mon Dieu que tu porteras la

penitence d'un si grand forfait. » Et combien que le Roy fust enflambé d'un courroux et despit, desirant de ce vanger sur le champ en la faisant mourir vilainement et malheureusement, toutefois, affin qu'elle souffrit plus grand et plus long tourment, il luy vint une nouvelle fantasie en son esprit, et commanda que la Royne fust depouillée et qu'elle fust ainsi toute nue ensevelie en terre jusques à la gorge, estant tousjours nourrie de viandes exquisés, affin que vivant ainsi longuement, les vers luy mangeassent la chair; en ce faisant, elle endureroit plus grande punition. La Royne, qui par le passé avoit enduré beaucoup d'autres misères, cognoissant l'innocence, prit la mort en patience. Ce bon astrologien, qui estoit le père, entendant que la Royne, comme coupable, avoit esté condamnée à souffrir une très-cruelle mort, se resjouit grandement, et prenant congé du Roy, se vint à partir d'Angleterre en grand contentement; et si tost qu'il fut secretement arrivé en son palais, il raconta de poinct en poinct à la nourrisse tout ce qu'il luy estoit advenu, et comment sa fille avoit esté ainsi condamnée. Ce qu'entendant, la nourrisse demonstra par dehors signe de rejouissance; mais par dedans, elle se trouvoit en grande fascherie, et ayant pitié de sa pauvre fille, vaincue du tendre amour qu'elle luy portoit, se partit un jour, de grand matin, de Salerne, et chevaucha si fort jour et nuict, qu'elle arriva au royaume d'Angleterre, et estant montée au palais trouva le Roy qui donnoit audience à tous, en une spacieuse sale, et s'estant mise à genoux devant les pieds du Roy, lui demanda

une secrette audience pour chose concernant l'honneur de sa couronne. Le Roy l'ayant embrassée, la fit lever, et l'ayant prinse par la main, fit absenter toute la compagnie et s'assist tout seul avec elle. La nourrisse, fort bien instruite des choses passées, luy dict assez reveremment : « Vous devez sçavoir, Sire, que Doralice, vostre femme et ma fille (non pas que je l'aye portée dedans ce miserable ventre, mais parce que je l'ay allaitée et nourrie avecques ces mammelles), est innocente du faict qu'il luy est fausement imposé, dont elle est cruellement condamnée à mort. Et quand vous aurez par le menu entendu et touché avecques le doigt qui a esté le meurdrier inhumain, et la cause qui l'a esmeu de mettre ainsi à mort malheureusement vos enfans, je suis assurée que vous serez esmeu de pitié, et la delivrerez incontinant de si grand tourment; et si vous me trouvez que je mente d'un mot, je m'offre de souffrir la mesme punition que souffre maintenant la Royne. » Et commençant depuis le commencement jusques à la fin, luy raconta de point en point tout ce qui estoit advenu. Le Roy, entendant ce discours, adjousta foy à ses parolles, et commanda que la Royne, qui estoit plus morte que vive, fust ostée de la sepulture, et l'ayant faict medeciner en grande diligence, fit tant qu'elle revint en peu de temps à convalescence. Cela faict, le Roy fit un grand preparatif par tout son royaume et assembla une grosse armée qu'il envoya à Salerne, où on ne fut pas long temps que la ville fut conquestée, et Thibaud fut prins, et pieds et poings liez fut mené prisonnier en Angleterre. Le Roy, voulant

avoir plus grande assurance du fait, proceda contre luy rigoreusement, et le fit mettre à la question, où il confessa de point en point tout ce qui estoit advenu, et le jour ensuyvant fut mené par toute la ville sur un chariot tiré par quatre chevaux, et fut tenaillé, puis fut mis en quatre quartiers, comme Ganes, et ses membres jectez aux chiens.

Voilà comment le meschant et abominable Thibaud finit miserablement sa vie, et le Roy et la Roynie Doralice vesquirent encores longuement en grande felicité, laissant après leur mort de beaux enfans, qui succedèrent au royaume.

Chacun fut estonné et esmeu à pitié en escoutant la piteuse fable, laquelle estant finie, Eritrée, sans autre commandement de Madame, proposa ainsi son enigme :

ÉNIGME.

*Entre tous animaux un animal prend vie,
Qui naturellement est si malicieux,
Si meschant, si cruel et très vicieux,
Qu'a l'heur de ses petits mesmes il porte envie :*

*Car s'il void qu'ils soient gras, sa nature ennemie
S'en contriste si fort que d'un bec furieux,*

Deschirant fierement leur tendre chair meurtrie.

*Tellement qu'à la fin ces pauvres animaux,
N'ayans plus que des os cousus dedans leurs peaux,
Par la grand cruauté de qui leur donne essence*

*Demeurent en leurs nids estendus languissans,
Attendans que leurs corps maigres et perissans
Ayent reprins leur force et leur convalescence.*

Il y eut grande variété d'opinions entre les hommes et les femmes, car l'un disoit une chose, et l'autre l'entendoit autrement, ne se pouvans imaginer qu'il se trouvast aucun animal si cruel et inhumain qui, contre le cours naturel, porte envie et devienne cruel à l'encontre de sa propre lignée; mais la gentille Eritrée dict avecques douces parolles en sousriant : « Messieurs, ne vous esbahissez point de cela, car on trouve des pères qui portent envie à leurs enfans, comme fait le ravissant milan, lequel estant maigre et sec, voyant ses petits engresser, leur porte envie et haine, tellement qu'avecques son bec les vient à picquer, qu'il les fait devenir maigres et minces.

La résolution de cest argument pleut merveilleusement à un chacun, et fut de tous louée grandement. Puis elle, ayant faict l'honneur qu'il appartenoit, se mist à son siège. Cela faict, la dame fit signe à Ariane qu'elle poursuivist l'ordre, laquelle s'estant levée de sa place, commença ainsi la fable :

FABLE V.

Demetrius Bassariot, se faisant nommer Gramotivège, surprint sa femme Polissène avec un prêtre, et l'ayant envoyée vers ses frères, la mirent à mort; il espousa après sa servante.

On voit le plus souvent, amoureuses dames, qu'en l'amour y a grande diversité de vouloir : car si l'homme aime la femme, il ne sera point aimé d'elle, et, au contraire, si la femme aime l'homme, il luy portera haine. De là vient la rage de la soudaine jalousie, ennemie de tout nostre bien, et contraire à la vie honneste. De là naissent les deshonneurs, les mors scandaleuses, non pas sans grand blâme et reproche de nous autres femmes. Je laisse là les precipitans dangers; je me tais des maux innumerables que peuvent encourir, tant les hommes que les femmes, à cause de ceste maudite jalousie. Somme, si je voulois de part en part amener les grands inconveniens qui en adviennent, je serois plustost facheuse et ennuieuse que plaisante et agreable à la compagnie. Mais, affin que nous puissions ce soir mettre fin à nos plaisans propos, j'ai delibéré vous raconter une fable de Gramotivège non point encores entendue, de laquelle je pense que prendrez plaisir et édification.

Il vous est assez notoire que Venise est une très noble cité, veu le bon ordre des magistrats, abondante pareillement de nations estranges, et très heureuse pour les bonnes loix et statuts qui y sont, estant assise en l'extreme destour de la mer Adriatique, et est appelée royne de toutes les autres citez, refuge des misérables, receptacle des foulez; aiant la mer pour muraille, et le ciel pour couverture. Et combien qu'il n'y croisse aucune chose, si est ce qu'elle est abondante en ce qui faict de besoin en une cité.

Tant y a qu'en ceste noble et magnifique cité y avoit autrefois un marchand nommé Demetrius, homme loyal et de bonne vie. Au reste, il estoit d'assez basse condition. Iceluy ayant grande affection d'avoir enfans, espousa une belle et gracieuse fille nommée Polissène, laquelle il aimoit si ardamment, qu'il n'y eut jamais homme qui tant aimast femme que luy, et la tenoit vestue si magnifiquement, qu'il n'y avoit en Venise femme, exceptées les nobles, qui la passast en accoustremens, bagues et grosses perles. Outre cela, elle avoit abondance de viandes exquisés, ne convenans pas à son estat, qui la rendoient plus fresche et en bon point qu'elle n'eust esté autrement. Advint que Demetrius, qui, par le passé, avoit fait beaucoup de voyages par mer, delibera de s'en aller en Cypre avecques sa marchandise; et ayant forny sa maison de vivres et autres choses qui appartiennent à un mesnage, laissa sa chère femme Polissène avecques la chamberière, jeune et assez belle; et, s'estant party de Venise, s'en alla poursuivre son voyage.

Ce pendant Polissène, qui faisoit grandissime chère, et s'addonnoit à toutes mignardises, se sentant gaillarde de sa personne, et ne pouvant plus souffrir les dards picquans d'amour, jetta l'œil sur un prestre de sa paroisse, et s'embrasa merveilleusement de luy. Le prestre, pareillement, estant jeune, dispos et de belle apparence, s'apperceut un jour que Polissène luy en vouloit, et la voyant jolie de visage, d'un gentil corsage, et garnie de toutes les qualitez de beautez qui appartiennent à une belle femme, luy commença à donner des œillades de grande affection : et elle faisoit le semblable, tellement que leurs cœurs si fidelles, et liez d'un amour reciproque, firent tant qu'il ne passa pas longtemps que Polissène, sans estre veue de personne, tira le prestre en sa maison pour en avoir son plaisir. Et continuèrent ainsi furtivement leur amour par quelques mois, reiterans par plusieurs fois les estroittes accolades et baisers amoureux, laissant le pauvre laurdaut de mary à la discretion des dangers de la mer troublée.

Ayant esté Demetrius quelque temps en Cypre, et ayant raisonnablement fait son profit sur mer, s'en retourna à Venise, et, descendu qu'il fut de la navire, trouva sa chère femme qui pleuroit amèrement; et luy ayant demandé la cause de ces pleurs, respondit que c'estoit tant pour les mauvaises nouvelles entendues, que par l'incroyable joye qu'elle sentoit de sa venue, par ce qu'elle avoit entendu qu'il estoit pery grand nombre de navires Cypriennes, et craignoit qu'il ne luy fust survenu quelque inconvenient. « Mais maintenant (dist elle), vous voyant, la

grace à Dieu , estre sain et sauve retourné par deçà , je ne me puis tenir de pleurer. » Le pauvre homme , qui estoit retourné de Cypre à Venise pour recompenser le temps que la femme avoit perdu par sa longue absence , pensoit bien que les larmes et souspirs de sa femme procedoient d'un pur et loyal amour quelle luy portoit ; mais le pauvre mal-heureux ne considéroit pas qu'elle disoit en elle mesmes : « Pleust à Dieu que tu fusses noyé au mittan de la mer ! par ce , je me donnerois du bon temps plus seurement et avec plus grand contentement , avec mon amy qui m'ayme tant. »

Devant qu'il fust un mois de là , Demetrius s'en retourna à son voyage , dont Polissène fut autant joyeuse qu'elle fut jamais , et ne mit guères à en advertir son muguët , lequel n'estoit pas moins vigilants qu'elle ; et quand l'heure convenable et assignée fut venue , il s'en alla secrettement. Mais les menées du prestre ne peurent estre si secrettes qu'il ne fust apperceu de Manusse , qui demouroit vis à vis du logis de son compère Demetrius : au moyen de quoy ce Manusse , qui aimoit grandement Demetrius , d'autant qu'il estoit assez compagnable et prest à faire service , ayant quelque soupçon sur sa commère , souventefois y prit garde. Ayant donc veu evidemment qu'à certains signes et à certaines heures l'huy estoit ouvert au prestre , tellement qu'il entroit dedans , et jouoit avecques la commère un peu plus indiscrettement qu'il n'appartenoit , il delibera de n'en dire mot , affin que ce faict , qui estoit caché , ne se vint à manifester , et qu'il ne s'en ensuivist quelque scandale ,

mais voulut attendre la venue de son compère Demetrius, affin qu'il y donnast ordre plus à loisir.

Quand le temps fut venu de s'en retourner au pays, Demetrius monta sur mer, et avecques vent favorable s'en retourna à Venise; et estre descendu de la navire, il s'en alla tout droict à son logis, et ayant frappé à la porte, la servante ouvrit la fenestre, et l'ayant recogneu, courut incontinent pour luy ouvrir, pleurant quasi de joye. Polissène, entendant la venue du mary, descendit incontinent à bas, et en ouvrant les bras l'embrassa et baisa, luy faisant les plus grandes caresses de ce monde. Et pour autant qu'il estoit un peu las et tout rompu de la navire, s'en alla coucher sans souper, et se mit si fort à dormir, que, sans recueillir le dernier fruit d'amour, le jour vint. La nuict passée et le jour clair retourné, Demetrius s'eveilla, et s'estant levé du lict sans luy complaire d'un seul baiser, s'en alla prendre un petit coffre duquel il tira quelques petites gentilleses et mignardises, qui n'estoient pas toutefois de grand prix; et estant retourné au lict, les presenta à sa femme, laquelle ayant autres choses en la fantasie, ne fit pas grande estime de ces dons. Advint cependant à Demetrius une occasion d'aller en Pouille, faire son emplaite d'huile et autres choses; et l'ayant manifesté à sa femme, se commença à preparer pour son voyage. Alors la femme, rusée et malicieuse, faignant d'estre marrie de son département, le caressoit en le priant de demeurer quelque temps avecques elle, mais en son cœur une heure luy sembloit

mille ans, qu'il s'ostast de devant ses yeux, affin de se pouvoir mettre plus seurement entre les bras de son mignon.

Or Manusse, qui avoit veu souventesfois le prestre faire la court à sa commère, et faire choses qu'il ne convient pas dire, estima faire tort à son compère s'il ne luy reveloit ce qu'il avoit veu faire : tellement qu'il delibera, quoy qu'il en advint, de lui raconter et faire le recit. Et l'ayant un jour invité à disné, après s'estre assis à table, Manusse dit à Demetrius : « Mon compère, vous sçavez (si je ne suis deceu) que je vous ay tousjours aimé et aimeray tant que l'esprit gouvernera ce mortel corps, et n'y a chose en ce monde, tant difficile soit elle, que je ne fisse pour vous; et quand vous ne le prendriez point en mal, je vous raconterois choses qui vous apporteroient plustost ennuy que plaisir; mais je n'ay pas la hardiesse de vous en parler, craignant de vous troubler l'entendement. Toutesfois, si vous serez sage et prudent (comme je pense), vous appaiserez votre fureur et desdain qui empesche l'homme à cognoistre la vérité. — Ne sçavez vous pas bien (respondit Demetrius) que vous me pouvez communiquer tout ce qu'il vous plaist. Avez vous point possible tué quelqu'un? dites-le, et ne craignez point. — Je n'ay tué personne (dit Manusse); mais j'ay bien veu quelqu'un tuer et destruire votre honneur et renommée. — Parlez moy clairement, dit Demetrius, et ne m'entretenez plus avec ces propos tant obscurs. — Voulez vous que je vous le die en un mot (dit Manusse)? escoutez et portez en patience ce que je vous diray. Vostre Polis-

sène, que vous aimez tant, cependant que vous estes absent, couche toutes les nuits avec un prestre, en se donnant du bon temps avec luy. — Comment cela est-il possible, respondit Demetrius, veu qu'elle m'ayme de si grande affection? car toutes les fois que je me viens à partir d'icy, elle me vient à remplir le sein de larmes et l'air de soupirs; et si je ne le voyois avec mes yeux, je ne le croirois jamais. — Si vous estes sage (comme je pense), dit Manusse, et s'il y a raison en vous, ne vous bandez point les yeux comme font un tas de niais et lourdaux : je vous feray voir avec vos yeux et toucher avec le doigt tout ce que je vous dis; vous en serez du tout assuré. Mais faites que vous soyez secret, luy monstrant bon visage, autrement la queue du faisant le gasteroit. Le jour que vous voudrez partir, vous faindrez de monter sur mer, puis le plus secrettement que pourrez vous viendrez en mon logis, et je vous feray veoir tout le mistère. »

Quand ce vint au jour que Demetrius se vouloit partir, il fit de grandes caresses à sa femme en lui recommandant le mesnage, et ayant prins congé d'elle, fit semblant d'aller en la navire, et se retira secrettement au logis de Manusse. La fortune voulut que devant qu'il fust deux heures, il se leva un mauvais temps avec une pluye si terrible, qu'il sembloit que le ciel deust ruiner, et ne cessa toute la nuict de plouvoir. Le prestre, qui avoit desjà esté adverty du departement de Demetrius, ne craignant ne pluye, ne vent, attendit l'heure accoustumée pour aller visiter ses amours, et si tost qu'il eut donné le mot du

guet, on luy ouvrit la porte; et estre entré, elle luy donna un doux et savoureux baisé, ce que voyant le mary, qui estoit caché auprès d'un pertuis, ne pouvant contredire à ce que le compère luy avoit dit, fut tout estonné; et pour la juste douleur qu'il en avoit, il se mit à pleurer. Alors le compère lui dit : « Or bien, que vous en semble? avez vous pas veu ce que vous ne pensiez pas? mais ne dittes mot et ne vous troublez point; car si vous m'escoutez, en faisant ce que je vous diray vous verrez encore mieux. Allez poser ces habits que vous portez, et prenez ceux de quelque belistre et les vestez, et vous barbouillez les mains et le visage de sang, et en contrefaisant votre voix, allez vous en à vostre logis et faignez de mendier et demander logis pour ce soir. La chambrière, possible, voyant ce mauvais temps, aura pitié de vous et vous logera : en ce faisant vous pourrez voir ce que vous ne voudriez pas. » Si tost que Demetrius eut entendu ces propos, il s'en alla despouiller ses habits, et se vestit les haillons d'un pauvre homme qui estoit entré en la maison demandant logis pour Dieu; et cependant qu'il pleuvoit ainsi asprement, il s'en alla à la porte de son logis et frappa trois fois à sa porte en pleurant et soupirant amèrement. La chambrière, ayant ouvert la fenestre, demanda qui est là; et luy d'une voix cassée et contrefaite respondit : « Je suis un pauvre vieillard, qui suis quasi noyé de la pluye, et demande logis pour Dieu, pour icelle nuict. » La bonne servante, qui n'estoit pas moins pitoyable aux pauvres que la maistresse vers le prestre, s'en alla vers la maistresse, et

la pria que ce fust son plaisir de contenter un pauvre homme qui estoit tout mouillé de la pluie, et le loger jusqu'à tant qu'il se fust rechauffé et essuyé. « Il pourra aller tirer de l'eau (dist elle), et faire feu, à fin que les poulets se puissent rostir plustost. Ce pendant je pourray mettre le pot au feu, et appresteray les escuelles, faisant d'autres services par la cuisine. » La maistresse consentit à cela, et la chambrière lui ayant ouvert l'huis, le fit entrer et le mit près du feu; et ce pendant le pauvre homme tournoit la broche. Le prestre et la maistresse estoyent en la chambre, à passer leur temps : advint que en se tenans par la main, s'en allèrent à la cuisine et saluèrent ce pauvre, en se moquant de luy de ce qu'il estoit ainsi souillé de fange; et s'estant approché de luy, la maistresse lui demanda son nom; à quoy il respondit : « J'ay nom Gramotivège, madame. » Ce que entendant la maistresse, commença à rire si fort qu'on luy eust peu arracher les dents. Puis vint embrasser le prestre, en disant : « Or sus, mon petit cœur doux, que je vous baise »; et en voyant tousjours ce pauvre, ne laissoit pas de l'accoler et baiser. Vous pouvez penser quelle fantasie avoit le mary, voyant ainsi sa femme estre baisée et embrassée du prestre en sa presence.

Quand l'heure de souper fut venue, la servante mit ses amoureux à table, et estant retournée en la cuisine, s'approcha de ce pauvre et luy dit : « Mon père, mon amy, vous devez entendre que ma maistresse a un autant bon mary et aussi homme de bien qu'on puisse trouver en ceste ville, et ne luy laisse faute de rien. Dieu sçait où

il est maintenant par ce mauvais temps, et elle, ingrate, ne se souciant aucunement de luy, et moins de son honneur, s'est laissé aveugler d'un amour lascif, caressant son mignon, et fermant la porte à tous, hormis à luy. Mais (je vous prie) allons tout doucement à l'huis de la chambre, et voyons ce qu'ils font, et comme ils mengent. » Estant venus à l'huis, ils virent comment l'un et l'autre se traitoient fort bien, continuant leurs amoureux propos. Quand ce vint sur l'heure de s'aller reposer, ils s'en allèrent tous deux coucher, et, en jouant ensemble et passant le temps, commencèrent à moudre fort et ferme, et soufflans et remuans les talons de si grande puissance que le pauvre, qui estoit couché en une chambre tout joignant, pouvoit facilement tout entendre, tellement qu'il ne ferma jamais les yeux toute la nuit; mais si tost que le jour fut venu, il s'en alla au logis de Manusse, lequel dit en se souzriant : « Or bien (compère) comment se porte le mestier? Avez vous trouvé ce que ne vouliez? — Ouy certes, dit-il, et ne l'aurois jamais creu si je ne l'eusse veu de mes propres yeux. Mais patience, puis que mon malheur le veut ainsi. » Or, Manusse, qui estoit assez fin, luy dit : « Mon compère, il faut que vous faciez ce que je vous diray : lavez vous fort bien, et prenez voz accoustremens, et sans perdre plus temps allez vous en vers vostre logis, faignant n'avoir jamais peu partir à cause du mauvais temps, et prenez garde que le prestre ne se sauve; car, ce pendant que vous serez au logis, il se cachera en quelque lieu, et ne partira point jusques à tant qu'il ait loisir de se partir à son

aise ; et ce pendant vous manderez les parens de vostre femme qu'ils viennent à disner avec vous, et quand vous aurez trouvé le prestre chez vous, faictes en après ce que bon vous semblera. »

Ce conseil de Manusse pleut merueilleusement au compère ; et s'estant despouillé ses meschans habits, s'en alla vers son logis, et commença à frapper à la porte. La chambrière, voyant que c'estoit le maistre, courut incontinent vers sa maîtresse, qui estoit encores dedans le lict avec le prestre, et luy dit : « Madame, voicy mon maistre qui est retourné. » Ce que entendant la maîtresse, fut toute effrayée, et s'estant levée le plustost qu'elle peut, cacha le prestre (qui estoit en chemise) en un coffre où elle tenoit les plus beaux vestemens qu'elle eust ; puis s'en courut avec sa robe fourrée, et luy alla ouvrir, estant deschaussée, et luy dit : « Mon mary, vous soyez le bien venu ; je n'ay jamais clos les yeux pour l'amour de vous, pensant tousjours à ceste grande fortune qui a esté depuis ; mais Dieu soit loué de ce que vous estes retourné sain et sauve. » Si tost que Demetrius fut entré en la chambre, il dit à sa femme : « M'amie Polissène, je n'ay jamais peu dormir ceste nuict à cause du mauvais temps, tellement que je me voudrois bien un peu reposer ; et ce pendant la chambrière s'en ira vers voz frères, et les invitera en vostre nom pour venir disner ce matin avec nous. » Alors Polissène luy respondit : « Attendez plustost un autre jour, à cause qu'il pleut, et la chambrière est empeschée à faire la lissive pour noz chemises, linceux et autres draps de lin. — Demain il fera peut estre meilleur temps, respondit Demetrius,

et me faudra partir.» Alors Polissène luy dit : « Vous y pourriez bien aller; et si vous n'y voulez à cause que vous estes las, appelez nostre compère Manusse, qui vous fera ce service. — C'est bien dit à vous, » respondit Demetrius. Ayant fait appeller son compère, il fit tout ce qu'on luy avoit enchargé. Les frères venus, ils disnèrent tous joyeusement de compagnie. Les tables des-servies, voilà Demetrius qui va dire à la compagnie : « Messieurs mes beaux frères, je ne vous ay jamais monstré ma maison ny les beaux vestemens que j'ay fait faire à ma femme Polissène, vostre sœur; par quoy il vous plaira considerer comment elle est traictée avec moy. Or sus, Polissène, levez vous, belle dame, et monstrez un peu la maison à voz frères. » S'estant Demetrius levé, il leur monstra les magasins remplis de froment, de bois, d'huiles et autres marchandises; puis les bottes pleines de malvoisie, de vins grecs et autres exquis. Puis dit à sa femme : « Montrez leur vos bagues et les perles que je vous ay achetées; prenez un peu ces belles esmeraudes qui sont en ce petit coffre, les diamans, les rubis et autres precieuses bagues. Or que vous en semble, mes frères? vostre sœur n'est elle pas bien traitée? » Alors tous luy respondirent d'une voix : « Nous le sçavons bien, frère, et si nous n'eussions esté asseurés de vostre preud'homie, nous ne vous l'eussions pas baillée. » Et non content de ce, luy commanda qu'elle commençast à ouvrir les coffres, et leur monstrast ses beaux vestemens. Mais Polissène, qui trembloit toute de crainte, luy dit : « Qu'est maintenant de besoin d'ouvrir les coffres et leur monstrez mes accous-

tremens ? Nescavent ils pas bien que vous me tenez tousjours honorablement vestue , et beaucoup plus qu'il n'appartient à nostre estat ? — Ouvrez ce coffre , dit il , et vous despezchez , et cest autre pareillement ; » et leur alloit monstrant tous les accoustremens.

Or n'y avoit il plus qu'un seul coffre à ouvrir , duquel on ne pouvoit trouver la clef , à cause que monsieur le prestre estoit caché dedans. Deme-trius , voyant qu'il ne pouvoit trouver la clef , print un marteau et coigna tant qu'il rompit la serrure , et ouvrit le coffre.

Alors le prestre ne se peut si bien cacher qu'il ne fust cogneu de tous. Les frères de la femme , voyant le faict evident , eurent si grand despit , que peu s'en fallut qu'ils ne les tuassent tous deux sur le champ. Mais le mary ne le voulut jamais permettre , estimant estre un grand deshonneur de tuer un homme en chemise , quelque vaillant homme que ce fust ; puis se retourna vers les frères , et leur dit : « Que vous semble maintenant de ma truande de femme , en laquelle j'avois mis tout mon espoir ? Meritois-je un tel honneur de toy , dy , vilaine ? Qui me tient maintenant que je ne te coupe la gorge , malheureuse que tu es ? » La pauvre desolée , ne se pouvant autrement excuser , ne disoit mot , pource que le mary luy disoit au visage tout ce qu'elle avoit fait et luy veu la nuict precedente , tellement qu'elle ne le pouvoit nyer ; puis se tournant vers le prestre , qui baissoit la teste comme un canard , luy dit : « Prenez voz habits (monsieur le rustre) et vous en allez en la malheure , que je ne vous voye jamais ; car je ne veux pas souiller mes mains au

sang sacré pour une matine. Or sus, levez vous ; qu'attendez vous plus ? » Le prestre, sans ouvrir la bouche, se partit, pensant tousjours avoir Demetrius après luy, et ses beaux frères avec leurs couteaux à sa gorge. Cela faict, il retourna vers ses beaux frères, et leur dit : « Mes frères, menez vostre sœur où bon vous semblera, car je ne la veux plus souffrir devant mes yeux. » Les frères, remplis de desdain et courroux, ne furent pas sy tost au logis qu'ils la tuèrent. Ce qu'entendant Demetrius, et considerant sa chambrière, qui estoit assez belle et de bonne grace, se souvenant aussi de la pitié qu'elle avoit eu de luy, la print pour sa femme, en luy faisant un présent de toutes les bagues et accoustremens qui estoient à sa première femme, et vesquit long temps avecques elle en joye et en paix.

Si tost qu'Ariane eut finy sa fable, toute la compagnie dict d'une voix que la vertu et constance du pauvre Demetrius avoit esté grande, mesmement ayant devant ses yeux le prestre, qui estoit cause de son deshonneur ; si est-ce que la crainte ne fut pas moindre du prestre, lequel estant en chemise et dechaussé, et se voyant le mary et les frères près de luy, trembloit comme la fueille esbranlée par le vent. Cela fait, la dame, oyant plusieurs et variables discours qui se faisoient sur ceste matière, imposa silence à tous, et commanda à Ariane de proposer son enigme ; et icelle, d'un bel et gracieux maintien, d'un visage affable et riant, commença ainsi :

ENIGME.

Par la faveur du ciel je fu transmis ça bas
Pour servir aux humains d'heureuse medecine,
Car sans jus, sans sirops, sans herbes, sans racine,
Bien souvent je les sçay garantir du trespas.

Je puis comme il me plaist les rois et potantaz
Egaller aux laquais et valets de cuisine,
Et des plus indigens, rongés de la vermine,
Je fay des cardinaux, evesques et prelatz,

J'enseigne les tresors, j'ouvre toute serrure;
Prophete, je cognoy toute chose future;
Je sçay ramentevoir cela qui est passé.

En moins d'un tour de main la terre j'environe;
Mais en moins d'un clin d'œil une cloche qui sonne
Me faict perdre le bien que j'avois amassé.

Cest enigme sembla assez difficile à la compagnie, tellement que plusieurs l'estimoient quasi impossible, ne se pouvans imaginer qui pouvoit estre ce maistre ouvrier qui sçavoit tant de choses. Quoy voyant Ariane, et que son enigme n'estoit entendu, se tourna d'un visage riant vers la dame et luy dict : « Madame, combien que l'enigme par moy proposé semble à beaucoup si difficile qu'ils l'estiment quasi impossible, si est-ce qu'il n'est si obscur qu'il ne puisse aisément estre entendu; je dy donc qu'il ne signifie autre chose que le songe, lequel faict

un roy d'un laquais , et d'un mandiant un cardinal. Il enseigne les tresors , cognoist tout et passe par tout. » La resolution de cest obscur enigme fut grandement louée d'un chacun , non pas sans rire abondamment ; et n'y avoit celuy en la compagnie qu'il l'eust peu jamais imaginer. Après que ceste dernière charge de deviser pour celle nuict fut finie , la dame commanda à un chacun de se retirer au logis pour reposer , et qu'on retournast neantmoins le soir ensuivant , souz peine d'encourir sa mauvaise grace. Les torches furent allumées , qui estoient blanches comme neige , les gentilshommes accompagnez jusques au rivage , et ainsi chacun se retira.

FIN DE LA PREMIÈRE NUICT.





LA SECONDE NUICT

DES

FABLES-ET ENIGMES DU SEIGNEUR JEAN FRANÇOIS
STRAPAROLE.

Desjà Phœbus avoit trempé ses roues dorées dedans les eaux salées de la mer Indienne, et ses luysans rayons ne donnoient plus de splendeur sur la terre; sa sœur cornue, pareillement, dominoit desjà partout les obscures tenèbres, avec sa claire et flamboyante lumière : aussi les belles et estincelantes estoiles avoient desjà, par leur lumière, donné la naïfve peinture au ciel, quand l'honneste et honorable compagnie se retira au lieu accoustumé, pour continuer leurs plaisans propos. Et s'estans assis selon leur degré, madame Lucrèce commanda qu'on deust poursuivre l'ordre tenu le soir precedant. Et pour autant que il restoit encores cinq damoiselles pour raconter leurs nouvelles, la dame enchargea au Trevisan qu'il deust mettre en escrit leur nom, et le mettre en un vaisseau d'or, puis l'extraire l'un après l'autre, comme on avoit desjà fait le soir precedent. Le Trevisan, obeissant au comman-

dement de Madame , mit incontinent son vouloir à execution , et par fortune le premier qui sailloit, ce fut le nom de la belle Isabelle, le second de Fleurdiane, le troisieme d'Alienor, le quatriesme de Loyse , et le cinquiesme de Vincende ; puis, au son des fleutes, ils commencèrent à dancier des bransles que Moulin conduisoit et Alienor, dont les dames et les gentilshommes en firent si grands ris qu'ils en rient encor de present. Le bransle rond finy, chacun s'assit. Alors les damoiselles vont commencer une belle chanson en la louange de Madame :

CHANSON.

*J'ay dict, je dy, et diray desormais,
 Sans que jamais
 Je change en rien ma pensée immortelle,
 Qu'estes, ma sœur, de toute privauté
 Et de beauté
 Le vray patron, l'exemple et le modèle,
 Et que ce qu'onc' au monde a esté faict
 De plus parfaict
 Retient en soy son estre et origine
 Des doux regards que descochent vos yeux,
 Qui, gracieux,
 Peuvent charmer la puissance divine.
 Et qui ne peut d'un sujet tant heureux
 Estre amoureux,
 Ny reverer beauté tant accomplie,
 N'a merité vivre après le trepas
 Et ne doit pas
 Gouster les fruicts de l'amoureuse vie.*

La chanson amoureuse finie , Isabelle , à qui estoit escheu le premier lieu de la seconde nuit, commença ainsi joyeusement à raconter ce qui s'ensuit :

FABLE I.

*Galiot, roi d'Angleterre, eut un fils nay porc,
lequel se maria par trois fois, et ayant
perdu sa peau de porc, devint un
très beau jeune fils, qui depuis
fut appelé le roy Porc.*

L n'y a au monde, gracieuses dames, langue tant eloquente et excellente en bien dire, qui peust assez suffisamment exprimer combien l'homme est tenu à son createur de l'avoir fait et formé homme en ce monde, et non point beste brute. Et sur ceste matière, il me souvient d'une fable advenue de nostre temps, d'un personnage qui nasquit porc, et depuis devint un très beau jeune fils, appelé de tous le roy Porc.

Vous devez donc sçavoir, mes très chères dames, que Galiot fut roy de Angleterre, homme non moins riche aux biens de fortune qu'en ceux de l'esprit, et avoit pour sa femme la fille de Matthias, roy de Hongrie, nommée Hermesile, qui en beauté, vertu et courtoisie surmontoit toutes les autres princesses de son temps. Au reste, Galiot

gouvernoit si bien son royaume, qu'il ne se trouvoit aucun qui raisonnablement se peust plaindre de luy. Ayant demeuré par longue espace de temps ensemble, fortune voulut que jamais Hermesile ne se peut engrossir, ce qui deplaisoit grandement à l'un et à l'autre. Advint que, Hermesile se promenant une fois par son jardin, s'en alloit recueillant des fleurs, et se trouvant desjà un peu lase, apperceut un lieu plein de verdoyantes herbes où elle s'assit, et invitée du sommeil et des oyseaux qui chantoient sur la ramée, se vint à endormir. Cependant, voylà trois hautaines fées qui vont passer en l'air, lesquelles voyans ceste jeune dame endormie s'arrestèrent, et ayant considéré la beauté et bonne grace d'icelle, vont deliberer entr'elles de la faire inviolable et fée. Elles furent donc en cela toutes trois d'accord. La première va dire : « Je veux qu'elle soit inviolable, et la première nuit qu'elle couchera avec son mary, qu'elle soit engrossie et enfante le plus beau fils de ce monde. » La seconde dit : « Je veux que personne ne la puisse offencer, et que le fils qui naistra d'elle soit doué de toutes les vertus et gentilleses qui se puissent imaginer. » La troisieme dit : « Je veux qu'elle soit la plus sage et la plus riche femme qui se puisse trouver ; mais que le fils qu'elle concevra naisse tout couvert de poil de porc, avec les contenance et maintien d'un porc, et ne se puisse jamais changer de tel estat s'il ne prend premierement trois femmes. »

Ces trois fées parties, Hermesile s'esveilla et se leva incontinant, et ayant prins ses fleurs

qu'elle avoit recueilly, s'en retourna au palais. Il ne passa pas long temps que Hermesile s'engrossit; quand ce vint au temps d'enfanter, elle fit un fils qui n'avoit point les membres d'homme, mais plustost de porc. Ce qu'estant venu aux oreilles du roy et de la royne, il s'en court une douleur merveilleuse; et afin que tel enfantement ne redondast point au deshonneur de la royne, qui estoit debonnaire, le roy eut souventefois fantasie de le faire tuer et le jetter en la mer. Mais considérant en son esprit, et pensant discrettement que le fils, quel qu'il fust, estoit engendré de luy et estoit de son sang, laissant toute mauvaise intention qu'il pouvoit avoir en son cœur, ayant meslé la pitié avec la douleur, voulut qu'il fust nourry et entretenu, non point comme beste brute, mais comme animal raisonnable.

Ce petit enfant, estant nourry en toute diligence, venoit souventefois vers la mère, et se levant sur deux pattes, luy mettoit le petit groin en son giron, et les petites pattes sur ses genoux. Et la bonne mère ne laissoit pas de le caresser en luy mettant les mains sur sa peau pelue, et le baisoit et embrassoit tout ainsi qu'une creature humaine. Cependant le petit fils se tortilloit la queue, montrant par signes évidens que les caresses maternelles lui estoient fort agreables. Estant ce petit porc creu, commença à former la parolle humaine, et s'en aller par la ville, et se fourroit par les ordures et immondices comme font les autres porcs. Puis se trouvant ainsi ord et sale, s'en retournoit en la maison, et en s'aprochant du père et de la

mère, se frottoit à leurs beaux accoustremens en les souillant de fange et puanteur ; et pour autant qu'ils n'avoient autre enfant que luy, ils portoient tout en patience. Un jour entre les autres, s'en venant au logis ord et sale comme de coustume, se mit ainsi sur les vestemens de sa mère et luy dit en grognant : « Ma mère, je me voudrois marier. » Ce qu'entendant, la mère luy respondit : « Va, fol que tu es, qui est celle qui te voudroit bien prendre ? Tu es puant et sale, et tu veux qu'un baron ou un chevalier te donne sa fille. » Il luy respondit en grondant que il vouloit estre marié quoy qu'il en fust. La royne, ne sçachant comment s'y gouverner, s'en alla trouver le roy en lui disant : « Que ferons nous ? vous voyez en quel estat nous sommes : nostre fils veut à toute force estre marié, et n'y a aucune qui le vueille prendre pour mary ! » Bien tost après le petit cochon retourna vers sa mère, en grondant encores plus haut qu'il ne faisoit au paravant, et disoit : « Je veux estre marié, et ne cesseray jamais jusques à tant que j'aye ceste jeune fille que j'ay aujourd'huy veu, car elle me plaist grandement. » C'estoit la fille d'une pauvre femme qui avoit trois filles, et chacune d'icelles estoit belle à merveilles. Ce qu'entendant, la royne envoya incontinent querir ceste pauvre femme avecques sa fille aînée, et luy dit : « Mère, m'amie, vous estes pauvre et chargée de filles ; si vous voulez consentir à ce que je vous diray, vous deviendrez incontinent riche. J'ay ce fils que vous voyez, lequel je voudrois bien marier à vostre fille la plus grande. N'ayez point d'esgard à luy, qui est

porc, mais au roy et à moy ; car à la fin, elle demeurera jouissante de ce royaume avec luy. » La fille, oyant ces paroles, se troubla grandement, et estant devenue rouge comme la rose du matin, dit franchement qu'elle ne vouloit consentir par aucun moyen à telles choses. Toutefois, sa pauvre mère luy sceut si bien persuader par ses douces paroles, qu'elle en fut à la fin consentante. Le cochon, estant de retour au logis, tout souillé, courut vers sa mère, qui luy dit : « Mon fils, nous t'avons trouvé une femme selon ton désir. » Et ayant fait venir l'espousée accoustrée de riches vestemens selon l'estat d'une royne, se presenta devant le porc, lequel la voyant belle et gracieuse, s'en resjouissoit tout, et ainsi puant l'environnoit, et avec le groin et les pattes luy faisoit les plus belles caresses de ce monde ; et pourautant qu'il luy souilloit tous ses accoustremens, le repoussoit en arriere ; et le porc luy disoit : « Pourquoi me repoussez vous ainsi ? ne vous ay-je pas fait faire ces accoustremens ? » Et elle lui respondit d'une parole hautaine : « Ny toy, ny ton royaume des porcs ne me les fit onc faire. » Quand l'heure fut venue de s'aller reposer, la jeune mariée dit : « Que feray je de ceste puante beste et infecte ? Je le veux tuer ceste nuit, quand il sera sur le premier sommeil. » Le cochon, qui n'estoit pas trop loin de là, entendit ces propos et ne dit autre chose, mais s'en alla mettre en ce lict tant magnifique, estant tout couvert de fumier et de charongne puante, et avec son sale groin et ordes pattes se mit à lever les linceux deliez, et ayant tout souillé de puantes infections, se coucha près de

l'espousée, laquelle ne demeura guères qu'elle ne s'endormist.

Mais le porc, faignant de dormir, luy vint à donner si grand coup en l'estomac avec ses crochets, qu'elle demoura incontinent morte. Et se levant le matin assez tost, s'en alla, suivant sa coustume, à paistre et se souiller. Ce pendant la Roynie s'en alla visiter sa belle fille, et l'ayant trouvée mise à mort par le porc, en receut une très grande douleur. Estant le porc de retour au logis, et estant rigoureusement reprins de sa mère, il respondit qu'il luy avoit fait ce qu'elle avoit voulu faire, puis se partit tout courroucé. Bien tost après, le porc vint à solliciter la mère de se remarier à l'autre sœur; et quand la roynie luy voudroit refuser sa demande, luy, comme obstiné, la vouloit à toutes forces, menassant de mettre tout en ruine s'il ne l'avoit. La roynie, entendant ces rudes propos, s'en alla vers le roy et luy raconta tout, et il respondit qu'il vaudroit mieux le faire mourir, de peur qu'il n'advint pour son regard quelque grand inconvenient en la ville; mais la mère, qui luy portoit grande affection, ne pouvoit endurer d'estre privée de luy, nonobstant qu'il fust porc. Et ayant fait appeller la pauvre femme avec sa seconde fille devisa longuement avec elles touchant le mariage, tellement qu'après longs propos, la seconde fille consentit à ce mariage; mais son intention ne vint pas en si bon terme comme elle pensoit, car le porc la tua, comme il avoit fait la première; puis se partit incontinent de la maison.

Estant de retour à l'heure accoustumée, avec



son ordure et si grande puanteur, qu'on ne se pouvoit approcher de luy, fut aigrement injurié du roy et de la royne pour l'excès commis ; ce neantmoins il leur respondit franchement qu'il avoit faict comme elle luy vouloit faire. Et devant qu'il fust peu de temps, monsieur le porc assaillit de rechef la royne pour se remarier et prendre la troisieme, qui estoit encores plus belle que les autres deux. Mais pour autant que sa demande luy fut refusée, il sollicitoit tant plus fort de l'avoir, menassans la royne, avec les plus espouvantables parolles du monde, de la faire mourir, s'il ne l'espousoit. La royne, oyant les vilaines et deshonestes parolles, en sentoit en son cœur si grand tourment, qu'elle en devint quasi folle, et laissant aller toutes fantasies, fit venir la pauvre femme avecques la troisieme fille, nommée Meldine, et luy dit : « Meldine, ma fille, je veux que tu prenes ce mien fils porc pour ton mary ; et n'ayes point esgard à luy, mais à son père et à moy ; car quand tu pourras temporiser avec luy, tu seras la plus heureuse et la plus contente fille de ce monde. » Alors Meldine luy va respondre, d'un visage riant et gracieux, qu'elle en estoit fort contente, la remerciant humblement de ce que c'estoit son plaisir la prendre pour sa fille. Et quand elle n'auroit jamais autre chose, ce luy sembloit une grande faveur, d'une pauvre fille devenir en si peu de temps belle fille d'un si puissant roy. La royne, entendant une si gracieuse et amiable responce, ne se peut tenir de pleurer de la douceur qu'elle sentoit. Toutesfois elle craignoit qu'il ne luy en print autant comme aux deux autres. Or, s'estant

vestue la nouvelle espouse de riches accoustremens, attendoit tousjours son cher espoux qu'il retournast au logis. Si tost que monsieur le porc fut venu, autant puant et souillé qu'il fut jamais, l'espouse le receut humainement, estendant sa precieuse robbe par terre, en le priant qu'il se couchast près d'elle. La royne luy conseilloit de le faire reculer, ce qu'elle refusa en respondant telles parolles à la royne :

*M*adame, j'ay tousjours appris
 Que qui desire acquerir pris
 Doit enchasser en sa poitrine
 Trois choses de bonne doctrine :

*L'une, que jamais l'on ne doit
 Chercher en façon que ce soit
 Ce qui n'est plus, car c'est folie
 Chercher une chose perie ;*

*L'autre, de n'ajouter point foy
 Ny croire en cela qui de soy
 Est faux et si plain d'inconstance
 Qu'il n'a raison ny apparence ;*

*Et l'autre, qu'on doit regarder
 A bien et chèrement garder
 La rare et precieuse chose
 Que l'on tient en ses mains enclose.*

Monsieur le porc, qui ne dormoit pas, mais entendoit clairement tout ce qu'on disoit, se levant sur ses pattes, luy leschoit le visage, la

gorge, l'estomac et les espauls. Elle pareillement de son costé le caressoit et baisoit, en s'embrasant du tout d'amour. Quand l'heure fut venue pour s'en aller reposer, l'espouse s'en alla coucher, attendant tousjours que son cher espoux y vinst, et bien tost après son ord et puant mary se vint coucher, et elle luy commença à accoustrer la teste sur le chevet, en le couvrant fort bien et fermant les courtines, affin qu'il n'endurast point de froid. Le jour venu, monsieur le porc, ayant laissé sa place orde et puante, s'en alla paistre comme de coutume. Le matin, la royne s'en alla vers la chambre de l'espousée, et estimant voir ce qu'elle avoit veu des autres par le passé, trouva sa belle fille toute joyeuse et contente, et combien que le lict fust souillé d'ordures et infections, et remercia le bon Dieu d'un tel bien, de ce que son fils avoit trouvé une femme à son plaisir. Il ne passa guères longtemps que monsieur le porc, estant avecques sa femme en propos joyeux, luy dict : « Ma femme, m'amie Meldine, si je pensois que tu ne manifestasses point mon secret, je te dirois, à ton grand contentement et plaisir, une chose que j'ay tenu secrette jusques à present; mais par ce que je te cognois sage et discrete, et que tu m'aimes d'amour parfaict, je t'en veux faire participante. — Declarez moy hardiment vostre secret, dit Meldine, car je vous promects de n'en dire jamais mot à personne sans vostre consentement. » Estant monsieur le porc assuré de sa femme, se vint à oster sa puante et orde peau, et devint un beau jeune fils, et coucha toute la nuict estreitement entre les bras de sa chère Meldine. Et



luy ayant enchargé sur tout de n'en dire mot, esperant estre delivré en bref de telle pauvreté, se leva et print sa peau de porc, puis s'en alla selon sa coustume aux immondices et fumiers. Je laisse penser à un chacun quel contentement receut Meldine, se voyant accompagnée d'un si beau et honeste fils.

A peu de temps de là, elle s'engrossit, et venant à son terme elle enfanta un très beau fils, dont le roy et la royne furent fort joyeux, et mesmement de ce qu'il avoit la forme d'un homme, et non point de beste. Ce pendant il fachoit beaucoup à Meldine de tenir secret une chose de tant grande importance et merveilleuse, et de faict s'en alla trouver sa belle mère, et luy dit : « Madame, je pensois estre accompagnée avecques une beste, mais vous m'avez donné pour mary le plus beau, le plus sage, le plus honneste, le plus gracieux et le plus vertueux jeune fils qui soit en ce monde. Quand il se vient à coucher près de moy, vous devez entendre qu'il se despouille sa puante peau, et l'ayant laissée par terre devient un beau fils, et de bonne grace; ce qu'on ne pourroit croire, qui ne le verroit de ses yeux propres. »

La royne ne sçavoit si sa fille se mocquoit, ou si elle disoit à bon escient. Et luy ayant demandé comment cela se pouvoit veoir, la belle jeune fille respondit : « Vous viendrez ceste nuict sur le premier sommeil à nostre chambre, et vous trouverez l'huys ouvert, et vous verrez que ce que je vous dis est vray. » La nuict et l'heure venue que chacun s'estoit allé reposer, la royne fit allumer des torches et s'en alla à la chambre du

filz avec le roy, et estant entré en icelle, trouva la peau de porc, qui estoit estendue par terre à costé de la chambre; et la mère, s'approchant du lict, apperceut que son filz estoit un fort beau filz, et Meldine le tenoit estroittement embrassé.

Ce que voyant, le roy et la royne se resjouirent grandement, et le roy ordonna que devant qu'on se partist de là, que la peau fust decoupée. Alors la joye du roy et de la royne fut si grande, que peu s'en fallut qu'ils n'en mourussent. Le roy Galiot, voyant d'avoir un tel filz et enfant de luy, s'osta la couronne et les accoustremens royaux, et mit en sa place son filz, qui fut couronné avecques grand triomphe, et fut appelé le roy Porc; puis au grand contentement de tout le peuple commença à gouverner le royaume, et vesquit longuement en grande felicité avec sa bien aymée Meldine.

La fable d'Isabelle estoit desjà finie quand toute la compagnie se mit à rire de grand appetit de monsieur le porc tout souillé, qui caressoit sa chère épouse, couchant avec elle tout puant qu'il estoit.

Mais laissons maintenant le ris, dict madame Lucrece, afin que, l'enigme d'Isabelle estant proposé, l'ordre soit observé. Alors elle va commencer en telle sorte :

ENIGME.

*Je naquis, j'ay vescu, et puis finalement
Me metamorphosant j'ay pris forme nouvelle.
Il n'y a nation, tant soit elle rebelle,
Qui n'ayt besoin de moy, je ne dis point comment.*

*Je sers entre le ciel et le lourd element ,
Estant quasi tousjours en une action telle ,
Que deçà et delà bien souvent je chancelle ,
Poussé ores de force et ores lentement .*

*J'ay au milieu de moy chose tant precieuse ,
Que mille fois la femme en est plus amoureuse
Que de tous les tresors qu'on luy sçauroit donner ,*

*Et jaçoit que cela maints ennuy luy procure ,
Si est-ce neanmoins, pour ne l'abandonner ,
Que tous ces longs travaux aisement elle endure .*

Estant le subtil enigme d'Isabelle raconté , chacun demeura estonné , ne se pouvans persuader que ce pouvoit estre . Alors la prudente Isabelle , voyant leurs esprits en suspens , leur dict : « Vous ne devez vous esmerveiller , messieurs , de cecy , qui n'est qu'une pièce de bois , ou trois ou quatre ensemble , asçavoir , un berceau , lequel nasquit et a vescu tandis que l'arbre dont il a esté faict a esté debout sur sa racine ; puis , se metamorphosant , est devenu berceau , duquel toute nation a besoin ; et , au milieu de soy , l'enfant , dont la femme est plus amoureuse que de tout ce qu'on luy sçauroit donner . »

L'interpretation de l'enigme pleut grandement à un chacun , et , le silence imposé à tous , Fleur-diane se leva , qui estoit assise près d'Isabelle , et avecques un joyeux visage luy dit . « Madame , et vous mes très-honorez seigneurs , il me sembleroit fort convenable , souz correction toute-fois , que monsieur Moulin , qui est icy , resjouit ceste douce compagnie avec quelque plaisante

facecie. Je dy cela, non pas que je vueille eviter le travail, car j'en ay beaucoup d'autres par les mains, mais par ce que sa fable, qu'il vous racontera d'une bonne grace, vous donnera plus grand contentement et plaisir. Et luy, comme vous sçavez, est de bon esprit et facecieux, ayant toutes les bonnes parties qui sont requises à une gentille personne; et à nous autres simples filles conviendrait mieux l'esguille en la main que à raconter des fables. » L'opinion de Fleurdiane pleut à un chacun, tous la louant grandement de telle invention; et Madame, se tournant vers Moulin, lui dit : « Or sus, seigneur Antoine, vous nous resjouirez tous de quelque belle facecie », et lui commanda qu'il commençast. Alors Moulin, qui ne pensoit pas raconter fables, remercia premièrement Fleurdiane de la louange qu'elle luy avoit donnée; puis, comme obéissant au vouloir de Madame, commença ainsi sa fable :

FABLE II.

*Philène Sisterne, escolier estudiant à Boulongne,
estant moqué de trois belles dames, souz un
festin faux se vengea de toutes.*

Ue n'eusse jamais estimé (gracieuses dames) ny imaginé que Madame m'eust donné la charge de raconter fables, veu mesmement que c'estoit au rang de mademoiselle Fleurdiane, selon le sort escheu.

Mais puisqu'il plait à sa seigneurie, et que chacun en est content, je m'efforceray de raconter chose qui vous soit agreable. Et si, par fortune, mon dire (dont Dieu me gard) vous est ennuyeux, ou qu'il passast les bornes d'honesteté, vous m'excuserez s'il vous plait, et en mettrez la faute sur mademoiselle Fleurdiane, qui a esté cause de tout.

A Bologne, qui est la plus noble cité de Lombardie, mère des estudes, et accommodée de toutes les choses qui sont requises en une telle florissante ville, y avoit un jeune escolier, gentilhomme du pais de Crete, nommé Philène Sisterne, homme de bonne grace et amiable. Advint que de son temps il se fit un magnifique festin, où furent invitées les plus belles dames et les plus apparantes de la ville, et s'y trouvèrent pareillement plusieurs gentilshommes et escoliers de Bologne, entre lesquels étoit ce Philène, lequel, suyvant la coustume des jeunes gens, muguetant tantost l'une, tantost l'autre, et les trouvant à son plaisir, delibera de dancer avec l'une d'icelles. Et s'estant approché d'une qui s'appelloit Emerentiane, femme d'un seigneur Lambert Bentevoille, l'invinta à dancer. Elle, qui estoit gentille, et non moins hardie que belle, ne le refusa. Alors Philène, menant le bal assez lentement, et luy estraignant la main aucunes fois, luy dit tels propos assez bas : « Madame, vostre beauté est si grande qu'elle surmonte infailliblement toute autre que je veis onc, et n'y a femme au monde à qui je porte aussi grande affection qu'à vostre personne, laquelle me correspondant en l'amour, je m'estimeray le plus content

homme de ce monde ; autrement vous me verrez en bref privé de vie , et lors vous serez cause de ma mort. En vous aymant donc , madame , ainsi que je fais , et comme mon devoir le requiert , vous me prendrez pour vostre serviteur , disposant de moy et de mon bien , de si peu qu'il y a , comme du vostre propre ; et vous promets que je ne pourrois recevoir plus grande faveur du ciel que de me voir sujet à une telle dame , laquelle m'a prins au fillet , tout ainsi qu'un oyseau. » Or, Emerentiane , qui attentivement avoit escouté les douces et gratieuses paroles , comme personne prudente fit semblant de n'avoir point d'oreilles et ne luy respondit rien.

Le bal finy , et Emerentiane s'estant assise en sa place , ce jeune escolier alla prendre une autre honneste dame par la main , et commença à dancer avec elle ; mais la dance ne fut pas si tost commencée qu'il se mit à parler à elle : « Il n'est jà besoin , ma dame , que par paroles je vous demonstre l'ardente amour que je vous porte , et porteray tant que ce mien pauvre esprit gouvernera et conduira mes membres , et m'estimerois heureux si je vous pouvois avoir pour ma maistresse ou singulière dame ; en vous aymant donc ainsi comme je fais , et estant ainsi vostre du tout , comme facilement pouvez entendre , vous ne me refuserez point , s'il vous plaist , pour vostre humble serviteur , veu que ma vie et tout mon souverain bien ne dépend d'autre que de vous. » La jeune dame , qui se nommoit Panthemie , ayant entendu tous ses propos , ne luy respondit autre chose pour lors , ains poursui-

vit honnestement sa dance, et, le bal finy, en se souzriant quelque peu s'assit avec les autres dames.

Cela fait, l'amoureux Philène n'arresta guères qu'il print la troisième par la main, qui estoit la plus gentille, la plus gracieuse dame de Boulougne, et commença à dancier avec elle, se faisant faire large à ceux qui s'approchoient pour la contempler, et devant que le bal fut finy, il luy tint tels propos : « Ma dame, je vous sembleray peut estre trop importun en vous manifestant l'amour secret que je vous ay porté et vous porte encores pour le present; en quoy vous ne me devez point blasmer, mais plustost vostre beauté, laquelle vous rend excellente par dessus toutes les autres, en me tenant comme vostre esclave et prisonnier. Je ne parle point des louables mœurs, de voz excellentes et admirables vertus, qui sont telles et de si grande efficace, qu'elles feroient descendre en bas les dieux. Si donc vostre excellente beauté, si bien façonnée par nature, et non point par art, est agreable aux dieux immortels, il ne se faut point estonner si elle me contraint à vous aymer et vous tenir enclose au cabinet de mon cœur. Je vous supplie donc, gentille madame, qui estes le seul refrigerer de ma vie, que vous ayez pitié de celuy qui meurt mille fois le jour pour vous. En ce faisant, j'estimeray tenir la vie de vous, me recommandant humblement à vostre bonne grace. » La belle dame, qui s'appelloit Simphorosie, ayant entendu les douces et gracieuses parolles qui sortoyent du cœur de Philène, ne peut cacher ses soupirs; mais considerant son honneur, à cause qu'elle

estoit mariée , ne luy donna aucune response ; mais, le bal finy, se retira en sa place.

Or, se trouvant, de fortune, ces trois dames estre assises l'une près de l'autre, comme en un rondeau, et s'entretenant de propos plaisans, voilà Emerentiane, femme du seigneur Lambert, non pas par mal, mais en se jouant, qui dit à ses compagnes : « Mes dames, ne vous ay je pas à raconter un gentil tour qui m'est advenu aujourd'huy ? — Et quoy donc ? » respondirent les compagnes. — J'ay acquis ce soir, dit elle, en dansant, le plus gentil amoureux, le plus beau et de la meilleure grace de ce monde ; lequel se dit estre tant embrasé de ma beauté, qu'il ne repose ny jour ny nuict » ; et de point en point, leur vint à raconter tout ce qu'il avoit dict. Ce que entendant Panthemie et Simphorosie, dirent le mesmes leur estre advenu ; et ne se partirent point de la feste qu'elles cogneurent estre le mesme qui seul avoit faict l'amour avec elles trois. En quoy elles conçurent que les parolles de l'amoureux ne procedoyent point d'une loyauté amoureuse, mais plus tost d'un amour fol et dissimulé, tellement qu'elles y adjoutèrent autant de foy comme on fait coutumièrement aux parolles des malades ; et ne se partirent de là que toutes trois d'accord se donnèrent la foy d'y besongner si bien, que chacune, en son regard, luy donneroit quelque trousse.

Continuant ainsi Philène à faire l'amour, tantost à l'une, tantost à l'autre, et voyant que chacune faisoit semblant de l'aymer, se mit en deliberation s'il estoit possible de recueillir d'icelles le dernier fruit d'amour ; mais il fut bien abusé en son desir, par ce que tout son dessein luy fut rompu.

Et de fait, Emerentiane, qui ne pouvoit plus souffrir l'amour tant dissimulé du sot et fol escolier, appella une sienne chambrière assez belle et jolie, et luy enchargea qu'elle deust par beau moyen parler à Philène, et luy faire entendre l'amour que sa maistresse luy portoit, et, quand ce seroit son plaisir, qu'elle voudroit bien estre une nuict avec luy en son logis. Ce que entendant, Philène se resjouit grandement, et dit à la chambrière : « Retournez vous en, la belle fille, et me recommandez bien à vostre maistresse, en luy disant de ma part qu'elle m'attende ce soir, puis que son mary n'est pas au logis. » Cependant Emerentiane fit faire quelque nombre de fagots de piquantes espines, et les mit souz le lict où elle couchoit, attendant tousjours que le mignon vint. La nuict venue, Philène print son espée et s'en alla au logis de son ennemie, et, ayant donné le mot du guet, luy fut incontinent ouvert. Et après qu'ils eurent devisé quelque peu ensemble, et soupé magnifiquement, se retirèrent en la chambre pour reposer.

Or Philène ne fut pas à grand peine despouillé pour s'en aller coucher, que le seigneur Lambert (le mary) arriva. Ce que entendant la dame, fit semblant d'en estre grandement faschée, et ne sçachant lieu où cacher le mignon, le pria de se retirer souz le lict. Philène voyant le danger où il estoit, et la femme pareillement, sans prendre aucun vestement, mais seulement avec la chemise, s'en fuit souz le lict, où il se piqua si asprement, qu'il n'y avoit partie en son corps, commençant depuis les pieds jusques à la teste, d'où le sang ne sortist. Et tant plus il se vouloit de-

fendre en ce lieu obscur, tant plus il se piquoit ; et n'osoit crier, de peur que le seigneur Lambert, l'entendant, ne le tuast. Je vous laisse à penser en quel estat se trouvoit le pauvre malheureux, lequel peu s'en falut qu'il ne restast sans queue, tout ainsi il avoit perdu la parole. Le jour venu, et le mary party du logis, le pauvre escolier se revestit le mieux qu'il peut, et s'en retourna ainsi tout saigneux au logis, ayant grande crainte de mourir ; mais, estant diligemment pancé par les medecins, il revint et recouvra en bref sa première santé.

Bien tost après, Philène commença à poursuivre de rechef ses amours vers les deux autres, c'est à scavoir Panthemie et Simphorosie, et fit tant qu'il trouva la commodité de parler un soir à Panthemie, à laquelle il raconta ses ennuis et continuels tourmens, en la priant d'avoir pitié de luy. La fine et prudente Panthemie, faignant d'avoir pitié de luy, s'excusoit de n'avoir pas le moyen de le pouvoir contenter ; mais à la fin, vaincue par ses douces prières et merveilleux souspirs, le fit venir en sa maison ; et estant desjà despouillé pour s'en aller coucher avec la dame, elle luy commanda qu'il entrast en un petit cabinet où elle tenoit ses eaux de senteurs et parfums, et qu'il se parfumast bien devant que de se coucher. Le jeune lourdaud, ne se doutant aucunement de la ruse de ceste mauvaise femme, entra dedans le cabinet, et ayant mis le pied sur une table qui estoit seulement le moins du monde attachée au plancher, il vint à tomber si grand coup dedans un magasin où les marchands tenoient le cotton et la laine, qu'il se cuida rompre

le col et les jambes ; toutefois la fortune voulut qu'il ne se fist aucun mal en tombant. Se trouvant donc, ce pauvre escollier, en ce lieu obscur, commença à chercher quelques huis ou eschelles pour s'oster de là ; et ne pouvant trouver chose à son gré, il maudissoit l'heure et le point qu'il avoit jamais cogneu Panthemie. L'aube du jour venue, le pauvre mal avisé apperçeut en une partie du magasin quelques fentes en la muraille qui rendoyent quelque peu de clarté, à cause qu'elles estoyent desjà anciennes et couvertes de mousse, tellement qu'il commença d'une merveilleuse force à arracher les pierres par le costé mesmes où la muraille estoit plus foible, et tant arracha, qu'il y fit un pertuis si grand qu'il en sortit, et se trouvant en un endroit qui estoit assez près de la grand rue, ainsi deschaussé et en chemise, s'en alla vers son logis sans estre cogneu de personne.

A peu de temps de là, ayant Simphorosie entendu les trousses que les autres dames avoyent donné à Philène, tascha de luy donner la troisesme, qui ne fut pas moindre que les autres deux ; et pour ce faire, elle commença à la longue de luy donner des œillades quand elle le voyoit, luy donnant à cognoistre qu'elle estoit en grand tourment pour l'amour de luy. Le bon compagnon, ayant desjà mis en oubly les fortunes passées, commença de se pourmener devant la maison en faisant le passionné. Alors Simphorosie, cognoissant qu'il estoit desjà assez embrasé de son amour, luy envoya une lettre par laquelle elle luy faisoit entendre que sa beauté et bonne grace l'avoient si fort liée et enchainée, qu'elle

ne trouvoit repos ne jour ne nuit; au moyen de quoy elle desiroit bien, si c'estoit son plaisir, de parler un peu à luy. Philène, ayant prins la lettre et veu le contenu d'icelle, et ne considérant pas la trousse qu'elle luy preparoit, ne se souvenant plus pareillement des injures passées, se trouva plus joyeux et consolé que jamais; tellement qu'il print sa plume et du papier, et luy respondit que si elle souffroit pour luy tourment, que c'estoit bien le contre-change, par ce qu'il l'aymoit plus qu'il n'estoit aimé d'elle, et à toutes heures que bon luy sembleroit, il estoit à son commandement et service. » La réponse et l'opportunité trouvée, Simphorosie le fit venir en sa maison, et après plusieurs faux sous-pirs luy dit : « Mon amy Philène, je ne cognois en ce monde autre que vous qui m'eut reduitte en ce passage où je suis maintenant, par ce que vostre beauté, vostre bonne grace et vostre parler tant gracieux m'ont si fort embrasé le cœur, que je m'en sens brusler comme bois sec. » Ce que entendant monsieur l'escollier, tenoit pour certain qu'elle se consommoit pour l'amour de luy. Estant donc ainsi ce pauvre compagnon en ces doux et plaisans propos avec Simphorosie, le temps s'approchoit de s'aller reposer et coucher avec la dame, laquelle luy va dire : « Mon doux amy, devant que nous ayllons au lict, il vault mieux faire un peu de colation » ; et l'ayant prins par la main, le mena en un petit cabinet assez près de là, où il y avoit une table appareillée avec confitures excellentes et vins exquis. Or cette bonne dame avoit mis quelque composition en ce vin pour faire dormir le gallant jusques à

certain temps. Philène, sans y penser en mal, print la tasse et l'emplit de ce vin, qu'il beut jusques à la dernière goutte. Les esprits resveillez avec ceste colation, après s'estre fort bien parfumé et lavé en eaux de senteurs, s'en alla coucher. N'arresta guères que ceste liqueur commença à faire son operation, et le mignon s'endormit si pesamment, que le grand bruit des plus grosses artilleries de ce monde ne l'auroit pas reveillé. Alors Simphorosie, voyant qu'il en avoit, et que le breuvage faisoit son operation, se partit et appela une sienne servante puissante et disposte, qui sçavoit bien tout ce mistère. Puis toutes deux prindrent ce mignon par les pieds et par les mains, et ayant ouvert l'huis tout doucement, le mirent au milieu de la rue, à un bon get de pierre de la maison, et fut ainsi toute la nuit. Mais quand ce vint sur l'aube du jour, ou une heure devant, le breuvage perdit sa vertu, et le pauvre miserable se vint à esveiller, et pensant estre couché avec la dame, se trouva tout deschaussé et en chemise, et plus mort que vif du froid qu'il avoit enduré, ayant couché sur la terre nud. Le pauvre malheureux ne se pouvoit quasi ayder des bras et des jambes, et à grand'peine se pouvoit il soustenir sur les pieds; toutesfois il fit tant en se trainant et desgourdissant, qu'il se sauva en son logis sans estre veu de personne, et se fit traiter le mieux qu'il peut pour recouvrer sa santé. Et si n'eust esté la jeunesse qui l'ayda en cela, les nerfs lui fussent retiré. Finalement, estant retourné en sa première santé et en l'estat où il estoit au paravant, retint tousjours en son cœur les injures passées, et sans se mon-

trer aucunement courroussé et leur porter aucune haine, fit semblant qu'il estoit plus amoureux de toutes trois qu'il ne fut jamais, et faisoit maintenant l'amour à l'une et tantost à l'autre.

Ce pendant elles, qui ne se doutoyent pas du mauvais vouloir qu'il avoit contre elles, luy mon-
troient bon visage, comme à un vray amoureux, mais elles en prenoient leur pasetemps. Le jeune homme, qui estoit quelque peu despit-
teux, eut souventefois fantasie de faire un tour de sa main et les marquer au visage; mais, comme sage, considéra la condition des dames, et que ce luy seroit grande honte à frapper trois femmelles, et de fait il s'en abstint. Et pensant quel moyen il devoit tenir pour se venger, il estoit en grande perplexité. Bientost après, il advint que l'escolier s'imagina de faire chose par laquelle il pourroit facilement contenter son desir; et tout ainsi qu'il eut pensé, la fortune aussi luy fut favorable.

Il avoit prins à louage en la ville de Boulogne un fort beau palais, qui estoit garny d'une sale spatieuse et chambres commodés. Il delibera de faire un magnifique et honorable festin et inviter beaucoup de dames, entre lesquelles ces trois devoient estre les premières invitées; ce qui fut fait. Et quand le jour du festin fut venu, ces trois dames, qui ne furent guères sages pour lors, s'y en allèrent sans penser plus outre. Or, afin de faire un peu rafraichir les dames et leur donner la colation, en attendant le soupper, le bon galand alla prendre ces trois amoureuses par la main et les mena gracieusement en la chambre, pour les faire un peu ra-

fraichir. Estans venues ces trois malavisées dames en la chambre de l'escolier, ferma estroictement l'huis de la chambre, et s'en alla vers elles et leur dit :

« Or sus, meschantes et malheureuses que vous estes, voicy le temps que je me vengeray de vous et vous feray porter la penitence du tort que m'avez faict pour mon trop grand amour. » Les dames, oyans ces rigoureuses parolles, demeurèrent plus mortes que vives, et commencèrent à se repentir de l'avoir jamais offensé; outre cela, elles se maudissoient soy-mesmes de s'estre trop fiées en iceluy qu'elles devoient hair. L'escolier, d'un visage farouche et colère, leur commanda que souz peine de la vie, elles se despouillassent toutes trois nues; ce qu'entendans, ces bonnes deesses commencèrent à s'entreregarder l'une l'autre en pleurant, et le priant, non point pour l'amour d'elles, mais par sa courtoisie et naturelle humanité, que leur honneur fust gardé surtout. Le galand, qui se rejouissoit en luy mesmes, leur fut courtois en cela; vray est qu'il ne voulut pas qu'elles demeurassent vestues en sa presence. Les dames, se jettans au pieds de l'escolier, pleuroient amerement en le priant qu'il deust avoir pitié d'elles; et qu'il ne fust point cause d'un si grand scandale. Mais luy, qui avoit desjà un cœur de diamant, leur dit que cela n'estoit pas digne de reproche, mais plustost de vengeance. S'estans ces femmes despouillées et demeurées nues comme elles nasquirent, estoient aussi belles nues que vestues, tellement que le jeune escolier, en les contemplant depuis les

pieds jusques à la teste, et les voyant si belles et si delicates, que leur blancheur surpassoit la neige, commença d'en avoir pitié; mais reduisant en sa memoire les injures passées et le danger de mort où il avoit esté, osta toute pitié, et demeura en sa dure et obstinée deliberation. Outre plus, ce bon galand print tous leurs vestemens et autres accoustremens qu'elles portoient, et les mit dedans un petit cabinet, et avec parolles assez rudes leur commanda qu'elles se couchassent toutes trois dans un lict. Les femmes, toutes espouvantées, commencèrent à dire en elles mesmes : « Helas ! pauvres insensées que nous sommes, que diront noz maryz, que diront noz parens, quand on sçaura que nous aurons esté trouvées nues et miserablement tuées en ce lict ? Mieux nous eust valu estre mortes au berceau, que d'estre ainsi surprises en tel scandale ! »

L'escolier, les voyant couchées l'une près de l'autre, comme mary et femme, print un linceul fort blanc, et non pas trop delié, de peur qu'on ne peust regarder la chair et qu'elles fussent cognues, puis les couvrit depuis les piedz jusques à la teste, et les ayant fort bien closes en la chambre, s'en alla trouver leurs maris, qui dançoient en la sale; et le bal finy, il les mena en la chambre où les trois femmes estoient couchées dedans le lict et leur dict : « Messieurs, je vous ay menez en ce lieu icy pour vous donner un peu de passetemps, et pour vous monstrier la plus belle chose que vous vites oncques. » Alors s'estant approché du lit, et tenant une torche en sa main, commença à hausser légèrement le linceul par les pieds et le renverser, en

descouvrant ces dames jusques aux genoux. Vous eussiez veu alors les mariz contempler leurs blanches jambes avec leurs pieds bien formez. Cela fait, il les descouvrit jusques à l'estomac, et leur monstra les jambes plus blanches qu'albastre, qui sembloient quasi deux colonnes de fin marbre avec un corps rond autant bien proportionné que rien plus. Il leur monstra conséquemment, en les descouvrant un peu davantage, leur estomac un peu relevé, avec deux tetins ronds, fermes et tant mignons, qu'ils auroient contrainst le grand dieu Jupiter à les embrasser et baiser. Dont les mariz en prenoient autant de passetemps et contentement qu'on sçauroit imaginer. Je vous laisse penser en quel estat devoient estre ces pauvres dames, oyans leurs mariz se moquer d'elles. Ce pendant elles se tenoient quoy et n'osoient pas seulement tousir de peur d'estre cognues. Les mariz pressoient l'escollier de leur descouvrir le visage; mais luy, plus prudent au mal d'autrui qu'au sien, n'y voulut jamais consentir. Non content de ce, le jeune escollier prit tous leurs aoustremens et les monstra à leurs mariz, lesquels en furent tous estonnez en les voyant, et en les contemplant par grandes merveilles disoient en eux-mêmes : « N'est ce pas icy la robbe que je fiz faire une fois à ma femme? N'est ce pas la coiffe que je luy achetay? N'est ce pas le pendant qu'elle porte à son col? Ne sont-ce pas là les anneaux qu'elle portoit en ses doigtz? » Estans issus de la chambre, de peur de troubler la feste, ils ne se partirent point, mais demeurèrent à soupper. Le bon escolier, qui avoit desjà entendu que le soup-

per estoit cuit, et que le sage maistre d'hostel avoit tout faict appareiller, donna ordre que chacun s'assit à table. Et ce pendant que chacun remuoit les machoires, il retourna en la chambre où les trois dames estoient couchées, et les ayant descouvertes, leur dit : « Bon jour, mes dames, avez vous point entendu voz mariz ? Ils sont icy près et vous attendent d'un grand desir. Que demeurez vous faire ? Sus, levez vous, dormeuses, ne baillez plus, ne vous frottez plus les yeux, prenez voz accoustremens et vous les vestez sans plus attendre, car il est tantost temps d'aller en la sale, où les autres dames vous attendent. » Voila comment il se railloit d'elles, en les entretenans de tels propos. Les pauvres desolées, craignant que leur cas n'eust quelque piteuse issue, plouroient en se desesperant de leur salut ; ainsi troublées et desconfortées, se levèrent, attendans plus la mort qu'autre chose. Et se tournans vers l'escolier, luy dirent : « Seigneur Philène, vous estes fort bien vengé de nous ; il ne reste plus sinon que vous preniez vostre trenchante espée et que vous nous ostiez la vie, laquelle nous est plus ennuyeuse que plaisante ; et si vous ne nous voulez faire ceste grace, laissez nous aller pour le moins à noz maisons sans estre cogneues, afin que nostre honneur soit sauvé. » Alors Philène, estimant avoir assez bien joué son personnage, leur bailla leurs accoustremens, et si tost qu'elles furent vestues les envoya hors du logis par un petit huis seccrait, sans estre cogneues de personne quelconque, et s'en retournèrent à leurs maisons. Si tost que elles eurent despouillé leurs

beaux accoustremens , elles les mirent fort bien en leurs coffres , et se mirent finement à travailler sans s'aller coucher.

Le souper finy, les mariz remercièrent l'escolier du bon recueil qu'il leur avoit fait, aussi du passetemps qu'ils avoient eu en voiant les beaux corps qui en beauté passaient le soleil ; et aians prins congé de luy, se partirent et se retirèrent chacun à son logis. Estans de retour à leurs maisons, ils trouvèrent leurs femmes qui cousoient près du feu en leurs chambres ; et pour-
autant que les habits, les aneaux et bagues qu'ils avoient veu en la chambre de l'escolier leurs donnoient quelque soupçon, chacun d'eux demande à sa femme où elle avoit esté ce soir là, et où estoient leurs accoustremens. Icelles, asseurées en leur fait, respondirent fort bien qu'elles ne s'estoient point parties du logis de tout le soir, et ayans pris les clefs des coffres, leur monstrèrent les habitz, anneaux et autres choses que leurs maris leur avoient fait faire. Ce que voians les mariz, et ne sçachans que dire, ostèrent tout le soupçon qu'ils pouvoient avoir conceu contre elles, en leur racontant de point en point tout ce qu'il leur estoit advenu en celle nuit. Les femmes, entendans ces propos, firent semblant de n'en sçavoir aucune chose, et après avoir ris quelque peu ensemble, se despouillèrent et s'en allèrent coucher. Bien tost après Philène rencontra souventefois par les rues les damoiselles et leur dit : « Qui est celle d'entre vous qui eut la plus belle crainte ou qui fut la plus mal traictée ? » Mais elles baissoient la teste et passaient outre sans dire mot. En ceste ma-

nière l'escolier se vengea du mieux qu'il peut des troupes qu'on luy avoit donné sans coups ruer.

La nouvelle du Moulin racontée, la dame estima, et toutes les damoiselles, que la vengeance faite par l'escolier contre les trois dames fut non moins déplaisante que deshonneste; mais quand elles vindrent à considerer l'aspre punition que souffrit le pauvre escolier entre les espines, et le grand danger où il avoit esté en tombant dedans le magasin, et le grand froid qu'il endura en se trouvant au milieu de la rue tout en chemise, arrestèrent que la vengeance estoit très juste.

Mais, puisque Fleurdiane s'estoit deschargée de raconter sa fable, Madame luy enchargea de dire à tout le moins son enigme, qui fust correspondant à la matière de l'escolier. Icelle, pour obéir au commandement de Madame, dit :

« Combien que l'enigme que je vous raconteray ne soit pas de grieve et ennuyeuse vengeance, comme a esté la fable racontée par l'ingenieux seigneur Antoine, si est ce qu'elle s'adresse à tous jeunes gens studieux » ; et sans plus retarder et attendre autre responce, proposa ainsi son enigme, se tournant vers la noble assistance.

ENIGME.

Un vif a si bien faict par sa subtilité,
 Que des corps de deux morts un vif a fait naistre,
 Qui, chaut, ardent, léger, prompt, gaillard et adextre,
 Donne à un autre mort force et vivacité.

Ce mort qui par ce vif se void resuscité,
 Baise et rebaise tant une autre mort son maistre

*Qu'eschauffant sa froideur, peu à peu le fait croistre,
Luy donnant mouvement, vie et dextérité.*

*Adoncques ce dernier, se sentant plein de vie,
Se fait veoir en maints lieux, et un chacun convie
Faire cela qu'il doit, en l'aidant plus qu'assez,*

*De façon que plusieurs, pleins de crainte et d'audace,
Courans decà, delà, et d'une en autre place,
Se mettent à fouiller au sein des trespasés.*

Le subtil enigme de Fleurdiane fut interprété en diverses manières, et n'y eut aucun qui touchast jamais au but. Et la compagnie voyant que Fleurdiane branloit la teste, voilà le Bembe qui va dire en se souzriant : « Ma damoiselle Fleurdiane, il me semble simplesse grande de perdre le temps en cecy. Dictes ce qu'il vous plaist, car nous nous contenterons de vostre dire. — Puisqu'il plaist à ceste notable compagnie, respondit Fleurdiane, que je interprete mon dire, je le feray très-volontiers; non pas que je sois suffisante de ce faire, mais pour satisfaire à tous vous autres, auxquels je suis tenue pour beaucoup de raisons. Mon enigme ne signifie autre chose, sinon un homme qui se lève de grand matin, lequel, par sa subtilité, fait naistre un vif, qui est le feu, des corps de deux morts, assavoir de la pierre et du fusil, et donne vie à un autre mort, qui est l'amorse, laquelle baise tant un autre mort, qui est la chandelle, qu'elle luy donne vie. Adonc ceste chandelle allumée se monstre, conviant un chacun faire son devoir; tellement que plusieurs, courans cà et là,

se mettent à fouiller au sein des trespassez, qui sont les livres.»

L'exposition du très-subtil enigme raconté d'un grand esprit par la discrète Fleurdiane pleut grandement à tous. Mais pour autant que la nuit s'approchoit, Madame ordonna qu'Alienor commençast sa fable; ce qu'elle fit d'une contenance joyeuse et assurée, et en commençant ainsi :

FABLE III.

*Charles de Rimini, estant amoureux de Theodosie
sans estre aymé d'elle, à cause qu'elle avoit
promis sa virginité à Dieu, et Charles cui-
dans l'embrasser par force, en lieu d'elle
il embrasse des pots, des chauderons,
broches et autres ustensiles de cui-
sine; et estant ainsi barbouillé
de noir, fut fort bien battu
par ses serviteurs.*

Ceste fable ingenieusement racontée par le Molin, mes très-chères dames, m'a distraict de raconter celle que j'avois déterminé de dire, et vous en veux raconter une autre, qui ne donnera pas moins de plaisir aux dames que la sienne a faict aux hommes; et d'autant plus que la sienne a esté longue et impertinente, tant plus la mienne sera briefve et honneste.

Je vous dy doncques, mes très-chères dames,

que Charles de Rimini (comme je pense que sçavez) fut homme contentieux, mespriseur de Dieu, blasphémateur des saints, meurtrier, bestial et addonné à toutes espèces de luxure desbordée. Bref, sa meschanceté fut si grande, et tels estoient ses vices, qu'il n'avoit pas son pareil. Iceluy estant jeune, dispos et mettable, fut grandement amoureux d'une jeune fille d'une pauvre femme vefve, laquelle, nonobstant qu'elle fut en nécessité avecques sa fille, si estoit elle de telle condition qu'elle se seroit laissé mourir plustost de faim que de consentir que la fille fist mal.

Or, la jeune fille, qui s'appeloit Theodosie, outre sa beauté et bonne grâce, estoit si honeste et si bien douée de bonnes mœurs et de pensées aagées, ayant surtout en recommandation le service divin, qu'elle desprisoit en son cœur toutes choses temporelles. Charles, estant de son costé embrasé d'un amour lascif, la solcitoit de jour en jour, et le jour qu'il ne la pouvoit veoir, il se sentoit mourir. Souventefois il essaya par douces paroles, dons et ambassades, de la reduire à son plaisir; mais tout cela estoit en vain, parce qu'elle, comme fille prudente et sage, refusoit tout, priant Dieu continuellement de la distraire de telles deshonestes pensées. Ne pouvant plus ce jeune homme faire resistance à l'ardant amour ou bestiale fureur, estant fort desplaisant d'estre refusé de celle qu'il aymoit plus que sa vie propre, delibera, quoy qu'il en advint, de la ravir, et contenter son desordonné appetit. Toutesfois il craignoit de faire quelque tumulte, de peur que le peuple, qui ne l'aymoit guères, ne le tuast.

Finalemēt, estant vaincu de son vouloir ef-

frené, et devenu comme un chien enragé, conclud et arresta de la ravir avec deux serviteurs hardiz qu'il menoit avec soy, tellement qu'un jour, sur l'obscur du soir, prit ses armes et s'en alla, avec ses deux rustres, au logis de la jeune fille, et trouva l'huys ouvert; mais, devant que d'entrer, il commanda à ses serviteurs qu'ils fissent bon guet, et que sur peine de la vie ils ne laissassent entrer homme vivant, ny saillir du logis, jusques à tant qu'il fust de retour vers eux. Les serviteurs, qui ne demandoient autre chose que de complaire à leur maistre, respondirent qu'ils feroient tout ce qu'il leur seroit enchargé. Ayant Theodosie apperceu la venue de Charles, je ne sçay pas par quel moyen, s'en alla enclorre incontinent toute seule en une pauvre cuisine. Estant Charles monté par les degrez de ce petit logis, trouva la mère, qui, sans aucun soupçon d'estre ainsi assaillie, s'estoit mise à filer, et luy demanda incontinent où estoit sa fille, de luy tant désirée et aymée.

Si tost que la bonne femme eut apperceu ce jeune rustre, plustost armé à mal faire qu'à bien faire, ne sceut qu'elle devint, estant pasle par le visage comme une personne morte, et fut quasi sur le point de vouloir crier; mais considerant qu'elle ne feroit rien pour cela, delibera de se taire et mettre son honneur entre les mains de Dieu, en qui elle se fioit grandement. Et ayant prins un peu de hardiesse, tourna le visage contre Charles, et luy dict : « Charles, je ne sçay de quel courage et de quelle arrogance tu es venu icy contaminer l'esprit de celle qui desire vivre honestement. Si tu es venu à bonne intention,

Dieu, qui remunère tout, te vueille donner tout juste et honneste contentement; autrement jà à Dieu ne plaise, tu ferois un grand mal de vouloir poursuivre en grand vitupère ce que tu n'auras jamais. Oste doncques ce vouloir desordonné que tu as, et ne cherche point d'oster à ma fille ce qui n'est pas en ta puissance de luy rendre, c'est à sçavoir l'honneur de son corps. Et tant plus tu es amoureux d'elle, d'autant plus elle te porte haine, estant du tout addonnée à la virginité. » Charles, oyant les piteuses parolles de la bonne femme, se troubla grandement; si ne laissa il pas de poursuivre sa malheureuse deliberation, et comme fol et enragé se mit à la chercher par tous les cōings du logis; et ne la trouvant pas, s'en alla tout droit vers la petite cuisine, et la trouvant close, pensa (comme il estoit vray) qu'elle estoit dedans; et regardant par une fente de l'huis, apperceut Theodosie qui estoit en oraison, et, avec douces parolles, la commença à prier qu'elle luy ouvrist l'huys, en luy disant tels propos : « Theodosie, m'amie et lumière de mes yeux, sçaches que je ne suis point venu icy pour violer ton honneur, que j'ayme plus que moymesmes, et le repute pour mien, mais pour t'avoir en mariage, pourveu qu'il te soit agreable, et à ta mère pareillement. Et de ma part, je voudrois moymesmes faire la justice de celuy qui te voudroit oster ton honneur. »

Theodosie, qui attentivement escoutoit les parolles de Charles, luy respondit sur le champ tels propos : « Charles, deporte toy de ton meschant vouloir, par ce que tu ne m'épouseras jamais, à cause que j'ay offert et dedié ma virginité à celuy

qui gouverne tout. Et combien que contre mon gré tu vinsses à souiller mon corps par ta force, si ne pourrois tu jamais contaminer mon esprit, que j'ay donné à mon Créateur dès ma naissance. Dieu t'a donné le liberal arbitre, affin que tu cogneusses le bien et le mal, et que tu fisses ce qu'il te seroit plus agreable. Fay donc bien, et tu sera appelé vertueux, en laissant le contraire, qui est nommé vitieux. » Charles, voyant que ses flatteries ne luy servoient de rien et qu'elle le refusoit tout à plat, ne pouvant plus faire resistance à l'ardeur qui luy brusloit le cœur, comme jeune homme plus furieux que jamais, laissant toutes paroles arriere, commença à user de force, tellement qu'il ouvrit l'huys, qui n'estoit pas des plus forts et seurs.

Estant Charles entré en la petite cuisine, et voyant la jeune pucelle pleine de grace et de beauté nompareille, fut embrasé plus furieusement de son amour, et pensa alors d'accomplir son desordonné appetit, et se jecta sur elle, tout ainsi qu'un levrier affamé sur un pauvre lièvre. Mais la pauvre Theodosie, ayant ses blonds cheveux expandus sur ses espauls, estant tenue estroittement par le col, devint pasle et foible qu'elle ne se pouvoit plus quasi remuer; tellement qu'elle dressa son esprit au ciel, en demandant secours à Dieu. A peine estoit finie la devoute oraison, que Theodosie disparut, et Dieu esblouit si fort la lumière de l'entendement de Charles, qu'il ne cognoissoit plus rien; car en lieu de toucher la pucelle, et l'embrasser et baiser, il n'empoignoit et n'embrassoit et ne baisoit autre chose que pots, broches et chauderons,

et autres ustensiles qui estoient en la cuisine. Après que Charles eut contenté son desordonné appetit, s'en alla aussi embrasser les chaudières, tout ainsi que les membres de Theodosie. En ce faisant, il se noircit si bien le visage et les mains, qu'il ne sembloit pas Charles, mais plustost le diable. Cela faict, pensant avoir bien contenté son vouloir, et qu'il estoit temps de se retirer, se devala ainsi taint par les degrez. Mais les deux serviteurs qui faisoient le guet à la porte affin que personne ne se partist ou entrast, le voyant ainsi contrefaict, et d'un visage si horrible qu'il ressembloit plus à une beste qu'à une créature humaine, estimans que ce fust le diable ou quelque fantasma, se voulurent mettre à fuir. Mais ayans prins un peu de courage contre luy, en le voyant si laid et sale par le visage, commencèrent à le charger rudement de coups de baston et de poingt qui sembloient quasi de fer; tellement qu'ils luy rompirent le visage et les espaulles, et ne luy laissèrent poil sur la teste qui ne fust arraché. Non contens de ce, le jectèrent en terre, en luy deschirant ses vestemens, et en le foulant si bien de coups de pieds, qu'il ne peut jamais ouvrir la bouche et entendre pourquoy ils le battoient si asprement. Toutesfois il fit tant, à la fin, qu'il eschappa de leurs mains et s'enfuit, pensant tousjours les avoir à ses talons.

Estant donc Charles si bien testonné sans peigne, ayant les yeux tous enflez et meurdis, s'en courut vers la place, criant et se plaignant de ses serviteurs, qui l'avoient si bien accoustre. Le guet de la place, oyant les plaintes de Charles, s'en alla au devant de luy, et en le

voyant si laid et desfiguré pensa que ce fust quelque fol ; et n'estant recogneu de personne pour Charles, chacun se commença à moquer de luy et crier : « Sus, sus, frappe, frappe ; c'est un fol. » Puis aucuns le pousoient, les autres luy crachoient au visage, encores y en avoit il qui luy jectoient de la poussière et de la fange aux yeux, et le tindrent ainsi longue espace de temps, jusques à ce que les nouvelles en vindrent aux aureilles du prevost, lequel (regardant par la fenestre qui respondoit sur la place) demanda la cause d'un si grand tumulte. L'un des sergens du guet respondit que c'estoit un fol qui avoit esmeu tout cela. Ce qu'entendant le prevost, commanda qu'on le menast par devant luy, pieds et poings liez ; ce que fut fait.

Or Charles, qui auparavant estoit redouté d'un chacun, se voyant ainsi lié, moqué et si rudement traicté, ne sçachant d'estre incogneu, s'émervella grandement et tomba en si grande rage, qu'il rompit quasi le cordeau qui le tenoit lié. Estant ainsi Charles conduit devant le prevost, fut incontinent recogneu, et ne peut imaginer autre chose sinon que cest ordure procedoit pour raison de Theodosie, laquelle il ayroit grandement, comme il avoit peu entendre ; tellement qu'il le commença à caresser et appaiser, luy promettant de punir ceux qui estoient cause de tel outrage. Charles, qui ne pensoit pas être noir comme un Ethiopien, estoit tout estonné ; mais connoissant à la fin d'estre ainsi souillé, qu'il ne sembloit pas estre homme, mais plustost une beste brute, pensa en luy mesme ce que le prevost avoit desjà imaginé, et, montant en colère, fit

serment de se venger d'un tel outrage, si le pre-vost ne luy en faisoit la raison, lequel, le matin ensuivant, envoya querir Theodosie, estimant que elle avoit faict cela par art magique. Mais elle, qui fut sage et discrète, considerant le grand danger qui en pouvoit advenir, s'en fuit en un monastère de saintes religieuses, où elle demeura secrettement, servant Dieu devotement tout le temps de sa vie.

Depuis, Charles fut envoyé à un siège de quelque ville, où, voulant faire plus grandes bravades que son pouvoir ne portoit, fut pris comme le rat à la trappe; car en voulant escheler la muraille de la ville pour planter l'enseigne du pape sur les creneaux, fut frappé d'une grosse pierre, qui le froissa d'une telle sorte, qu'à grand peine eut il le loisir de dire *mea culpa*. Voilà comment le malheureux Charles finit miserablement sa vie comme il avoit fort bien mérité, sans recueillir le fruit de son amour.

Desjà la belle Alienor estoit arrivée à la conclusion de sa fable, assez brièvement racontée, quand les honestes dames commencèrent à rire de la sottise de Charles, lequel cuydant embrasser sa bien aimée Theodosie, baisoit et embrassoit les chauderons, poiles et broches; encores non moins se mocquèrent des coups et assaux que luy baillèrent ses serviteurs mesmes et les gens du guet. Mais après avoir quelque peu ris, Alienor, sans autre commandement, commença ainsi son enigme :

ÉNIGME.

Je nasquis fort longtemps avant que j'eusse essence,
 Et depuis on m'a veue en maintz accoustremens.
 A mon occasion mes malheureux parens
 Ont souffert maints travaux et mainte griève offence.

Tous mes membres perclus, foibles et sans puissance,
 Ont esté affligez de si cruels tourmens,
 Que je ne puis penser qu'onc pauvres patiens
 Ayent jamais souffert en telle patience.

Je ne suis pas viande, et cuitte j'ay esté;
 Sans moy un grand festin ne peust estre apresté,
 Pource qu'il faut tousjours que sois première à table.

Je ne mange rien, et toutesfois il faut
 Que je taste de tout, soit tiède, froid ou chaud,
 Tant j'ayme me monstrier envers tous serviable.

Ce docte et subtil enigme fut grandement loué d'un chacun; mais parce que nul ne se trouva qui peut entendre le sujet, elle fut priée d'en donner la résolution. Alors, en se souzriant, elle dit : « Il n'est pas convenable que une femme de si peu d'esprit comme moy enseigne à vous autres, qui estes beaucoup plus experimentez que moy. Mais puis que vostre parole m'est un special commandement, je vous diray mon advis. Mon enigme ne signifie autre chose sinon la belle et blanche serviette, qui nasquit fort long temps avant qu'elle fust serviette, ayant esté veue lin en la lessive, et se montre serviable

Straparole. 1.

9

envers tous. » L'interpretation de cet enigme pleut grandement à tous, dont elle en receut grandes louanges.

Ce pendant, Madame ayant esté advertie que Loyse, qui venoit en son rang pour deviser, avoit mal à la teste, se tourna vers le Trevisan, et luy dict : « Or sus, seigneur Benoist, jacoit que nous autres dames devons raconter, si est ce que je vous voudrois bien supplier de faire pour ce soir l'office de Loyse, à cause qu'elle se treuve mal disposée de la teste. En ce faisant, je vous donne ample matière et champ spacieux de dire tout ce qui vous semblera plus agreable. »

Alors le seigneur Benoist respondit : « Madame, combien que je ne sois pas trop bien versé en telles matières, toutefois, puisque vostre vouloir m'est commandement, je tascheray à vous contenter, en vous priant tous vous autres que vous m'ayez pour excusé si vous ne demeurez satisfaits comme est vostre desir et mon vouloir. » Ayant donc fait une grande reverence, commence ainsi sa fable :

FABLE IV.

*Le diable, entendant que les mariz se plaignoient
de leurs femmes, espousa Silvie, et print
pour compère Gasparin Boncy; et ne
pouvant plus durer avec sa femme,
entra au corps du duc de Melphe,
puis son compère Gasparin
l'en jetta hors.*

La legereté et peu d'entendement qui se trouve pour le jourd'huy en la plus-part des femmes (je parle de celles qui, sans aucune consideration, se laissent aveugler les yeux et l'entendement, taschant d'accomplir leurs desirs effrenez) me donne occasion de raconter à la noble assistance une fable non point par cy devant entendue. Et jacoit que vous la trouviez assez briefve et mal façonnée, si est ce qu'elle donnera à vous autres femmes quelque instruction, comme j'espère, de n'estre point si facheuses doresnavant à vos maris comme vous avez esté jusques à present. Et si je vous semble un peu trop piquant, ne m'en accusez point, car je suis humble serviteur de toutes vous autres; mais adressez vous à Madame, qui m'a lasché la bride de pouvoir raconter (comme vous avez aussi entendu) ce qui me sera plus agreable.

Il y a donc assez long temps, gracieuses dames, que le diable, ayant esté abreuvé des

grosses noises et questions que faisoient journellement les mariz contre leurs femmes, delibera de se marier. Et pour ce faire, il print la forme d'un beau jeune fils et de bonne grace, garny de deniers et possessions, et se fit nommer Pancrace Stornel. Estant desja semé le bruit d'iceluy par toute la ville, beaucoup de courratiers le vindrent trouver, luy presentant en mariage de fort belles femmes, avec gros deniers; et entre autres luy fut présenté une fort belle et honeste damoiselle, nommée Silvie Balastre, laquelle estant en la grace du diable, la print pour sa bien aimée espousée.

On ne pourroit estimer les manifiques nopces, avec les triomphes, parens tant d'un costé que d'autre qui furent invitez à ce festin. Le jour des espousailles venu, il print pour son compère de l'anneau Gasparin Boncy, et, les pompes des nopces finies, il mena sa chère espouse en sa maison. Peu de jours après, le diable luy dit : « Escoutez, ma femme Silvie, que j'ayme plus que moymesme, vous pouvez assez facilement cognoistre de quelle affection je vous aime, comme vous en avez peu faire l'experience en beaucoup de manières. Puis qu'ainsi est doncques, vous me ferez une grace, qui sera facile à vous et à moy aggreable. La grace que je veux de vous est que vous me demandiez à present ce que vous pouvez imaginer, soit de vestement, comme perles, bagues, et autres choses qui appartiennent aux femmes, car j'ay deliberé (pour l'amour que je vous porte) de vous contenter de tout ce que vous me demanderez, voire valust-il un royaume, souz ceste condition, que pour

l'advenir vous ne me molesterez plus pour telle occasion, mais que tout cela vous suffise pour tout le temps de vostre vie; et donnez vous bien garde de m'en demander plus, car vous n'aurez jamais autre chose de moy. » Silvie, ayant demandé temps de respondre à cela, s'en alla trouver sa mère, qui s'appelloit Anastasie, laquelle, estant desja assez aagée, estoit pareillement bien fine et rusée, et luy raconta tout ce que le mary luy avoit dit, en luy demandant conseil sur cela. La mère, qui sçavoit fort bien jouer son personnage en telles matières, ayant entendu sa demande, print la plume et du papier, et commença à escrire tout ce qu'une langue n'eust peu raconter en deux jours, puis dit à sa fille : « Tien, retourne t'en à ta maison, et dy à ton mary qu'il te fournisse de tout ce qui est escript en ce papier; en ce faisant, tu seras contente de luy. »

Silvie, s'estant partye d'avec la mère, s'en alla vers son logis, où elle se presenta devant son mary, et luy requist tout ce qui estoit contenu en son memoire. Pancrace, ayant leu et diligemment consideré le contenu de sa demande, luy dit tels propos : « Sçavez vous bien qu'il y a, m'amie Silvie ? regardez bien qu'il n'y defaille rien de ce que me demandez, à fin que vous ne vous plaigniez pas après de moy; car je vous advertis que si vous me demandez après aucune chose, elle vous sera refusée, et ne vous serviront de rien vos prières, ny larmes et soupirs. Pensez donc bien à vostre cas, et regardez bien qu'il ne vous faille rien. » Silvie, ne sçachant autre chose que demander, dit qu'elle se

contentoit de ce qui estoit escrit au papier, et qu'elle ne luy demanderoit plus rien. Tant y a que le diable fit faire de beaux vestemens garnis de grosses perles, bagues et autres richesses, les plus belles et les plus triomphantes qui furent oncques veues. Outre plus, il luy bailla les belles coiffes semées de perles, les aneaux, ceintures et autres choses, encores en plus grand nombre qu'il n'y avoit au memoire, ce qui seroit impossible de raconter. Or Silvie, se voyant ainsi bien vestue, et si bien accoutrée qu'il n'y avoit point d'autre femme en toute la cité qui luy ressemblassent en cela, s'en tenoit toute glorieuse, et ne pouvoit imaginer de demander aucune chose au mary, veu qu'elle se sentoît garnie de tout ce qu'il luy estoit necessaire.

Advint qu'il se prepara, en ce mesme temps, un manifique et triomphant festin, où furent invitées toutes les plus fameuses et honorables dames qui se trouvassent, et entre autres madame Silvie ne fut pas oubliée, estant des plus belles, nobles, et plus apparentes de toute la cité. Alors les dames changèrent toutes les façons d'habillemens en d'autres non point encore accoutumez, tellement que leurs accoustremens estoient si differens des premiers, qu'on ne les cognoissoit aucunement. Elle n'estoit pas fille de bonne mère (comme on fait encores pour le jourd'huy) celle qui ne trouvoit une nouvelle façon pour mieux honorer le festin. Chacune femme taschoit de tout son pouvoir de surmonter les autres en nouvelles pompes et magnificences. Cependant les nouvelles vindrent aux oreilles de madame Silvie que les bourgeoises

de la ville trouvoient nouvelles façons d'habits pour honorer la feste triomphante, tellement qu'elle se vint imaginer que les vestemens qu'elle avoit fait faire n'estoyent plus bons ny convenables pour le temps, par ce qu'ils estoyent faits à l'antique, et lors s'usoyent accoustremens d'autre manière; au moyen de quoy elle tomba en si grande melancolie et despit, qu'elle ne pouvoit manger ny dormir, et n'entendoit on autre chose par la maison que soupirs et plaintes, qui se departoyent du plus profonds de son cœur. Le diable, qui sçavoit tout ce que sa femme avoit au cœur, fit semblant de n'en sçavoir rien, et, s'approchant d'elle, luy dit : « Qu'avez-vous, Silvie ? que veut dire que vous estes ainsi fâchée ? ne voulez vous pas aller à ce festin ? » Silvie, voyant l'occasion de répondre, prit un peu de hardiesse et luy dit : « Comment voulez vous, mon mary, que je y voise ? Mes habits sont tous faits à l'antique, et ne sont pas comme ceux que les autres dames portent. Voulez vous qu'on se moque de moy ? vraiment, je ne le croy pas. » Alors le diable luy respondit : « Ne vous ay je pas fait faire tout ce que vous estoit nécessaire pour tout le temps de vostre vie ? Comment me demandez vous quelque chose maintenant ? » Mais elle respondoit n'avoir aucuns vestemens de telle façon, se plaignant grandement de son malheur, tellement que le diable luy dit : « Or sus, que ce soit pour jamais : demandez moi ce que vous voulez, il vous sera octroyé pour cette fois; et si vous me demandez aucune chose pour l'advenir, soyez assurée qu'il vous adviendra chose dont vous serez mal contente. » Silvie,

toute joyeuse, luy demanda tant de choses qu'il seroit impossible à descrire. Le diable, sans guères retarder, contenta pour lors sa femme en ce qu'elle luy demanda.

Bien tost après, les dames commencèrent à trouver nouvelles façons d'habits que Silvie n'avoit point; et pourautant qu'elle ne pouvoit comparoître entre les autres dames, qui avoyent façons sur façons, nonobstant qu'elle fust richemens accoutrée et garnie de toutes sortes de bagues, s'en faschoit grandement et n'osoit le manifester à son mary, à cause qu'il l'avoit desjà contentée par deux fois de ce qui se pouvoit souhaiter en ce monde. A la fin, le diable la voyant ainsi triste, et sçachant bien la cause, toutesfois faignant de n'en sçavoir rien, luy dit : « Qu'y a il, m'amie Silvie? qu'avez vous à estre si triste? » Alors elle print un peu de hardiesse et lui dit : « N'ay-je pas occasion d'être faschée, veu que je suis sans habits à la nouvelle façon, tellement que je n'oserois comparoître entre les autres femmes que je ne sois moquée et montrée au doigt, ce qui retourne à grand reproche de vous et de moy, joint que la subjection où je suis estant avec vous, avec la fidelité que j'ay envers vous, ne merite point une telle honte et scandale? » Alors le diable, esmeu d'un despit qu'il avoit, luy dist : « De quoy avez vous eu faute estant avec moy? Ne vous ay je pas desjà contentée par deux fois de ce que m'avez demandé? Quant à moy, je ne sçay plus que vous faire; je vous veux encores contenter de vostre desordonné desir. Toutesfois je m'en iray si loing, que vous n'aurez jamais nouvelles de moy. » Et de fait,

après luy avoir donné de toutes les sortes d'habits de soye, selon le temps, et l'ayant du tout contentée, se partit sans prendre congé d'elle et s'en alla à Melphe, où il entra au corps du duc, et le tourmentoit asprement. Le pauvre duc, se trouvant ainsi mal traité, en estoit merveilleusement fasché, et n'y avoit en Melphe homme de si bonne et si sainte vie qui luy peust chasser du corps. Or advint que Gasparin Boncy, compère de M. le diable, fut banny de la cité pour quelques excès par luy commis : tellement, qu'afin qu'il ne fust point prins et puny par justice, il se partit de là et s'en alla à Melphe, pourautant qu'il ne sçavoit aucun mestier sinon jouer, et tromper un chacun. Incontinent le bruit fut semé par la ville de Melphe que c'estoit un homme expert et metable à toute entreprinse honorable, et neantmoins il estoit du tout inutile.

Ainsi que ce Gasparin jouoit un jour avec quelques gentils hommes de Melphe, et les ayant attrapez avec ses piperies, ils se faschèrent grandement, et si la crainte de la justice ne les eust divertis, ils l'auroient facilement tué. Toutesfois, ne pouvant plus l'un d'iceux endurer tel outrage, dit en luy mesmes : « Je t'en puniray d'une telle sorte, qu'il te souviendra de moy tant que tu vivras. » Et sans plus retarder, laissa ses compagnons, et s'en alla trouver le duc, auquel ayant fait une grande reverence, dit ainsi : « Très excellent duc et seigneur, il y a en ceste ville un nommé Gasparin, qui se vante par tout de sçavoir chasser du corps des hommes les esprits, de quelque qualité qu'ils soyent, ou terrestres,

ou aërez; au moyen de quoy il me semble qu'il seroit bon que vous en fissiez l'experience, afin que fussiez délivré d'un tel tourment.» Le duc, ayant entendu ces propos, envoya incontinent querir Gasparin, lequel, entendant le vouloir du duc, s'en alla par devers luy. Si tost qu'il l'eut regardé en la face, il luy dict : « Seigneur Gasparin, j'entens que vous faictes profession et vous vantez de sçavoir chasser les esprits; quant à moy (comme vous voyez), j'en ay un au corps, et si vous m'en delivrez, je vous promects, seigneur Gasparin, de vous faire un tel present, que vous serez heureux tout le temps de vostre vie.» Gasparin, qui n'avoit jamais ouy parler de telles choses, fut tout estonné, niant fort et ferme de s'en estre jamais vanté. Le gentilhomme, qui n'estoit guères loing de là, s'approcha et lui dit : « Ne vous souvient il pas, maistre, que vous me distes telles paroles, et telles ? » Et Gasparin asseuroit qu'il n'en estoit rien. Estant ainsi tous deux en ce debat, l'un niant et l'autre affermant, le duc leur dit : « Or sus, faites un peu de silence. Quant à vous, maistre Gasparin, je vous donne trois jours de terme pour penser à vostre cas, et si vous me delivrez de telle misère, je vous prometz de vous donner le plus beau chasteau qui soit en mon pays, et pourrez disposer de moy à vostre vouloir, comme de vostre personne propre; autrement, soyez asseuré que d'aujourd'huy en huict jours vous serez pendu et étranglé entre les deux colonnes de mon palais. »

Gasparin, ayant entendu le vouloir du duc, fut merveilleusement fasché, et s'estant party de

sa compagnie, commença à penser jour et nuit comment il pourroit chasser cest esprit. Le jour de l'assignation venu, Gasparin retourna vers le duc, et, l'ayant fait estendre sur un tapiz en terre, commença à conjurer le mauvais esprit que il sortist de ce corps et qu'il ne le tourmentast plus. Le diable, qui se reposoit alors en ce corps à son plaisir, ne luy respondit autre chose, mais enfla si fort la gorge au duc, qu'il se sentit quasi mourir. Gasparin reiterant encores sa conjuration, le diable va respondre : « Mon compère, vous avez si bon temps et je suis bien à mon aise, et vous voulez que je me parte d'icy ! vous me tourmentez en vain. » Et ainsi se moquoit du compère. Estant venu Gasparin pour la troisiemes fois à le conjurer en luy demandant beaucoup de choses et l'appelant tousjours compère, ne pouvant imaginer qui c'estoit, à la fin il le contraignit de dire quel il estoit. Alors le diable va respondre : « Puis que je suis contrainct de dire la vérité, et vous manifester qui je suis, sçachez que je suis Pancrace Stornel, mary de Silvie Balastre. Ne le sçavez vous pas bien ? Pensez vous que je ne vous cognoisse ? N'estes vous pas Gasparin Boncy, mon très-cher compère ? Ne sçavez vous pas bien combien de triumphes avons fait ensemble ? — Hélas ! mon compère, respondit Gasparin, que faites vous icy à tourmenter ce pauvre homme ? — Je ne le vous veux pas dire (respondit le diable). Allez vous en, je vous prie, et ne me fâchez plus, car je ne me trouveray jamais mieux que je fay à présent. » Alors Gasparin luy fit tant de conjurations qu'il fut contraint de raconter par

le menu la cause pourquoy il s'estoit party d'avec sa femme et entré au corps du duc, tellement que Gasparin luy dit : « Comment (mon compère mon amy), vous ne me voulez pas faire un plaisir ? — Quel plaisir, dit le diable. — Ostez vous de ce corps icy, respondit Gasparin, et ne le tourmentez plus. — Mon compère (dit le diable) vous me semblez un grand fol de me demander telles choses; car je ne sçauois imaginer davantage. » Alors Gasparin dit : « Je vous prie, par la foy de compère qui est entre nous deux, que me fassiez ce plaisir pour le present, car si vous ne vous partez d'icy je perdray la vie; en ce faisant vous serez cause de ma mort. » Le diable respondit : « Il n'y a point pour le jourd'huy de plus meschante et abominable foy que celle d'un compère, et si vous en mourez, ce sera vostre dommage, et non pas le mien. Je ne desire autre chose que de vous voir abismé au plus profond d'enfer. Vous deviez estre un peu plus sage et tenir la langue entre les dents, car un bon taire ne fut jamais escrit. — Dictes moy à tout le moins (respondit Gasparin) qui fut celuy qui vous mit en si grand travail ? — Ayez patience, dit le diable, car je ne puis, et si ne le vous veux pas dire. Ostez vous seulement d'icy et n'attendez point d'autre response de moy. » Et ainsi tout despité laissa le pauvre duc plus mort que vif; mais après qu'il fut un peu revenu, Gasparin luy dit : « Seigneur duc, prenez courage, car vous serez bientost délivré. Je ne veux autre chose de vous pour le présent, sinon que demain au matin vous faciez venir au palais tous les musiciens et joueurs

d'instrumens, et que toutes les cloches de la vile sonnent et qu'on tire toute l'artillerie des boulevards en signe de joye et triomphe, et tant plus il y aura grand bruit, tant plus j'en seray content. Puis laissez faire à moy. »

Le matin ensuivant, Gasparin s'en alla vers le palais, et commença à conjurer l'esprit du duc, et ce pendant qu'il le conjuroit, on commença à ouyr trompettes, timbres, tabourins, basons, cloches, artillerie, et tant de sortes d'instrumens de musique qui sonnoient en un mesme temps, qu'il sembloit quasi que le monde deust ruiner. Or ainsi que Gasparin poursuivoit sa conjuration, le diable luy demanda que signifioit telle diversité d'instrumens, et si grande confusion de sons, que jamais il n'avoit ouy. « Ne le savez vous pas bien ? répondit Gasparin. — Non, dit le diable. — Est il possible ? répondit Gasparin. — Ouy, dit le diable ; parce que nous autres, estans enveloppez en ces corps humains, ne pouvons sçavoir ny entendre tout, à cause que ceste matière terrienne est trop grosse. — Je le vous diray en peu de parolles, si vous m'escoutez sans molester ce pauvre duc. — Dites le moy, je vous prie, dit le diable, et je vous escouteray volontiers, vous promettant de ne luy donner point de fascherie. » Alors Gasparin luy va dire : « Sçachez (mon compère mon amy) que le duc, voyant que vous ne le voulez pas laisser, et que ne cessez de le tourmenter, ayant entendu que vous avez laissé vostre femme, pour le grand tourment qu'elle vous donnoit, il l'a envoyé querir, tellement que toute la cité fait feste et triomphe pour sa venue. » Ce qu'entendant le diable, luy va dire : « O mes-

chant compère, vous estes plus fin et plus rusé que moy. Ne vous dis-je pas hier qu'on ne trouva jamais compère qui fust loyal à l'autre ! Vous avez esté l'inventeur, et celuy qui l'a fait venir. Mais j'ay en si grand horreur et en si grande haine le nom de ma femme, que j'ayme mieux demeurer au plus profond d'enfer que de la voir près de moy. Au moyen de quoy je me veux partir d'icy, et m'en aller si loing que vous n'aurez jamais nouvelles de moy. » Et ayant dit cela avec un enflément de gorge, et tournant les yeux en la teste et autres signes espouvantables, il se partit du corps du duc ; tellement qu'ayant laissé une grande puanteur, le duc fut delivré du tout de cest esprit. Bien tost après le pauvre duc revint en son premier estat, et recouvra ses forces accoustumées, et, ne voulant pas estre ingrat, fit appeller Gasparin ; et le fit seigneur d'un fort beau chasteau, en luy donnant grande quantité de deniers et serviteurs pour le servir ; et en despit des envieux, le bon Gasparin vesquit longuement en félicité. Et madame Silvie, voyant ses beaux vestemens, bagues et anneaux, estre convertiz en cendre et fumée, mourut bien tost après misérablement et comme desesperée.

Ceste fable fut racontée par le Trevisan avecques grandes merveilles, et fut grandement louée, mesmement par les hommes, avecques ris excessifs. Vray est qu'elle despleut quelque peu aux dames, tellement que Madame, oyant les damoiselles murmurer assez bas et les continuez ris des hommes, commanda que chacun mist fin à ses propos, et que le Trevisan commençast son

enigme ; lequel, sans prendre autre excuse envers les dames de ce qu'il les avoit si vivement piquées, commença son enigme.

ENIGME.

Mesdames, nous avons une chose entre nous,
Belle en perfection si onc beauté fut belle,
Qui sans langue, sans mains, sans pieds ny chose telle,
Parle, touche, chemine et se monstre à tous coups ;

Sans yeux elle regarde, et nous contemple tous.
Ce n'est qu'entendement, et n'a point de cervelle.
Elle peut tout sans nous, et nous rien sans icelle,
Car de nostre puissance elle tient les deux boutz.

Tousjours elle nous suit, accompagnant nostre vie,
Qui sans son bon secours nous seroit tost ravie.
Elle est fidèle, ayant en toute extrémité.

Dès long temps avant nous dedans nous elle est née.
Elle ne craint la mort, n'y estant destinée ;
Ainsi, vive, elle vit en toute éternité.

L'obscur enigme raconté par le Trevisan donna bien à resver aux assistans, et chacun mettoit peine en vain de luy bailler la vraye interpretation, tellement que le Trevisan, voyant que leurs opinions estoient bien esloignées de la vérité, dit : « Messieurs, il ne me semble pas convenable de tenir longuement en suspend ceste honorable compagnie. Si vous trouvez bon que je vous en die mon opinion, je la vous diray volontiers, ou bien j'attendray la resolution de quelque gentil esprit. » Tous d'une voix le prièrent

de l'interpreter. Alors le Trevisan va dire que son enigme ne signifioit autre chose sinon l'âme immortelle, laquelle est esprit, et n'a ne teste, ny pieds, ny mains, et fait toute operation; et où elle est jugée, soit au ciel, ou à l'enfer, elle vit éternellement. Ceste docte exposition de l'obscur enigme pleut merveilleusement à toute la notable compagnie.

Et pour autant qu'il estoit desjà passé une grande partie de la nuict, et que les coqs commençoient à annoncer le jour ensuivant, Madame fit signe à Vincende, qui estoit la dernière en son rang pour deviser en ceste seconde nuict, qu'elle deust finir la nuictée avec quelque plaisante fable. Mais elle, qui estoit devenue toute vermeille au visage, par couleur naturelle qu'elle avoit, non point par une honte, mais plustost par le couroux et despit qu'elle avoit conceu de la fable au paravant racontée, dit telles paroles contre Trevisan : « Seigneur Benoist, j'estimois que fussiez plus paisible, et que tinsiez plus le party des dames que vous ne faictes; mais comme je puis comprendre par la fable de vous recitée, vous leur estes fort contraire : ce qui me fait penser que vous vous sentez outragé de quelqu'une qui estoit possible trop indiscrete en sa demande. Toutesfois encores ne devriez vous pas si asprement blasmer les autres, car combien que nous soyons forgées d'une mesme matière, si est ce qu'on en voit tous les jours une plus gentile et de meilleur esprit que l'autre. Deportez vous donc de plus les blasmer en telle manière, car si elles vous mettent une fois la dent dessus, vos sons et chants ne vous serviront de rien.

— Quant à moy, dit le Trevisan, je n'ay point fait cela pour faire tort à la moindre, ny pour me venger de ses paroles, mais pour instruire les autres qui se marieront après moy, d'estre plus modestes vers leurs mariz.— Or bien, quoy qu'il en soit (dict damoiselle Vincende), je ne m'en soucie guères, et moins ces autres dames icy présentes. Mais afin qu'il ne semble point que par mon silence je vueille tenir le parti des hommes, et estre contraire aux dames, j'en veux raconter une qui vous donnera grande instruction.» Et ayant fait la reverence, commença à dire :

FABLE V.

Simplice Rossi est amoureux de Giliole, femme de Guirot, paisand, et estant trouvé par le mary, fut battu et frotté qu'il n'y manquoit rien, puis s'en retourna en son logis.

Qn ne peut nier, courtoises dames, qu'amour ne soit gentil par nature, mais peu souvent il nous donne bonne issue en nos entreprises, comme il advint à Simplicie Rossi amoureux, lequel, esperant jouir de la personne de luy tant aymée, se partit de sa compagnie chargé de tant de horions qu'il peut jamais porter; ce qui vous sera appertement notoire si vous donnez audience, suivant vostre coustume, à la fable que je vous raconteray maintenant.

Straparole. 1.

10

Sachez donc qu'au village de Sainte Eupheme, assis au dessouz du champ Saint Pierre, au territoire de la fameuse cité de Padoue, habitoit, y a assez longtemps, Guirot Scanferle, homme assez riche et d'apparence pour un laboureur; vray est qu'il estoit assez sedicieux et partial, et avoit espousé une jeune fille nommée Giliole, laquelle, pour une villageoise, estoit estimée fort belle. Or, d'icelle devint excessivement amoureux un nommé Simplicie Rossi, bourgeois de Padoue. Et pourautant qu'il avoit son logis assez près de celuy de Guirot, s'en alloit souventefois passer le temps aux champs avec sa femme, qui estoit gentile, belle et d'assez bonne grace, ne se souciant guères d'elle, jaçoit qu'elle eust beaucoup de bonnes conditions en soy pour estre estimée; car il estoit si embrasé de l'amour de Giliole, qu'il n'en reposoit ny jour ny nuict. Ce neantmoins, il tenoit son amour secret en son cœur, et ne l'osoit manifester, tant pour la crainte du mary et pour la bonne vie et intégrité de Giliole, que pour ne donner scandale à sa prudente femme.

Or, ce bon compagnon Simplicie avoit près de sa maison une fort belle fontaine, qui jettoit une source d'eau si claire et si savoureuse, que non seulement les vifs, mais aussi les morts, s'il faut ainsi dire, en auroient peu boire; tellement que Giliole s'en alloit soir et matin, et selon le besoin, avecques une seille de cuivre, pour puiser de l'eau à ceste fontaine. Ce pendant le cauteleux Amour, qui ne pardonne à personne, stimuloit Simplicie. Toutesfois, connoissant sa bonne vie et le bon bruit qui estoit d'elle par tout le

pays, n'en osoit dire mot à personne ; mais aucunesfois, en se pourmenant tout seul, se nourrissoit de la voir et consolait son amour le mieux qu'il pouvoit. De son costé, elle n'en sçavoit rien et ne s'en estoit jamais apperceue, car, comme femme de bon bruit et de bonne vie, se mesloit seulement de son mary et de son mesnage.

Un jour entre autres, ainsi que Giliolle s'en alloit à la fontaine pour puiser de l'eau selon sa coustume, elle vint à rencontrer Simplicie, auquel elle vint à dire purement et simplement, comme eust faict toute autre femme de bien : « Bonjour, monsieur. » Et luy respondit : « Tic », pensant bien l'entretenir avec telle parole et l'apprivoiser quelque peu ; mais elle, n'y pensant rien en mal, ne disoit autre chose, ains passoit son chemin, et s'en aloit à ses affaires. Ce gentil amoureux avoit desjà par plusieurs fois donné telle responce à Giliolle, toutesfois et quantes qu'elle le saluoit, sans penser aucune malice en luy, et s'en alloit la teste baissée. Après que ceste responce eut assez longuement continué, Giliolle delibera d'en advertir le mary. Et de fait, estant un jour avec luy en joyeux propos, elle luy dit : « Mon mary, je vous veux dire une chose qui vous fera possible rire. — Qu'y a il ? dit Guirot. — Vous devez entendre, dit-elle, que toutesfois et quantes que je vois puiser de l'eau à la fontaine, je rencontre le sire Simplicie ; et quand je luy donne le bon jour, il me respond : Tic. — Et toy, dit Guirot, que luy as tu respondu sur cela ? — Rien qui soit, dit-elle. — S'il te dit plus Tic, dit Guirot, respons luy Tac, et prens bien garde à ce qu'il te dira, sans luy respondre autre chose,

mais passe ton chemin. » Ce qui fut fait, car estant allée à la fontaine pour querir de l'eau à l'heure accoustumée, elle trouva Simplicie et luy donna le bon jour, et luy, selon sa coustume, luy respondit : Tic. A quoy elle replica, comme son mary l'avoit embouchée : Tac. Alors Simplicie, se tenant tout glorieux et pensant qu'elle se fust aperceue de son amour, et de l'avoir desjà gagnée, print un peu de hardiesse, et luy dit : « Quand viendray-je ? » La bonne dame, selon que luy avoit enchargé son mary, ne respondit autre chose, mais s'en retourna au logis, où le mary lui demanda incontinant comme tout le cas se portoit, et elle luy dict avoir faict ce qu'il luy avoit enchargé, et que Simplicie luy avoit dit : Quand viendray-je ? et qu'elle ne luy avoit respondu autre chose. Guirot, qui estoit assez rusé, nonobstant qu'il fust paisand, et entendoit l'intention du muguet, se troubla grandement, cognoissant que ces paroles signifioient quelque chose qui ne valoit rien, tellement qu'il dit à sa femme : « Si tu y retournes plus, et qu'il te die : Quand viendray-je ? respons luy : Ce soir. Et puis laisse faire à moy. » >

Le jour ensuivant, Giliole s'en alla suivant sa coustume à la fontaine, et trouva Simplicie qui l'attendoit d'une grande affection ; et luy dict : « Bonjour, monsieur » ; et Simplicie lui respondit : Tic, et elle dit : Tac ; puis il repliqua : « Quand viendray-je ? — Ce soir, dit Giliole. — Soit », dit-il. Et estant de retour au logis, elle dit à son mary : « J'ay fait ce que vous m'avez enchargé. — Que t'a il respondu ? dit le mary — Soit ! » dit-elle.

Or, Guirot, qui avoit l'estomac chargé d'autre

chose que de soupes, dict : « Or sus, Giliole, allons mesurer douze sacz de bled, car je veux faire semblant d'aller au moulin; et si le galant vient, fay luy caresses et le reçois honorablement. Et fay que tu m'aprestes un sac vuide contre ceux qui sont pleins de bled, et quand tu entendras que j'arriveray, fay le entrer dedans ce sac vuide et qu'il se cache; puis laisse faire à moy. — Nous n'avons pas tant de sacz, dit-elle, que nous puissions parfaire le nombre que vous dites. — Envoie, dit Guirot, la Tante, nostre voisine, vers Simplicie, et fay qu'il t'en preste deux, et fay qu'elle die surtout que j'en ay affaire ce soir pour aller au moulin. » Ce qui fut fait en toute diligence.

Le bon Simplicie, qui avoit bien noté les paroles de la Giliole, et comment elle luy avoit envoyé demander à prester deux sacz, estimans pour tout vray que le mary deust aller au moulin, se trouvoit le plus heureux et le plus content homme de ce monde, pensant qu'elle fust autant amoureuse de luy comme il estoit d'elle; mais le pauvre malheureux ne se doutoit pas de la trousse qui luy estoit préparée, parce qu'il y auroit procédé plus finement qu'il ne fit pas. Tant y a que le bon Simplicie, qui avoit force bons chapons en sa court, en fit tuer deux des meilleurs, et les envoya par un sien valet à Giliole, luy donnant charge de les faire cuire, et qu'il ne faudroit point de venir ce soir à l'assignation. La nuit venue, Simplicie se partit secrettement de son logis, et s'en alla au logis de Guirot, où Giliole le receut assez gracieusement; et en voyant les sacs pleins de bled, et croyant que le mary fust

allé au moulin, dit à Giliole : « Où est Guirot ? Je pensois qu'il fust au moulin, mais voyant que les sacs sont encores icy, je ne sçay qu'en dire. » Alors Giliole respondit : « Ne doutez en rien, seigneur Simplicie, et n'ayez point de crainte, car tout ira bien. Il faut que vous entendiez que sur l'heure de vespres il est venu icy un sien beau frère, qui luy a dict que sa sœur est en grande extremité de maladie, et qu'à grand peine sera elle vive demain ; tellement qu'il est monté à cheval, et s'est party pour l'aller veoir devant qu'elle meure. » Simplicie, qui estoit bien simple de nom et de faict, pensant que tout cela estoit vray, ne dict mot. Ce pendant que Giliole estoit après pour faire cuire les chapons et appareiller le souper, voicy le mary Guirot qui arriva en la court ; et sitost que Giliole l'eut entendu, faignant d'estre bien faschée, dit : « Hélas ! nous sommes perdus ; nous sommes morts ! » Et, sans plus retarder, elle joua si bien son personnage, qu'elle fit cacher le mignon dedans le sac qui estoit vuide, combien qu'il y entrast assez mal volontiers. Puis approcha le sac où estoit le galand contre les autres qui estoient pleins de bled, et attendit que le mary vint au logis. Quand Guirot fut venu, et qu'il veid la table appareillée avec les chapons qui bouilloient dedans le pot, il dit à sa femme : « Que veut dire ce magnifique banquet que tu m'as appresté ? — Je pensois, dit-elle, que vous deussiez retourner bien las au logis, encores qu'il fust la minuiet ; tellement que pour vous rafraischir et vous maintenir aux labeurs que vous avez continuellement, je vous ay voulu apprester quelque chose de bon ce soir, pour vous donner sub-

stance. — Par ma foy, dit Guirot, c'est très-bien fait à toy; va, je t'en sçay bon gré, car je me trouve assez mal disposé, et me fasche que l'heure de souper et m'aller reposer n'est venue, afin que je m'en puisse aller demain de grand matin au moulin. Mais devant que nous soupions, il vaut mieux voir si noz sacs, qui doivent estre portez au moulin, sont justes et de bon poix.» Et s'estant approché des sacs, il en trouva treize, et faignant de ne les avoir pas bien comptés, les tourna de rechef à raconter, et voyant qu'il y en avoit treize, il dict à sa femme : « Que veut dire cecy, Giliole, qu'il y a icy treize sacs, et nous n'en avons appresté que douze? D'où vient cela? » A quoy elle respondit : « Je suis bien asseurée qu'il n'y en avoit que douze quand nous ensaschames le bled, mais je ne vous sçaurois pas dire qui y a adjousté le treziesme. » Simplicite, qui estoit en ce sac et qui sçavoit bien que il y en avoit treize, se tenoit quoy, et disoit en soymesmes la patenostre du singe, maudissant la femme et son amour, et soymesmes, de s'estre jamais fié en elle; et s'il eust peu eschapper de ses mains, il s'en seroit volontiers fuy, et craignoit plus la honte que le dommage. Mais Guirot, qui connoissoit bien le sac, le prit et le traina hors de l'huys qu'il avoit laissé ouvert tout exprès, à fin qu'en luy donnant de bons coups et gros horions, il eust loisir de sortir hors du sac et vistement s'en fuir. Et pour ce faire, il avoit prins un baston noueux appresté pour faire un tel effect, et le commença à frotter si bien et si beau, qu'il ne demeura membre sur luy qui ne fust rompu ou meurdry, et peu s'en fallut qu'il n'en mourust. Et si

ce n'eust esté sa femme, qui, par pitié ou par craincte que le mary n'en fust banny, le luy osta d'entre les mains, il l'eust facilement tué. Si tost que Guirot se fut party, et que il eut abandonné l'entreprinse, Simplicie sortit du sac, et ainsi mal traicté s'en alla au logis, pensant avoir tousjours Guirot derrière soy avec le baston. Puis se mit dedans le lict, où il fut assez long temps devant qu'il peut jamais revenir. Ce pendant Guirot, après avoir bien souppé avec sa Giliole aux despens de Simplicie, s'en alla reposer. A quelques jours de là, Giliole, estant allée à la fontaine, trouva Simplicie qui se pourmenoit en une sienne galerie, et d'un visage riant le salua en disant : Tic. Mais Simplicie, qui sentoît encores les coups receus pour telles parolles, ne respondit autre chose sinon :

*Pour un bon jour, ou pour tic et pour tac,
Vous ne m'aurez plus dedans vostre sac.*

Ce qu'entendant, Giliole se teust et s'en retourna au logis toute honteuse ; et Simplicie ainsi bestialement traicté changea de fantasie, et commença à avoir plus grand soin et porter plus grande amitié à sa femme, laquelle il avoit en haine pour autrui, de peur qu'il ne luy en print autant comme à la première fois. Voilà comment la simbolisation et rime de tic et tac, mal entendue par Simplicie, ne fut guères bonne pour luy. Lequel estant trompé finement et cauteusement par la finesse de Giliole (qui pour sa fidélité et constance ne voulut faire tort à son mary), receut la recompense de ses merites, et fut si

estonné et si peneux , qu'eussiez à bon droict peu dire de luy ce qu'on dit en commun proverbe , que le regnard estoit devenu hermite. Et estant fait sage à son propre peril , mitiga son appetit desordonné , se contentant du sien sans vouloir marcher sur la terre d'autrui. Et nostre Giliole , n'estant de celles qui se laissent aisément tromper par la malice et doux attraits de paillardises , ains vertueuse et constante comme un rocher , tenant la foy promise à son mary , par ce traict et subtilité a merité d'estre mise au rang des femmes vertueuses et qui meritent honneur et louange.

La fable de Vincende estoit desjà racontée , quand les dames dirent tout d'une voix : « Si le Trevisan a maltraité les dames avec sa fable , Vincende n'en a pas moins fait aux hommes avec la sienne , laissant son Simplicie rompu et froissé de coups. Et pourautant qu'un chacun rioit , l'un d'une chose , et l'autre de l'autre , Madame commanda qu'on mist fin à ces ris , et que Vincende poursuivist l'ordre commencé avecques son enigme. Alors , se voyant victorieuse de l'injure commise par le Trevisan vers les dames , commença ainsi son enigme :

ENIGME.

*Je ne puis qu'à regret declarer qui je suis ,
Car mon nom , dont aucuns tiennent assez de conte ,
Me fait , en y pensant , quasi rougir de honte ,
Tant il ressent cela que dire je ne puis.*

A qui me veut toucher je donne assez d'ennuis ;

*J'ay la bouche fort grande, et si bien peu je monte;
Ma levre en sa rougeur le chaut brazier surmonte,
Et suis noir jusqu'aux bords de mon large pertuis.*

*La chaleur bien souvent si fièrement m'allume,
Qu'elle me fait jecter une baveuse escume,
Blanche, fumeuse, grasse, et coulante au dehors,*

*Laquelle sans cesser en moy tousjours augmente,
Jusqu'à ce que la dame, ou bien quelque servante,
Me mette un chose dur, roide et long dans le corps.*

Les hommes ne se pouvoient tenir de rire, voyans que les dames baissoient la teste en leur sein en se souzriant. Mais Madame, à qui estoit beaucoup plus agreable l'honesteté que la vilenie, regarda d'un œil farouche Vincende, et luy dit : « Si je n'avois respect à ces gentils-hommes, je te donneroie à cognoistre que c'est que de parler ainsi salement ; mais pour ce coup je te pardonne, et fay qu'il ne t'advienne plus ; autrement tu sentirois que vaut et peut ma seigneurie. » Alors Vincende, estant devenue rouge comme la rose du matin, et se voyant ainsi brusquement reprinse, print quelque peu de hardiesse, et lui respondit en telle manière. « Madame, si j'ay dict aucune parole qui offense vos oreilles, et de vous autres dames, je ne meritois pas seulement d'en estre reprise, mais une aspre punition. Mais pour autant que mes paroles ont esté simples et pures, elles ne meritent point de punition, ny ceste aigre reprehension. Et qu'ainsi soit, l'interpretation de l'enigme est mal entendue de vous, et quand

vous l'aurez bien considéré, vous cognoistrez mon innocence. Cest enigme ne signifie autre chose que le pot, qui est noir à l'entour, et estant rechauffé du feu, il boult et jette de l'escume de toutes parts. Il a la bouche grande, et boult tousjours jusques à ce que la dame ou la servante mette dedans un chose dur, roide, et long, qui est la cueiller, pour en tirer ce qui y est. »

Les hommes et les dames, entendans l'honeste interpretation de l'enigme, louèrent grandement Vincende, disans qu'elle avoit esté reprise à tort. Et pour autant qu'il estoit desjà tard, et que le point du jour commençoit à apparoltre, Madame, sans faire autre excuse de son admonnement, donna congé à toute la compagnie, commandant à tous que, soubz peine de son indignation, chacun se trovast doresnavant plustost au consistoire.

FIN DE LA SECONDE NUICT.





LA TROISIÈME NUICT

DES

FABLES ET ENIGMES DU SEIGNEUR JEAN FRANÇOIS
STRAPAROLE.

Desjà la sœur du soleil, puissante au ciel, aux forests et abismes obscurs, tenoit avec sa rotondité la moitié du ciel, et desjà l'occidental orizon avoit couvert le chariot de Phœbus, et les estoiles errantes flamboyent de toutes parts; aussi les gentils oyselets, laissant leurs harmonieux chants, se reposoient doucement en leurs beaux nids sur les branches verdes, quand les jeunes dames et gentilshommes se trouvèrent au lieu accoutumé pour deviser. Et quand chacun se fut assis selon son ordre, madame Lucrèce commanda que le vaisseau d'or fust de rechef apporté, et y ayant mis le nom de cinq damoiselles, lesquelles devroient ce soir là (selon que le sort leur seroit escheu) raconter leurs fables par ordre, la première d'icelles fut Catherine, la seconde Ariane, la troisième Laurette, la quatrième Alterie, et la cinquième Eritrée. Cela fait, Madame commanda

que le Trevisan print son luth, et le Moulin une viole, et que tous les autres dançassent ce pendant que le Bembe meneroit la dance. Le bal finy, et le silence mis à la douce lire, et l'armonieux luth ayant appaisé ses divines cordes, Madame commanda à Laurette qu'elle chantast une chanson, et elle, convoiteuse d'obéir et satisfaire à Madame, print par la main les autres compagnes, et ayans fait une grande reverence, se mirent à chanter la chanson suivante.

CHANSON.

*Quand je voy vostre belle face ,
Où ce petit folastre Amour,
Qui me tourmente nuict et jour,
Tient son siege et a prins sa place ,*

*Je sens une si douce flamme
Sortir de voz celestes yeux,
Qu'adonques je pense estre aux cieux
Transporté en corps et en âme.*

*Ainsi les vents que je souspire
Et les eaues que dessus mon sein,
Pleurant, je fay couler en vain ,
Pour tesmoigner mon gref martire ,*

*Souffrent qu'après ces maux extremes,
Guidé de mon ardent desir,
Je coure où gist tout mon plaisir,
Qui me fait oublier moymesmes ,*

*Et qui à mon ame ravie
Au rayon qui de vostre œil part,*

*Faict voir par ne sçay quel hazard
Qu'en vous gist ma mort et ma vie.*

Après que Laurette eut, avec ses compagnes, montré par son silence sa chanson estre finie, Madame, regardant au clair visage de Catherine, commanda qu'elle commençast les fables de la presente nuit; laquelle estant un peu rougie, et souzriant, commença à dire ce qui s'ensuit :

FABLE PREMIÈRE.

*Un nommé Pierre, estant incensé, retourna en son
bon sens par le moyen d'un poisson nommé
Ton, qu'il print et delivra de mort, et
print en mariage la fille du roy Lu-
cian, laquelle il avoit engrossie
par enchantement.*

Je trouve, vertueuses dames, tant aux histoires anciennes que modernes, que les opérations d'un fol (soient naturelles ou accidentales) luy donnent bien souvent bonne issue. Au moyen de quoy j'ay deliberé vous raconter la fable d'un fol, lequel devint sage, et eut en mariage la fille d'un roy, comme vous entendrez par ce present discours.

En l'isle de Caprare, assise en la mer Ligustique, laquelle tenoit autrefois le roy Lucian, y eut autrefois une pauvre femme vefve, nommée Isotte, laquelle avoit un fils pescheur; mais de

mal-heur il estoit incensé, tellement que tous ceux qui le cognoissoient l'appeloient Pierre le fol. Il s'en alloit tous les jours pescher ; mais fortune luy estoit tant contraire , qu'il ne prenoit jamais rien ; et toutesfois et quantes qu'il retournoit au logis , estant encore esloigné , se mettoit si fort à crier , que tous ceux qui estoient en l'isle le pouvoient facilement entendre , et son cry estoit tel : « Conques et conquestes , seches et sechettes , mastelles et mastelletes , car Pierre est chargé de poisson. » La povre mère , adjoustant foy aux parolles de son fils , et croyant que ce qu'il disoit estoit vray , apprestoit tout son cas pour le mettre. Mais quand il estoit arrivé , il se mocquoit de sa mère , et tiroit un grand demi pied de langue hors de la bouche pour se moquer.

Or , le logis de ceste pauvre vefve estoit vis à vis du palais du roy Lucian , qui avoit une fille de l'aage de dix ans , belle et de bonne grace ; et pourautant qu'il n'avoit point d'autre enfant , il luy bailla son nom et l'appella Luciane. Toutesfois et quantes que ce fol faisoit ce cry de poisson , elle se mettoit à la fenestre , et y prenoit si grand passetemps qu'elle se sentoit mourir de ris. Le fol , qui la voyoit ainsi desordonnement rire , s'en faschoit grandement , en la blasmant avec paroles assez rudes. Mais tant plus ce fol l'outrageoit , d'autant plus elle s'en rioit et le prenoit en jeu , comme font les enfans.

Continuant ainsi Pierre de jour en jour sa pescherie , et reiterant sottement à sa mère les susdites parolles , advint que ce pauvre lourdaud print un jour un de ces gros poissons que nous

appelons un ton, dont il sentit si grande joye, qu'il s'en alloit sautant et criant par le rivage : « Dea dea, je soupperay avec ma mère, j'y soupperay à la fin », replicant par beaucoup de fois ces paroles. Le pauvre ton, se voyant prins et ne pouvant fuir en aucune manière, dit à Pierre le fol : « Helas ! frère, je te prie par courtoisie qu'il te plaise me delivrer de prison, et me donner la vie. Que veux tu faire de moy ? Quand tu m'auras mangé, quel profit en auras tu de moy ? Mais si tu me veux sauver la vie, je te pourrois bien un jour faire quelque plaisir. » Mais le bon Pierre, qui avoit plus de besoin de manger que de paroles, le vouloit à toutes forces charger sur ses espauls, et le porter en sa maison pour le manger joyeusement avec sa mère. Ce pendant le ton ne cessoit de le prier très affectueusement, luy promectant de luy donner autant de poisson qu'il en pourroit porter. Outre cela, il luy promit luy octroyer ce qu'il luy demanderoit. Pierre, qui n'avoit pas le cœur de diamant, nonobstant qu'il fust fol et incensé, fut esmeu à pitié, et luy promit mesmement de luy sauver la vie ; et tant fit avec les pieds et les mains, qu'il le jecta en la mer. Alors le ton, voyant avoir receu si grand benefice, ne se voulant pas montrer ingrat, dit à Pierre : « Monte en ton bateau, et fay tant avec la rame et ton corps, en le versant d'un costé, que l'eau y puisse entrer. » Si tost que Pierre eut fait puiser la barque d'un costé, et que l'eau de la mer y fut entrée, il y vint si grande abondance de poisson, que le bateau fut en grand danger de se perdre. Ce que voyant Pierre, et n'estimant aucunement le danger, se commença

à resjouir, et en print tant qu'il peut charger sur son col, puis s'en alla vers son logis; et quand il commença à s'approcher, il se mit à crier, comme il avoit de coustume : « Conques et conquestes, seches et sechettes, mastelles et mastelletes, car Pierre a prins beaucoup de poisson. » La mère, qui pensoit estre moquée comme les autres fois, ne s'en esmeut point. Ce neantmoins le fol continuoit de crier tant plus fort, tellement que la mère, craignant qu'il n'y eut plus grande folie s'il ne trouvoit les vaisseaux préparez, appresta tout son cas.

Quand Pierre fut arrivé et que la mère eut veu si grande abondance de poisson, elle se commença à resjouir, remerciant Dieu de luy avoir donné si bonne fortune. La fille du roy, ayant entendu Pierre crier à haute voix, s'en courut à la fenestre, et se moquoit de luy, riant à pleine gorge de ses paroles, tellement que le pauvre fol, ne sçachant faire autre chose, embrasé de couroux et de fureur, s'en alla au rivage de la mer et commença à appeller à haute voix le ton pour le secourir. Le ton, entendant bien la voix du compagnon, se presenta au rivage de la mer, et mist la teste hors de l'eau, en luy demandant qu'il avoit à se plaindre. « Je ne demande autre chose pour le present (dit le fol) sinon que Luciane, fille du roy Lucian, se trouve grosse. » Ce qui fut fait tout à l'heure mesmes. Et de fait, peu de jours après le ventre virginal commença à enfler à la pucelle, qui n'avoit pas encores douze ans accomplis, et autres signes évidens d'une femme grosse. La mère de la fille, voyant cela, en fut fort faschée, ne se pou-

vant persuader qu'une fille d'onze ans, qui ne monstroït point encores aucun signe de femme, se peust engrossir. Et pensant qu'elle fust tombée, comme il advient le plus souvent, en quelque maladie incurable, la fit visiter par les sages femmes, lesquelles rapportèrent qu'elle estoit grosse pour le certain. La royne, ne pouvant endurer un tel excès, le voulut communiquer au roy Lucian, son mary. Tant y a qu'après avoir fait bonne inquisition le plus secrettement qu'il fut possible, pour trouver celluy qui avoit violé la fille, on n'en peut sçavoir aucune chose, tellement que pour fuir un si grand deshonneur, il la vouloit faire mourir secrettement. Mais la mère, qui aymoït sa fille d'une grande affection, pria le roy de la garder jusques à tant qu'elle eust enfanté, et qu'il en fist après ce que bon luy sembleroit. Le roy, qui estoit tousjours père, ayant pitié de ceste fille, qui estoit unique, se renga au vouloir maternel.

Le temps de l'enfantement venu, la fille enfanta un fort beau fils; et pour autant qu'il estoit d'une si merveilleuse beauté, le roy n'eut pas le cœur de le faire mourir, mais commanda à la royne qu'il fust allaitté et nourry jusques au bout de l'an. Estant desja le petit enfant parvenu au terme de l'an, et croissant de jour en jour en si grande beauté qu'on n'en eust peu trouver un semblable au monde, le roy voulut faire experience s'il pouvoit point trouver celuy qui estoit père de cest enfant. Et pour ce faire, il fit crier à son de trompe par toute la ville que quiconque passoit l'aage de quatorze ans se deust présenter devant sa majesté, souz peine d'avoir la teste

trenchée, et que chacun portast un fruit ou une fleur, ou quelques autres choses qui peussent esmouvoir l'enfant. Suivant le commandement du roy, chacun se presenta au palais portant fruit ou fleur, et passoient devant le roy, qui les fit asseoir selon leur ordre. Advint qu'un jeune fils, allant au palais, vient à rencontrer Pierre le fol, et luy dit : « Ou vas tu, Pierre ? que ne vas tu au palais comme les autres, afin d'obéir au commandement du roy. » Et Pierre respondit : « Que ferois-je en une si grande multitude ? Ne vois tu pas que je suis pauvre, nud, et n'ay pas seulement une robe pour me couvrir, et veux tu que je me mette au rang de tant de seigneurs et courtisans ? Je n'ay garde. » Alors le jeune fils luy dit, en se jouant : « Vien t'en avec moy, et je te bailleray une robe ; que sçais tu si l'enfant pourroit estre tien ? » Tant y a qu'il s'en alla avec ce jeune fils, qui luy vestit quelques habits, puis s'en alla avec luy au palais, et se mit derriere l'huis, tellement qu'à grand' peine le pouvoit on voir.

Après que chacun se fut présenté et assis, le roy commanda que l'enfant fust apporté, pensant que, si le père estoit en ceste compagnie, la naturelle affection s'inclinerait, ou d'un costé ou d'autre. La nourrisse print l'enfant entre ses bras, et le porta en la sale, où chacun luy faisoit feste ; l'un luy presentoit un fruit, l'autre une fleur, ce que refusa l'enfant. La nourrisse, qui se promenoit çà et là par la sale, se vint à approcher de la porte de la sale, où le petit enfant commença incontinent à rire, et se voulut quasi jecter d'entre les bras de la nourrisse, pour

la joye qu'il avoit. La nourrisse estant de rechef retournée vers la porte, le petit enfant menoit la plus grande joye de ce monde, montrant l'huys avec le doigt. Le roy, voyant la contenance de cest enfant, appella la nourrisse, et luy demanda qui estoit derrière cest huys. « C'est un belistre », respondit la nourrisse. Après l'avoir fait venir en sa presence, il cogneut que c'estoit Pierre le fol. Ce pendant l'enfant, qui estoit près de là, en ouvrant les bras, se jetta à son col et l'embrassa estroitement. Le roy, considerant cela, augmenta de plus en plus sa douleur, et ayant donné congé à toute la compagnie, delibera de faire mourir sa fille avec Pierre et le petit enfant. Mais la royne, qui estoit fort prudente, considera sagement que si on les faisoit decapiter et brusler en la presence du roy, ce seroit un grand deshonneur : tellement qu'elle conseilla au roy de les mettre dedans un grand tonneau, et les jetter en la mer, les laissant aller à leur bonne fortune, sans leur faire endurer si grand tourment, et sans en avoir de leur costé si grand regret. Ce conseil pleut au roy, et ayant fait apprester le tonneau, les fit mettre tous trois dedans avec un panier de pain, un flascon de bon vin, et un baril de figues pour le petit enfant; puis les fit jetter en la haute mer, pensant que tout cela se romproit au premier rocher qu'il rencontreroit, et que par ce moyen tous troys periroient. Mais il advint autrement qu'ils ne pensoient. La pauvre mère de Pierre, entendant le cas si estrange de son fils, en mourut de dueil en bref.

Estant la pauvre Luciane en ce bateau, com-

batu par les vagues , ne voyant ny lune ny soleil , pleuroit et regrettoit amèrement sa piteuse fortune ; et n'ayant point de lait pour faire taire son fils , qui ne cessoit de pleurer , luy donnoit aucunesfois des figues , et ainsi l'endormoit. Mais Pierre , n'ayant aucune passion , ne se soucioit sinon de ce pain et de ce bon vin ; tellement que Luciane luy dit : « Helas ! Pierre , tu vois que je souffre innocemment peine pour toy , et tu ris et bois sans penser aucunement au danger où nous sommes. — Ce n'est pas ma faute (dit-il) , mais plustost par la tienne , pour autant que tu te moquois continuellement de moy ; mais ne te soucie point , car nous serons bien tost hors de ce danger. — Tu dis bien vray (respondit Luciane) , que nous sortirons bien tost de ce tourment ; car le tonneau ne mettra guères à se rompre , et nous perirons ? » Alors Pierre dit : « Tais-toi ; car j'ay un secret que si tu le sçavois , tu t'en esbahirois , et possible t'en resjouirois. — Quel secret as tu (dit Luciane) qui nous peust soulager , et nous oster de si grand travail ? — J'ai un poisson , respondit Pierre , qui fait tout ce que je luy commande , et n'en passeroit pas un point , voire deust il perdre la vie : c'est celuy mesmes qui t'engrossit. — Ce seroit une bonne chose (dit Luciane) si ainsi estoit ; mais comment s'appelle il ? — C'est un ton » , dit Pierre. Alors Luciane luy dit : « Fay que j'aye autant de credit envers luy comme toy , pour luy faire mettre en execution ce que je luy diray. — Il sera fait » , dit Pierre. Cela fait , il appella le ton , et luy commanda de faire tout ce qu'elle luy commanderoit. La jeune fille , après avoir

receu la puissance de luy commander, luy fit commandement de jeter le tonneau sur l'un des plus beaux et plus asseurez rochers qui se trouvast au royaume de son père; puis, qu'il fist tant que Pierre devint le plus beau et le plus sage homme du monde; et non contente de ce, qu'il leur bastist sur ce rocher un riche palais, avec loges, sales et chambres bien garnies, ayant un jardin derrière plaisant et en belle veuë, remply d'arbres produisans perles et pierres precieuses, au milieu du quel y eust une fontaine qui fust quelque fois d'eau fresche, et l'autre fois de vins exquis. Ce qui fut fait incontinent.

Ce pendant le roy et la royne, se souvenans d'estre si miserablement privez de leur fille et son petit fils, estimant qu'ils fussent desjà devorez par les poissons, se tourmentoyent, ne se trouvant point joyeux ny contens. Estans ainsi en ceste tristesse et ennuy, delibèrèrent, pour soulager un peu leurs cœurs passionnez, de s'en aller en Jerusalem et visiter la terre sainte. Et de fait, ayant fait équiper une navire, et garnie de ce qui y estoit necessaire, montèrent sur mer, où ils eurent les vents assez favorables à leur departement; mais devant qu'ils fussent à cinquante lieues de l'isle, ils aperceurent de loin un riche et superbe palais eslevé quelque peu sur la plaine et assis sur une petite isle. Et pourautant qu'il sembloit plaisant, estant souz leur puissance, ils le voulurent un peu visiter. S'estans approchez de l'isle, ils descendirent de la navire. Ils n'estoient pas encores arrivez au palais, que Pierre et Luciane les cogneurent, et estans allez au devant d'eux, les receurent amiablement

avec grandes caresses et accolades; mais pour autant qu'ils étoient tous transformez, le roy et la royne ne les recogneurent point. Estans entrez en ce magnifique palais, ils le visitèrent par le menu, en le louant merveilleusement. De là, en descendant par un petit degré, ils arrivèrent dedans le jardin, que le roy et la royne trouvèrent si beau à leur gré, qu'ils confessèrent n'en avoir jamais veu un pareil en ce monde. Entre les autres choses singulières de ce jardin, y avoit un arbre au milieu qui soustenoit sur une branche trois pommes d'or, tellement qu'il y avoit un gardien exprès commis à garder seulement que le fruit ne fust desrobé. Mais je ne sçay comment cela se fit, la plus belle d'icelles fut mise dedans le sein du roy sans s'en appercevoir, tellement que quand il voulut partir, le gardien dit à Luciane : « Madame, la plus belle des trois pommes n'y est pas, et ne puis sçavoir ny imaginer qui la peut avoir emportée. » Alors Luciane luy commanda de les chercher tous, les uns après les autres, veu que ce n'estoit pas chose pour en faire si peu d'estime. Après que le gardien eut cherché et recherché, il retourna à elle et luy dit qu'il ne la trouvoit point. Ce que entendant, Luciane fit semblant d'en estre bien faschée, et se tournant vers le roy, luy dit : « Sire, vous me pardonnerez, s'il vous plaist, si je prens la hardiesse de vous fouiller, car la pomme que je cherche est de valeur inestimable, et la prise plus que chose que je sçache en ce monde. Le roy, qui ne se doutoit point de telle menée, pensant que tel erreur ne venoit point de luy, se deslia franchement ses habits, et tout

soudain la pomme tomba en terre. Le roy, voyant ce cas estrange, fut estonné, ne sçachant d'où cela procedoit. Alors, Luciane luy dit : « Monsieur, nous vous avons fait le plus grand honneur, la meilleure chère qu'il nous a esté possible, selon que vous meritez, et vous, en recompense de tels biens, vous nous desrobez le fruit de nostre jardin, sans nostre seu. Il me semble que vous montrez en cela une grande ingratitude envers nous. » Le roy, qui se sentoit innocent en sa conscience, taschoit de leur donner à entendre par tous les moyens qu'il n'avoit point desrobé la pomme. Luciane, voyant qu'il estoit temps de se manifester et donner à cognoistre son innocence à son père, luy dit en pleurant : « Sçachez, Monseigneur, que je suis la miserable Luciane, que vous engendrastes en la male heure, et condannastes cruellement à mort, avec Pierre et l'enfant. Je suis vostre fille unique, Luciane, qui sans avoir eu jamais cognoissance d'homme fut engrossie. Voilà le fils innocent que j'ay conceu sans péché. Cest autre que vous voyez est Pierre le fol, qui est devenu le plus sage homme du monde, par le moyen d'un poisson nommé ton, et a basti ce haut et magnifique palais. C'est celuy qui vous a mis la pomme d'or en vostre sein, sans vous en estre apperceu. Ce fut celuy qui me fit devenir grosse par enchantemens, et non point par compagnie d'homme quelconques ; et tout ainsi que vous estes innocent de la pomme desrobée, aussi suis je innocente du crime à moy imposé. » Alors tous, pleurant de joye, s'embrassent l'un l'autre, en se faisant grande feste. Bien tost après montèrent sur mer, et s'en allèrent

à Caprare, où on fit grand' feste et triomphe, et Pierre espousa Luciane, lequel, comme gendre du roy, vesquit encores assez longuement avec luy en grande consolation, et quand le roy vint à mourir il le fit son heritier.

La fable de Catherine avoit desjà esmeu les autres dames à pleurer; mais entendant qu'elle avoit fort bonne issue, se commencèrent à resjouir, remerciant Dieu grandement. Ce pendant Madame, voyant que la fable estoit finie, commanda à Catherine de poursuivre l'ordre commencé, tellement que, sans plus prolonger et tenir en suspend les auditeurs, commença d'un visage joyeux à proposer son enigme comme s'ensuit :

ENIGME.

*Je suis un grand chasseur qui vivement pourchasse
Infinis animaux en maintz divers quartiers;
Je dompte à mon plaisir quatre puissans destriers,
Qui me servent par rang quand je vas à la chasse.*

*Parmonts, par vaux, par bois, et, bref, en toute place,
Je cours chargé de proye après deux grands levriers,
Qui sont si diligens, si prompts et si legers,
Qu'à peine de leurs pas on recognoist la trace.*

*Je n'ayme qu'à chasser, et c'est pourquoy tousjours
J'ayme un jeune chasseur, qui chasse nuicts et jours,
Car ce seul passetemps tous les autres excelle.*

*Je ne donrois mon heur pour l'heur du seul fœnix,
Parce que plus souvent mes ans sont rajeunis
Que du tortu serpent la peau ne renouvelle.*

Ce subtil enigme fut escouté, non pas sans grand contentement, de toute la compagnie; et combien que les dames l'interpretassent en diverses sortes, si ne s'en trouva il point qui frapast mieux au but que Laurette, laquelle dit en se souzriant : « L'enigme proposé par nostre gracieuse sœur ne signifie autre chose que le temps, lequel, grand chasseur, pourchasse un chacun. Il dompte quatre destriers, qui sont les quatre saisons. Il court après deux lévriers, qui sont le jour et la nuict. Il aime le jeune chasseur qui sans cesse chasse, assavoir l'homme qui s'adonne à l'estude, y vacquant jour et nuict; et ne donneroit son heur pour celui du fœnix, d'autant qu'il rajeunit tous les jours. » Pour telle resolution Catherine devint rouge par le visage, estimant que nul n'en donneroit l'interpretation; en quoy elle fut abusée, par ce que Laurette n'en sçavoit pas moins qu'elle. Madame, voyant que les paroles multiplioient, imposa silence et commanda à Ariane de commencer sa fable, laquelle, toute honteuse, commença ainsi :

FABLE II.

*Dalphrène, roi de Tunis, a deux enfants, l'un nommé
Listic, et l'autre Livoret, depuis surnommé
Porcarole, lequel à la fin print en
mariage Attarante, fille du roy
de Damas.*

Ce n'est pas peu de cas au sage pilote,
quand, estant tourmenté de l'ennuieuse
et bestiale tempeste, et poussé entre
durs et pointuz rochers, il vient à con-
duire sa pauvre barque à bon port. Ce qui ad-
vint à Livoret, fils du grand roy de Tunis, lequel,
après avoir passé par beaucoup de dangers et
longs travaux, ayant la magnanimité de son
cœur dompté le malheur de sa fortune, parvint
en meilleure condition : car il fut jouissant du
royaume du grand Caire, comme vous entendrez
par le discours de la presente fable.

En la royale cité de Tunis, assise au rivage
d'Afrique, fut n'y a pas long temps un fameux
et puissant roy, nommé Dalphrène, qui, ayant
espousé une belle et gratieuse dame, eut d'elle
deux beaux enfants, sages, vertueux, et obéissans
au père, l'aisné desquels s'appelloit Listic, et
le plus jeune Livoret; et iceux, par ordonnance
royale et coustume approuvée, ne pouvoient suc-
ceder au royaume paternel, pour autant que la
succession appartenoit seulement aux filles; tel-

lement que le roy, voyant par son desastre n'avoir point de filles, et qu'il n'estoit plus en aage d'en avoir, s'en faschoit grandement, ayant tousjours une grande passion sur son cœur, et mesmement quand il venoit à considérer que ses enfants, après sa mort, seroient mal traictez et chassez misérablement du royaume paternel, à leur grande confusion et deshonneur. Estant le roy en ces piteux et douloureux discours, ne pouvant trouver aucun remède qui le peust soulager, se tourna vers la royne, qu'il aymoît grandement, et luy dit : « Madame, que ferons-nous de ces enfans, puisque toute puissance nous est ostée, tant par la loy que par l'ancienne coutume, de les laisser noz héritiers au royaume ? » A quoy respondit sur le champ la prudente et discrète royne : « Sire (dit-elle), il me semble, veu que vous estes le plus puissant homme de ce monde en tresors et richesses, qu'il seroit bon de les envoyer en pays estrange, où ils ne soient pas cogneuz, en leur donnant bonne quantité de bagues et deniers ; en ce faisant ils pourront entrer en la grâce de quelque bon seigneur, qui ne les laissera point endurer. Et combien qu'ils endurent (dont Dieu les veuille garder), à tout le moins on ne sçaura pas qui sont leurs parens. Ils sont jeunes, d'un visage gracieux, d'une belle apparence et mettables à toute grande et haute entreprinse. Il n'y a roy, ny prince, ny seigneur, qui, pour les dons et privilèges que nature leur a octroyé, ne les ayme et en face grand compte. » La response de la sage royne pleut merveilleusement à Dalphrène, et ayant fait appeller Listic et Livoret, leur dit : « Mes

enfans tant aymez de vostre père, pourautant que l'espérance de succéder au royaume vous est totalement ostée après nostre mort, non pas pour aucun forfait que vous ayez commis, ny par mœurs corrompues qui soient en vous, mais parce qu'il a esté ainsi déterminé par la loy et ancienne coustume, que vous n'estes pas filles, mais masles ainsi produiz par nature et nous; au moyen de quoy, vostre mère et moy avons deliberé, pour vostre profit et commodité de l'un et de l'autre, de vous envoyer ailleurs, avec bagues, deniers et richesses, afin que, si vous trouvez quelque party honorable, vous pouviez survenir à voz necessitez, et nous faire honneur. Parquoy il faut que vous soyez en cela obeissants à nostre desir.»

Ceste deliberation leur fut merueilleusement agreable, et ne leur donna pas moins de contentement qu'au roy et à la royne, par ce que l'un et l'autre avoit grand desir de voir choses nouvelles, et gouter les plaisirs du monde. La royne (comme est la coustume generale des femmes), qui aymoît plus le petit que le grand, l'appella à part, et lui donna un cheval belliqueux pommelé, ayant une petite teste, un regard fier et courageux, et outre les bonnes conditions qui estoient en luy, il estoit fée, ce que Livoret ne sçavoit pas.

Après que les enfans eurent prins la bénédiction du père et de la mère, et ayans prins leurs tresors, se partirent secrettement. Quand ils eurent chevauché par beaucoup de journées, ne trouvant aucun lieu qui fust à leur gré, se commencèrent à fascher, tellement que Li-

voret dict à son frère Lictic : « Nous avons toujours cherché le país jusques à presant sans avoir trouvé chose qui vaille. Pourquoi il me semble (si vous le trouviez bon), que l'un se separast d'avec l'autre, et que chacun s'en allast chercher sa bonne fortune. » En quoy ils furent tous deux d'accord; et de faict, après s'estre embrassez et amiablement baisez l'un l'autre, prindrent congé, et chacun prit son chemin. Listic, duquel on n'entendit rien depuis, prit son chemin vers l'Occident, et Livoret s'en alla vers l'Orient. Et après avoir chevauché par longue espace de temps, et veu sans aucun profit la plus grande partie du monde, ayant desjà despensé les bagues, deniers et tresors que luy avoit donné son bon père, hormis le cheval, finalement arriva au grand Caire, qui est la royale et metropolitaine cité d'Égypte, de laquelle pour lors jouissoit le Soldan Danebrun, homme de grand esprit et puissant en richesses, et fort aagé. Mais nonobstant qu'il fust desjà si avancé en vieillesse, si estoit il merveilleusement amoureux de Bellisandre, fille d'Attarant, roy de Damas, et avoit assiégué la ville pour la conquister, afin de l'avoir en mariage, ou par amour ou par force. La fille, qui avoit esté desjà advertie de la vieillesse et laide condition du Soldan, avoit desjà du tout déterminé de se laisser plustot tuer que de le prendre pour mary.

Si tost que Livoret fut entré en la cité du Caire, il s'en alla tout à l'entour, et en la contemplant de toutes parts, la vint à louer grandement; et voyant avoir desjà despencé tout son bien pour

satisfaire et contenter ses plaisirs, delibera de ne se partir point de là qu'il n'eust trouvé quelque maistre. Et de fait, estant allé vers le palais, il veit beaucoup de Sanjaques, mammelus et esclaves, auxquels il demanda s'il y avoit faute de serviteurs en la court du seigneur, et qu'il serviroit volontiers, et on luy respondit que non. Toutesfois il y en eut un qui se vint à souvenir qu'il y avoit faute en la court d'un qui gardast les pourceaux, tellement qu'il l'appella et luy demanda s'il garderoit bien les pourceaux, et il luy respondit que ouy. Après l'avoir faict descendre de son cheval, il le mena vers l'estable des pourceaux, en luy demandant son nom. « J'ay nom Livoret », respondit-il. Toutesfois chacun luy donna le nom de Porcarole. Ainsi se mit à servir en la court du Soldan, ne faisant autre chose sinon que d'engraisser les pourceaux, et y faisoit si bien son devoir, que ce que faisoient les autres en six mois, il en faisoit plus en deux; tellement que les mammelus et esclaves, considerant sa manière de faire, donnèrent à entendre au seigneur qu'il seroit bon de luy donner un autre office, parce que sa diligence ne meritoit point d'estre en si bas office. Alors le Soldan luy bailla la charge des chevaux, en luy augmentant ses gages, dont il fut fort content, parce qu'en gouvernant les autres, il avoit l'œil au sien. Estant venu en telle entreprinse, il les estrilloit si bien et les frotoit de si bonne grace, que leurs poils sembloient beau velours, tant ils estoient beaux et en bon poinct. Et entre autres il y avoit un roncin si beau, jeune et courageux, que pour sa beauté il y usoit toute diligence pour le bien fa-

çonner, et l'apprit si bien, qu'outre qu'il se manioit de tous costez, il s'inclinoit, il dançoit, et se levoit de terre de toute sa hauteur, en ruant si vivement que les coups sembloient traicts d'arbalestes. Les mammelus et esclaves, voyant les vaillantises du cheval, estoient tous estonnez, et leur sembloit chose contre nature, tellement qu'ils deliberèrent d'en faire le recit au Soldan, afin qu'il prist plaisir aux prouesses de Porcarole. Le Soldan, qui sembloit estre personne mélancolique, tant pour l'excessif amour qui le consommait, comme pour l'extrême vieillesse, ne se soucioit guères de tous passetemps; car estant chargé de pensées amoureuses, ne pensoit jamais à autre chose qu'à s'amie. Si est ce que les esclaves et mammelus firent tant envers luy, qu'il se mit à la fenestre, et veit toutes les prouesses que faisoit Porcarole avec son cheval. Et le voyant d'une si belle apparence et si bien façonné, trouvant encores plus de bonnes conditions qu'il n'avoit entendu, pensa en luy mesmes que c'estoit un grand dommage qu'il fust à un si vil exercice, estant deputé au gouvernement des bestes; tellement que pensant et repensant à la vertu de ce jeune homme, et que rien ne luy faillait pour estre parfait en toutes bonnes qualités, delibera de l'oster d'un tel office, pour le pousser à plus grand estat, tellement qu'il le fit appeller et luy dit : « Viens ça, Porcarole; je ne veux plus que tu sois à l'estable, mais plustost au service de ma table, estant mon escuyer trenchant, et me faisant la credence de tout ce qui sera présenté devant moy. »

Estant donc ce jeune fils estably à tel office,

il l'exerçoit si bien, que non seulement le Soldan, mais aussi tous les assistans, en estoient esmerveillez. Dont il nasquit une si grande envie entre les esclaves et mammelus, qu'ils ne le pouvoient regarder de bon courage; et si ce ne eust esté la craincte du seigneur, ils luy eussent osté la vie. Mais pour le faire tomber en la male grace du seigneur, ou qu'il fust mis à mort, ou banny perpetuellement, ils se vont imaginer une cautele : c'est qu'estant un esclave nommé Chebur député un matin au service du seigneur, luy dict telles paroles : « J'ay une bonne nouvelle à vous dire.—Et quoy ? dit le Soldan.—C'est (dit-il) Porcarole, qui, par son propre nom, s'appelle Livoret, lequel ne se vante d'autre chose sinon qu'il entreprend sur sa vie de vous rendre jouyssant de la fille d'Attarant, roy de Damas. — Est-il possible ? dict le Soldan. — Ouy, certes, respondit Chebur, et si vous ne m'en voulez croire, demandez le aux mammelus et autres esclaves, en la presence desquels il s'en est souventesfois vanté, et vous congnoîtrez si je vous trompe. » Le Soldan, ayant été deuement informé que cela estoit vray, fit venir Livoret, et luy demanda s'il estoit vray ce qu'on disoit de luy. Alors le jeune fils, qui ne sçavoit rien de tout cela, nia tout, tellement que le Soldan, plain de courroux et de despit, luy dict : « Va sans plus tarder, et si tu ne fais dedans trente jours que j'aye en ma puissance Bellissandre, fille d'Attarant, roy de Damas, je te feray oster la teste de dessus les espaulles. »

Le jeune fils, oyant un si aspre et rigoureux commandement, fut tout troublé, et s'estant osté

de sa presence s'en alla en l'estable. Si tost que le cheval fée eut vu son maistre si dolent, et que les larmes luy tomboient continuellement des yeux, se retourna vers luy, et luy dict : « Dea, qu'avez vous, mon maistre ? Pourquoy estes vous si passionné ? » Livoret, continuant ses plaintes, luy raconta par le menu tout ce que luy avoit commandé le Soldan. Mais le cheval, en secouant la teste, et monstrant signe de vouloir rire, le consola quelque peu en luy disant qu'il ne se doutast de rien, et que tout son cas iroit bien. Puis luy dict : « Retournez vous en vers le Soldan, et luy dictes qu'il vous fasse une lettre patente qui s'adresse au capitaine general de l'armée qui tient la ville de Damas assiegée, en luy faisant exprès commandement que, si tost qu'il aura leu la lettre seelée du grand seau, qu'il oste le siege qui est devant Damas ; et qu'il vous baille deniers, accoustremens et armes, afin que vous puissiez aller courageusement à ceste entreprinse. Et s'il advient par cas de fortune que quelque personne de quelque condition que ce soit, ou autre animal, vous requière en ce voyage quelque service, servez le, et sur la vie gardez vous bien de luy refuser sa demande ; et si quelqu'un me vouloit acheter, dictes luy que vous me vendrez, mais demandez luy un pris si excessif, que il soit contrainct se deporter de l'acheter. Si ce sont quelques femmes qui me vueillent acheter, faictes leur tous les plaisirs qu'il sera possible, leur donnant liberté de me toucher la teste, le front, les yeux, les oreilles, la croupe et ce que bon leur semblera ; car sans leur faire aucun desplaisir et fascherie je me laisseray manier. »

Le jeune Livoret, tout joyeux, s'en retourna vers le Soldan, et luy demanda une lettre patente, avecques tout ce que luy avoit baillé par mémoire le cheval fée. Après avoir obtenu tout ce que il demandoit, il monta sur ce cheval et print son chemin vers Damas, au grand contentement et resjouissance de tous les mammelus et esclaves, qui, par l'extreme envie et haine qu'ils luy portoient, tenoient pour certain qu'il ne retourneroit jamais au Caire. Bref, après avoir chevauché beaucoup de journées, il arriva à une certaine eau, sur le bord de laquelle y avoit une puanteur si terrible qui sortoit de je ne sçay quoy, qu'à grand peine en pouvoit il approcher; et y avoit un poisson demy mort. Si tost que ce poisson l'eut veu, il lui dict : « Helas ! gentil chevallier, je vous prie par courtoisie me delivrer de ceste bourbe; car, comme vous voyez, je suis quasi desja demy mort. » Le jeune compagnon, se souvenant de ce que luy avoit dict son cheval, descendit au lieu où il y avoit une si grande puanteur, et le tira de ceste bourbe, et en le lavant de ses propres mains le nettoya. En quoy le poisson le remercia grandement, et luy dict : « Prenez sur mon dos les trois plus grandes escailles, et les tenez tousjours près de vous, et quand vous aurez besoin de quelque secours, mettez les sur la rive du fleuve, et je viendray incontinent vers vous pour vous donner secours. »

Livoret print les escailles, et après avoir jecté le poisson en l'eau courante, remonta à cheval, et chevaucha tant qu'il trouva un beau faucon qui avoit la moitié du corps gelé en l'eau, et ne se pouvoit remuer en façon quelconques; et si

tost que il eut apperceu ce jeune fils, il luy dict telles parolles : « Je te prie, le beau fils, ayes pitié de moy, et m'oste de cette glace où je suis empestre; et si tu me delivres de telle calamité je promets t'aider, en quelque lieu que tu ayes besoin de mon secours. » Ce que fit incontinent Livoret, de la pitié qu'il en eut; car ayant prins un petit couteau qu'il portoit au fourreau de son espée, fit tant, en piquant de tous costez la glace, qu'il la rompit, et print le faucon, qu'il meit en son sein pour le reschauffer, puis le laissa aller. Le faucon, ayant reprins ses premières forces, remercia grandement le jeune fils, et en recompense d'un si grand benefice qu'il avoit receu, il tira deux plumes qu'il avoit dessous l'aisle gauche, et les luy bailla, en le priant qu'il les deust garder pour l'amour de luy, et quand il auroit besoin de quelque chose, en prenant les deux plumes et les fichant sur la rive du fleuve, il viendroit incontinent à son secours. Ces propos finis, il prit sa volée et s'en alla.

Le jeune Livoret, continuant son voyage, fit tant par ses journées qu'il arriva au camp du Soldan, où ayant trouvé le capitaine qui battoit et assailloit la cité de tous costez fort et ferme, s'approcha de luy et presenta sa patente. Le capitaine, ayant vu le contenu d'icelle, fit lever incontinent le siege, et s'en retourna au Caire avec tout son camp. Le matin ensuivant, Livoret entra tout seul en la cité de Damas, et s'en alla loger en une hostellerie; et ayant vestu un beau et riche accoustrement tout semé de pierreries qui faisoient envie au soleil, monta sur son cheval fée, et s'en alla tout droit au palais, où il com-

mença à le faire voltiger d'une si bonne grace que chacun s'estonnoit à le voir. Bellissandre, fille du roy, qui s'estoit esveillée par le bruit du peuple, se leva, et vint regarder sur une gallerie qui descouvroit toute la place ce beau jeune fils avec son gentil cheval, duquel elle fut autant amoureuse comme seroit un jeune fils d'une belle pucelle; tellement qu'elle s'en alla vers le père, en le priant grandement de l'acheter pour elle, veu qu'en le voyant si vif et gentil, elle en estoit ravie. Alors le père, pour contenter sa fille, qu'il aimoit merveilleusement, envoya un de ses barons pour demander à ce jeune fils s'il vouloit vendre son cheval à un pris raisonnable, à cause que la fille du roy en estoit amoureuse. Le jeune fils respondit qu'il n'y avoit pris et chose si digne qui peust acheter son cheval; pour cette cause, il luy demanda une si grande quantité de deniers, que le royaume de son père n'estoit pas suffisant pour le payer. Le roy, entendant un pris tant excessif, appella sa fille et luy dict: « Écoute, ma fille, je ne me veux pas priver de mon royaume pour un cheval et pour te complaire. Parquoy il faut que tu ayes maintenant patience; et ne te chaille, car nous en recouvrerons un autre plus beau et meilleur. » Bellissandre, estant tousjours de plus en plus ravie, prioit incessamment le père de la contenter en cela, quoy que coustast le cheval. Après maintes prières, la fille, voyant de ne pouvoir gagner le père, se partit d'avec luy et s'en alla trouver la mère comme desesperée, et comme demy morte se laissa tomber entre ses bras. La pitoyable mère, voyant sa fille si dolente, la conforta le plus doucement qu'elle peut, en la

priant qu'elle ne se tourmentast plus, et si tost que le roy se seroit party, elles s'en iroient toutes deux trouver ce jeune fils pour marchander le cheval, et qu'elles en auroyent peut estre meilleur marché que n'en auroit un homme. La fille, oyant les douces parolles de sa bonne mère, se rapaisa quelque peu; et si tost que le roy se fut party, la mère envoya dire au jeune fils qu'il s'en vinst au palais, et qu'il menast son cheval. Iceluy, entendant ce message, se commença à resjouir, et s'en alla à la court, où la mère lui demanda combien il estimoit bien son cheval, à cause que sa fille avoit grand desir de l'avoir. « Madame (respondit il), si vous me donniez tout ce que vous avez en ce monde, jamais vostre fille ne pourroit avoir mon cheval par vendition, mais ouy bien en don, quand son plaisir seroit de l'accepter. Mais devant, qu'elle le taste et manie, à cause qu'il est paisible et adroict, et se laisse monter sur soy paisiblement. » En disant cela, il descendit de son cheval et mit la fille sur la selle, qui le manioit et gouvernoit à son plaisir. Mais elle ne fut pas esloignée de sa mère d'un jet de pierre, que le jeune homme se mit sur la croupe de son cheval, et le commença à picquer si fort de ses esperons, qu'il sembloit un oiseau qui vole par l'air. La jeune dame toute troublée commença à crier : « Oh ! meschant, desloial et traistre, où me menes tu, chien renié ? » Toutesfois son cry ne luy servoit de rien, car il n'y avoit personne là qui lui peust donner secours, ny la conforter de parolles.

Quand elle vint à la rive d'un fleuve, elle print le bel anneau qu'elle portoit en ses doigts,

et le jecta secrettement en l'eau. Finalement après avoir chevauché beaucoup de journées, ils arrivèrent au Caire, et si tost qu'il fut entré au palais, il la vint présenter au Soldan, lequel, la voyant si belle et d'une si bonne grace, se resjouit grandement, et la reçut avec les plus belles caresses de ce monde. Quand ce vint sur l'heure de s'aller reposer, estans tous deux en une chambre richement parée, la damoiselle dict au Soldan : « Seigneur, ne pensez point que j'accomplisse vos desirs amoureux, si vous ne faictes premièrement que ce meschant traistre qui m'a amené me trouve mon anneau qui m'est tombé dedans un fleuve; et quand il me l'aura trouvé et rendu, je feray après ce qu'il vous plaira. » Le Soldan, qui estoit embrasé de l'amour de ceste damoiselle, ne la voulut point molester pour lors, mais commanda incontinent à Livoret qu'il trouvast l'anneau, autrement il le menassoit de le faire mourir.

Livoret, voyant estre contraint par le rigoureux commandement du Soldan, et qu'il ne falloît point contredire à son vouloir, se partit tout fasché, et s'estant retiré en l'estable se mist à pleurer merveilleusement, estant hors de toute esperance de le pouvoir jamais trouver. Le cheval, voyant son maistre en si grande perplexité et pleurer si chaudement, luy demanda qu'il avoit à pleurer et à se tourmenter si fort; et ayant entendu la cause, luy dict : « Taisez vous, pauvre homme; ne vous souvient il point de ce que vous dist le poisson? Prestez donc les oreilles à mes paroles, et faictes ce que je vous diray. Retournez vous en vers le Soldan et luy

demandez tout ce qui vous faict besoing, et ne vous souciez point d'autre chose. » Le jeune compagnon fit tout ainsi que luy avoit ordonné son cheval, et fit tant par ses journées qu'il arriva sur le fleuve qu'il avoit traversé avec la damoiselle, et mit les trois escailles du poisson sur la rive verdoyante. Vous eussiez veu lors le poisson coulant çà et là tout joyeux par dedans l'eau, et vint devant luy, en tirant de sa bouche le precieux anneau, en le luy baillant entre ses mains, et print les trois escailles et se plongeant en l'eau. Si tost qu'il eut recouvré l'anneau, sa tristesse se convertit en joye, et sans plus séjourner s'en retourna vers le Soldan, auquel ayant faict une grande reverence, monstra l'anneau qu'il avoit trouvé, et le presenta à la damoiselle.

Le Soldan, voyant que la damoiselle avoit retiré son precieux anneau comme elle desiroit et suivant son vouloir, luy commença à faire les plus belles caresses du monde, et la flatter afin qu'elle couchast icelle nuict avec luy. Mais il se travailloit en vain, car la damoiselle luy dict : « Ne me pensez point abuser avec voz douces paroles et flatteries, car je vous jure par mon serment que vous ne prendrez jamais aucun plaisir avecques moy, si premierement ce rustre icy qui m'a ainsi vilainement seduite ne m'apporte de l'eau de vie. Le Soldan, qui ne vouloit aucunement contredire à sa bien aymée, ains taschoit de luy complaire par tous les moyens, appela Livoret et luy commanda que, souz peine de perdre la vie, il luy deust porter de l'eau de vie.

Le jeune fils fut trèsdolent de ceste impossible

demande, ayant un grand despit en son cœur, et se plaignoit grandement de son maistre, disant que c'estoit mal recogneu à luy son service et ses grands labeurs, qu'il n'avoit pas souffert sans encourir un grand danger de sa personne. Mais le Soldan, qui estoit excessivement ravy de l'amour de sa dame, ne voulut jamais changer de vouloir, afin de luy complaire en tout ce qu'elle demandoit, tellement qu'il voulut à toutes forces qu'il trouvast de l'eau de vie. Au moyen de quoy, s'estant party de là, s'en alla vers l'estable faire ses regrets, maudissant la cruelle fortune, en pleurant continuellement. Le cheval, voyant les plaintes amères de son cher maistre, luy dict : « Qu'y a il, mon maistre ? Pourquoi vous tourmentez vous si fort ? Vous est il survenu quelque chose de nouveau ? Taisez vous, car on trouve remede à toutes choses, excepté à la mort. » Ayant entendu la cause de ses malheurs, le vint à consoler le plus doucement qu'il fut possible, en luy reduisant en memoire ce que luy avoit dit autrefois le faucon qu'il delivra de la glace, et le precieux don des deux plumes. S'estant souvenu de tout cela, il monta à cheval, et prit une phiole de verre bien couverte et renforcée, et l'attacha à sa seincture, et chevaucha tant qu'il arriva au lieu où il avoit sauvé le faucon ; et ayant planté les deux plumes sur la rive du fleuve comme il avoit esté instruit, incontinent apparut le faucon, et luy demanda ce qu'il luy falloit. Auquel respondit Livoret qu'il avoit faite d'un peu d'eau de vie. Alors le faucon luy dit : « Helas ! gentil chevalier, il est impossible que tu en puisses jamais avoir, pourautant qu'elle

est diligemment gardée par deux fiers lions et deux horribles dragons, qui continuellement hurlent et devorent misérablement tous ceux qui s'approchent pour en prendre ; mais en récompense du plaisir que je reçus une fois de toy, prens ta phiole et l'attache souz mon aïse dextre, et ne te pars point d'icy jusques à tant que je soye de retour.» Ayant fait tout ce qu'il luy avoit esté enchargé, le faucon print sa volée avec la phiole, et vola tant qu'il arriva à la fontaine, où il print secrettement de l'eau de vie, avec laquelle il retourna en toute diligence et la presenta à ce jeune compagnon. Puis ayant prins ses plumes, il prit congé de luy et s'envola.

Livoret, aiant reçu ceste liqueur, sans plus retarder s'en retourna au Caire, et s'estant présenté devant le Soldan, qui devisoit amoureusement avec sa mie, lui bailla l'eau de vie, qu'il reçut en grande jouissance, et la donna à Bellissandre, afin de jouir d'elle à son plaisir. Mais elle, qui estoit constante et ferme comme une tour assaillie et battue des vents, ne voulut jamais par aucun moyen consentir, si premièrement, de ses propres mains, elle ne trenchoit la teste à Livoret, qui avoit été cause de ce mal. Le Soldan, entendant la bestiale et inhumaine deliberation de ceste cruelle damoiselle, ne luy voulut en cela aucunement complaire, estimant que c'estoit une chose fort estrange, qu'il fust ainsi misérablement decapité en récompense de ses labeurs et ennuis. Mais la cruelle et exécrationnable damoiselle, perseverant en son mauvais et detestable vouloir, print un couteau nud, et d'un courage fier et assuré frappa le jeune fils en

la gorge, en la presence du Soldan ; et pourautant qu'il n'y avoit personne en ce lieu qui eust la hardiesse de le secourir, il tomba mort en terre.

Non contente de ce, la meschante femme luy osta la teste de dessus les espaules, et ayant couppé et haché sa chair menu, et rompu les nerfs avec les os et mis en poudre tout cela, elle print un bassin de cuivre assez grand, puis y jëtta dedans, petit à petit, ceste chair hachée, en la broyant avec les os et les nerfs, tout ainsi que font les femmes quand elles peytrissent la paste. Après que cela fut bien peytry, et que la chair fut bien unie avec les nerfs et os, elle fit une superbe image, qu'elle arrosa avec l'eau de la phiole, et incontinent le jeune fils ressuscita de mort à vie, estant plus beau et de meilleure grace qu'il n'estoit auparavant. Le Soldan, qui se sentoît desja fort aagé, voyant la merveilleuse experience et le miracle evidant, fut tout estonné; ayant desir de se faire devenir jeune, pria la damoiselle de luy faire le tour qu'elle avoit faict au jeune homme.

Alors elle, qui ne fut pas lente à obéir au commandement du Soldan, print le couteau qui estoit encores tout sanglant de la mort du jeune homme, et luy ayant mis la main gauche sur le col, en le tenant estroittement, luy donna un coup mortel en l'estomac, puis le jëtta par les fenestres dedans les fossez profonds du palais; et en lieu de le faire devenir jeune comme l'autre, le fit viande pour les chiens : ainsi le miserable vieillard finit sa vie assez pauvrement.

La noble damoiselle, redoutée d'un chacun

pour l'expérience merveilleuse qu'elle avoit faict, ayant aussi entendu que ce jeune compagnon estoit fils de Dalphrène, roy de Tunis, qui en son vray nom s'appeloit Livoret, escrivit une lettre au père en l'advertissant du cas advenu en sa personne propre, en le priant affectueusement qu'il se trovast aux nopces. Dalphrène, en entendant les bonnes nouvelles de son fils, s'en alla au Caire, où il fut receu honorablement, et bien tost après Livoret espousa Bellissandre, au grand contentement d'un chacun. Puis fut estably seigneur du Caire, avec grand triomphe, où il gouverna longuement la seigneurie en grande tranquillité. Cela faict, Dalphrène, ayant prins congé de son fils et de sa bruz, s'en retourna sain et sauve à Tunis.

Après que Ariane eut finy sa pitoyable nouvelle, à fin que l'ordre commencé fust observé, elle vint à commencer son enigme en la manière qui s'ensuit :

ENIGME.

*D'un feu grand et ardent un corps fresle, menu,
Delicat, tendre et beau, prend forme, estre et
croissance,
Qui, pour se faire voir en sa magnificence,
Se vest des jeunes peaux d'un vieil estang chenu.*

*Son esprit, qui devoit franc estre maintenu
En toute liberté, pour sa grande excellence
Et la rare vertu de sa rare puissance,
Sous le pouvoir d'autrui captif est retenu.*

*Toutesfois, on ne peut le contraindre si fort ,
Que luy, qui craint le feu beaucoup plus que la mort,
Souvent pour bon amy ne se fasse cognoistre ,*

*Et, touchant dans les mains des princes et des rois,
Et mesmes les frappant par le nez quelque fois,
Ne monstre ce qu'il est, autre ne pouvant estre.*

Toute la compagnie escoutant attentivement le subtil enigme d'Ariane , en le luy faisant repliquer par plusieurs fois, si ne se trouva il personne qui le peut entendre. Alors la gratieuse Ariane le va ainsi resoudre en disant : « Messieurs, mon enigme ne signifie autre chose sinon la bouteille de l'eau rose , qui a le corps de verre , et vient de l'ardente fournaise. Vous luy voyez la peau de marais , c'est à sçavoir la couverte de paille ou de jonc , et l'ame qui est dedans est l'eau rose. Et touche en la main des rois quand on leur baille à laver, mesmes les frappe par le nez de son odeur. » Ariane avoit desjà mis fin à son enigme , quand Laurette , qui estoit assise près d'elle , cogneut que c'estoit en son rang de dire sa fable , tellement que , sans attendre autre commandement de la dame , commença ainsi à parler :

FABLE III.

Blanchebelle, fille de Larberic, marquis de Monferat, est envoyée par la maratre de Ferradin, roy de Naples, pour estre tuée ; mais les serviteurs luy coupèrent les mains et luy crevèrent les yeux, et depuis fut garie par une couleuvre, et s'en retourna joyeuse vers Ferradin.

'est une chose fort louable et nécessaire, que la femme (de quelque condition qu'elle soit) use de prudence en ses operations, sans laquelle nulle chose ne peut estre jamais bien gouvernée. Et si une maratre, de laquelle je vous veux maintenant parler, en eust usé avec modestie, elle n'eust point esté occise par le jugement divin, pensant tuer autruy, comme vous entendrez.

Il y a desjà assez long temps qu'il regnoit à Monferat un marquis puissant en seigneurie et en richesses ; mais il n'avoit point d'enfans, et s'appeloit Larberic. Ayant merveilleux desir d'en avoir, la grace luy en fut refusée. Advint un jour, entre les autres, que la marquise s'en alla passer le temps en son jardin ; et estant vaincue du sommeil, se vint à endormir au pied d'un arbre ; et ainsi qu'elle dormoit doucement, voicy une petite couleuvre qui s'approcha d'elle ; et s'estant coulée souz ses vestemens, luy entra secrete-

ment en la nature , sans qu'elle s'en peust jamais appercevoir ; et en montant subtilement par le ventre de ceste dame , se vint à arrester jollement en ce lieu. Bien tost après la marquise devint grosse , au grand contentement et rejouissance de toute la cité ; et quand elle fut à terme , elle enfanta une fille avec une couleuvre qui luy environnoit trois fois le col. Les sages femmes , voyant telle chose , s'espouventerent grandement. Mais , sans faire aucun déplaisir , s'osta petit à petit du col de la petite poponne , et en se laissant couler et trainer le ventre par terre , se retira dedans le jardin.

Après que la petite fille eust esté bien lavée et nettoyée dedans le baing et envelopée dedans les blancs drapelets , on commença à appercevoir , à l'entour du cou , une chaîne d'or ouvrée d'un grand artifice ; et estoit si belle et de si bonne grace , qu'elle apparoissoit entre cuir et chair , tout ainsi qu'on voit quelque precieuse bague au travers d'un fin cristal , et environnoit autant de fois le col comme la couleuvre faisoit de tours.

Or ceste fille , qui par sa beauté excellente fut nommée Blanchebelle , croissoit en si grande vertu et gentillesse , qu'elle ne sembloit pas humaine , mais plustost divine. Estant Blanchebelle parvenue à l'aage de dix ans , s'en vint un jour sur une gallerie , et ayant veu le jardin remply de roses et violettes , se tourna vers sa mère nourrisse qui la gardoit , et luy demanda que signifioit cela , que elle n'avoit point veu auparavant. « C'est un lieu (dit la nourrisse) que vostre mère appelle jardin , où aucunesfois elle prend son passetemps. » La fille luy dit : « Je n'ay point

encores veu de si belle chose au monde, et y entrerois volontiers dedans.» La nourrisse, l'ayant prise par la main, la mena dedans ce jardin, et s'estant un peu eslongnée d'elle, s'en alla reposer souz un soureau bien feillu, laissant la jeune fille passer son temps par le jardin. Blanchebelle, estant toute ravie de ce plaisant lieu, aloit ça et là recueillant des fleurs, et quand elle fut un peu lasse s'en alla seoir à l'ombre d'un arbre. Mais elle ne fut pas si tost assise, qu'une couleuvre se vint à approcher d'elle, dont elle eut grande frayeur, et se voulant mettre à crier, la couleuvre luy dit : « Tais toy, ne te bouge et n'aies point peur, car je suis ta sœur et nasquis avec toy un mesme jour, et ay nom Samaritaine; au moyen de quoy, si tu seras obeissante à mes commandemens, je te feray heureuse; autrement tu deviendras la plus malheureuse et malcontente fille qui fut jamais en ce monde. Va donc sans aucune crainte, et demain fay toy porter en ce jardin deux vaisseaux, l'un desquelz soit plein de laict pur, et l'autre de fine eau rose; puis vien vers moy sans aucune compagnie.» Si tost que la couleuvre se fut partie, la fille se leva et s'en alla trouver la nourrisse, qui se reposoit encores à l'ombre, et l'ayant esveillée s'en alla avec elle au logis, sans luy tenir aucun propos.

Le jour ensuivant venu, Blanchebelle, estant toute seule en la chambre avec sa mère, luy sembla estre assez triste et melencolique de visage, tellement que la mère luy dit : « Qu'as tu, Blanchebelle? Tu me sembles toute faschée; tu estois toute joyeuse, et maintenant tu me

semble si triste et desconfortée ». La fille répondit : « Je n'ay autre chose sinon que je voudrois qu'on me portast deux vaisseaux dedans le jardin, l'un desquels fust plein de laict et l'autre d'eau rose. — Tu te fasches pour peu de chose, ma fille (dit la mère); ne sçais tu pas bien que tout ce que nous avons est à ton commandement? » Puis luy fit envoyer deux fort beaux vaisseaux au jardin, l'un plein de laict, et l'autre d'eau rose. L'heure de l'assignation venue, s'en alla toute seule au jardin, et ayant ouvert l'huis, se vint à enclorre leans, et s'assit au lieu où estoient ces vaisseaux. Mais elle ne fut pas si tost assise, que voicy venir la couleuvre, qui s'approcha d'elle et la fit incontinent despouiller et entrer toute nue dedans ce laict, en la lavant depuis les pieds jusques à la teste; et la leschant avec la langue, la nettoya par tout où elle pensa y avoir quelque infection. Puis l'ayant tirée hors de ce laict, la plongea dedans l'eau rose, en luy donnant si bonne odeur, qu'elle en fut toute reconfortée. Cela fait, l'ayant revestue, luy commanda expressement qu'elle se deust taire, et qu'elle se donnast bien de garde de le manifester à personne, voire fust ce le père ou la mère, pourautant qu'elle vouloit qu'il ny eust femme ny fille en ce monde qui peut estre parangonnée à sa beauté et gentillesse; et finalement, l'ayant douée de beaucoup d'autres vertus, se partit de là.

Si tost que Blanchebelle se fut absentée du jardin, elle s'en retourna au logis vers sa mère, qui la trouva si belle et de si bonne grace, qu'elle surmontoit tout autre en beauté et gen-

tillesse, en quoy elle ne sceut que dire. Toutes-
fois elle luy demanda comment elle avoit fait à de-
venir si belle. « Je n'en sçay rien », respondit-elle.
Alors la mère prit un peigne pour la peigner, et
en accoustrant ses blonds cheveux, les perles et
bagues precieuses luy tomboient de la teste;
et en luy lavant les mains, les roses en sortoient
avecques les violettes et fleurs de diverses cou-
leurs, avecques une si bonne odeur, qu'il sem-
bloit bien qu'il y eust en ce lieu un petit paradis
terrestre. La mère, voyant un tel spectacle, s'en
alla trouver incontinant son mary Lamberic, et
d'une grande joye maternelle luy dict : « Mon-
sieur, mon amy, nous avons une fille la plus
belle, la plus gentille et de meilleure grace que
nature fit onques; car outre l'excellente beauté
qui manifestement se voit en elle, les perles et
pierres precieuses luy tombent de ses cheveux;
et de ses blanches mains (qui est chose miracu-
leuse) sortent roses, violettes, et toute espèce
de fleurs, qui rendent à ceux qui la regardent
une plaisante odeur. Ce que je n'eusse jamais
creu, si de mes propres mains je ne l'eusse
touché, et veu de mes propres yeux. » Le
mary, qui naturellement estoit incredule, et
n'adjoutoit coustumièrement guères de foy aux
paroles de sa femme, commença à rire et se
gaudir d'elle. Toutesfois, estant d'elle de plus en
plus stimulé, voulut voir ce qu'en estoit. Et de
faict, ayant appelé sa fille en sa presence, trouva
encores plus grande merveille qu'il n'avoit fait
auparavant. Au moyen de quoy il en fut si
joyeux et fier, qu'il n'estimoit personne en ce
monde estre digne de l'avoir en mariage.

Estant desjà le bruit semé par tout de l'excellente et immortelle beauté de Blanchebelle, plusieurs roys, princes, marquis et grans seigneurs accouroient de toutes parts pour acquerir son amitié et l'avoir en mariage. Mais il ne se trouva aucun d'entr'eux de telle vertu qui la peust avoir, pourautant que chacun d'eux avoit quelque imperfection, ou à redire. Finalement arriva Ferrandin, roy de Naples, la vertu duquel, et noble, reluisoit comme le soleil entre les petites estoiles; et estant allé trouver le marquis, luy demanda sa fille en mariage. Le marquis, le voyant si beau, si bien façonné, et si puissant en seigneurie et en richesses, arresta les nopces, et ayant fait appeller sa fille, sans plus retarder les fit toucher la main et s'entrebaïser. Les espousailles ne furent pas si tost accordées, que Blanchebelle se souvint des propos que luy avoit tenu sa sœur Samaritaine, et s'estant esloignée de son espoux, et feignant de vouloir faire quelques services, se retira en sa chambre, et s'estant enclose par dedans, s'en alla toute seule secrettement dedans le jardin, par un petit huis de derrière, et d'une voix assez basse commença à appeller sa sœur Samaritaine. Mais elle ne comparoissoit plus comme de coustume. Ce voyant, Blanchebelle fut fort estonnée, et ne la trouvant et apperçoivant en aucun lieu du jardin, devint toute triste et fâchée, cognoissant que cela luy estoit advenu pour n'avoir pas esté obeyssante à ses commandemens. Cela fait, elle s'en alla secrettement en sa chambre, et s'assit près de son espoux, qui l'avoit longuement attendue. Les nopces finies, Ferrandin mena son

espouse à Naples, où, avec grand triomphe et honneur, il fut receu joyeusement de toute la cité.

Or Ferrandin avoit une marastre, avec deux sœurs qu'elle avoit eu d'un autre mariage, et luy en avoit voulu faire espouser l'une d'icelles. Mais pourautant que toute esperance luy en estoit ostée par le moyen de Blanchebelle, elle conceut une si grande colère et despit à l'encontre de ceste pauvre jeune dame, qu'elle ne la pouvoit souffrir devant ses yeux, faisant neantmoins semblant de l'aymer. La fortune voulut que le roy de Tunis fit un gros appareil, tant par mer que par terre, pour faire la guerre à Ferrandin. Je ne sçay si ce fut pour ce mariage ou pour quelque autre occasion, mais tant y a qu'il avoit desjà traversé jusques aux frontières de son royaume; tellement que Ferrandin fut contrainct de prendre les armes pour defendre son pays et aller trouver son ennemy. Et de fait, ayant préparé tout ce qui luy estoit necessaire, et ayant recommandé Blanchebelle (qui estoit enceinte) à sa belle mère, se partit avec son armée. Bien tost après, ceste meschante et malheureuse marastre delibera de faire mourir Blanchebelle, et pour ce faire elle fit venir deux de ses serviteurs qu'elle estimoit luy estre fort fidelles, et leur commanda qu'ils la menassent passer le temps en quelque lieu à l'escart et qu'ils ne s'en retournassent jamais de là, sur peine de perdre la teste, qu'ils ne la tuassent, en luy apportant certains indices de sa mort. Les serviteurs, plus prompts à mal faire que d'entreprendre quelque bon œuvre, furent obeissans à leur maistresse, et fei-

gnans de la mener à l'esbat en quelque lieu, firent tant qu'ils la conduirent dedans un bois où ils avoient desjà fait leur dessein de la mettre à mort; mais la voyant si belle et si gracieuse, ils en eurent pitié, et ne la voulurent point tuer, mais luy couppèrent les mains et luy arrachèrent les yeux, afin de lés porter à la marastre pour indice certain qu'ils l'avoient tuée. La meschante et detestable femme, voyant ces indices, fut fort contente, et pour mettre en execution sa malheureuse deliberation et entreprinse, sema par tout le royaume que ses deux filles estoient mortes, l'une de fièvre continue, et l'autre d'une apostume qui l'avoit estouffée; et que Blanchebelle, pour sa douleur du departement du roy, estoit avortée d'un fils, et qu'il estoit survenu une fièvre tierce qui la tormentoît merveilleusement, et qu'il y avoit moins d'esperance de vie que de crainte de mort. Mais la mauvaise et cruelle femme, en lieu de Blanchebelle, tenoit couchée dedans le lict du roy une de ses filles, faignant que c'étoit Blanchebelle qui avoit la fièvre.

Cependant Ferrandin, qui avoit obtenu victoire contre son ennemy, s'en retourna vers sa maison en grand triomphe; et pensant trouver sa bien aimée Blanchebelle toute joyeuse et contente, la trouva maigre, defigurée, et couchée dedans le lict; et s'estant approché d'elle, en la regardant de près au visage, fut tout estonné de la voir si horrible, ne se pouvant imaginer que ce fust Blanchebelle; tellement que l'ayant fait peigner, en lieu de perles et pierres precieuses qui souloient tomber de ses blonds cheveux, sortoient de gros poux qui la devoient à toutes

heures; et en lieu que de ses mains sortoient roses et fleurs odoriferantes, il en venoit une ordu-
re, une graisse et une puanteur qui faisoit
charger l'estomac de ceux qui la regardoient.
Mais la malheureuse marastre luy donnoit à en-
tendre que cela provenoit de la longue maladie,
qui produit coustumièrément tels effectz.

Or la pauvre Blanchebelle, qui avec les mains
coupées et ayant les yeux crevez estoit en ce lieu
solitaire en grande tribulation, et appellant inces-
samment à son secours sa sœur Samaritaine, il n'y
eut jamais personne qui luy donnast response,
sinon Echo, qui retentissoit de tous costés. Ce pen-
dant que ceste pauvre dame estoit en ceste passion,
se voyant privée de toute consolation, voicy ve-
nir un homme assez aagé, qui entra dedans le
bois avec un visage bening et piteux; et ayant en-
tendu une voix plaintive, s'approcha petit à petit,
et trouva ceste jeune dame ayant les yeux crevez
et les mains coupées, qui regrettoit ses malheurs.
Le bon vieillard, la voyant en si piteux estat, ne
peut souffrir que elle demeurast ainsi seulette
entre ces buissons et espines; mais, vaincu d'une
paternelle affection, la mena en son logis, et la re-
commanda à sa femme, luy enchargeant expres-
sément de la traicter bien, et commanda à trois
filles qu'il avoit, plus luisantes qu'estoilles, de
luy faire bonne compagnie, en la caressant à
toutes heures, sans luy laisser avoir faute de chose
quelconques. Mais sa femme, qui estoit plus
cruelle que pitoyable, picquée d'une rage vers
le mary, luy dit tels propos assez rudement :
« Mon mary, que voulez vous que nous fassions
de ceste femme aveugle et manchotte, non point

par ses vertus , mais plustost pour recompense de ses forfaits ? » Alors le bon vieillard luy respondit : « Fay seulement ce que je te dis , et si tu fais autrement , ne m'attens pas au logis. » Or , demeurant ainsi la pauvre Blanchebelle avec la femme et les trois filles , devisant de diverses matières , et pensant à ses malheurs , pria une des filles que ce fust son plaisir de la peigner ; ce que la mère print en mauvaise partie , pourautant qu'elle ne vouloit en façon quelconques permettre que sa fille devinst sa servante. Mais la fille , qui estoit d'un plus franc courage et debonnaire que la mère , se souvenant de ce que luy avoit enchargé le père , et voyant que Blanchebelle monstroït en son visage avoir je ne sçay quoy de bon , et qu'elle sentoït bien sa bonne maison , vint à estendre son tablier blanc , qu'elle tenoit devant soy , et la commença à peigner amiablement. Mais elle n'eut pas à grand' peine donné un tour de peigne , que de sa teste tomboient perles , rubiz , diamans et autres pierreries de valeur inestimable. La mère , voyant cela , fut tout estonnée , non sans grande crainte , tellement que toute la haine qu'elle luy portoit auparavant fut convertie en amitié ; et quand le bon vieillard fut de retour au logis , elles s'encoururent l'embrasser , se resjouissans avec luy d'une telle fortune qu'il leur estoit survenue en si grande pauvreté. Blanchebelle se fit apporter une pleine seille d'eau fresche , et se fit laver le visage et les bras coupez , d'où sortoient roses , violettes et fleurs en grande abondance , en la presence de tous les assistans. En quoy tous l'estimoient plustost divine que humaine.

Advint que Blanchebelle s'en voulut aller et retourner au lieu où elle fut trouvée par le bon vieillard. Mais luy, sa femme et ses enfans, voyant la grande utilité qu'ils recevoient d'elle, luy faisoient la meilleure chère du monde, et la prioient qu'elle ne se deust point partir en façon quelconques, luy amenant beaucoup de raisons pour l'en divertir. Mais elle, qui persistoit fermement en son vouloir, se voulut partir, en leur promettant tousjours de retourner. Ce que le vieillard luy octroya, et sans plus retarder la ramena au lieu où il l'avoit autrefois trouvée. Puis enchargea au vieillard qu'il se partist, et que il retournast vers elle sur le soir, affin de la ramener avec luy. Si tost que le vieillard se fut party, la pauvre Blanchebelle commença à aller çà et là par la forest, appelant continuellement à son secours Samaritaine, tellement que les criz et plaintes montoient jusques au ciel. Mais Samaritaine (nonobstant qu'elle fust assez près d'elle, sans l'avoir jamais abandonnée) ne luy vouloit point respondre. Alors la pauvre desolée, voyant que ses paroles estoient semées en vain, disoit en pleurant : « Que feray je plus en ce monde, puis que je suis privée de mes yeux et de mes mains, et me defaut tout secours humain ? » Au moyen de quoy, estant embrasée d'une fureur qui luy ostoit toute esperance de salut, se vouloit tuer comme desesperée. Mais n'ayant point d'autre moyen de finir sa vie, prit son chemin vers l'eau (qui n'estoit pas loin de là) pour se noyer, et quand elle fut venue sur la rive, estant sur le point de se precipiter, elle entendit une voix qui disoit : « Las ! que veux tu faire ? Ne

sois pas homicide de toy mesmes; garde ta vie à meilleure fin.» Alors Blanchebelle, estonnée d'une telle voix, se sentit dresser les cheveux en la teste. Toutesfois, pensant cognoistre la voix, elle print quelque peu de hardiesse, et dit : « Qui es tu qui vas ainsi errant par ceste forest? — Je suis ta sœur Samaritaine (respond ceste voix), que tu appelles de si grande affection. » Blanchebelle, entendant ces propos, luy dit d'une voix interrompue de grands hoquez : « Helas! ma sœur, m'amie, ayde moy, et si je me suis esloignée de ton conseil, je t'en demande maintenant pardon, car je t'ay offensée, et recognois ma faute. Mais l'erreur vint par ignorance, et non pas par malice, car si c'eut esté par malice, la divine Providence ne l'eust pas tant enduré. » Samaritaine, oiant ses grands regretz, et la voyant si mal traictée, la consola le mieux que elle peut, et ayant recueilly quelques herbes qui avoient grande vertu et les luy mettant sur les yeux, et assemblant les mains avec les bras, incontinent la guerit. Cela fait, Samaritaine, ayant despouillé sa layde peau de couleuvre, devint une fort belle jeune fille.

Or, quand ce vint sur le soir, que le soleil cachoit desjà ses luisans rayons, et que les ténèbres de la nuict commençoient à apparoltre, le bon vieillard s'en vint assez hastivement en la forest, et trouva Blanchebelle qui estoit assise avec une autre nymphe. Et l'ayant contemplée au visage, demoura tout estonné, pensant quasi que ce ne fust pas elle. Toutesfois, l'ayant à la fin recogneue, luy dit : « Comment, ma fille, vous estiez ce matin aveugle et manchotte, et vous estes maintenant si tost guerie! » Alors

Blanchebelle respondit : « Ce n'est pas moy, mais par la vertu et courtoisie de ceste cy, qui est assise près de moy, laquelle est ma sœur. » Et s'estant levées, s'en allèrent d'une grande joye avec le vieillard en sa maison, où elles furent receues honorablement de la femme et des filles.

A quelque temps de là, Samaritaine, Blanchebelle et le vieillard s'en allèrent avec les trois filles demeurer en la ville de Naples; et ayans espié un lieu vague, qui estoit vis à vis du palais du roy, s'assirent en ce lieu, et quand la nuict fut venue, Samaritaine print une verge de laurier en sa main, et frappa par trois fois la terre, en disant certaines paroles, et tout incontinent voilà le plus beau et le plus magnifique palais du monde qui se dressa en ceste place vague. Le matin ensuivant, le roy Ferrandin se mit à la fenestre, et voyant un si riche et superbe palais, fut tout estonné. Et ayant appelé sa femme et sa marastre, le vindrent voir. Toutefois elles ne s'en contentèrent gueres, doutant qu'il ne leur en advint quelque malencontre. Estant ainsi Ferrandin à contempler ce palais, et l'ayant considéré de toutes parts, haussa les yeux, et apperceut par la fenestre d'une chambre deux matrones qui en beauté faisoient envie au soleil. Et si tost qu'il les eut apperceues, il luy vint une grande rage au cœur, par ce qu'il luy sembla qu'une d'icelles avoit la vraye semblance de Blanchebelle. Et leur ayant demandé leur nom, et d'où elle venoient, il luy fut respondu que c'estoient femmes bannies, qui venoient du pays de Perse, avec leurs biens, pour habiter en ce lieu. Leur ayant demandé

si c'estoit leur plaisir qu'il les allast un peu visiter avecques les dames de sa maison, elles luy respondirent qu'il leur seroit très agreable, mais qu'il estoit beaucoup plus convenable et honneste qu'elles, comme subjectes, les allassent trouver, que luy, comme seigneur, leur fist cest honneur avecques les dames, et qu'il ne leur appartenoit pas tant d'honneur. Ferrandin ayant fait appeler la royne avec les autres dames (nonobstant qu'elles y allassent mal volontiers, craignans leur prochaine ruine), s'en allèrent au palais des deux matrones, qui les receurent honnorablement, avec grandes caresses, leur montrans les belles galeries, les spatieuses sales, et les chambres bien garnies, les murailles, lesquelles estoient de fin albatre et riche porphyre, où il y avoit des figures qui sembloient estre vives. Après avoir suffisamment visité ce magnifique et triomphant palais, la jeune damoiselle, s'estant approchée du roy, le pria humblement que ce fust son plaisir de prendre la patience de venir un jour disner avec elles. Le roy, qui n'avoit pas le cœur de pierre, et qui estoit de nature magnanime et liberal, accepta gracieusement l'offre. Et les ayant remercié du bon acueil qu'elles luy avoient faict, se partit avec la royne et retourna vers son palais.

Le jour du convoy venu, le roy, la royne et la marastre, avec leurs riches accoustremens, et en compagnie de diverses matrones, s'en allèrent au banquet magnifiquement appareillé. Si tost qu'ils se furent lavez, le maistre d'hostel fit asseoir le roy et la royne à une table un peu plus eminente que les autres; vray est qu'elle joignoit

contre. Puis fit asseoir tous les autres selon leur degré, et chacun disna joyeusement et à son aise. Le superbe festin finy et les tables ostées, Samaritaine se va lever, et se tournant vers le roy et la royne, leur va ainsi dire : « Sire, affin que nous ne soyons pas oisifs, il faut que chacun de nous propose quelque chose qui soit de plaisir et de contentement » ; ce que chacun confirma estre bien fait. Toutefois, il ne s'en trouva point qui eust la hardiesse de proposer quelque chose. Au moyen de quoy, Samaritaine, voyant que chacun se taisoit, dit ainsi : « Puis qu'on ne veut rien dire, il ne desplaira point à Vostre Majesté si je fais venir une de nos damoiselles pour nous donner quelque passetemps. » Et ayant faict appeler une damoiselle, qui s'appelloit Silverie, luy commanda qu'elle prist sa cithare pour chanter dessus quelque chanson en la louenge du roy. Icelle, très obéissante à sa maistresse, prit sa cithare, et, s'estant mise vis à vis du roy, commença à jouer harmonieusement, en chantant l'histoire de Blanchebelle, depuis le commencement jusques à la fin, sans toutesfois les nommer. Et quand l'histoire fut finie, Samaritaine se leva et demanda au roy quelle punition meriteroit celuy qui auroit commis un si grief excès. La marastre, qui pensoit par sa prompte response couvrir sa meschanceté, sans attendre que le roy respondist, dict audacieusement : « Une fournaise ardente conviendrait à celuy. » Alors Samaritaine, plus embrasée de despit qu'un charbon de feu ardent, luy va dire : « Tu es celle, mastine, par qui est venu un tel scandalle. Et toy malheureuse, meschante et maudicte femme

que tu es, tu te condamnes de ta bouche propre.» Puis se tourna vers le roy, et luy dit d'un visage riant : « Sire , voilà vostre Blanchebelle ; voilà vostre chère espouse que vous aimiez tant ; voilà celle sans laquelle vous ne pouviez vivre. » Et en signe de ce elle commanda aux trois filles du vieillard de luy peigner en la presence du roy ses blonds cheveux, desquels tomboient perles et bagues précieuses, et de ses mains, violettes et roses. Et pour plus grande assurance, elle monstra au roy son col environné d'une petite chaine de fin or, qui apparoissoit entre chair et peau, comme en un cristal. Le roy, ayant cogneu par vrais indices et signes evidens que c'estoit là Blanchebelle, commença tendrement à pleurer et à l'embrasser ; et devant que se partir de là, il fit allumer une fournaise ardente et fit brusler sa marastre avecques sa fille. Voilà comment justement elles portèrent la punition de leur peché. Cela faict, les trois filles du vieillard furent honorablement mariées ; et depuis, Ferrandin vesquit longuement avecques sa Blanchebelle et Samaritaine, laissant après luy des heritiers legitimes pour succeder au royaume.

La fable de Laurette avoit desjà faict pleurer les compagnes ; mais si tost qu'elle fut finie, Madame commanda qu'on poursuivist l'ordre commencé et qu'elle proposast son enigme, ce qu'elle fit gracieusement en disant ainsi :

ENIGME.

Un petit animal prend icy bas naissance,
S'engendrant tout à coup de plusieurs pères morts.

*Lequel est si malin, que, devorant leurs corps,
Il paist son appetit de leur fresle substance.*

*S'il meurt, un autre en sort, qui, pareil en puissance
Et en meschanceté, faict mille et mille torts ;
Mais à la fin, le ciel, vengeur de ses efforts,
Luy faict de ses pechez porter la penitence ;*

*Car il n'a pas si tost de ses chétifs parens,
Qu'il ronge incessamment et dehors et dedans ,
Devoré les costez et mangé tout le ventre ,*

*Que, comme despité, cognoissant son forfait,
Se cachant sous leur peau, luy mesmes se deffaict,
Ne se pouvant après retirer d'où il entre.*

Chacun escouta attentivement le subtil enigme de la gracieuse Laurette, laquelle, voyant qu'il ne se pouvoit resouldre, dit : « Mes dames honorées, affin de ne vous tenir en doute, et ennuyer vos esprits troublez de la piteuse fable par moy racontée, je vous en diray (s'il vous plaist) brevement la resolution. Cest animal n'est autre que le charanton, qui est né de plusieurs pères morts, assavoir de plusieurs grains de bled, et les mange ; puis à la fin, caché sous l'escorce d'iceux, se deffaict soy mesme, c'est à dire par sa faute, ne s'estant retiré quand on a porté le grain au moulin. » Chacun s'esmerveilla qu'il ne se trouva aucun en la compagnie qui peut interpreter l'enigme de Laurette. Mais s'estant retirée en sa place, Madame fit signe à Alterie qu'elle commençast à dire, ce qu'elle fit, en faisant premierement une grande reverence, puis commença ainsi :

FABLE IV.

*Fortunio, ayant receu une injure du père et de la mère,
s'en alla vagabond par le monde, et par cas
d'aventure il se trouva en un bois où il trouva
trois animaux qui le recompensèrent. Puis
estant en Pologne pour une jousté, il
obtient en mariage Doralice,
fille du roi.*

 n dit, en commun proverbe, qu'il ne se faut jamais jouer à faire mal, ny se railler de la vérité; car celuy qui voit, oït et se tait, il ne nuit point à autrui et vit tousjours en paix.

Il y eut donc aux extremes parties de Lombardie un homme, appelé Bernio, lequel, nonobstant qu'il fust abondant aux biens de la fortune, si ne s'estimoit il point inferieur aux autres de cœur et d'esprit. Il print en mariage une notable femme, nommée Alquie, laquelle, combien qu'elle fust d'assez basse condition, si estoit elle de bon esprit et louables mœurs, et aimoit autant son mary que quelque autre qui se trouva oncques. Ils desiroient grandement d'avoir enfans; mais Dieu ne leur en faisoit point la grace, par ce que l'homme ne sçait pas le plus souvent, en demandant, ce que plus luy convient. Estant ainsi en ce desir, et voyant que fortune luy estoit du tout contraire, estant contraints d'un long desir, deliberèrent d'en prendre un pour leur propre fils et legitime, et iceluy nourrir et entre-

tenir. Et de faict, s'en allèrent un jour de grand matin au lieu deputé pour les enfans qui sont abandonnez de leurs pères, où en apperceurent un qui leur sembla plus beau et plus mignard à leur gré que tous les autres, tellement qu'ils le prindrent et le nourrirent le plus soigneusement qu'il leur fut possible, en l'instruisant et façonnant en toutes bonnes mœurs. Advint, comme il pleut à iceluy qui gouverne et amolit toutes choses à son gré, que sa femme Alquie se vint à engrossir; et, le terme venu, elle enfanta un fils, qui ressembloit du tout au père, dont ils furent merueilleusement joyeux, et le nommèrent Valentin. Estant bien et delicatement nourry et entretenu, il croissoit en vertu et bonnes mœurs, et aimoit tant son frère Fortunio, que il ne pouvoit vivre aucunement sans luy. Mais Discord, qui est ennemy de tout bien, voyant une telle amitié entre eux et ne pouvant plus souffrir une si grande tranquillité, un jour s'y entremesla, et fit tant qu'ils commencèrent à gouter ses fruicts apres et amers; car un jour, entre les autres, en jouant ensemble (comme est la coutume des enfans), s'estans quelque peu rechauffez, et ne pouvant Valentin souffrir que Fortunio le surmontast en jeu, il entra en si grande rage et fureur, qu'il l'appella bastard et fils d'une simple femme. Ce que entendant Fortunio, et s'esbahissant grandement de cela, se troubla grandement, en disant à Valentin: « Comment, suis je bastard? » Et Valentin, en grondant entre ses dents, le confirmoit assez evidemment, tellement que Fortunio, estant de cest outrage grandement fasché, se partit du jeu et s'en alla

trouver sa mère putative, en luy demandant doucement s'il estoit son fils et de Bernio. Alquie respondit que ouy. Et ayant aperceu que Valentin l'avoit outragé, le menassa fort et ferme, jurant de l'en chastier. Or Fortunio, par les paroles d'Alquie, eust grand soupçon, et, qui plus est, tenoit pour certain qu'il n'estoit pas son fils : ce neantmoins, il la voulut souventesfois taster s'il estoit son vray fils, et delibera de le sçavoir à toutes forces ; tellement que Alquie, voyant que Fortunio perseveroit en son obstiné vouloir, ne le pouvant plus divertir de telle importunité, luy confirma qu'il n'estoit pas son vray fils, mais qu'il avoit esté nourry en leur maison pour l'honneur de Dieu et pour remission de ses pechez et de son mary. Ces paroles furent autant de coups de couteau au cœur de ce jeune fils, et luy augmentèrent douleur sur douleur.

Estant ainsi outre mesure dolent, ne pouvant avoir le cœur de se tuer luy mesmes par aucune violence, delibera de se partir de la maison de Bernio, et aller vagabond par le monde, jusques à tant qu'il eust trouvé quelque bonne fortune. Alquie, voyant le vouloir de Fortunio estre plus prompt que jamais, et ne voiant aucun moyen de le divertir de telle entreprinse, luy va donner (par un despit qu'elle avoit) sa malediction, priant Dieu que s'il advenoit qu'il montast jamais sur mer, qu'il fust englouty par les Sereines, tout ainsi que sont les navires par les vagues et tourmens de la mer. Alors Fortunio, poussé de l'impetueux vent de despit et de fureur, sans avoir toutefois entendu la malediction maternelle, se partit sans prendre congé

de ses parens, et print son chemin vers l'Occident. Après avoir passé estangs, valées, montagnes et autres lieux sauvages et aspres, finalement, un matin, entre sexte et nonne, il arriva en une forest espesse et facheuse, ou de prime face il rencontra un loup, un aigle et une fourmy, qui, pour la prinse d'un cerf, estoient en grand dissention pour le deparir, et ne se pouvoient aucunement accorder. Estans ainsi en ce debat furieux, se voulans batre l'un l'autre à toutes forces, en fin ils appointèrent que ce jeune Fortunio, qui estoit alors survenu, vuideroit leur procès, donnant à chacun sa part selon qu'il luy sembleroit plus convenable. Et ainsi demeurèrent contens, promettans l'un à l'autre de se taire et ne contrevenir aucunement à la sentence difinitive, en quelque forme qu'il la donnast, voire fust elle injuste. Fortunio accepta volontiers ceste charge et commission, et ayant d'un meur jugement consideré la condition d'un chacun, divisa ainsi la proye : Premièrement, il donna au loup, comme animal gourmand et bien garny de dents, tous les os avec la chair maigre, en recompense de ses labeurs. A l'aigle, qui estoit oiseau ravissant et sans dents, pour recompense de ses labeurs, il luy offrit pour sa part les parties interieures, avec la graisse qui est à l'entour de la chair et des os. Puis à la grenetière et soigneuse fourmy, à qui nature n'avoit pas baillé la puissance que pouvoit avoir le loup et l'aigle, pour recompense de son travail, il luy assigna le cerveau tendre. Chacun acquiesça à ceste grave et juste sentence, qui estoit la mieux fondée du monde : tellement que tous furent con-

tens, en le remerciant le plus gracieusement qu'il leur fut possible de la courtoisie et humanité qu'il avoit usé envers eux. Et pour autant que l'ingratitude est à blâmer sur tous vices, ils s'accorderent tous trois ensemble que ce jeune fils ne se partiroit point d'avec eux sans estre très bien recompensé du plaisir qu'ilz avoient receu de luy. Voylà donc le loup qui, en reconnaissance de ceste notable sentence, luy va dire : « Frère, je te donne ceste vertu, que toutefois et quantes que tu auras desir de devenir loup et que tu diras : Je voudrois estre un loup, incontinent tu seras transformé en loup, en reprenant toutesfois tousjours ta première forme quand bon te semblera. » Par le mesme moyen fut guerdonné de l'aigle et du fourmy.

Alors Fortunio, estant tout joyeux de ce don receu, les ayant remerciez le mieux que faire se peut, print congé d'eux et se partit, et chemina tant qu'il arriva à la noble et peuplée cité de Pologne, que tenoit pour lors le puissant roy Odescalque, qui avoit une fille, nommée Doralice : et, en la voulant marier honorablement, avoit fait publier un tournay par tout son royaume, ayant deliberé de ne la marier point sinon à celui qui auroit la victoire et le pris du tournay. Au moyen de quoy, plusieurs ducs, marquis et autres puissans seigneurs estoient venus de toutes parts pour conquister ce precieux prix : et y avoit desjà un jour expiré de ce triomphant tournay, où un laid Sarrazin, contrefait de visage, de forme estrange, et noir comme poix, estoit d'icelle suppreur. La fille du roy, considerant la laide contenance du Sarrazin, en avoit une grande

douleur en son cœur, de ce qu'un tel monstre et babouin emportoit le prix d'une telle jousté; et ayant appuyé son vermeil visage sur sa tendre et delicate main, se faschoit grandement, maudissant sa mauvaise fortune, souhaitant plustost de mourir que de tomber entre les mains d'un si laid quinaut pour estre sa femme. Fortunio estant entré en la cité, et ayant veu ce triomphe et l'assemblée de ceux qui joustoyent, et ayant entendu la cause d'un si manifique tournay, fut embrasé d'un merveilleux desir de montrer sa vaillantise en ce triomphe. Mais pour autant qu'il estoit degarny de tout ce qui appartenoit en tel exercice, il s'en faschoit grandement. Et estant en ces regrets, et haussant sa veue en haut, il apperceut Doralice, fille du roy, qui estoit appuyée sur une riche fenestre, estant environnée de plusieurs gracieuses damoiselles et honnora- bles matrones, apparroissant tout ainsi que le clair soleil entre les petites estoilles.

Quand la nuit obscure fut venue, et que chacun se fut retiré à son logis, Doralice se retira toute seule et bien faschée en une petite chambre, non moins belle que bien parée. Et estant ainsi seulette avec la fenestre ouverte, voilà Fortunio, lequel n'eut pas si tost apperceu Doralice, qu'il commença à dire : « Que ne suis je maintenant un aigle. » Il n'eut pas si tost finy ces propos qu'il devint une aigle; et estant volé en la fenestre, après s'estre derechef transformé en homme, se presenta tout joyeux devant elle. Or la pucelle eut frayeur en le voyant, et commença à crier à haute voix, comme si les chiens eussent esté après pour la devorer. Le roy, qui n'estoit pas

trop loin de sa fille, oyant le cry, s'en courut vers elle ; et ayant entendu qu'il y avoit un jeune fils en la chambre , se mit à chercher par tout ; et, ne trouvant rien , s'en retourna reposer, par ce que le jeune Fortunio, s'estant transformé en aigle, avoit prins sa volée par la fenestre. Le père ne se fut pas sitost retiré, que de rechef la pucelle se mit à crier, à cause que le jeune fils s'estoit présenté à elle, comme la première fois.

Mais Fortunio, oyant le cry et craignant le danger, se changea en fourmy, et se cacha dedans les blonds cheveux de la belle pucelle. Odescalque courut entendre la cause du cry de sa fille, et ne voyant aucune chose, se commença à fascher contre elle, et la menassa assez rudement de luy faire un tour qui ne luy plairoit guères, si elle se mettoit plus à crier ; et se partit tout courroussé, pensant qu'elle eust veu en imagination un de ceux qui avoient esté tuez au tournay pour l'amour d'elle. Le jeune fils ayant entendu les propos du père, et qu'il s'estoit parti, print sa première forme d'homme. Et si tost que Doralice l'eut apperceu, elle se voulut incontinent jetter hors du lict et crier, mais elle n'eut pas le loisir ; car le jeune juvenceau luy vint incontinent à clorre la bouche de l'une de ses blanches mains, et luy dit : « Ma trèschère et trèshonorée dame, je ne suis point icy venu pour vous oster ny tolir vostre honneur, mais plustost pour vous resjouyr et reconforter, et estre vostre très-humble et très-obeyssant serviteur. Si vous criez et demenez plus, de deux inconveniens l'un aviendra : ou que vostre très-honorable et très-bonne renommée sera blessée, ou que vous serez cause

de vostre mort et de la mienne. Parquoy, ma très-honorée dame et maistresse, et de mon cœur jouyssante, ne veuillez point en un mesme temps souiller vostre honneur et mettre en danger la vie de l'un et de l'autre. »

Ce pendant que Fortunio disoit ces paroles, Doralice pleuroit tendrement, et en se plaignant ne pouvoit souffrir aucunement l'espouvantable assaut. Mais Fortunio, voyant le courage de la jeune dame ainsi grandement troublée, tant fit et dit avec ses paroles sucrées et amiellées, qui eussent fait fendre les pierres, qu'il adoucit le vouloir obstiné d'icelle, laquelle, estant vaincue de la bonne grace et maintien du jeune fils, commença à s'apprivoiser avec luy. Et voyant ce jeune fils de belle apparence, adroict et robuste, et bien formé de ses membres, considérant aussi en soy mesmes la laide contenance du Sarrazin, estoit grandement faschée en son cœur de ce qu'il devoit emporter le prix de la joute, et consequemment jouir de sa personne. Estant ainsi en ces discours, le juvenceau luy dit : « Mademoiselle, si j'avois le moyen je jousterois volontiers, et entreprends sur ma vie d'emporter le prix. » La damoiselle respondit. « Si ainsi estoit, autre personne que vous ne seroit jouissant de ma personne. » Et le voyant chaud et dispos à telle entreprinse, l'accommoda de deniers et de bagues infinies. Ce jeune fils print joyeusement ces deniers, et luy demanda quel habit il prendroit qu'il luy fust plus agreable ; et elle luy respondit, de satin blanc. Et tout ainsi qu'elle ordonna il fit.

Le jour ensuivant, Fortunio, estant garny de

riches harnois et armes luisantes , couvert d'une casaque de satin blanc bordée de fin or avec ouvrage exquis, monta sur un puissant et courageux cheval, couvert de la couleur du chevalier, et sans estre aucunement cogneu s'en alla presenter en la place. Le peuple qui estoit desjà assemblé au magnifique spectacle, voyant ce preux chevalier incongneu , tenant la lance sur la cuisse pour jouter, commença à le regarder par grandes merveilles; tellement que chacun disoit : « Mon Dieu! qui est celuy là qui est si magnifique, lequel on ne cognoit point? » Estant Fortunio entré en la lice, somma son compétiteur d'entrer, et ayans tous deux baissé les lances, se vindrent à rencontrer comme deux lions deschainez. Et sur ce point, le jeune chevalier donna si grand coup en la teste du Sarrazin, qu'il toucha la croupe du cheval et demeura mort en terre, tout ainsi qu'un verre jetté contre une muraille. Et autant qu'il en rencontra ce jour là en la lice, autant y en eut il d'abatus. Ce pendant la damoiselle regardoit d'un visage guay et joyeux, remerciant Dieu en soy mesmes de l'avoir delivrée des mains du laid Sarrazin, et priant incessamment luy donner la victoire.

La nuict venue, on fit appeller Doralice pour souper, ce qu'elle refusa; mais se fit apporter quelques viandes delicates, avec vins exquis, faignant de n'avoir point encores d'appetit de manger, et si elle en avoit besoing, elle mangeroit sur le tard. Et s'estant enfermée seule en la chambre, et ayant laissé la fenestre ouverte, attendit d'un grand desir son amy : et estant retourné comme la nuict precedente, ils sou-

pèrent tous deux ensemble joyeusement. Puis Fortunio luy demanda comment il se devoit vestir le lendemain. Elle luy respondit de satin verd, brodé de fin or et argent, et son cheval garny de mesmes, ce qu'il mit en execution.

S'estant le juvenceau présenté en la place à l'assignation donnée, il entra dedans le tournay, et s'il avoit le jour precedent montré sa prouesse, encore montra il davantage ce jour là, tellement que chacun disoit et affermoit d'une voix que la pucelle estoit sienne.

Le soir venu, la damoiselle, toute joyeuse, usa de la mesme fiction du soir precedent, attendant son amoureux, qui vint souper gratieusement avec elle. Et luy ayant demandé de quelle couleur il se devoit vestir le jour ensuivant, elle respondit : « De satin cramoisi tout bordé d'or et de perles, avec la garniture du cheval d'une mesme façon, par ce que je seray (dit-elle) vestue d'une mesme couleur. — Madame, dit Fortunio, ne vous esmerveillez point si je viens demain plus tard au tournay que les autres fois, car ce ne sera pas sans cause que je retarderay ma venue. »

Le troisieme jour venu, et l'heure du tournay, tout le peuple attendoit d'un grand desir l'honorable triomphe, mais il ne se trouva aucun qui osast comparoistre, pour l'invincible force du chevalier incogneu. Or le trop long sejour du gentil chevalier, non seulement donna grand soupçon au peuple, mais aussi à la damoiselle, nonobstant qu'il l'en eust au paravant advertie; et vaincue d'une douleur extrême, sans que nul s'en apperceust, se laissa

tomber évanouye. Mais si tost qu'elle entendit que Fortunio s'approchoit de la place, les esprits esgarez commencèrent à retourner à leur première place. Vous eussiez veu Fortunio vestu d'un riche accoustrement et la garniture de son cheval d'or fin, tout semée de beaux rubis, esmeraudes, saphis, et de grosses perles qui (selon le jugement universel) valoyent plus qu'un royaume. Si tost qu'il fut arrivé en place, tout le peuple se mit à crier à haute voix : « Vive, vive le chevallier incogneu ! » en sifflant et frappant des mains. Estant entré en la lice, il se porta si vaillamment, que, les ayant tous renversez par terre, il obtint la victoire. Et estant descendu de son puissant cheval, il fut enlevé sur les espaulles des plus apparans de la cité et porté incontinent en la presence du roy, avec trompettes et instrumens de musique, accompagnez de cris et voix qui alloient jusques au ciel. Après qu'on luy eut osté le heaume et le harnoy luisant, le roy aperceut ce beau fils, et ayant fait appeler sa fille en la presence de tout le peuple, la fit espouser avec grand triomphe, tenant table ouverte à tous venans par l'espace d'un mois.

Ayant Fortunio demeuré quelque temps avec sa bien aymée, estimant qu'il n'estoit pas convenable de demeurer ainsi oisif et conter les heures comme font ceux qui sont sots et privez de bon sens, delibera de se partir et s'en aller en lieu où sa prouesse fut cogueue; et ayant fait apprester une galère avec grandz tresors que son beau père luy avoit donnez, ayant prins congé de luy et de sa femme, il monta sur mer, où il eut le vent assez favorable, tant qu'il entra en la

mer Atlantique. Et ayant desjà fait environ cinq ou six lieues en icelle, voilà la plus grande se-reine qu'on veit oncques qui s'approcha de la galère et commença à chanter doucement. Or, Fortunio, qui tenoit la teste sur le bord de la ga-lère pour escouter ce doux chant, se vint à en-dormir, et ce pendant il fut par la sereine en-glouty, laquelle se cacha incontinent dans la mer. Les mariniers, ne le pouvant secourir, cre-voient de douleur; et estans ainsi tous desolez et quasi comme desesperez, couvrirent la galère de noir, et s'en retournèrent vers Odescalque, luy raconter le cas horrible et estrange qui leur estoit survenu en mer. Dont le roy et Doralice et toute la cité sentant grande douleur, se vestirent de noir pour faire le deuil d'un tel personnage.

A quelque temps de là, Doralice enfanta un beau fils, lequel, estant nourry mignardement, vint jusque à l'age de deux ans. Et la pauvre desolée Doralice, considerant d'estre privée de son cher espoux, et que toute esperance estoit perdue de le pouvoir jamais recouvrer, delibera, d'un haut et magnanime courage, de se mettre à la fortune de la mer et essayer son aventure, nonobstant que son père ne le voulust consentir. Et de faict, ayant fait preparer une galère bien armée et equipper d'un grand avantage, elle print avec soy trois pommes fort bien ouvrées, l'une desquelles estoit de laitton, l'autre d'argent et la troisieme de fin or. Cela fait, ayant prins congé de son père, monta sur mer avec son pe-tit fils, et ayant fait hausser les voiles, elle en-tra en haute mer. La pauvre dame navigeant ainsi, ayant la mer assez favorable, pria les ma-

riniers de la mener au lieu propre où la sereine engloutit son mary. Ce qui fut fait. Estant arrivée en ce lieu, le petit fils commença à pleurer et crier à pleine gorge; et ne le pouvant appaiser, la mère print la pomme de cuivre et la bailla à ce petit enfant; et ce pendant qu'il s'en jouoit, la sereine l'aperceut et s'approcha de la galère, et en levant la teste hors de l'eau dit à la femme: « Donnez moy ceste pomme, car j'en suis grandement amoureuse. » Et la dame luy respondit qu'elle ne la luy bailleroit point, à cause que c'estoit le passetemps de son petit enfant. « Si tu me la veux bailler, dit la sereine, je te montreray ton espoux jusques à l'estomac. » La dame, entendant ces propos et desirant grandement de voir son espoux, la luy donna courtoisement. Et la sereine, en recompense d'un tel don, luy montra, suivant sa promesse, son mary jusques à l'estomac; puis l'ayant plongé dedans la mer, ne le laissa plus voir pour lors. Or la dame, qui avoit diligemment considéré tout ce fait, eut plus grand desir de le voir tout, et ne sçachant que faire ny que dire, se confortoit avec son petit enfant; et à fin de le faire taire, elle luy bailla la pomme d'argent. Mais si tost que la sereine l'eut apperceue, la demanda en don. Toutefois, se frottant les espaules, et voyant que c'estoit le passetemps de son petit enfant, refusoit de la luy bailler, tellement que la sereine luy dit: « Si tu me la veux donner, je te montreray ton espoux jusques aux genoux. » La pauvre Doralice, qui avoit plus grand desir que jamais de voir son cher espoux, prefera l'amour du mary à celui de son petit filz, et la luy donna

joyeusement, et la sereine, ayant tenu sa promesse, se plongea de rechef en l'eau. Cependant la pauvre dame ne sçavoit que dire et quel party prendre pour delivrer son mary de mort; et ayant prins son petit fils entre ses bras, qui pleuroit incessamment, se consoloit avec luy. Le petit fils, se souvenant de la pomme de laquelle il se souloit jouer, se mit si fort à pleurer, que la mère fut contrainte de luy bailler la pomme d'or; mais si tost que ce gourmand poisson l'eust apperceue, et ayant considéré qu'elle estoit plus belle que les autres, la requit en don, et sçeut si bien faire et dire, que la mère la luy bailla contre le vouloir de son petit enfant. Et pour autant que la sereine luy avoit promis de luy faire voir son mary tout entier, à fin de ne rompre sa promesse, s'approcha de la galère, et ayant un peu levé le dos, le luy monstra appertement. Alors Fortunio, se voyant hors de l'eau et assis sur le doz de la sereine, estant en liberté, sans plus retarder s'en va proferer ces paroles : « Je voudrois estre un aigle », et tout soudain il devint aigle, et ayant prins sa volée, s'en va aborder sur le maz de la galère, et descendit à bas, en la presence de tous les mariniers, en la propre forme qu'il estoit auparavant. Puis commença à baiser et embrasser premièrement sa femme avecques son petit enfant, et toute la troupe des mariniers. Iceux, trèsjoyeux d'avoir recouvré l'espoux, s'en retournèrent au royaume paternel, et si tost qu'ils furent arrivez au port, vous eussiez ouy trompettes, tabourins, fifres, hautzbois, et autres instrumens sonner de toutes partz. Le roy, voyant cela, s'esmerveilla, ne

sçachant que cela signifioit. Tout incontinent après voicy arriver un messenger, qui luy porta les nouvelles comme son gendre Fortunio estoit arrivé avecques sa fille. Estant descenduz de la galère, ils s'en allèrent tout droit au palais, où ils furent receuz en grande triomphe. A quelque temps de là, Fortunio s'en alla vers sa maison, et s'estant fait devenir Loup, devora sa marastre et son frère Valentin, pour le tort qu'ils luy avoient fait. Puis monta à cheval et s'en retourna au royaume de son beau-père, où il vesquit longuement en grande felicité avecques s'amie Doralice, au grand contentement des deux parties.

Si tost que Alterie eut finy sa piteuse fable, la royne luy commanda de reciter son enigme; ce qu'elle fit en disant ainsi :

ENIGME.

Par le subtil mestier que je me suis appris,
Je puis un trèsbon œuvre en ce monde parfaire,
Et par cestuylà mesme un autre encor deffaire,
Que la nature tient en beaucoup plus grand pris.

Aussi elle l'a mis en un fertile pourpris
Pour y estre nourry de sa main debonnaire.
Toutefois, par mon art, qui luy est adversaire,
Je le puis fouldroyer quand j'auray entrepris.

Car j'ay deux instrumens, lesquels, pour ceste ouvrage,
Me sont duisans, requis, et de grand avantage,
Assavoir, la meslange et les cousteaux meurtriers.

*J'en ay bien encor un, mais de plus doux usage,
Qui, faisant ce qu'il doit, ne faict rien dadvantage,
Et neantmoins est tel qu'il ne cède aux premiers.*

Le notable enigme recité par Alterie fut interpreté en diverses manières, et ne s'en trouva point qui frapast au but, tellement que la belle Alterie, voyant qu'on ne le pouvoit resoudre, dit humainement : « Messesseurs, le vray sens de mon enigme n'est autre chose que la mort, qui par son mestier peut faire un bon œuvre en ce monde, ostant les bestes nuisibles, et par le mesme en deffaire un autre, assavoir l'homme; elle a deux instrumens, qui sont la poison et les cousteaux, et un autre qui est la mort naturelle.» Chacun loua ceste gracieuse et subtile resolution. Mais elle remercia l'assistance de l'avoir ainsi escoutée. Cela fait, Madame commanda à Eritrée qu'elle poursuivist l'ordre commencé, ce qu'elle fit en disant :

FABLE V.

Isotte , femme de Lucafer Albani , de Bergame, cuidant par finesse decevoir Travaillin, vacher de son frère Emilian, pour le trouver menteur, perdit la metairie de son mary, et s'en retourna au logis avec le reste d'un taureau ayant les cornes dorées, et toute hon- teuse.

La force de l'infailible verité est si grande, que, selon le tesmoignage de la sainte Escriture, il seroit plus facile que le ciel et la terre print fin, que la verité vinst à defaillir; joint que la verité à si grand privilege, selon le dit des sages du monde, qu'elle surmonte le temps. Et tout ainsi que l'huile estant mise en quelque vaisseau demeure tousjours au dessus, aussi la verité vient au dessus de la mensonge. Au moyen de quoy on ne se doit point esmerveiller de ce mien commencement, car je l'ay fait estant esmeue de la meschanceté d'une mauvaise femme laquelle, cuidant par ruses et paroles faintes, porter un pauvre jeune fils simple à dire la mensonge, il dit la verité, dont elle fut à la fin confuse et infame, comme femme .nalheureuse, comme je vous raconteray avec la presente fable, laquelle vous sera en temps et

lieu plustost profitable que dommageable, si vous en goustez bien le sujet.

Vous devez donc sçavoir, notables dames, que à Bergame, cité ancienne de Lombardie, y avoit une fois un homme riche et puissant, nommé Pierre Marie Albani, qui avoit deux enfans, l'un desquels se nommoit Emilian, et l'autre Lucafer. Avec ce il avoit deux metairies, l'une s'appelloit Gorem, et l'autre Pedrem. Or les deux frères, c'est asçavoir Emilian et Lucafer, après la mort de Pierre Marie, leur père, divisèrent entre eux les metairies, tellement que Pedrem escheut à Emilian, et Gorem à Lucafer. Emilian avoit un fort beau troupeau de brebis, avec un grand nombre de jeunes taureaux et une bergerie de belles vaches; et de tout cela estoit gardien un nommé Travaillin, homme autant fidele et loyal que rien plus, et avoit ceste bonne grace en luy que pour mourir il n'eust point dit une mensonge, gardant ses bestes en si grande diligence qu'il n'avoit point de pareil en ce monde. Or tenoit il avec ses vaches quelque quantité de taureaux, entre lesquels il y en avoit un si beau, et tant aggrea-ble à Emilian, qu'il luy avoit fait dorer les cornes d'or fin, et jamais Travaillin n'alloit à Bergame qu'Emilian ne luy demandast nouvelles de son taureau à cornes d'or.

Or advint que se trouvant Emilian à deviser avec son frère Lucafer et autres siens domestiques, survint Travaillin, lequel fit signe à Emilian de luy vouloir parler; et luy, ayant laissé la compagnie de son frère et d'autres amis, s'y en alla, et fut assez long temps à luy tenir propos. Et pourautant qu'Emilian luy avoit fait desja sou-

ventefois ce tour, de laisser ses parens et amis pour aller parler à un vacher, Lucafer ne le pouvoit aucunement endurer, tellement qu'un jour estant embrasé d'un despit, il monta en colère et dit à Emilian : « Je suis bien scandalisé de vous, mon frère, de ce que vous faictes plus de compte d'un vacher et d'un coquin que de vostre frère propre et autres bons amis ; car non seulement une fois, mais mille, s'il faut ainsi dire, vous nous avez laissez en pleine rue, et au milieu du jeu, comme bestes qui vont à la boucherie, et vous accointez de ce gros lourdaud de Travaillin, vostre vacher, pour deviser avec luy, et semble que vous ayez les plus grandes affaires de ce monde ensemble, et tout n'en vaut pas un festu. » A quoy respondit Emilian : « Mon frère Lucafer, il ne faut point que vous reprochiez ainsi mon vacher Travaillin, en vous courroussant si fort contre moy, par ce qu'il est bon jeune homme et me plait tant pour sa capacité que pour la grande fidelité qu'il use envers moy ; joint qu'il a une singulière et louable vertu en luy, de ce qu'il ne diroit jamais une mensonge pour tout l'or de ce monde. Outre cela, il a beaucoup d'autres bonnes conditions, pour lesquelles je suis contraint de l'aimer. Parquoy ne vous esmerveillez point si je le caresse. » Ces propos envenimèrent davantage Lucafer, tellement qu'en multipliant grosses paroles l'un contre l'autre, peu s'en fallut que ils ne missent la main aux armes. Et pour autant que Emilian louoit si fort son Travaillin, Lucafer luy va dire : « Vous louez si fort ce vacher pour sa capacité, loyauté, et verité, et fidelité ; et je vous dis et assure que c'est le

plus desloial, et le plus impropre, et le plus grand menteur de ce monde, et entreprends de le vous faire voir, et ouyr qu'il dira en vostre presence mesmes quelque mensonge. » Après beaucoup d'autres paroles, ils vindrent à gager sur cela leurs metairies, ayans ainsi appointé entr'eux que, si Travaillin seroit trouvé en mensonge, la metairie d'Emilian seroit à Lucafer; au contraire, s'il ne se trouvoit mensonger, Lucafer perdrait la sienne. Et de fait, ayant fait venir un notaire, en firent passer contract, avec toutes les solennitez qui sont requises en telles matières.

Après que chacun fut party et que leur colère fut un peu passée, Lucafer commença à se repentir de son marché et du contract qui en estoit passé par main de notaire, se faschant grandement de telle gageure, et craignant de perdre sa metairie, de laquelle il se nourrissoit avec toute sa famille. Estant Lucafer de retour à son logis, sa femme, qui se nommoit Isotte, le voyant si dolent sans sçavoir la cause, luy dit : « Dea, mon mary, qu'avez-vous à estre si triste ? » et Lucafer luy respondit : « Tais-toy, je te prie, et ne m'augmente point la fascherie que j'ay. » Mais Isotte, desirant le sçavoir, tant sceut faire et dire que le mary luy raconta tout. Alors elle luy dit d'un visage tout joyeux : « Est-ce la cause pourquoy vous estes en si grand esmoy ? Ne vous souciez point de cela, car j'entreprends sur ma vie que Travaillin dira non-seulement un mensonge à son maistre, mais plus de mil. » Lucafer, entendant cela, resta tout content. Et pour-
autant que Isotte sçavoit fort bien que son beau-

frère Emilian aymoît grandement le taureau aux cornes d'or, elle mit son dessein de l'attrapper; et de fait, s'estant accoutrée d'habitz fort lascifz et fardée qu'il n'y manquoit rien, se partit de Bergame et s'en alla à Pedrem, où estoit la métairie d'Emilian; et si tost qu'elle fut entrée au logis, elle trouva Travaillin qui faisoit du fromage, et, l'ayant salué, luy dict : « Travaillin, je suis venue ici pour te visiter, et pour boire du laict et manger du fromage avec toy. — Vous soyez la trèsbien venue, maïstresse, » respondit Travaillin; et, l'ayant fait asseoir, commença à preparer la table avecques bon fromage de brebis et autres choses, pour l'honorer. Et pour autant qu'il la voioit ainsi belle et seulette, et qu'elle n'avoit pas de coustume venir vers luy, il fut estonné, et ne se pouvoit persuader que ce fust Isotte, femme du frère de son maïstre. Mais pourautant qu'il l'avoit veue autrefois, il taschoit de la caresser et honorer selon son estat. La table desservie, Isotte, voyant que Travaillin estoit après pour faire le fromage, luy dict : « Escoute, mon amy Travaillin, je te veux aider à faire ton fromage. — Ce qu'il vous plaira, madame », respondit-il. Et sans dire autre chose, se retroussa ses manches jusques au coude, en monstrant ses beaux bras blancs comme neige, et se travailloit après ce fromage, monstrant aucunesfois son gentil estomac, où il y avoit deux petits tetins qui sembloient deux pommes. Outre cela, elle venoit à approcher de si près son vermeil visage à celuy de Travaillin, que l'un touchoit quasi l'autre. Or, Travaillin, nonobstant qu'il fust vacher et nourry aux champs, si ne lais-

soit il pas à estre assez fin. Et voyant les manières de faire de la dame, qui démonstroient en elle un amour lascif, l'alloit entretenant de paroles et d'œillades, faignant de n'entendre rien en matière d'amour. Mais la dame, qui pensoit qu'il fust embrasé de son amour, devint si fort amoureuse de luy, qu'elle ne sçavoit de quel costé se tourner. Et combien que Travaillin cogneust bien l'amour lascif de ceste femme, si n'en osoit rien dire, craignant de la fascher. Mais elle, qui estoit desjà touchée au vif, cognoissant la nonchalance de Travaillin, luy dict : « Dea, Travaillin, qui est la cause que vous estes ainsi resveur, et que ne daignez parler à moy ? Te seroit il point venu appetit de moy ? Ne cache point ton vouloir, car tu m'offencerois plustost, veu que je suis à ton plaisir et commandement. » Travaillin, oyant ses propos, se resjouit grandement, et faisoit semblant de l'aymer. La sotte femme, le voyant embrasé de son amour, estimant qu'il estoit temps qu'elle vint à ce qu'elle desiroit, luy dict ces propos : « Mon amy Travaillin, je voudrois bien que tu me fisses un grand plaisir, et quand tu me le refuserois, je dirois bien que tu fais peu de compte de l'amour que je te porte, et serois peut estre cause de ma ruine ou de ma mort. » Et Travaillin luy respondit : « Madame, je suis content d'exposer ma propre vie, non pas seulement mon bien, pour l'amour de vous ; et combien que vous me commandiez chose beaucoup difficile, toutesfois l'amour que je vous porte et que vous me monstrez me la rendroit facile. » Alors, Isotte, ayant pris un peu de hardiesse, luy dict : « Si tu m'aimes comme je croy,

je le cognoistray maintenant. — Commandez moy, madame, respondit Travaillin, et vous le cognoistrez. — Je ne veux autre chose de toy, dict Isotte, sinon la teste du taureau qui a les cornes d'or, et puy fay de moy ce qu'il te plaira. » Travaillin, oyant ces propos là, fut tout estonné; mais vaincu d'un amour charnel et des mignardises de ceste femme impudique, respondit : « Ne me demandez vous autre chose, Madame ? je vous donne non seulement la teste, mais tout le corps et ma personne propre. » Ayant dit cela, il prit un peu de hardiesse et embrassa la dame, recueillant avec elle les derniers frûis d'amour. Cela faict, Travaillin, ayant trencé la teste au taureau, la mit en un sac et la présenta à la dame, laquelle, se trouvant contente, tant pour le desir accomply que pour le plaisir receu, s'en retourna en son logis avecques plus de cornes que de metairies.

Sitost qu'elle se fut partie, Travaillin fut tout estonné, et commença à penser comment il devoit faire pour bien s'excuser de la perte du taureau aux cornes d'or, que son maistre aimoit tant. Estant ainsi en ce tourment d'esprit et ne sçachant que faire ou que dire, à la fin s'imagina de prendre une branche d'arbre et la vestir de quelques siens pauvres habits, et faindre que ce fust son maistre, et experimenter comment il devroit faire quand il seroit devant son maistre Emilian. Après avoir accoustré ce fantume en sa chambre, il s'absenta quelque peu, et puis il retourna et salua ceste branche vestue, en disant : « Bonjour, mon maistre », et en respondant à soy-mesmes : « Tu sois le bien venu, Tra-

vaillin; comment te portes-tu? Comment vont tes affaires? Il y a longtems que tu ne te laisse veoir. — Je me porte fort bien, répondit-il; j'ay esté tant empesché, que je n'ay peu venir vers vous. — Comment se porte le taureau aux cornes dorées? » disoit Emilian; et il répondit : « Par mon serment, Monsieur, les loups l'ont dévoré dedans le bois. » Et demouroit sur ce point, ne sçachant plus que dire, mais s'en retournoit tout fâché. Puis s'en retournoit à la chambre et recommençoit sa harangue en disant : « Dieu vous garde, mon maistre. — Et toy aussi, Travaillin. Comment vont nos affaires? Que faict nostre taureau aux cornes dorées? — Je me porte bien, Monsieur, Dieu mercy et vous; mais le taureau se partit de la bergerie en la malheure, et en combattant avecques les autres taureaux, fut si asprement navré qu'il en est mort. — Mais où est donques la peau et les cornes? » Et lors il ne sçavoit plus que répondre. Bref, ayant faict cela par plusieurs fois, il ne sçavoit plus quelle excuse trouver qui fust au moins pertinente.

Isotte, qui s'en estoit desjà retournée vers son logis, dict à son mary : « Comment fera le pauvre Travaillin, quand il se voudra excuser vers son maistre Emilian de la mort du taureau aux cornes d'or, qu'il aimoit tant? Il ne se pourra pas tenir de luy dire quelque mensonge. Voilà la teste que j'ay apporté avecques moy en tesmoignage de ce à l'encontre de luy, quand il dira la mensonge. » Mais elle ne luy raconta pas comment elle luy avoit fait deux cornes plus grandes que celles d'un grand cerf. Lucafer, voyant la teste

du taureau , fut fort joyeux et merueilleusement resjouy, esperant de gagner sa cause; mais il luy advint bien au contraire, comme vous entendrez cy-après.

Travaillin ayant fait diverses harengues, et autant de responce, avecques l'homme de bois, tout ainsi que s'il eust parlé à son maistre propre, et n'en voyant aucune se conformer à son desir, determina, sans autre pensement, s'en aller trouver son maistre, quoy qu'il en advint. Et de faict, estant allé à Bergame, il trouva son maistre, qu'il salua joyeusement, et le maistre luy rendit le salut, en disant : « Que dict le cœur, Travaillin ? Il y a si longtemps que tu ne fus icy et que je n'ay eu aucunes nouvelles de toy ! — Monsieur, respondit Travaillin, les grandes occupations en ont esté cause. — Comment se porte le taureau aux cornes dorées ? » dict Emilian. Alors Travaillin, estant tout confus et devenu par le visage rouge comme feu, se vouloit quasi excuser et desguiser la vérité; mais parce qu'il craignoit de souiller son honneur, il prit un peu de hardiesse et commença l'istoire d'Isotte, en racontant par le menu tout ce qu'il avoit faict avec elle, et l'issue de la mort du taureau, dont Emilian fut tout estonné, tellement que Travaillin fut estimé homme veritable et fort fidelle, et tenu en bonne reputation de ce qu'il n'avoit point caché la vérité. Au reste, Emilian gagna la metairie, et Lucafer demeura cornu, avec sa truande femme Isotte, qui, pensant tromper autruy, se trouva soy-mesmes deceue et infame.

La nouvelle finie, chacun de l'honeste com-

pagnie blasma grandement la desbordée Isotte , en louant et exaltant Travailin , non pas sans se mocquer de la sotte femme qui s'estoit ainsi vilainement assujectie à un pauvre vacher. Et pour autant que l'enigme d'Eritrée restoit à dire , Madame luy fit signe qu'elle ne rompist point l'ordre commencé. Alors , sans plus retarder , elle dict ainsi :

ENIGME.

*Nous sommes un scadron d'aventuriers soldarts
Conduicts sous le pouvoir de vaillans capitaines,
Qui, traversans les monts, les forests et les plaines,
Sans nul empeschement courons de toutes parts.*

*Tantost nous sommes joincts et maintenant espars,
Or' en pays voisins, or' en terres loingtaines,
Faisant aux laboureurs bien souvent prou de peines,
Sans craindre le danger des perilleux hazards.*

*Et s'il advient par fois qu'il nous prenne une envie
De donner quelque assaut et charger de furie,
Nous contraignons chacun s'enfuir devant nous.*

*Cela faict, et ayans assouvy nostre rage,
Nous sonnons la retraicte, et, resserrans bagage,
Vainqueurs et triomphans, nous nous retirons tous.*

Si les dames avoient ri de la fable , elles ne prendrent pas moins de passetemps de l'enigme. Et pour autant qu'il ne se trouva aucun en la compagnie qui le sceust interpreter , Eritrée dict :

« Messieurs, mon enigme ne signifie autre chose sinon les maux conduits sous le pouvoir des vents leurs capitaines, lesquels courent partout, faisant par orages et ravines prou de maux aux laboureurs, et ayans faict leur ravage, en sonnans la retraicte par tonnerres, se retirent.

Cest ingenieux enigme, avecques son interpretation, pleut merueilleusement à toute la compagnie. Mais pour autant que toutes les estoiles estoient desjà cachées, hormis celle qui luit au point du jour, Madame commanda que chacun s'en allast reposer, et qu'on retournast le soir ensuivant, sous peine d'amende arbitraire.

FIN DE LA TROISIÈME NUIT.





LA QUATRIÈME NUICT

DES

FABLES ET ENIGMES DU SEIGNEUR JEAN FRANÇOIS
STRAPAROLE.

Desjà le blond Apollo, avec son flamboyant chariot, avoit laissé nostre hémisphère, et s'estant plongé en la mer, s'en estoit allé aux antipodes; et ceux qui labouroient la terre, se trouvant lassez par un long travail, ostées toutes concupiscences, se reposoient doucement en leur lit, quand l'honneste et notable compagnie comparut joyeusement au lieu accoustumé. Et après que les hommes et les dames eurent un peu ris et devisé, madame Lucrèce, ayant imposé silence à tous, commanda que le vaisseau d'or fust apporté; écrivant de sa propre main le nom de cinq damoiselles, et les ayant mis dedans le vaisseau, appella le seigneur Evangeliste, luy commandant de les tirer l'un après l'autre, affin qu'on peust cognoistre celuy qui devoit raconter et fabloyer icelle nuict. Alors le seigneur Evangeliste, laissant ses propos qu'il tenoit avec Loyse (comme

obeyssant), s'en alla mettre à genoux devant Madame, et tira premierement le nom de Fleurdiane, puis de Vincende et de Loyse, avecques Isabelle et Alienor, qui vindrent après consecutivement. Et devant qu'on commençast à deviser, Madame commanda que Moulin et le Trevisan missent la main à leurs luths, et qu'on chantast quelque chanson qui fut telle.

CHANSON.

*Quand, entre mille dames,
Cest amoureux soleil
Dont les ardes flames
Eblouyssent mon œil,
Donnant vie à ma vie,
Auparavant ravie,
Tourne ses doux regards
Sur moy de toutes parts,*

*Je dy lors en moy mesme :
Heureux et plus qu'heureux
Est celuy là qui aime
Sujet tant amoureux,
Et à son gré contemple
Cest admirable exemple
De beauté, et qui peut
Le toucher quand il veut.*

*Mais heureux davantage
Estimé je cent fois
Qui de son doux langage
Peut escouter la voix,*

*Qui, coulant sur la langue,
Alors qu'elle harangue,
Va sans cesse arrestant
L'esprit de l'inconstant.*

*O combien favorable
Mè seroit le Destin,
Si object tant aimable,
Tant parfaict et divin,
Me trouvoit un jour digne
De sa grace benigne :
Adonc je pourroy voir
La fin de mon espoir.*

La chanson fut diligemment escoutée et louée d'un chacun. Mais madame Lucrèce, voyans qu'elle estoit finie, commanda à Fleurdiane, à qui estoit escheu le premier lieu de commencer les fables de la quatriesme nuict, qu'elle se despeschast de dire la sienne, afin de poursuivre l'ordre du passetemps desjà commencé. Icele, non moins convoiteuse de dire que d'escouter, commença ainsi :

FABLE I.

*Richard, roy de Thèbes, avoit quatre filles; l'une
desquelles s'en alla vagabonde par le monde,
et de Constance se fit appeler Constantin,
et arriva en la court de Cacus,
roy de Bettinie, lequel, pour
ses prouesses et bonnes
conditions, la print
en mariage.*

Mes chères et gratieuses dames, la fable racontée le soir precedent par nostre sœur Eritrée m'a rendu le courage si honteux, qu'elle m'a quasi diverty de fabloyer ce soir; toutesfois, l'honneur et obéissance que je doy à Madame, et la reverence que je suis tenue avoir vers ceste honorable et agreable compagnie, me contrainct et donne courage d'en raconter une, laquelle n'estant pas si belle et plaisante comme celle qui a esté racontée d'elle, si est ce que je vous en feray le discours; et vous entendrez comment une pucelle, d'un cœur noble, et à qui fortune fut assez plus favorable en ses faicts que la raison, aima mieux devenir servante que d'abaisser sa condition, et, après grande servitude, devint femme du roy Cacus, comme vous entendrez par le present discours.

En la noble cité de Thèbes, en Egypte, garnie de beaux ediffices, tant particuliers que publics,

abondante en bleds, d'eaux fresches, et généralement de toutes les choses qui appartiennent à une triomphante cité, regnoit au temps passé un roy nommé Richard, homme sçavant et magnanime en toutes choses. Iceluy, desirant laisser après soy des heritiers, espousa Valeriane, fille de Marlian, roy d'Escosse, belle, gracieuse à merveille, et d'icelle engendra trois filles, belles et fresches comme la rose du matin : l'une desquelles se nommoit Valence, l'autre Dorothee, et la troisieme Spinelle. Richard, voyant que sa femme Valeriane n'estoit plus en terme d'avoir enfans, et les trois filles estre en aage pour estre mariées, delibera de les loger toutes trois honorablement, et diviser son royaume en trois parties pour ses trois filles, retenant seulement ce qui estoit suffisant pour l'entretienement de soy et de sa famille et de toute sa court : et tout ainsi qu'il avoit deliberé, il mit en execution. Les trois filles mariées à trois puissans roys, l'une au roy de Scardone, l'autre au roy des Gots, et la troisieme au roy de Scythie, ayant chacune d'icelles le tiers du royaume paternel au nom et en faveur de mariage, et le bon roy ayant retenu une petite partie pour luy aider à survenir à ses necessitez, ne laissoit de vivre assez honnestement avec sa femme Valeriane, et en grande tranquillité. Advint que, à quelque temps de là, la royne, de laquelle le roy n'esperoit plus avoir lignée, enfanta une belle petite fille, laquelle fut autant bien receue et caressée du roy que les trois premières, et non pas de la royne : ce qu'elle ne faisoit pas par haine qu'elle luy portast, mais par ce que le

royaume estoit desjà divisé en trois parties; et ne voyoit aucun moyen de la pouvoir assez suffisamment marier, et toutesfois ne luy vouloit pas faire moins d'avantage qu'à sa fille; mais, ayant trouvé une suffisante nourrisse, luy enchargea expressement d'employer tout son pouvoir envers elle, en la façonnant aux plus gentilles mœurs que peust avoir une fille de qualité. La jeune fille, qui s'appelloit Constance, estant parvenue à l'aagé de douze ans, avoit desjà appris à broder, chanter, sonner, dancer, et toutes les bonnes qualitez qui appartiennent à une fille d'une bonne maison. Non contente de ce, elle s'adonna aux lettres, qu'elle apprenoit de si grande affection, que non seulement elle y employoit le jour, mais aussi la plus part de la nuict, pour tousjours trouver choses exquisés. Outre cela, non pas comme femme, mais comme vaillant guerrier, s'adonna à l'art militaire, en domptant chevaux, maniant les armes, et en courant la lance bien souvent demeuroid victorieuse et emportoit le triomphe tout ainsi que font les gentils chevaliers dignes d'honneur. Pour lesquelles choses Constance estoit tant aymée du roy et de la royne que rien plus. Estant Constance en aage parfaite, et son père n'ayant plus biens ny tresors suffisans pour la marier à quelque puissant roy, s'en faschoit grandement et en tenoit souvent propos à la royne, qui, considerant que les vertus de la fille estoient telles qu'il n'y avoit fille en ce monde qui fust sa pareille, se venoit à contenter, et avec douces paroles confortoit le roy qu'il deust prendre patience en cela, par ce qu'il se pourroit trouver

quelque puissant seigneur qui seroit tant amoureux de ses vertus qu'il ne refuseroit de la prendre en mariage sans dot.

Il ne passa guères de temps que la fille fut requise en mariage par plusieurs grands seigneurs, entre lesquels se trouva Brunel, fils du grand marquis de Vivian; tellement que le roy et la royne firent appeler leur fille, et luy dirent : « Nostre trèschère fille Constance, maintenant le temps est venu de te marier, au moyen de quoy nous avons trouvé un jeune fils qui sera selon ton contentement. Il est fils du grand marquis de Vivian, nostre amy domestique, et se nomme Brunel, qui est un jeune fils galand et de bonne grace, et ses prouesses sont desjà semées par tout le monde. Il ne nous requiert autre chose sinon nostre bonne grace et ta delicate personne, laquelle il estime plus que tous les tresors de ce monde. Tu sçais bien, ma fille, ma mie, que nous ne te pouvons donner aucun mariage, à cause de nostre pauvreté, au moins pour te loger en haut lieu. Il faut donc que tu te contentes selon nostre vouloir. » La fille, qui estoit sage et se sentoit issue de grande lignée, escouta attentivement les paroles du père, et, sans plus retarder, luy respondit ainsi : « Sire, il n'est jà besoin que use de cerimonies maintenant par mes paroles, pour donner responce à ce que vous m'avez icy tant prudemment proposé; mais je vous diray seulement ce que la matière requiert. Premièrement, je vous remercie humblement du bon vouloir et de la grande affection que vous avez envers moy, cherchant de me donner un mary que je n'ay point requis.

Outre cela, souz correction de Vostre Majesté, je n'ay point delibéré de degenerer à la race de mes predecesseurs, qui ont esté de tout temps nobles et fort renommez, et ne veux point abaisser vostre couronne, en prenant un qui est inférieur à nous. Mon trèscher père, vous avez engendré quatre filles, desquelles vous en avez marié trois richement à trois puissans roys, en leurs donnant grands tresors et seigneuries; et moy, qui vous ay esté tant obeissante, vous me voulez loger en si bas lieu? Parquoy, pour abregger, je vous dis que jamais je ne prendray mary si je n'ay un roy comme mes autres sœurs, et qui soit convenable à ma personne.» Et ayant prins congé du roy et de la royne (non pas sans espandre beaucoup de larmes), et estant montée sur un puissant cheval, se partit toute seule de Thèbes, prenant son chemin où fortune la conduisoit.

Chevauchant ainsi à l'aventure, changea premièrement son nom, et de Constance se fit appeller Constantin. Et ayant passé monts et vaux, bois et rivières, voyant beaucoup de pais, et oyant divers langages, elle considera leurs manières de faire, les coustumes des peuples, qui vivoient, non pas comme hommes, mais comme bestes. Finablement, un jour, sur le soleil couchant, elle arriva en une notable et magnifique cité nommée Constance, de laquelle estoit pour lors seigneur Cacus, roy de Bettinie, et estoit la ville metropolitaine de toute ceste contrée. Estant entrée en icelle, elle commença à contempler les superbes et triomphans palais, les droittes et spacieuses rues, les courans et larges fleuves, les

claires et vives fontaines; et s'estant approchée de la belle place, elle apperceut le haut et magnifique palais du roy, les colonnes duquel estoient de fin marbre, de porphyre, et autres pierres exquisés; et en haussant sa veue, elle apperceut le roy appuyé sur une galerie qui descouvroit toute la place, et ayant osté son chapeau luy fit une grande reverence. Le roy, voyant ce jeune fils si gracieux et beau, le fit appeler. Si tost qu'il fut arrivé, le roy luy demanda d'où il venoit, et comment il avoit nom, et il respondit qu'il venoit de Thèbes, estant persecuté de l'envieuse et muable fortune, et qu'il se nommoit Constantin, et qu'il serviroit volontiers quelque honneste gentilhomme, autant fidellement et amiablement qu'il seroit possible. Le roy, qui se contentoit desjà de l'apparence de ce jeune fils, luy va dire : « Puis que tu portes le nom de la cité, je veux que tu demeures icy en ma court, ne faisant autre chose que de servir ma personne. » Le jeune fils, qui ne demandoit autre chose, le remercia premièrement, puis l'accepta pour son seigneur, en luy offrant d'estre appareillé de faire tout ce qu'il luy seroit possible.

Estant ainsi Constantin au service du roy, en habit d'homme, le servoit de si bonne grace, que chacun qui le regardoit en estoit tout estonné; la royne, qui venoit à considerer les belles manières de faire et la bonne grace de Constantin, en devint si fort amoureuse, que jour et nuict elle ne pensoit jamais qu'en luy, en luy donnant telles œillades qui auroient fait fendre les pierres. Estant donc la royne en cest

estat, ne desiroit autre chose que se trouver un jour à deviser avec luy. Et de fait, ayant un jour trouvé l'occasion et le temps commode de parler à luy, le commença à interroger et demander s'il la vouloit servir. Et en la servant, outre la recompense qu'il en recevroit, non seulement il seroit bien venu en la court, mais prisé et honoré. Constantin, cognoissant que ces paroles icy ne venoyent point d'un bon zèle qu'elle eust, mais d'une affection amoureuse, considerant qu'elle ne pouvoit pas contenter son desordonné appetit, estant fille, luy respondit assez humblement : « Madame, le devoir de servitude que je tiens à mon seigneur vostre mary est si grand, qu'il me sembleroit bien luy faire une grande injure si je me partoys de son obeissance et vouloir : parquoy (ma trèshonorée dame) il vous plaira m'avoir pour excusé si vous ne me trouvez prompt et appareillé à vostre service, car mon intention est de servir mondit seigneur jusques à la mort, pourveu que mon service luy soit agreable. » Et ayant prins congé d'elle, se partit. La royne, qui sçavoit trèsbien que le dur chesne ne se coupe pas du premier coup, tascha souventefois par ruses et subtils moyens d'attirer ce jeune fils à son service ; mais luy, constant et ferme comme la tour battue par les vents, ne se peut onc esbranler. Au moyen de quoy la royne convertit son chaud et puissant amour en si aspre et mortelle haine, qu'elle ne le pouvoit plus regarder de bon cœur. Et en desirant incessamment sa mort, pensoit jour et nuict comment elle pourroit trouver quelque moyen pour l'oster de devant ses yeux ;

mais elle craignoit grandement le roy, à cause qu'il l'aymoit et en faisoit estime.

Or en ceste province de la Bettinie se trouvoit un espèce d'hommes qui avoient la moitié du corps, c'est à sçavoir le dessus, en forme humaine : vray est qu'ils avoient les cornes et les aureilles comme les bestes brutes; au reste ils avoient les pieds pelus comme ceux d'une chevre, avec un peu de queue entortillée comme celle d'un porc, et s'appelloient satyres, qui endommageoient grandement les vilages et metairies circonvoisines, avec les hommes du pays. Et le roy avoit grand desir d'en avoir un vif entre les mains, mais il ne se trouvoit celuy qui eust la hardiesse d'en prendre un et le presenter au roy. Tellement que la royne par le moyen d'iceux se va imaginer de faire mourir Constantin; mais elle n'en peut pas bonnement venir à bout, par ce que le trompeur le plus souvent se trouve luy mesmes trompé, par permission divine et justice eternelle.

La fausse royne, qui sçavoit bien le desir du roy, en devisant avecques luy de diverses matières, entre autres luy vint à dire : « Monseigneur, ne sçavez vous pas bien que Constantin, vostre fidèle serviteur, est si puissant et gentil chevallier, qu'il pourra bien prendre un de ces satyres sans avoir secours de personne, et le presenter vif devant vos yeux ? Et qu'il soit ainsi, (comme je pense) vous le pourrez facilement experimenter, et accomplir en une heure vostre vouloir, et luy, comme puissant et vaillant chevalier, en recevra l'honneur et triomphe, pour mémoire perpetuelle. » Le propos de la fine royne,

et son conseil, pleut merveilleusement au roy ; lequel fit incontinent appeller Constantin et luy dict tels propos : « Escoute, Constantin : si tu m'aymes comme tu monstres et comme chacun croit, tu accompliras entièrement mon vouloir, et de ton costé tu recevras honneur à jamais. Tu dois sçavoir qu'il n'y a chose en ce monde que je desire plus que d'avoir un satire vif entre mes mains ; et pourautant que tu es puissant et adroit, je ne cognois homme en ce royaume qui me puisse mieux contenter en cela que toy. Parquoy, si tu m'aymes, tu ne me refuseras point ceste demande. » Le jeune fils, qui ne pensoit point que cela vinst point d'autre que du roy, ne luy voulut point tenir pour lors propos qui le peussent fascher, mais luy dit gracieusement : « Monseigneur, vous me pouvez commander cela et autres choses. Et combien que ma force soit assez foible, si ne laisseray-je pas de satisfaire à vostre vouloir et desir, voire y deussé-je laisser la vie. Mais devant que je m'expose à ceste dangereuse entreprinse, je vous prie, monseigneur, donnez charge qu'il soit porté au bois où sont les satires un grand vaisseau ayant la bouche large, et qui ne soit point moindre que celuy où les servantes font la lessive pour netoyer les chemises et autres draps de lin. Outre cela, je voudrois qu'on y portast un tonneau de bon vin, je dis du meilleur et du plus puissant qu'on puisse trouver, avec deux plains sacz de miche blanche. » Le roy fit incontinent préparer tout ce que Constantin luy avoit enchargé. Cela fait, Constantin s'en alla au bois, et print une seille de cuivre, et com-

mença à puiser de ce bon vin qui estoit dedans le tonneau, et le verser dedans le vaisseau qui estoit près de là, puis print le pain, et le rompant par morceaux, le jettoit dedans le vin, et tout incontinent il monta sur un arbre assez près de là pour voir l'issue de ceste affaire. Il ne fut pas si tost monté, que les satires, qui avoient desjà esvanté l'odeur de ce vin, commencèrent à s'approcher du poinçon et en firent une bonne ventrée, tout ainsi que les loups affamez quand ils arrivent en une troupe de brebis. Après qu'ils se furent bien saoulez, ils se mirent à dormir si fort que tout le bruit du monde ne les auroit point esveillez. Alors Constantin, voyant l'occasion venue, descendit de l'arbre, et s'estant approché d'un, le lia par les mains et par les piedz avec une corde qu'il avoit apporté avec luy, et, sans faire aucun bruict, le chargea sur son cheval et l'emporta. Chevauchant ainsi avec ce satire lié estroictement, il arriva sur l'heure de vespres en un village assez près de la cité, et quand ce bestial (ayant desjà digéré son vin) s'esveilla, et comme s'il se fust levé du lict, commença à bailler, et en regardant à l'entour de luy, il aperçut un père de famille qui avec grande multitude accompagnoit à la sepulture un enfant mort, en pleurant, et de l'autre costé le prestre chantoit. Dont le satire se print si fort à rire, qu'il en perdoit toute contenance. Si tost qu'il fut entré en la cité, et estant arrivé en la place, il aperçut tout le peuple, qui attentivement regardoit un pauvre jeune compagnon pendu freschement au gibet, dont il se mit plus à rire qu'au paravant. Quand il fut arrivé au palais,

chacun se mit à crier : « Voicy Constantin. » Le satiré, entendant cela, se mit encores plus à rire. Estant venu Constantin en la présence du roy, de la royne et de toutes ses damoiselles, il luy presenta le satire, lequel se mit encores plus fort à rire qu'au paravant, dont tous les assistans furent tout estonnez. Le roy, voyant que Constantin avoit accomply son commandement, luy porta aussi grande affection que fit oncques maître à serviteur ; mais il augmenta bien douleur sur douleur à la royne, laquelle, pensant le ruiner du tout, le mit encores en plus grand estat et credit qu'il n'estoit au paravant. Et ne pouvant ceste malheureuse femme souffrir un si grand bien venir de luy, s'imagina une autre ruse qui fut telle : Pour autant qu'elle sçavoit bien que le roy estoit accoustumé d'aller tous les jours à la prison où estoit le satire, et pour son passetemps il taschoit tousjours de le faire parler ; mais le roy n'eut jamais le pouvoir de le faire parler, tellement qu'elle s'en alla trouver le roy, et luy dit : « Sire, vous estes desjà allé par plusieurs fois au cabinet du satire, pour le faire parler à vous, et ceste grosse beste n'a jamais voulu dire mot. Pourquoi vous rompez vous plus la teste après ? Sçachez que si Constantin veut, qu'il est suffisant pour le faire parler et respondre ce qu'il pourra. » Le roy, entendant ses propos, fit incontinent venir Constantin et luy dit : « Je suis asseuré, Constantin, que tu n'es point ignorant du plaisir que je prens après le satire que tu as prins ; mais je suis fort déplaisant de ce qu'il est ainsi muet et qu'il ne veut aucunement donner response à mes demandes. Si tu veux donc

faire ton devoir, je ne doute point que tu le faces parler. — Monseigneur, répondit Constantin, si le satire est muet, ce n'est pas ma faute; ce n'est pas un office humain de donner la parole, mais divin. Mais si l'empeschement de la langue ne vient point d'un vice naturel ou accidental, mais d'une obstination de ne vouloir répondre, je m'efforceray par tous les moyens de ce monde qu'il parle.» Et de fait, ayant pris son chemin vers le logis du satire avec le roy, luy fit apporter fort bien à manger, et mieux à boire, et luy dit : « Mange, Robin », car ainsi l'avoit il nommé. Et il le regardoit sans répondre. « Or sus, Robin, mon amy, parle, je te prie, et me dis si ce chapon est bon et si le vin est à ton goust. » Ny pour cela il ne voulut point parler. Constantin, voyant son vouloir obstiné, luy va dire : « Tu ne me veux donc pas répondre, Robin ? Je te prometz que tu te fais dommage, car je te feray mourir en prison, de faim et de soif. » Et il le regardoit d'un œil de travers. Alors Constantin luy dit : « Or sus, Robin, mon mignon, responds moy, et si tu parle (comme j'espère), je te promets de te délivrer de ce lieu icy. » Robin, ayant attentivement entendu tout ce discours, oyant parler de délivrance, dit : « Que me veux-tu ? — As-tu bien beu et mangé à ton appetit ? dit Constantin. — Ouy, répondit-il. — Mais dy moi, par courtoisie (dit Constantin), que tu avois à rire par les chemins, en voyant porter un enfant mort à la sepulture ? — Je me prins à rire (répondit Robin) non pas du trespassé, mais du père, qui pleuroit celuy qui n'estoit pas son fils comme il pensoit, et me riois

aussi du prestre, qui chantoit sur cest enfant, qui estoit son fils. » Il vouloit donner à entendre par cela que la mère de l'enfant decedé estoit adultère du prestre. — Je voudrois aussi entendre de toy (mon petit Robin) qui est la cause pourquoy tu riois quand nous arrivasmes en la place? — Je me mis à rire (respondit Robin) de ce que mille larrons qui ont desrobé et desrobent tous les jours les millions d'escuz au public, et meritent mille gibetz, regardoient en la place un pauvre malotru qui avoit esté mené au gibet pour avoir desrobé seulement dix florins pour sustenter possible sa vie et de ses pauvres enfans. Voilà pourquoy je m'en moquois. — Dy moy aussi, je te prie (dit Constantin), quand nous arrivasmes au palais, tu te mis encores à rire plus fort beaucoup qu'au paravant : qui te faisoit faire cela? — Je te prie (dit Robin) ne me tourmente plus pour le present, mais va t'en seulement, et retourne icy demain au matin, et je te responderay en disant peut estre telles choses que tu n'y penses aucunement. » Constantin, oyant ces propos, dit au roy : « Allons nous en et retournons demain, à fin que nous entendions ce qu'il veut dire. » Le roy et Constantin s'estant retirez, commandèrent expressement qu'on donnast bien à boire et à manger à Robin, afin qu'il peust mieux caqueter à son aise. Le jour ensuivant venu, ils s'en retournèrent trouver leur Robin, qui souffloit et ronfloît comme un gros porc. Constantin s'estant approché de luy, l'appella par plusieurs fois à haute voix ; mais Robin, qui estoit bien pancé, dormoit et ne respondoit non plus qu'une pierre. Constantin, ayant estendu un dard

qu'il tenoit en sa main, le piqua si fort qu'il le fit esveiller, et luy demanda : « Or sus, Robin (suivant ce que tu nous respondis hier), pourquoy te mis tu si fort à rire quand nous arivasmes au palais ? » Alors Robin va respondre en disant : « Tu le sçais mieux que moy. C'est parce que tout le monde crioit : Constantin, Constantin, et neantmoins tu es Constance. » Le roy, qui estoit là present, ne peut pas entendre ce que Robin vouloit inferer par tels propos. Mais Constantin, qui avoit bien compris son dire, afin qu'il ne passast point plus outre, luy vint à couper le chemin en disant : « Or sus, quand tu fuz en la presence du roy et de la royne, qui t'esmeut à rire ainsi outre mesure ? — Je me mis à rire (respondit Robin) par ce que le roy croit, et toy pareillement, que les damoiselles qui servent la royne soient damoiselles, et neantmoins la plus part d'icelles sont damoiseaux ». Puis se teut. Le roy, entendant ces propos, ne sceut que dire, et en resvant en son esprit se partit du lieu où estoit ce sauvage satire, et se tira un peu à l'escart avec son Constantin pour entendre d'où venoit et que signifioit cela. Et ayant fait l'experience, trouva que Constantin estoit femme, et non pas homme, et les damoiselles beaux jeunes fils, tout ainsi que Robin avoit raconté. Et tout sur le champ, le roi fit allumer un grand feu au milieu de la place, et en la presence de tout le peuple fit rostir la royne avec ses damoiselles; et considerant la loyauté de sa fidelle Constance, et la voyant belle à merveilles, l'espousa devant les barons et chevaliers. Et entendant de qui elle estoit fille, se

resjouit grandement; et ayant expédié deux ambassadeurs vers le roi Richard et Valeriane sa femme, et ses trois sœurs, comment Constance estoit aussi mariée à un roy, chacune d'icelles en fut fort contente. Voilà doncques comment la noble et honneste Constance, en recompense de son service, devint à la fin royne, et vesquit longuement avec Cacus.

Sitost que Fleurdiane eut raconté sa fable, Madame luy fit signe qu'elle deust proposer son enigme; et elle, qui estoit un peu despitueuse, plustost par accident que par nature, commença ainsi :

ENIGME.

Pour n'en mentir, je suis de plusieurs pères née,
Bien qu'avant ma naissance un chacun d'eux
fust mort,
M'ayant tant seulement laissé pour tout confort
Que je ne puis mourir, n'y estant destinée.

L'ame qui a esté à ce mien corps donnée '
N'en peut jamais sortir, si par un grand effort
On n'arreste premier le vent qui de moi sort
En respirant tousjours d'une longue halenée.

Jamais je n'ai mesdict, ni mal parlé d'aucun ;
J'aime bien agreer et plaire à un chacun ,
Et principalement quand j'ai plaine la pance.

Tellement que souvent par plaisir je contrains
Les dames se lever et s'entreprendre aux mains ;
Mais c'est pour se jouer, sans qu'aucune s'offence.

Ce docte enigme fut grandement loué d'un chacun, avec diverses interpretations; mais il ne se trouva personne qui le peust bonnement entendre. Ce voyant, la gentille Fleurdiane dit hardiment : « Messieurs, vous travaillez en vain; car mon enigme ne signifie autre chose que la cornemuse, née de plusieurs pères, assavoir, de la peau d'une chèvre, du bois de poirier, cormier et autres. Elle ayme plaire à chacun, principalement quand elle a la pance pleine, et fait souvent lever les dames et s'entreprendre aux mains pour dancier. »

Sitost que la vraye interpretation fut donnée par Fleurdiane, non pas sans grandes louanges, Madame commanda à Vincende qu'elle continuast l'ordre commencé avec sa fable, ce qu'elle fit, disant :

FABLE II.

*Hermion Glaucé d'Athènes print en mariage Philène
Centurionne, et estant devenu jaloux d'elle,
l'accusa en plain jugement; et, par le
moyen de son amy Hipolite,
fut delivrée et Hermion
condamné.*

Ll n'y auroit en ce monde, gracieuses dames, plus douce, plus plaisante et plus heureuse chose, ny condition plus triomphante, que servir amour, si ce n'estoit le fruit amer de la soudaine jalousie,

ennemie des assauts de Cupido, contraire aux dames amoureuses, et qui cherche incessamment leur mort. Au moyen de quoy, il se presente maintenant une fable par laquelle vous pourrez facilement comprendre la mauvaise et piteuse fin que fit un gentilhomme d'Athènes, qui pensa bien faire executer sa femme par justice, à cause de sa froide jalousie, et luy-mesme fut condamné ; ce qui vous sera très-agreable, veu que vous estes, si je ne suis deceue, pareillement amoureuses.

En Athènes, très-ancienne cité de Grèce, qui estoit au temps passé le vray nyd et receptacle des sciences, et pour le present reduite en pauvre et piteux estat, voire du tout demolie et rasée par son excessif orgueil, se tenoit autrefois un gentilhomme nommé le seigneur Hermion Glauce, grand personnage, certes, et fort estimé en la citée, et vray est qu'il avoit pauvre esprit. Car se trouvant desjà assez aagé et sans enfans, delibera de se marier, et prit en mariage une belle jeune fille nommée Philène, fille de Cesarin Centurion, issue de noble race, et de merveilleuse beauté ; avec ce qu'elle estoit garnie de beaucoup de vertus, tellement qu'il n'y en avoit point en la cité qui fust sa semblable. Et pour autant qu'il craignoit que par sa singulière beauté elle ne fust subornée de plusieurs, qu'en ce faisant il ne tombast en quelque gros scandale, dont il fust après monstre au doigt, delibera de la mettre en une haute tour de son palais, ne permettant qu'elle fust veue de personne. Bientost après le pauvre vieillard en devint si jaloux, sans en sçavoir la cause, qu'il se defioit quasy de soy-mesmes.

Or, advint qu'en ce mesme temps y avoit en la cité un escolier de Candie, jeune d'aage, au reste sage et discret, et aymé d'un chacun pour sa gentillesse et bonne grace, et se nommoit Hypolite, et luy avoit fait la court longtemps avant qu'elle fust mariée, joint qu'il estoit amy du seigneur Hermion, qui ne l'aimoit pas moins que s'il eust esté son propre fils. Ce jeune escolier, estant las d'estudier et desirant recreer un peu ses esprits troublés, se partit d'Athènes et s'en alla en Candie, où il demeura quelque espace de temps; et estant retourné en Athènes trouva Philène qui estoit mariée, dont il fut fort desplaisant, et mesmement se voyant privé de ne la pouvoir jamais veoir à son gré, et ne pouvoit souffrir qu'une si belle et gracieuse fille fust mariée à un si lourd et rechigné vieillard. Ne pouvant doncques plus l'amoureux Hypolite endarrer les ardens aiguillons et traits d'amour, se va imaginer quelque secret moyen pour accomplir ses desirs. Et de plusieurs qui luy vindrent par la fantasie, il en esleut un qui luy sembloit le plus convenable et facile, qui fut tel : Il s'en alla en la boutique d'un menuisier, sien voisin, et luy commanda de faire deux coffres assez longs et larges, et d'une mesme hauteur et mesure, tellement que l'un ne se peust bonnement cognoistre d'avec l'autre. Cela fait, il s'en alla trouver Hermion, faignant avoir besoin de luy, et d'une grande ruse luy dict tels propos : « Seigneur Hermion, que j'ayme et honore autant que mon propre père, si l'amitié que me portez ne m'estoit notoire, je ne prendrois jamais la hardiesse de vous requerir de si grande

affection de me faire quelque service ; mais parce que je vous ay tousjours trouvé par experience mon très-grand amy, j'ay tousjours eu ceste fiance en vous, que j'obtiendrois de vous tout ce que mon cœur desire. Vous devez sçavoir que je suis contraint de m'en aller jusques à Fregne pour quelques affaires d'importance, où il me faudra demeurer jusques à l'expedition d'iceux. Et pour autant que je n'ay personne en la maison de qui me puisse bonnement fier, à cause que je suis à la discretion de serviteurs et chambrières desquels je ne suis guères asseuré, je voudrois, si c'est vostre plaisir, que vous me gardassiez chez vous un mien coffre, où je tiens les plus chères choses que j'aye. » Hermion, qui ne se doutoit pas de la malice de l'escolier, luy respondit qu'il en estoit content, et qu'il le mettroit en sa chambre à fin qu'il fust plus surement ; dont l'escolier le remercia grandement et honestement, en luy promettant avoir memoire perpetuelle de tel service, et sur ce point il le pria très-affectueusement et gratieusement de prendre la patience et la peine de venir jusques à son logis pour luy monstrier tout ce qui estoit contenu au coffre. Estant doncques allé au logis de l'escolier, il luy monstra un coffre plain d'habits et bagues, et chaines d'or de grand prix. Puis appella un de ses serviteurs, et dit à Hermion, en le luy montrant : « Je vous supplie, seigneur Hermion, que quand ce mien serviteur icy voudra aller querir mon coffre, baillez-le luy autant surement qu'à moy-mesmes. » Sitost que le vieillard se fut party, Hypolite se cacha dedans le coffre qui estoit semblable à celuy des

habits et bagues, et s'estant fort bien enclos par dedans, commanda au serviteur de le porter où il sçavoit. Le serviteur, obéissant à son maistre, et qui sçavoit tout le mistère, appella un portefaïs, et, luy ayant chargé sur ses espauls, le fit porter tout droit en la tour où estoit la chambre où couchoit Hermion avec sa femme toutes les nuicts. Or estoit il un des plus apparans de la cité, et pour autant qu'il estoit assez riche et puissant en biens, advint que, pour l'autorité qu'il tenoit, il fut pressé d'aller pour quelques jours à un certain lieu nommé le Port-Pire, qui est à deux lieues ou environ de la cité d'Athènes, pour appointer quelques procès et differens qui estoient pendans entre les bourgeois et paisans.

S'estant donc party Hermion, assez malcontent, pour la jalousie qui le tourmentoit jour et nuict, et le jeune escolier qui estoit fermé dedans ce coffre ayant souventefois entendu la jeune dame se plaindre et pleurer, maudissant son desastre qui l'avoit conduite en si piteux estat, et le point qu'elle fust jamais mariée à ce vieillard morveux, attendit le temps qu'elle fust endormie; et entendant qu'elle estoit sur son premier sommeil, il s'osta de ce coffre, et en s'approchant du lit luy commença à dire : « Or sus, m'amie, esveillez vous, car je suis vostre bon amy Hypolite. » Quand elle se fust esveillée, et qu'elle l'eut cognéu, à cause que la lumière estoit allumée, elle se voulut mettre à crier; mais le jeune fils luy mit la main à la bouche, et ne la laissa pas crier, mais luy dict quasi en pleurant : « Helas ! mon petit cœur doux, taisez vous, je vous prie; ne voyez vous pas bien que je suis vostre fidelle

amy Hypolite, qui ne puis vivre sans vous.» S'estant la jeune dame appaisée, et considerant la qualité du vieillard Hermion et du jeune Hypolite, ne se mescontenta point à la fin de tel acte, mais coucha toute la nuict avec luy, avecques propos amoureux, blasmant et maudissant les manières de faire de son lourdaut mary, donnans assignation de se pouvoir trouver aucunesfois ensemble. Le jour venu, l'escollier sa cachoit en son coffre, et en sortoit la nuict à son plaisir, et couchoit toute la nuict avec elle.

A quelque temps de là, Hermion, tant pour l'incommodité qu'il enduroit que pour l'extrême jalousie qui le tourmentoit incessamment, appointa tous les différens de ce lieu et s'en retourna en son logis. Le serviteur de l'escollier, ayant esté adverty de la venue d'Hermion, s'en alla bien tost après vers luy, en luy demandant de la part de son maistre son coffre; lequel lui fut rendu fort gracieusement, suivant la charge que luy en avoit donnée l'escollier; et ayant prins un portefaix, le fit de rechef porter au logis de son maistre. Si tost que l'escollier fust dehors de ce coffre, il s'en alla par la ville, et par fortune il vint à rencontrer Hermion, et, l'ayant gracieusement embrassé et caressé, le remercia tant qu'il fut possible du plaisir qu'il avoit reçu de luy, en luy offrant sa personne et ses biens estre à son commandement.

Or advint qu'un matin estant Hermion couché avecques sa femme un peu plus tard que de coustume, il apperceut devant ses yeux, en la muraille, certains crachats qui étoient assez hauts et esloignés de luy. Alors, estant embrasé

de la jalousie qu'il avoit desjà enraciné de longue main en son cœur, s'estonna grandement, et commença à prendre garde de près si ces crachats estoient siens ou d'autrui; et après y avoir bien pensé et repensé, il ne se peut onc imaginer de les avoir faits; tellement qu'ayant soupçon de ce qu'il lui estoit advenu, se tourna contre sa femme, et luy dict assez brusquement: «A qui ces crachats si hauts? Ils ne sont pas venus de moy, et ne les crachay onc; je pense que tu m'as trahy.» Alors Philène luy respondit ainsi en sousriant: «N'avez vous point maintenant d'autre pensement?» Hermion, la voyant ainsi rire, se colera encores plus fort qu'auparavant, et luy dict: «Comment! tu t'en ris, meschante femme que tu es! De quoy ris-tu? — Je me ris, dit elle, de vostre sottise.» Ce pendant il ne laissoit pas de ronger son frein entre ses dents, et en voulant essayer s'il pouvoit cracher si haut, ores en toussant, ores ronflant, s'efforçoit d'arriver avecques son crachat jusques à la marque de l'autre; mais c'estoit en vain, car le crachat retournoit en arrière et luy tomboit sur le visage en le souillant tout. Ayant, ce pauvre vieillard, essayé par plusieurs foys cela, son intention alloit tousjours en empirant, et voyant ceste experience, il tint pour certain que sa femme luy avoyt donné quelque trousse, et en se tournant vers elle luy dit les plus grandes injures de ce monde; et s'il n'eust esté la crainte qu'il avoit de soy mesme, il l'eust tuée alors de ses propres mains. Toutefois il s'en abstint, delibérant de recourir plus tost à la justice que de souiller ses mains de sang; tellement que, non content de ce, et remply de

courroux et de desdain, s'en alla tout droit au palais, où, devant le juge, il proposa son accusation d'adultère à l'encontre de sa femme. Mais parce que le juge ne la pouvoit condamner si premièrement il n'observoit le statut du pays, il l'envoya querir sur le champ, pour l'examiner promptement. Or le statut et coustume d'Athènes estoit que toute femme accusée (par son mary) d'adultère devoit estre mise au pied de la colonne rouge, sur laquelle il y avoit un serpent en ce mesme lieu; on luy faisoit faire serment de dire la verité si l'adultère proposé étoit veritable. Et si tost qu'elle avoit juré, on luy faisoit mettre la main en la gueule du serpent, et si telle femme s'estoit parjurée, incontinent le serpent luy avoit la main, autrement elle ne recevoit aucun desplaisir.

Hypolite, qui avoit desjà ouy parler de ceste plainte et accusation faicte en jugement à l'encontre de s'amie par son cruel et bestial mary, et que le juge l'avoit desjà envoyée querir pour dire ses deffenses, de peur qu'elle n'encourust en une mort ignominieuse, incontinent, comme homme de bon esprit, et qui desiroit luy sauver la vie, se despouilla tous ses accoustremens, et vestit quelques pauvres habillemens de fol, et, sans estre veu de personne, il se partit secrettement de son logis, et s'en courut tout droit au palais comme un fol, faisant incessamment les plus grandes folies de ce monde.

Sur ce point que les sergens menoient ceste pauvre dame au palais, toute la cité estoit accourue pour veoir l'issue de ceste affaire, et le fol poussant l'un, tantost l'autre, s'approcha tant

qu'il vint accoler ceste pauvre desolée , laquelle, ayant les mains liées par derrière, ne peut éviter ce baiser. Si tost qu'elle fut arrivée devant le juge, il luy tint tels propos : « Or sus, Philène, voilà le seigneur Hermion, vostre mary, qui se plaint grandement de vous, de ce que vous avez commis adultère, et conclud que je vous punisse suivant le statut. Parquoy vous jurerez icy si le peché que met vostre mary à l'encontre de vous est veritable. » La jeune dame, qui estoit assez prudente, jura fermement que jamais homme ne luy avoit touché, sinon son mary et ce fol qui estoit là present. Après que Philène eut juré, les ministres de la justice la menèrent vers le serpent, et luy ayant présenté la main de Philène, ne luy fit aucun desplaisir, par ce qu'elle avoit confessé la verité, c'est asçavoir qu'homme du monde ne luy avoit jamais touché, sinon son mary et ce fol. Cela fait, le peuple et les parens, qui estoient venus voir ce piteux spectacle, voyans l'expérience certaine, la declarèrent innocente, criant à haute voix que son mary meritoit la mort qu'elle mesme devoit souffrir. Mais par ce qu'il estoit noble et de grand lignée, et des plus apparans de tout la cité, le prevost ne le voulut pas faire brusler, comme la justice permettoit; mais pour s'acquiter de son devoir, le condamna en prison perpetuelle, où il mourut bien tost après. Voilà donc comment Hermion finit miserablement sa jalousie enragée, et la jeune dame fut delivrée de la mort. Peu de temps après, Hypolite l'espousa, et depuis vesquit longuement avec elle en grande tranquillité.

La fable de Vincende finie, Madame luy com-

manda de poursuivre son enigme; ce qu'elle fit joyeusement en lieu d'une chanson, en disant ainsi.

ENIGME.

Mon nom est odieux à toute creature,
Toutesfois l'amoureux ennemy de ce nom
M'aime et honore tant, qu'il n'est aise sinon
Quand il peut, me baisant, nettoier mon ordure.

Il soupire par moy et par moy il endure,
Me racontant souvent sa grieve passion,
Et m'acostant par fois de telle affection
Que j'ay pitié de luy et de sa peine dure.

Mais s'il est affligé, je ne le suis pas moins,
Car il faut que j'endure et mille et mille soings,
Couchant tousjours à l'air, dehors, et en la rue.

J'ay deux yeux, mais, j'açoit qu'ils soient presque
infinis,
Je n'en scaurois rien voir, tant j'ay mauvaise vue,
Combien que par iceux on voye les amis.

Ayant Vincende recité son enigme, chacun l'interpreta à sa fantasie, si ne s'en trouva il point de si bon esprit qui le peust entendre. Ce que voyant, la belle Vincende jecta premièrement un soupir, puis d'un visage riant dit : « Mon enigme n'est autre chose que la froide jalousie, je ne dis celle qui tourmente le cerveau de beaucoup de personnes, ains ceste cage d'osier qu'on met aux fenestres, laquelle on nomme jalousie, par elle,

c'est à dire à travers d'elle, les amans esvantant leurs passions; elle couche tousjours sur la rue, et ayans grans yeux ne void goutte, encore que par iceux on voye les amis.» Ceste interpretation pleut grandement à tous, et mesmement à madame Claire, parce que son mary estoit jaloux d'elle; mais afin que nul s'apperçeut que cela estoit dit pour luy, Madame commanda à Loyse de raconter sa fable, qui fut telle :

FABLE III.

Lancelot, roy de Provins, espousa la fille d'un boulanger, de laquelle il eut trois enfans masles, qui estans persecutez par la mère du roy, finalement, par le moyen d'une eau, d'une pomme, et d'un oiseau, ils vindrent en la cognoissance du père.

J'ay tousjours ouy dire, mes gracieuses dames, que l'homme est le plus notable et le plus vaillant animal que nature creast, veu que Dieu le fit à son image et semblance, le rendant dominateur sur toutes autres creatures, et non point qu'il fust maistrisé. Au moyen de quoy, on dit très-bien que l'homme est le plus parfait animal de tous les autres, parce que tous (voire sans excepter la femme) sont subjects à l'homme. De là vient que ceux qui,

par finesse et art, procurent la mort d'un si excellent animal, font un très-grand mal. Et ne se faut point esbahir si telles gens, cependant qu'ils s'efforcent de donner la mort à autrui, y tombent eux-mesmes dedans sans y penser, comme firent une fois quatre femmes, lesquelles, cuidant tromper autrui, se trouvèrent à la fin elles-mesmes deceues, et finirent miserablement leur vie, comme vous pourrez entendre par le discours de la présente fable.

En Provins, qui est une cité royale et assez fameuse, y avoit anciennement trois sœurs belles à merveilles, gentiles et de bonne grace; au reste, de basse maison, parce qu'elles estoient filles d'un nommé maistre Henry, boulenger, qui cuisoit ordinairement en son four le pain d'autrui. L'une d'icelles s'appelloit Brunore, l'autre, Lionelle, et la troisieme, Clarette. Estant un jour ces trois jeunes pucelles en leur jardin, où elles prenoient un plaisir merveilleux, le roy Lancelot y vint à passer, avec belle compagnie, et s'en alloit à la chasse. Brunore, qui estoit la plus grande des sœurs, voyant si honorable compagnie, commença à dire à ses deux autres sœurs : « Si j'avois le maistre d'hostel du roy pour mon mary, je me voudrois bien venter de nourrir toute sa court d'un seul verre de vin. — Et moy, dit Lionelle, je me veux bien donner ceste louange, que si j'avois le valet de chambre secret du roy pour mon mary, je ferois tant de toile d'une seule fusée de mon fil, que je fournirois toute sa court de belles chemises fort deliées. — Et moy, dict Clarette, je me veux bien venter, que si j'estois mariée au roy, je ferois trois enfans

d'une seule portée, c'est à sçavoir deux fils et une fille, et ferois que chacun d'eux auroit les cheveux noués par derrière et meslés de fin or, avec une chaîne d'or au col et une estoile au front. » Ces propos furent entendus par un des courtisans, qui s'en alla incontinent vers le roy, et luy raconta de point en point tout ce que les filles avoient dict. Le roy, entendant ces nouvelles, les fit venir incontinent vers luy, et demanda à l'une d'icelles quels propos elles tenoient ensemble au jardin. Alors toutes trois, d'une grande reverence, repliquèrent tout ce qu'elles avoient dict. Ce qui pleut grandement au roy Lancelot, et ne se partit point de là que le maistre d'ostel espousa Brunote, et le valet de chambre print Lionelle, et luy-mesmes espousa Clarette. Et laissant aller les autres à la chasse, ils s'en retournèrent au logis, où les triomphantes noces furent célébrées, desquelles ne se contenta guères la mère du roy, parce que, nonobstant que la fille fust autant belle qu'il estoit possible, avec un parler gracieux, si n'estoit elle pas convenable à la puissance d'un tel roy, estant issue de si pauvre lieu. Et ne pouvoit souffrir que le maistre d'hostel et le valet de chambre fussent appelés beaux-frères du roy, tellement que la belle-mère conceut une si grande haine contre sa bru, qu'elle ne la pouvoit souffrir ; toutefois, affin de ne fascher son fils, elle dissimuloit son courroux.

Advint que la royne fut enceinte, comme il pleut à Dieu, ce qui fut très-agreable au roy, lequel attendoit d'un grand desir de voir la belle lignée d'enfans qu'elle luy avoit promis. Ce pen-

dant , il survint quelque affaire au roy pour aller en quelque pays , tellement qu'il recommanda très-affectueusement à sa mère sa femme et les enfans qui naistroient d'elle ; ce qu'elle promist faire de bon cœur.

Sitost que le roy se fut party pour aller à son voyage, la royne enfanta trois enfans, c'est à sçavoir deux fils et une fille, et tous trois, comme la royne avoit promis estant pucelle, avoient les cheveux noués sur les espaulles, avec une belle chaisne d'or, et une estoile au front. La mauvaise mère, privée de toute charité et embrasée d'une cruelle et mortelle haine, delibera, sans changer sa mauvaise intention, de faire mourir les petits enfans sitost qu'ils seroient naiz, affin qu'on ne sçeust jamais nouvelles d'eux, et que la royne tombast en la malegrace du roy. Outre cela, les sœurs de Clarette avoient conçu si grande haine à l'encontre d'elle, parce qu'elle estoit devenue royne et gouvernoit tout, qu'elles n'en dormoient ny jour ny nuict, et avec leurs finesses et ruses taschoient continuellement d'emflamber plus fort la mère à l'encontre d'elle. Advint que sur le point que la royne accoucha, il vint à naistre trois chiens, c'est à sçavoir deux masles et une femelle, et avoient une forme d'estoille au front, avec un signe de colier au col. Ces deux diables de sœurs, esmues d'un esprit diabolique, prirent ces trois petits chiens, que la mère allaicitoit, et les portèrent à la meschante mère du roy, et luy ayans fait la reverence, luy dirent ainsi : « Madame, nous sçavons bien que vous n'aymez guères nostre sœur, et non sans cause ;

parce qu'elle est de petit lieu et basse condition, et ne convient pas à vostre fils, nostre roy, qu'une pauvre femme soit son espouse. Parquoy, sçachans une partie de vostre vouloir, nous sommes icy venues, et vous avons apporté trois petits chiens, qui nasquirent ayans une forme d'estoile au front, à fin que nous en sçachions vostre vouloir.»

Ceste deliberation fut agreable à la vieille, et va deliberer de se presenter à sa bru, qui ne sçavoit pas encores ce qu'elle avoit enfanté, et luy donner à entendre que c'estoient ses petits enfans. Et affin que telle malheureuse entreprise ne se manifestast pas, la maudite vieille ordonna à la commère de dire à la royne que les petits enfans qu'elle avoit enfanté estoient trois petits chiens. La belle-mère et les sœurs de la royne, avec la commère, s'en allèrent trouver la royne, et luy dirent : « Regarde un peu, gentille royne, le beau chef-d'œuvre de ton enfantement; garde-les bien, affin que le roy cognoisse ton beau fruit, quand il sera venu! »

Ayant dict ces propos, la commère mit les trois petits chiens contre elle, en la confortant incessamment d'avoir patience, et qu'elle ne se deust point desesperer, veu qu'il estoit advenu tel cas semblable à autres grands personnages. Chacune de ces maudites femmes avoit déjà accompli son meschant et abominable vouloir, il ne restoit plus que de mettre à mort les pauvres petits enfans innocens. Mais Dieu ne voulut pas permettre qu'elles souillassent leurs mains de leur propre sang, ains ayans fait une petite caisse bien close de poix de tous costés, et ayans enclos les enfans là-dedans, les jectèrent dedans le prochain

fleuve, les laissant aller à la discretion de l'eau. Mais Dieu juste, qui ne permet jamais que le sang innocent endure, envoya sur la rive un mounier nommé Marmiat, lequel ayant vu la caisse, la print, et l'ayant ouverte, trouva dedans ces trois petits enfans qui rioient ; et pour autant qu'ils estoient si beaux, il pensa incontinent qu'ils estoient fils de quelque grosse dame, qui, par la crainte du monde, avoit commis un tel excès ; tellement qu'ayant un peu reserré la caisse, se la chargea sur ses espauls et la porta tout droit en son logis, en disant tels propos à sa femme, qui se nommoit Gordiane : « Regarde un peu, je te prie, ma femme, ce que j'ay trouvé à la rive du fleuve ; tien, je t'en fais un present. » Gordiane, voyant ces beaux petits enfans, les receut gracieusement et les nourrit autant amyalement comme s'ils fussent saillis de son corps. L'un d'iceux fut nommé Aquirin ; l'autre, Fluvius, à cause qu'il avoit esté trouvé dedans le fleuve, et la petite fille, Sereine.

Ce pendant, le roy Lancelot se resjouissoit en son cœur, pensant de trouver à son retour trois beaux enfans ; mais son intention ne fut pas telle qu'il pensoit, car si tost que la malicieuse mère fut advertie que son fils s'approchoit du palais, elle s'en alla au devant de luy, et luy dit que sa chère femme avoit enfanté trois petits chiens, en lieu de trois enfans. Et l'ayant mené en la chambre où la pauvre accouchée estoit en assez mauvaise disposition, luy montra les trois petits chiens qui estoient à son costé. Et combien que la royne pleurast incessamment à chaudes larmes, niant fort et ferme de ne les avoir point

enfantiez, toutefois les mauvaises sœurs confirmoyent que tout ce que la meschante mère avoit dit estoit véritable. Le roy, entendant ces propos, fut grandement troublé, et tomba quasi en terre de douleur; mais à la fin, estant retourné en son bon sens, adjouta foy entièrement aux paroles de sa mère. Et pourautant que la pauvre royne estoit patiente, supportant constamment les assauts de l'envie courtisane, le roy ne peut avoir le cœur de la faire mourir, mais commanda qu'on la mit dessous le lieu où on lave les esuelles, et qu'elles vesquit des immondices et charongnes qui tomboient incessamment de ce puant lieu.

Ce pendant que la pauvre royne estoit en ceste sale infection, en se nourrissant ordinairement de ces ordures, advint que Gordiane (femme de Marmiat, mounier) enfanta un fils, qui fut nommé Borgum, et le nourrit amiablement avec les autres trois. Or, Gordiane avoit de coustume de rongner tous les mois les cheveux aux petits enfans, desquels tomboient perles precieuses et grosses bagues. Ce qui fut cause que Marmiat quitta son mestier de moudre, devenant incontinant riche, et faisant ordinairement bonne chère avec sa femme et tous ses petits enfans.

Quand les trois enfans commencèrent à se cognoistre, ils entendirent qu'ils n'estoient pas fils de Marmiat, mounier, ny de sa femme Gordiane, mais qu'ils avoient esté trouvez par le fleuve, tellement qu'ils se fashèrent grandement; et desirans de chercher leur bonne fortune, demandèrent leur congé et s'en allèrent, dont Marmiat

et sa femme ne furent guères contens, se voyans privez du grand tresor qu'ils recevoient ordinairement de leurs blonds cheveux et du front estoilé. S'estans donc ainsi partis ces trois jeunes enfans d'avec Marmiat, firent tant qu'ils arrivèrent à Provins, qui estoit la cité de leur père; et ayans pris une maison à louage, demourèrent ensemble, se nourrissans des bagues et pierres precieuses qui leur tomboient de la teste.

Advint que le roy, s'allant un jour pourmener avec quelques autres courtisans, vint par fortune à passer devant le logis des jeunes enfans, lesquels, n'ayant point encores cogneu ny veu aucunement le roy, descendirent incontinent à la porte; et en ostant leurs bonnets et fleschissans les genoux et la teste, luy firent une grande reverence. Le roy, qui avoit l'œil d'un faucon, dressa sa veue sur eux, et cogneut qu'ils avoient une estoile au front, et soudainement il eut une apprehension que c'estoient ses enfans; et s'estans arrêté, leur dict : « Qui estes vous ? d'où venez vous ? » L'un dit : « J'ai nom Aquirin, — Et moy Fluvius, dit l'autre, — Aussi moy, respondit la fille, suis nommée Sereine. — Or sus, dit le roy, je vous semons à disner avec moy. »

Les jeunes gens, qui estoient devenuz tous honteux, ne pouvans refuser l'honneste demande du roy, acceptèrent l'office. Si tost que le roy fut de retour au palais, il dist à sa mère : « Madame, en m'allant aujourd'hui esbattre, j'ay veu deux fort beaux jeunes fils, avec une fille de bonne grace, et ont tous trois une estoile dorée au front; et (si je ne suis deceu) il m'est advis que ce sont ceux que la royne Clarette me promit une fois. »

La matine de mère, oyant ces propos, fut autant fâchée que si on luy eust donné un coup de cousteau au travers du cœur, et ayant fait appeler la sage femme qui avoit receu les enfans, luy dit secrettement : « Que diriez vous, ma commère m'amie, que les enfans du roy sont vivans et plus beaux qu'ils ne furent onc? — Est il possible? » respondit la commère; ne sont ils pas periz dedans le fleuve? Comment le sçavez-vous? — A ce que j'ay peu comprendre (dit-elle) par les paroles du roy, ils sont vivans, tellement que nous avons bien maintenant besoiñ de vostre conseil, autrement nous sommes en danger de mort. — Ne vous souciez point, Madame (respondit la commère), car j'espère de jouer si bien mon personnage, qu'ils periront tous trois. » Et de fait se partit sur le champ, et s'en alla tout droit au logis de ces jeunes gens, et ayant trouvé Sereine toute seule, la salua, en devisant longuement avec elle; puis luy dit : « Auriez vous point, la belle fille, un peu d'eau qui dance? — Non, dit la fille. — Mon Dieu, ma fille, que vous verriez de belles choses si vous en aviez; car si vous en frotiés une fois vostre visage, vous deviendriez encores plus belle mille fois que vous n'estes. — Comment pourrois je donc faire (respondit la fille) pour en avoir? — Il faut, dit elle, que vous envoyez vos frères pour en chercher, et asseurement ils en trouveront, car elle n'est guères loing d'icy. » Ayant dit cela, elle se partit. Si tost que Fluvius et Aquirin furent de retour au logis, Sereine courut au devant d'eux, en les priant de luy faire ce bien, d'aller chercher en toute diligence de l'eau qui dance. Alors ses

frères, se mocquans de tels propos, n'y voulurent pas aller, ne sachans où on pouroit trouver telle chose. Mais à la fin, quasi comme contrainctz par les humbles prières de leur sœur, prindrent une phiole, et se partirent ensemble.

Or avoient ils desjà chevauché plus de deux lieues par un chemin, quand ils arrivèrent à une fontaine vive et claire à merveilles, où il y avoit un beau pigeon blanc qui se rafraichissoit; et ayant osté toute crainte, leur dit : « Que cherchez vous, jeunes enfans? — Nous cherchons (respondit Fluvius) d'une eau precieuse qui dance, comme on dit. — Helas! pauvres enfans, dit le pigeon, qui vous a envoyé querir de telle eau? — C'est une sœur que nous avons », respondit Fluvius. Alors le pigeon leur dit : « Certes (mes amis) vous cherchez vostre mort, car vous y trouverez des bestes venimeuses qui vous devoreront incontinent; mais laissez m'en la charge et je vous en porteray. » Et ayans prins la phiole que les jeunes gens portoient, et se l'ayant liée souz l'aisle dextre, print sa volée et s'en alla où estoit cette eau dilicate, de laquelle ayant remply la phiole, s'en retourna vers ces jeunes gens, qui l'attendoient d'un grand desir. Ayant receu ceste eau et rendu les graces que appartenoient, s'en retournèrent à leur logis, et la présentèrent à leur sœur Sereine, luy commandans expressement de ne leur donner plus telles charges, par ce qu'ils avoient esté en danger de mort.

A quelque temps de là, le roy rencontra ces jeunes gens, et leur dit : « Pourquoi ne veinstes vous l'autre jour disner avec moy, veu mesmement que vous m'aviez promis? » Ils respon-

dirent : « Les affaires urgentes (Sire) en furent cause. » Alors le roy leur dit : « Je vous attendray doncques demain à disner, et ne faillez pas. » Les jeunes gens s'excusèrent. Quand le roy fut retourné au palais, il dit à sa mère qu'il avoit veu les jeunes enfans qui avoient l'estoille au front, dont elle fut fort troublée, et fit de rechef venir sa commère, et luy raconta tout secrettement, en la priant de faire tant qu'on obviast à ce danger. La commère la reconforta, et luy dit qu'elle ne se souciast de rien, et que elle feroit tant qu'on n'entendroît jamais plus nouvelles d'eux. Et s'estant partie du palais, s'en alla au logis de la pucelle, et l'ayant trouvée seule, luy demanda si elle avoit encores eu de ceste eau. La fille respondit que ouy, mais que ce n'estoit pas sans avoir mis en grand danger ses frères. « Je voudrois bien (ma fille), dit la commère, que vous eussiez une pomme qui chante; car vous n'en veistes onc de si belle, et n'entendites jamais si doux chant. — Je ne sçay comment l'avoir (dit la fille), par ce que mes frères n'y voudront pas aller, à cause qu'ils se sont desjà trouvez en plus grand danger de mort qu'en esperance de vie. — Ils vous ont desjà apporté de l'eau qui dance, respondit la fausse vieille, et ne sont pas morts pour cela; tout ainsi qu'ils vous ont porté de l'eau, ils vous pourront bien apporter la pomme. » Et sur ce point, ayant prins congé d'elle, se partit. La commère ne fut pas si tost partie que les frères survindrent, et Sereine leur dit : « Mes frères, je voudrois bien veoir et gouter de ceste pomme qui chante si doucement; et si vous ne faictes ce que je vous

dis, estimez que vous me verrez bien tost morte.» En quoy les frères la reprindrent grandement, en luy remonstrant qu'ils ne vouloient pas mettre leur vie en danger à son appetit, comme ils avoient desjà fait. Mais les prières de Sereine furent si grandes, estans meslées de pleurs et gémissemens, que les frères deliberèrent de la contenter, quoy qu'il en advint; tellement qu'estans monté à cheval ils se partirent, et tant chevauchèrent qu'ils arrivèrent en une hostellerie; et estant entrez, demandèrent à l'hoste s'il leur sçauroit point enseigner le lieu où se trouvoit la pomme qui chante si doucement. Il leur respondit qu'ouy; mais qu'ils n'y pourroient pas aller, à cause que ceste pomme estoit en un plaisant jardin et estoit gardée par une cruelle beste, qui mettoit à mort tous ceux qui s'en approchoient. « Que devons-nous donc faire? dirent les jeunes gens, car il nous la faut avoir, quoy qu'il en soit. » Alors l'hoste respondit : « Si vous faictes ce que je vous diray, vous aurez la pomme, et ne serez point en danger de la beste. Il faut (dit-il) que vous preniez ceste robbe toute garnie de miroirs, et que l'un de vous la mette sur soy, et qu'il entre ainsi tout seul dedans le jardin, qu'il trouvera ouvert, et l'autre demeurera hors du jardin sans se laisser voir aucunement. Et si tost qu'il sera entré dedans le jardin, la beste viendra contre luy, et, en se voyant soy mesme dedans le miroir, tombera incontinent morte par terre. Cela fait, il s'en ira vers l'arbre et prendra facilement la pomme, et qu'il se donne bien garde sur tout de regarder après soy en sortant du jardin. » Ces jeunes gens firent tout ainsi que

l'hoste leur avoit enchargé, en le remerciant grandement, et portèrent la pomme à leur sœur, en luy remontrant que ce fust la dernière fois qu'elle leur donnast telles commissions dangereuses.

A quelques jours de là, le roy trouva ces deux jeunes frères, et les ayant fait appeler, leur dit : « Qui est la cause que, selon l'assignation donnée, vous n'estes venuz disner avec moy ? — Ce sont (dit l'un) les diverses affaires et occupations qui nous ont osté l'opportunité. — Or ce sera donc pour demain, dit le roy, et donnez vous bien garde de faillir. » Aquirin respondit que, s'il pouvoit demesler quelques affaires d'importance, ils y viendroyent fort volontiers. Le roy, estant retourné au palais, dit à sa mère qu'il avoit encores veu les jeunes enfans qu'il avoit toujours au cœur, pensans toujours à ceux que Clarette luy avoit aucunes fois promis ; et ne pouvoit avoir repos en son esprit jusques à ce qu'ils fussent venus une fois disner avec luy. La traitresse de mère, entendant ces propos, fut plus faschée que jamais, craignant que son malheur ne fust decouvert ; et estant ainsi dolente, envoya querir la commère et luy dit : « Ma commère, je pensois desjà que ces enfans fussent morts, et qu'on ne deust plus ouir nouvelles d'eux ; mais ils sont encore vivans, et sommes en danger de mort. Il faut donc que vous y donniez ordre, autrement nous sommes toutes perdues. » Alors la commère respondit : « Ne vous chaille, madame, car je feray tant que jamais vous n'entendrez ny vent ny fumée d'eux. » Et ainsi toute couroussée et remplie de despit, s'en alla vers

la fille, et luy ayant donné le bon jour, luy demanda si elle avoit la pomme qui chante. « Ouy, » dit-elle. Alors, la ribaude vieille luy dit : « Ce n'est rien de ce que vous avez, si vous ne tachez d'avoir une chose qui est mille fois plus belle, sans comparaison, et de meilleure grâce que les deux premières. — Dittes moy donc que c'est, ma mère. — C'est un bel oiseau (dit-elle) qui caquette jour et nuict, et dit chose merveilleuse. Si vous l'avez à vostre commandement, vous serez la plus heureuse fille de ce monde. » Ayant dit ces propos, elle se partit.

Les frères ne furent pas si tost arrivez au logis, que Sereine les affronta, et les pria de luy octroyer encores une seule grâce; et luy ayans demandé qu'elle grâce c'estoit, elle respondit que c'estoit le bel oyseau verd. Or, Fluvius, qui s'estoit trouvé au combat de la venimeuse beste, se souvenant d'un si extrême danger, refusa fort bien d'y aller. Mais Aquirin, nonobstant qu'il eust desjà par beaucoup de fois refusé, finalement, esmeu d'une fraternelle amitié et des larmes continuelles que Sereine espandoit, deliberèrent tous deux de compagnie de la contenter. Et estans montez à cheval, firent tant par leurs journées qu'ils arrivèrent en un pré verdoyant, au milieu duquel il y avoit un fort bel arbre haut à merveilles et bien feuillu, estant environné de diverses figures de marbre, qui sembloient estre vives, et tout joignant passoit un petit ruisseau, qui arrousoit tout le pré. Et sur cest arbre, le bel oyseau se desgorgeoit, sautant de branche en branche, et en proferant paroles qui sembloient plustost divines que hu-

maines. Estans descendus de leurs chevaux, les ayant laissez paistre par la belle prairie, s'approchèrent de ces figures de marbre, et si tost qu'ils les eurent touchées, ils devinrent comme elles.

Or, Sereine, qui avoit long temps attendu ses frères, pensoit bien de les avoir perdus, et que toute esperance estoit perdue de les pouvoir jamais recouvrer. Estant ainsi en ces regrets, et pleurant incessamment leur piteuse et miserable mort, monta à cheval, delibérant en soy mesmes d'aller chercher sa bonne fortune; et tant chevaucha jour et nuict, qu'elle arriva au lieu où cest oyseau verd chantoit et parloit gracieusement sur l'arbre. Et si tost qu'elle fut entrée en la prairie, elle cogneut les chevaux de ses frères qui paissoient; et en tournant sa veue çà et là, elle apperçeut ses frères qui estoient devenus en figures de pierre, et avoient leur semblance, dont elle fut toute estonnée; et estant descendue de son cheval, et s'approchant de l'arbre, estendit la main et empoingna le bel oyseau verd, lequel, se voyant privé de sa liberté, la pria que ce fust son plaisir de le laisser aller, et qu'il s'en souviendrait à temps et lieu. Sereine luy respondit qu'elle n'en feroit rien s'il ne remettoit ses frères en leur premier estat. Alors l'oyseau luy dit : « Regarde souz mon aisle dextre, et tu trouveras une plume beaucoup plus verde que les autres; tu y verras quelques marques jaunes par dedans : prens la et t'en va vers les images, et si tost que tu leur auras touché les yeux avec la plume, tu verras tes frères retourner en leur premier estat. La jeune fille, luy ayant haussé l'aisle, trouva la plume comme l'oiseau

luy avoit dit ; et ayant touché les yeux des images l'une après l'autre avec ceste plume, ils retournèrent comme auparavant. Voyant ainsi ses frères en bonne disposition, commença à les baiser et embrasser.

Après que Sereine eut obtenu son intention, l'oiseau la pria de rechef que ce fust son plaisir de le laisser en liberté, luy promettant que, s'il obtenoit ceste grace, de luy rendre un jour la pareille s'il se trouvoit à l'endroit. Sereine, non contente de ce, luy respondit qu'elle n'en feroit rien, si premièrement ils ne trouvoyent qui estoit leur père et leur mère, et qu'il devoit patiemment supporter une telle charge. Or estoit il desjà venu grande question entre eux pour cest oyseau ; mais après longs débats, finalement il fut arrêté entre eux que la fille le tiendrait près de soy, tellement qu'elle le gardoit fort gracieusement, et le mignardoit toujours. Après que l'oyseau fut escheu à Sereine, les frères montèrent à cheval et s'en retournèrent fort contens à leur logis.

Le roy, qui passoit souvent par devant le logis de ces jeunes gens, ne les voyant plus comme il souloit, s'esmerveilla grandement ; et ayant demandé aux voisins qu'ils estoient devenus, on luy respondit qu'on n'en sçavoit plus de nouvelles, et qu'il y avoit desjà long temps qu'on ne les avoit point veus. Si tost qu'ils furent de retour, ils ne demeurèrent pas deux jours que le roy les trouva et leur demanda où ils avoyent esté si long temps, qu'on ne les avoit point veus. Aquirin luy respondit qu'il leur estoit survenu des estranges accidens, et s'il n'estoient ve-

nus vers Sa Majesté suivant leur promesse, ils luy demandoyent pardon, et qu'ils estoyent prests à recompenser ceste faute.

Le roy, entendant leur infortune, et ayant pitié d'eux, ne se partit point de là qu'il ne les menast disner avec luy au palais. Aquirin ayant prins secrettement l'eau qui dance, et Fluvius la pomme qui chante, et Sereine le bel oyseau verd, entrèrent joyeusement au palais avec le roy, et s'assirent à table. La mauvaise mère et les envieuses sœurs, voyans une si belle jeune fille, et les deux jeunes fils de si bonne grace, qui avoyent les yeux luisans comme estoilles, eurent grand soupçon et tristesse en leur cœur. Après qu'on eut desservy la table, voilà Aquirin qui va dire : « Sire, nous voulons icy montrer choses qui vous plairont. » Et ayant prins une tasse d'argent, y mit l'eau qui dance dedans, et l'assist sur la table. Cela fait, son frère Fluvius mit la main en son sein, et tira la pomme qui chante, et la mit près de l'eau. Sereine, qui tenoit en son giron le bel oyseau verd, le mit incontinent sur la table. Vous eussiez alors entendu un chant fort doux, qui donnoit un plaisir merveilleux aux assistans. De l'autre costé, la truande mère et ses sœurs en conceurent grande fascherie, doutant grandement de leur vie. Le chant finy, et le bal, l'oyseau commença à parler en disant : « O roy sacré, que meriteroit celuy qui a procuré la mort de deux frères et d'une sœur ? » La mère va respondre incontinent : « Il ne meriteroit autre chose que le feu. » Toutes les autres respondirent le semblable. Alors l'eau qui dance et la pomme qui chante haussèrent la voix en di-

sant : « Ah ! fausse mère , remplie d'iniquité , tu te condamnes de ta bouche propre ! Et vous , malheureuses sœurs que vous estes , vous serez pareillement condamnées , avec la commère . » Le roy , entendant ces propos , fut tout estonné ; mais l'oyseau verd , poursuivant son discours , dit : « Sire , voilà vos trois enfans que vous avez tant désiré . Ce sont ceux qui portent l'estoile au front . Leur mère , très-innocente , est celle qui , jusques à présent , a tousjours demeuré dedans les ordures et infections . » Et l'ayant fait tirer de ce lieu puant , la fit vestir honorablement ; et si tost qu'elle fut vestue , on la fit venir en la presence du roy , et nonobstant qu'elle fust ainsi mal traittée en ceste puante prison par longue espace de temps , si est-ce que sa première beauté fut tousjours preservée . Et en la presence de tous , le bel oyseau verd raconta depuis le commencement jusques à la fin comment tout estoit allé . Alors le roy , cognoissant tout le discours de la matière , commença à baiser et embrasser estroittement sa femme et ses chers enfans , non pas sans grande abondance de larmes et gemissemens . Cela fait , l'eau qui dance et la pomme qui chante , avec le bel oyseau verd , estans laissez en liberté , s'en allèrent . Le jour ensuiuant , le roy commanda qu'on allumast un grand feu au milieu de la place , et que la mère , avec les deux sœurs et la commère , fussent brûlées devant le peuple , sans aucune misericorde . Et depuis , le roy vesquit longuement avec la royne et ses gentils enfans , et ayant marié honorablement la fille , laissa ses fils heritiers de son royaume .

La fable de Loyse parachevée, Madame luy commanda de proposer son enigme, qui fut tel :

ENIGME.

*J e suis claire , luisante , amoureuse et legère ;
Je me monstre la nuit beaucoup plus que le jour ;
Et , combien que je trotte et coure sans sejour ,
Je n'ay jambes ny pieds en aucune manière ;*

*Je ne voy rien , jaçoit que la belle lumière
De mes yeux flamboyant reluise tout autour ,
Et soit qu'allant , venant , je face maint destour ,
Je retourne tousjours en ma maison première .*

*Je ne serois jamais que pasle , sans splendeur ,
Ternie , noire , obscure , et tousjours sans couleur ,
Si la vertu d'autrui en moy n'estoit infuse .*

*On me void peu souvent sans cornes ; toutesfois
Je ne suis point cornue , et si je ne m'abuse ,
Je vas aux mois d'yver plus qu'en tous autres mois .*

Les interpretations furent données en diverses manières, et n'y eut celuy qui en tirast la vraye substance, sinon la gracieuse Isabelle, qui dit d'un cœur gay : « L'enigme de mademoiselle Loyse ne signifie autre chose que la lanterne, qui seroit tousjours obscure et sans splendeur, si la vertu d'autrui, à sçavoir la chandelle ardante, n'estoit en elle infuse. »

Ceste subtile exposition fut grandement louée d'un chacun, tellement que Loyse, qui pensoit

bien que nul autre le pourroit interpreter, ne sceut que dire, sinon qu'ayant pris un peu de hardiesse, elle dict tels propos à Isabelle, qui devoit après elle fabloyer : « Je me plains de vous (dict elle), non pas que je me mescontente de vostre honneur, mais parce que toutes les autres ont interpreté leurs enigmes sans estre aidées; mais soyez assurée que je vous rendray la pareille. — Vous ferez bien (madame Loyse) », respondit Isabelle; laquelle, par le commandement de Madame, commença ainsi sa fable :

FABLE IV.

*Nerin, fils de Galois, roy de Portugal, amoureux
de Janeton, femme de maistre Raimond Bru-
nel, physicien, jouit de ses amours,
et la mena avec soy en Portu-
gal, et maistre Raimond
en mourut de des-
plaisance.*

Il y a beaucoup de gens (très honorées dames) qui s'estans adonnez par longue espace de temps aux estudes des bonnes lettres, pensent sçavoir beaucoup de choses; mais ils ne sçavent rien, ou bien peu : car se cuidant telles gens signer par le front, se viennent eux-mesmes à arracher les yeux, comme il advint à un medecin fort sçavant en son art, lequel pensant se mocquer d'autrui, fut luy

mesme mocqué à son grand deshonneur et reproche, comme vous entendrez par le discours de la fable que je vous raconteray presentement.

Galois, roy de Portugal, eut un fils nommé Nerin, et le fit nourrir en telle sorte qu'il ne veit jamais aucune femme, sinon sa mère et la nourrisse qui l'allaitoit; et continua ceste manière de vivre jusques à l'aage de dixhuit ans, et au bout du terme le roy delibera de l'envoyer aux estudes à Padoue, pour luy faire apprendre les lettres latines, avec la langue et les mœurs des Italiens; ce qui fut mis incontinent en execution. Or estant ce jeune fils Nerin à Padoue, et ayant desjà pris accointance de beaucoup d'escolliers qui luy faisoient ordinairement la court, entre autres il y avoit un medecin nommé maistre Raimond Brunel, physicien, et en devisant de diverses matières, se mirent à parler, comme est la coustume des jeunes gens, et tenir propos des belles femmes; puis d'une chose, tentost de l'autre. Mais Nerin, qui n'avoit encores point veu d'autres femmes que sa mère et sa nourrisse, disoit franchement qu'il ne trouvoit en ce monde aucune femme qui fust plus belle, à son jugement, que sa mère et sa nourrisse; et après qu'on luy en eut montré de toutes sortes, il les estimoit charongnes au regard de sa mère.

Or maistre Raimond, qui avoit l'une des plus belles femmes que nature fist oncques, commença à entrer en ses gogues en disant : « Seigneur Nerin, je sçay une femme qui est de telle beauté, que quand vous la verriez, possible vous ne la jugeriez pas moins, mais plus belle que

vostre mère. » Nerin respondit qu'il ne pouvoit croire qu'elle fust plus belle que sa mère, mais qu'il la verroit volontiers pour en dire son opinion. « Puis qu'il vous plaist de la veoir (dit maistre Raimond), venez demain au matin en la grande Eglise, et vous promets que vous la verrez. »

Et quand il fut de retour au logis, il dit à sa femme : « Levez vous demain de grand matin, et vous accoustrez la teste, et vous vestez le plus bravement que vous pourrez, en vous faisant belle ; car je veux que vous alliez à l'heure de la grand messe à la grande Eglise au service. » Janeton, qui estoit le nom la femme de maistre Raimond, qui n'estoit pas accoustumée d'aller çà et là, mais demeueroit la plus part du temps au logis à coudre et à broder, s'estonna grandement de ceste nouvelle entreprinse ; mais par ce qu'il le vouloit ainsi, elle se prepara comme il avoit dit, et s'accoutra si proprement qu'elle ne sembloit pas une femme, mais plustost une deesse. De là s'estant partie pour aller à la grande Eglise, suivant le vouloir de son mary, Nerin, fils du roy, arriva, et ayant veu Janeton, la jugea très belle. Si tost qu'elle se fut partie, maistre Raimond arriva, et s'estant approché de Nerin, luy dict : « Or sus (seigneur Nerin) que vous semble de cette femme qui s'est maintenant partie de l'Eglise ? Vous semble il qu'il y ait rien à redire ? Est elle plus belle que vostre mère ? — Vrayement, elle est belle, dict Nerin, et pense que nature n'en pourroit faire une plus belle. Mais dictes moy, je vous prie, à qui elle est mariée, et où elle se tient. » Maistre Raimond ne luy respondit pas à propos, par ce

qu'il ne luy vouloit pas dire. « Je vous supplie doncques, mon amy maistre Raimond, me faire ce bien, que si vous ne me voulez dire à qui elle est mariée, ny où elle se tient, contentez moy à tout le moins en cela, que je la voye encores une fois? — Trèsvolontiers, respondit maistre Raimond. Ne faillez pas à venir au matin à l'Eglise, et je feray tant que vous la verrez. »

Cela faict, maistre Raimond s'en alla à son logis, et dict à sa femme : « Janeton, accoustrez vous demain au matin, car je veux que vous alliez à l'Eglise; et si jamais vous fustes bien parée et belle, mettez y tout vostre pouvoir pour demain. » Janeton s'ebahissoit de tout ce mistère icy; mais par ce que le commandement du mary la pressoit, elle fit tout ce qu'il luy avoit enchargé. Le jour venu, estant Janeton richement vestue, et mieux parée que de coustume, s'en alla à l'Eglise. Bien tost après, Nerin arriva, qui, la voyant si belle, en fut tant amoureux que fut jamais homme de femme. Et quand maistre Raimond fut arrivé, Nerin le pria de luy dire qui estoit celle qui luy sembloit si belle. Mais maistre Raimond, qui faignoit d'estre pressé à cause de ses pratiques, ne respondit rien pour lors; mais laissant le jeune homme ronger son frein, se partit joyeusement, tellement que Nerin se vint à fascher de ce que maistre Raimond avoit monsté de faire peu de conte de luy, disant en soy mesmes : « Or bien ! tu ne veux pas que je sçache qui elle est, et où elle se tient ! je te promets que je le sçauray en despit que tu en ayes. »

Et de faict, s'estant party de l'Eglise, il attendit que ceste belle dame vint à sortir, et luy ayant

faict la reverence d'un visage riant et affable, l'accompagna jusques à son logis. Or quand Nerin eut cogneu la maison où elle se tenoit, il commença à faire l'amour avecques elle, et n'eust laissé jamais passer un jour qu'il n'eust passé plus de dix fois devant son logis; et desirant grandement de parler à elle, pensoit incessamment quel moyen il devoit tenir pour obtenir son desir, et que l'honneur de la dame fust gardé. Et ayant pensé et repensé, et ne trouvant aucun remède qui luy fust profitable, finablement il fit tant qu'il print accointance d'une vieille qui se tenoit vis à vis de Janeton; tellement que luy ayant faict presens en confirmant l'estroicte amitié qui estoit entr'eux, s'en alla secrettement en son logis. Or y avoyt il une fenestre au logis de ceste vieille qui regardoit tout droit en la sale de Janeton, par laquelle il la pouvoit voir facilement aller haut et bas; mais il ne se vouloit monstrier à elle de peur de luy donner occasion de ne se laisser plus voir. Estant ainsi Nerin tous les jours en ces amoureuses œillades, ne pouvant plus résister aux aiguillons ardens qui incessamment le picquoient et brusloient le cœur, delibera de luy escrire une lettre, et la jecter en son logis par ceste fenestre, quand il pourroit penser que son mary n'y seroit pas. Et de fait il la jecta par plusieurs fois.

Mais Janeton, autant qu'elle en trouvoit, les jettoit dedans le feu, sans les lire aucunement, joint qu'elle ny pensoit pas. Et après avoir faict par plusieurs fois tel acte, à la fin, il luy vint en fantasie d'en ouvrir une et lire ce qui estoit dedans. L'ayant leue, et voyant que la souscrip-

tion estoit de Nerin, fils du roy de Portugal, qui estoit grandement amoureux d'elle, ne sceut que dire du commencement; mais à la fin, considerant le mauvais temps qu'elle avoit avec son mary, prit un peu de courage, et commença à monstrier bon visage à Nerin; et luy ayant donné assignation, le fit venir en sa maison, où il luy manifesta son amour et les grands tourmens qu'il souffroit jour et nuict pour elle, et le moyen comment il estoit devenu amoureux d'elle, tellement que la dame, qui estoit belle, paisible et pitoyable, ne luy refusa point son amour.

Estans ainsi ces deux amans conjoincts d'un amour reciproque, cependant qu'ils estoient en ces propos amoureux et honnestes, voicy maistre Raimond qui frappa à la porte assez rudement. Janeton, entendant que c'estoit son mary, fit coucher Nerin sur le lict, et ayant abbatu les courtines, le fit demeurer jusques à tant que son mary fust party. Si tost que maistre Raimond fut arrivé, il print quelques petites drogues qui luy estoient pour lors necessaires, puis s'en alla sans appercevoir aucune chose. Autant en fit Nerin, car il ne se douta oncques que maistre Raimond fust mary de ceste dame.

Le jour ensuivant, ainsi que Nerin se pourmenoit par la place, par fortune maistre Raimond vint à passer, et Nerin luy fit signe qu'il vouloit un peu parler à luy; et s'estant approché de luy : « Monseigneur (dit-il), il y a bien des nouvelles. — Et quoy ? respondit maistre Raymond. — Que diriez vous (dict Nerin) que je sçay bien où se tient ceste belle dame; et qu'ainsi

soit, j'ay devisé longuement avecques elle ; mais par ce que son mary arriva, elle me cacha dedans le lict et tira les courtines, de peur qu'il ne me veist, et tout incontinent après il se partit.— Est-il possible ? respondit maistre Raimond. — S'il est possible ? dit Nerin ; je vous dis qu'il n'y a rien plus vray, et ne veis oncques la plus gracieuse ny la plus plaisante dame qu'elle. Je vous supplie, monsieur mon amy, me faire ce bien que vous me recommandiez à elle si vous la voyez, en la priant de ma part qu'elle me maintienne tousjours en sa bonne grace. » Ce que maistre Raimond luy promit faire, et se partit bien fasché d'avecques luy. Toutefois, devant que de prendre congé de luy, il luy dit : « Monsieur, y retournerez vous plus ? — En doutez vous ? » dit Nerin. Alors maistre Raimond s'en alla au logis et ne voulut dire mot à sa femme, mais espier le temps qu'ils fussent ensemble.

Le jour ensuivant venu, Nerin retourna vers Janeton ; cependant qu'ils estoient en plaisirs amoureux et propos gracieux, le mary arriva. Au moyen de quoy, elle cacha incontinent Nerin dedans un coffre, et mit au devant plusieurs robes qu'elle avoit secoué de peur que les tignes ne les gatassent. Le mary, faignant de chercher quelques besongnes, renversa quasi toute la maison, et regarda jusques dedans le lict ; mais voyant qu'il n'y avoit rien, se partit un peu plus content qu'il n'estoit venu, et s'en alla en pratique.

Nerin pareillement se partit bien tost après, et ayant trouvé maistre Raimond, luy dict :

« Escoutez, monsieur le docteur, que diriez vous que je suis retourné vers ceste dame? mais la mauvaise et envieuse fortune m'a rompu tous mes plaisirs, par ce que le mary est survenu et a gasté tout notre mistère. — Comment doncques avez vous faict à vous sauver? respondit maistre Raimond. — Je me suis (dit-il) caché dedans un coffre, et de peur que le mary ne me trouvast, elle mit au devant du coffre beaucoup de vestemens qu'elle avoit tiré hors des coffres de peur qu'ils ne fussent mangez de la vermine; tellement que le mary ayant renversé tout ce qui estoit en la maison, jusques au lict, et, ne trouvant aucune chose, se partit. » Vous pouvez penser, mesmement ceux qui ont expérimenté amour, combien tout ce discours estoit agréable à maistre Raimond.

Or, Nerin avoit donné à Janeton un beau et riche diamant, où sa teste et son nom estoient gravés à l'entour de l'enchasseur. Si tost que maistre Raimond fut allé en pratique, Nerin fut mandé par la dame. Comme ils passoient leur temps en plaisirs et propos amoureux, le mary retourna au logis; tellement que Janeton, se voyant ainsi surprinse, ouvrit incontinent un garderobbe assez grand, qui estoit en sa chambre, et cacha dedans Nerin. Maistre Raimond ne fut pas si tost entré au logis (faignant de chercher je ne sçais quoy) qu'il remua et brouilla quasi tout ce qui estoit en la chambre, et ne trouvant aucune chose, ny au lict, ny aux coffres, comme estourdy et hors du sens, print du feu et le mit aux quatre coings de la chambre, deliberant de brusler la chambre et tout ce qui estoit dedans.

Le mesnage de bois commençoit desjà à brusler, quand Janeton se tourna vers le mary et luy dit : « Que voulez vous faire, mon mary ? Estes vous hors du sens ? Puis que vous voulez brusler la maison, faictes ce qu'il vous plaira, mais je ne veux pas que vous brusliez ce garderobbe, où sont les escritures et instrumens de mon mariage. Et ayant fait appeller quatre portefaix puissans, leur fit sauver ce garderobbe et le fit mettre au logis de la vieille maquerelle; et l'ayant secrettement ouvert sans que nul s'en apperceust, s'en retourna à son logis.

Le fol maistre Raimond attendoit cependant s'il sortiroit poinct quelqu'un, mais il ne peut jamais voir sinon la fumée et le feu ardent qui brusloit sa maison. Tous les voisins estoient desjà accourus pour esteindre le feu, et feirent tant qu'ils y donnèrent ordre. Le jour ensuivant, ainsi que Nerin s'en alloit aux champs, il vint par fortune à rencontrer maistre Raimond, et luy dit en le saluant : « Bon jour, maistre Raimond; je vous veux raconter une chose qui vous plaira grandement. — Et quoy ? respondit maistre Raimond. — J'ay eschappé, dict Nerin, le plus extrême danger que fit jamais homme vivant. Je m'en allay au logis de la dame que vous sçavez, et ainsi que j'estois en propos amoureux avecques elle, le mary survint, lequel, après avoir cherché et tracassé par toute la maison, a mis le feu aux quatre coings de la chambre, et a bruslé tout ce qui estoit là dedans. — Et vous (dit maistre Raimond), où estiez vous cependant ? — J'estois caché (dict Nerin) dedans un garderobbe que la dame jecta hors du logis. » Maistre Raimond

entendant ces propos, et cognoissant que ce qu'il disoit estoit vray, tomba quasi mort en terre; mais il ne s'osoit descouvrir ny se manifester à luy, à cause qu'il desiroit de les trouver sur le fait, tellement qu'il luy dit : « Seigneur Nerin, pensez vous plus y retourner? — Et quoy donc! respondit Nerin, puisque je suis eschappé du feu, que dois je plus craindre? » Ayant laissé tous ces propos, maistre Raimond pria Nerin de venir disner le lendemain en son logis, ce qu'accepta Nerin de bon cœur.

Le jour ensuivant venu, maistre Raimond invita tous les parens de son costé, et tous ceux du costé de sa femme, et fist apprester un somptueux et magnifique festin, non pas en la maison, qui estoit desjà demy bruslée, mais en un autre lieu, et commanda à la femme qu'elle y vinst, et qu'elle ne se deust point asseoir, mais qu'elle fust cachée, et qu'elle preparast tout ce qui estoit de besoing. Quand tous les parens furent assemblez, et le jeune Nerin, chacun se mit à table, et durant le disner maistre Raimond tascha, avec sa lourde et bestiale science, d'enivrer Nerin pour en pouvoir jouir à son gré, tellement que, luy ayant fait donner par plusieurs fois un plein verre de malvoisie, et l'ayant beu, maistre Raimond luy va dire : « Or sus, seigneur Nerin, racontez un peu à ceste notable compagnie quelque petite nouvelle, par manière de passetemps. » Le pauvre Nerin, qui ne sçavoit pas que Janeton fust femme de maistre Raimond, commença à raconter ceste histoire, sans toutesfois nommer personne. Ce pendant, un serviteur s'en alla de fortune en la chambre où estoit Ja-

neton, et luy dict : « Madame, si vous estiez maintenant cachée en un coing, vous entendriez le plus beau conte et la plus joyeuse nouvelle que entendistes oncques; venez y, je vous prie. » Quand elle fut approchée, elle cogneut Nerin à la voix, et que l'histoire qu'il racontoit s'adressoit à elle; alors, comme femme prudente et discrète, print le diamant que Nerin luy avoit donné et le mit en une tasse d'argent pleine de breuvage delicat, et dict au serviteur : « Prends cette tasse, et la porte à Nerin, et luy dis qu'il boive tout cela, et qu'il caquettera après mieux. » Le serviteur prit la tasse et la porta à la table, et ainsi que Nerin vouloit boire, le serviteur luy dict : « Prenez ceste tasse, seigneur, et puis vous parlerez mieux à vostre aise. »

Ayant prins la tasse, il beut tout le vin, et ayant recogneu le diamant qui estoit dedans, le laissa couler en sa bouche, et, faignant de se nettoyer la bouche, le tira hors et le mit en son doigt. Et quand il cogneut que la femme de laquelle il parloit estoit femme de maistre Raimond, il ne voulut point passer outre. Et pourautant que maistre Raimond et ses parens le pressoient de finir la farce qu'il avoit commencé, il respondit : « Sur ce point le coq chanta, et incontinent après il fut jour, et, estant reveillé de mon sommeil, je ne veis plus rien. »

Les parens de maistre Raimond, entendans ceste conclusion, et croyans au paravant que tout ce que Nerin avoit dict de la femme estoit veritable, commencèrent à traiter l'un et l'autre comme yvrongnes.

A quelques jours de là, maistre Raimond fut

rencontré par fortune par Nerin, lequel, faignant de ne sçavoir pas qu'il fust mary de Janeton, luy dit que dedans deux ou trois jours se partiroit, parce que son père luy avoit rescrit qu'il s'en deust retourner en son royaume. « Dieu vous vueille conduire ! » respondit maistre Raimond. Nerin ayant donné ordre à tout son cas, s'accorda si bien avec Janeton, qu'il s'enfuit avec elle et s'en alla en Portugal, où ils vesquirent longuement en grande liesse. Et maistre Raimond, estant de retour au logis, ne trouvant pas sa femme, en mourut du dueil et fascherie. Voilà donc comment le pauvre Raimond apprint à ses despens à louer sa femme.

Ceste fable, gracieusement racontée par Isabelle, fut très-agreable aux hommes, et pareillement à toutes les dames, veu mesmement que maistre Raimond avoyt esté cause de son malheur, et luy estoit advenu ce qu'il alloit cherchant. Mais la dame, ayant entendu la fin d'icelle, fit signe à Isabelle de continuer l'ordre commencé avec son enigme; ce qu'elle fit, en disant :

ENIGME.

*Voicy un cas estrange : environ la my nuict,
Tandis que le repos nous sille la poupière,
Un voleur, bigarré d'une estrange manière,
Nous eveille en sursault, faisant un fort grand bruit.*

*Son visage est de corne, et son œil qui reluit,
Esclairant sans cesser, n'ayde à nostre lumière,
Et sa plus grand' vertu, entre autres singulière,
Est faire peur aux grands, lesquels il ne poursuit.*

*Il ne fut onc barbu, et si sa barbe est grande ;
Il ne fut jamais prince, et à maints il commande ;
Il n'est pas astrologue, et discerne les temps ;*

*Il ne peut estre roy, et si porte couronne ;
Il n'est point chevalier, et toujours s'esperonne ,
Et, vivans de pourchas , nourrit beaucoup d'enfans.*

De tous les assistans, il n'y eut celuy qui peust donner la vraye interpretation du subtil enigme recité par Isabelle, sinon la petite rechinée de Loyse, laquelle, se souvenant de la honte qu'on luy avoit fait le jour precedent, se leva et dit : « L'enigme proposé par nostre sœur Isabelle ne signifie autre chose sinon le coq, qui se lève la nuict à chanter et porte barbe, cognoissant le changement du temps sans estre astrologien ; il porte la creste en lieu de couronne, et n'est pas roy ; il porte esperons aux pieds, et n'est pas chevalier ; nourrissant les enfans d'autrui, qui sont les petits poulets. » Chacun de la compagnie trouva bonne ceste interpretation, et mesmement le seigneur Capel, qui dit : « Certes, madame Loyse, je voy bien que mademoiselle Isabelle vous a bien rendu vostre change, car vous aviez déclaré son enigme, et elle vous a déclaré le vostre. Au moien de quoy vous n'aurez point envie l'une sur l'autre. » Loyse respondit proprement : « Quand il sera temps, je luy rendray pain pour farine. » Mais afin que les parolles ne multipliassent, Madame ordonna que chacun se teust, et s'estant tourné vers Alienor, à qui estoit escheu le dernier lieu de ceste nuict, luy commanda de commencer bravement sa nou-

velle, ce qui fut fait en la manière qui s'ensuit, et d'une bonne grace.

FABLE V.

Flamine Veralde se partit d'Ostie, et va cherchant la Mort; et ne la trouvant pas, vint à rencontrer la Vie, qui luy fit voir la Crainte et essayer la Mort.

Qn trouve beaucoup de gens qui, de tout leur effort et diligence, cherchent soigneusement aucunes choses, et, les ayans trouvées, ils ne voudroyent pas les avoir seulement rencontrées, ains les fuyent à plus grande puissance que ne fait pas le diable l'eau benite; ce qui advint à Flamine, lequel, cherchant la Mort, ayant trouvé la Vie, luy fit voir la Crainte et essayer la Mort, comme vous entendrez par la presente fable, que je vous raconteray maintenant.

En Ostie, cité trèsancienne (assez près de Rome), y eut autrefois un jeune homme, comme est le bruit commun, et plustost simple et vagabond que fin et arrêté, et se nommoit Flamine Veralde. Iceluy avoit souventefois ouy dire qu'il n'y avoit point en ce monde la plus hideuse ny la plus espouventable chose que la Mort; car, sans avoir respect ny à riches ny à pauvres, ou de quelque condition que ce soit, tant y a qu'elle ne pardonne à personne. De quoy estant

tout estonné, delibera en soy mesmes de voir et trouver, quoy qu'il en advint, celle que les hommes appellent Mort. Et après s'estre vestu de gros accoustremens, print un gros baston de cormier bien ferré, et se partit d'Hostie. Après avoir desjà fait beaucoup de chemin, il arriva en une rue au milieu de laquelle y avoit un cordonnier qui faisoit des souliers en sa boutique; et combien qu'il en eust grande quantité de faits, si estoit tousjours après à en faire d'autres.

Flamine, s'aprochant un peu plus près de sa boutique, luy va dire : « Dieu vous garde, maistre ! — Vous soyez le très bien venu, mon fils ! »
respondit le cordonnier. — Et puis, que faictes vous de bon ? repliqua Flamine. — Je travaille, respondit le cordonnier, et endure de peur d'endurer, et, comme vous voyez, je travaille après mes souliers. — Et pourquoy faire ? dit Flamine ; vous en avez desjà tant ! qu'en ferez vous de tant ? » A quoy respondit le cordonnier : « Pour les porter, pour en vendre, pour m'aider à nourrir avec mon petit mesnage, et affin que je me puisse survenir en ma vieillesse de ce que je gaigne maintenant. — Et puis après, dit Flamine, qu'en sera il ? — Il faudra mourir, respondit le cordonnier. — Mourir, dea ! dit Flamine. — Ouy, certes, respondit le cordonnier. — Venez ça, maistre (dit Flamine); me sçauriez vous point enseigner que c'est que la Mort ? — Nenny, par mon serment, respondit le cordonnier. — Ne la veistes vous jamais ? dit Flamine. — Je ne la veis onc, et ne la voudrois voir ny essayer, car on dict que c'est la plus

estrange et la plus terrible beste de ce monde. » Alors Flamine luy dit : « Me la sçauriez vous point enseigner, maistre, ou me dire où elle se pourroit trouver ? car je la vois cherchant jour et nuit, par monts et par vaux, par estangs et rivières, et si n'en puis trouver aucunes nouvelles. » Le cordonnier respondit : « Quand à moy, je ne sçay où elle se tient ny comment elle est faite; mais allez vous en un peu plus outre, et peut estre que vous la trouverez. »

Ces propos finis, Flamine print congé du cordonnier, et s'en alla un peu plus outre, où il trouva une forest fort espoisse et ombrageuse; et estant entré, il trouva un paisand qui avoit coupé grande quantité de bois, et en alloit tous-jours coupant. Et après s'estre saluez l'un l'autre, Flamine luy va dire : « Frère, que veux tu faire de tant de bois? — Je les appreste, respondit le paysand, pour faire du feu ceste hiver, quand les neiges, la glace et les froidures seront par le pays, à fin de me pouvoir chauffer avec mes petits enfans; pour vendre le reste, pour acheter du pain, du vin, des habits et autres choses necessaires pour substenter nostre vie, et la passer ainsi jusques à la mort. — Mais dis moy, par courtoisie (dit Flamine), si tu me pourrois enseigner où se tient ceste Mort? — Nenny, asseurement, respondit le paisand; je ne la veis oncques, et ne sçay où elle se tient. Je me tiens ordinairement en ce bois et suis après mon mestier; joint qu'il ne passe guères de gens par icy, et qui plus est, je n'en cognois guères. — Comment feray je donc à la trouver? » dict Flamine. Le paisand respondit : « Quand à moy, je ne le

vous sçaurois dire ny moins enseigner ; mais cheminez plus outre , et peut estre que vous la rencontrerez. »

Et ayant prins congé du paisand , se partit , et chemina tant , qu'il arriva vers un couturier qui avoit force habillemens sur les perches , avec un plein magasin de beaux et riches accoutremens. Alors Flamine luy dit : « Dieu vous gard , maistre ! — Et vous aussi ! » répondit le cousturier. — Que voulez vous faire (dit Flamine) de tant de beaux accoutremens ? sont ils tous à vous ? » Le maistre répondit : « Il y en a une partie à moy , et les autres aux marchands , aux gentils-hommes , et diverses personnes. — Qu'en veulent ils faire de tant ? dit Flamine. — Ils les portent en divers temps , répondit le couturier. » Et les luy montrant l'un après l'autre : « Voilà , dit il , ceux de l'esté , voilà ceux de l'hyver , voilà aussi ceux des autres saisons , et ainsi les vestent , tantost l'un , tantost l'autre. — Et puis que font ils ? dit Flamine. — Ils continuent ainsi jusques à la mort. » Flamine , oyant parler de mort : « Hé , mon maistre , mon amy (dit il) , me sçauriez vous dire où est ceste Mort ? » Le couturier répondit , quasi tout couroucé : « Or mon fils , mon amy , vous cherchez choses estranges ! Je ne le vous sçaurois dire ny enseigner , et qui plus est je n'y pense jamais ; et quiconques me parle d'elle m'offense grandement. Je vous prie donc que nous parlions d'autre chose , ou bien ostez vous d'icy , car je suis ennemy de tels propos. » Et ayant prins congé de luy , se partit.

Ayant desjà Flamine couru beaucoup de pays , il arriva en un lieu desert et solitaire , où il

trouva un pauvre hermite, avecques une barbe toute crasseuse, et tout extenué de l'aage qu'il avoit et du jeusne, ayant seulement son esprit ravy en contemplation, tellement qu'il pensoit bien que ce fust la Mort pour tout certain. Alors Flamine luy dit : « Vous soyez le trèsbien trouvé, père saint ! — Vous soyez aussi le trèsbien venu, mon fils ! » répondit l'hermite. — Que faictes vous icy, père (dit Flamine), en ces lieux alpestres et inhabitables, privez de tout plaisir et de toute accointance humaine ? — Je suis icy (répondit le bon hermite) en oraisons, jeusnes et contemplations. — Pour quoy faire ? dit Flamine. — Me demandez vous pour quoy, mon fils ! Pour servir à Dieu, et macerer ceste chair, et faire penitence de noz offences à Dieu immortel et au vray fils de Marie ; et finalement pour sauver ceste ame pecheresse, à fin que quand l'heure de la mort viendra, je la luy puisse rendre nette et lavée de toute ordure, et qu'au grand jour du jugement, par la grâce de mon redempteur, et non point par mes merites, elle me puisse rendre digne du triomphant paradis, pour jouir de la vie eternelle, à laquelle Dieu nous puisse conduire. — Helas ! mon père, dites moy, je vous prie (s'il ne vous fasche), que c'est que la Mort, et comment elle est faicte. » A quoy répondit le saint père : « Mon fils, ne sois en esmoy de le sçavoir, car c'est une chose terrible et espouventable : est appellée par les sages le dernier terme des douleurs, tristesse des heureux, desirs des miserables et la fin des choses mondaines. Elle separe l'amy d'avec l'amy, le père d'avec l'enfant, le fils d'avec le père, la mère d'avec la

filles, et la fille d'avec la mère; elle rompt le lien de mariage; à la fin elle sépare l'ame d'avec le corps; et le corps estant séparé d'avec l'ame ne peut plus ouvrir, ains devient si pourry et puant, que chacun le fuit et abandonne comme chose abominable. — La veites vous jamais, père? dit Flamine. — Nenny, vrayment, respondit l'hermite. — Comment feray je donc pour la veoir? dit Flamine. — Si vous avez desir de la trouver, mon fils (dit l'hermite), allez vous en plus outre et vous la trouverez; car tant plus l'homme chemine en ce monde, d'autant plus s'approche-il de la mort. » Le jeune homme, l'ayant remercié et ayant reçu sa benediction, se partit.

Continuant son voyage, il vint à passer par profondes valées, montaignes pierreuses, forestz inhabitables et lieux fort estranges, en voyant diverses bestes espouvantables, et demandant à chacune si c'estoit point la mort. Mais toutes luy respondoient que non. Après avoir couru beaucoup de pays, et veu choses estranges, il arriva finalement à une montaigne assez haute, et l'ayant passée, il descendit en une obscure et profonde vallée environnée de cavernes, où il veit une terrible et hideuse beste, laquelle avec ses cris faisoit retentir toute la vallée. Alors Flamine lui dict: « Qui es tu, holas? Es tu point la Mort? » La beste farouche luy respondit: « Je ne suis pas la Mort; mais poursuis ton chemin, et tu la trouveras bientost. » Ayant Flamine entendu ceste agreable responce, commença à se resjouir. Estant desjà quasi demy mort par le long travail et ennuy qu'il avoit enduré, il arriva en une grande et spacieuse campagne, et ayant trouvé une plai-

sante et verdoyante couline florie de tous costés, et en la contemplant bien de toutes pars, apperceut les murailles d'une haute et belle cité, qui n'estoit pas trop loing de là. Alors, en hastant ses pas, il fit tant qu'il arriva à l'une des portes, toute garnie de beaux et fins marbres. Si tost qu'il fut entré dedans (par le congé toutesfois du portier), la première personne qu'il rencontra ce fut une vieille aagée, ayant le visage crasseux, et si maigre et defaicté qu'on luy eust pu facilement compter les oz un à un. Vous luy eussiez veu un front ridé, les yeux de travers, pleurans et si rouges qu'ils ressembloyent escarlate, les joues crespues, et les lèvres renversées, les mains aspres et endurcies, la teste et toute sa personne tremblante, estant aussi toute voutée, et vestue de gros habillemens. Outre cela, elle portoit à son costé une espée trenchante, et en sa main droicte un gros baston, au bout duquel y avoit une pointe de fer faicte en forme de triangle. Derrière ses espaules elle portoit une grosse malette pleine de phioles, boyttes et autres petits vaisseaux remplis de diverses liqueurs, oignemens et emplastres, pour appliquer à divers accidens. Si tost que Flamine eut veu ceste vieille esdentée et laide, imagina incontinent que c'estoit la Mort qu'il avoit desjà tant cherché, et s'estant approché d'elle, il luy dit : « Dieu vous gard, ma mère ! — Et à toy aussi, mon fils ! » respondit la vieille. — Est ce point vous qui estes la Mort, ma mère ? dit Flamine. — Non, respondit la vieille, je suis la Vie. Tu dois sçavoir que j'ay en cette malette que je porte icy derrière mes espaules certaines liqueurs et oignemens avec-

ques lesquels je puis guarir facilement toutes playes que peut avoir un homme sur soy, et luy oster en peu de temps toutes douleurs. » Alors Flamine luy dit : « Helas ! ma mère, me sauriez vous point enseigner où elle est ? — Qui es tu qui la cherches si soigneusement ? dit la vieille. — Je suis (dit il) un jeune homme qui la voys cherchant il y a desjà long temps, et n'ay jamais peu trouver homme vivant qui m'en ait peu donner nouvelles. Si vous estes donc celle que je cherche, dictes le moy par courtoisie, par ce que j'ay grand desir de la voir et experimenter, à fin que je sçache si elle est si laide et espouvable comme chacun l'estime. » La vieille, oyant les sotz propos de ce galand, luy dit : « Mon fils, quand il te plaira je te la feray voir, combien elle est laide, et essayer comment elle est espouvable. — Je vous prie, ma mère (dit Flamine), ne me faictes plus icy attendre, faictes que je la voye. » La vieille, pour luy complaire, le fit despoiller tout nud. Ce pendant qu'il se despoilloit, elle commença à préparer et incorporer quelques emplastres, puis luy dit : « Mon fils, baisse toy et ferme les yeux. » Ce qu'il fit de point en point. Elle n'eust pas si tost finy ces propos, qu'elle desgaina le cousteau qu'elle tenoit à son costé, et d'un seul coup luy treucha la teste, et la reprit incontinent en la remettant sur le corps (après l'avoir frottée de ces oignemens qu'elle tenoit), et le garit par ce moyen. Mais je ne pourrois pas dire bonnement comment tout alla, soit pour l'habilité d'une si bonne maîtresse, en remettant la teste sur le corps, ou pour ce qu'elle y besongna finement; tant y a

qu'elle mist la partie de devant de la teste derrière; tellement que Flamine, en se regardant les espaulles, les reins et ses grosses fesses (ce qu'il n'avoit point veu auparavant), entra en si grande frayeur et fremissement qu'il ne trouvoit aucun lieu où bonnement se cacher; tellement qu'il se print à luy dire d'une voix tremblante et plaintive : « Helas ! ma bonne mère m'amie, remettez moy, je vous en supplie, en mon premier estat; je vous en prie pour l'amour de Dieu, car je ne veiz onc la plus hideuse et espouventable chose que ceste cy. Ostez moy tost de ceste misère en laquelle je me voy empestre. Secourez moy, car vous le pouvez faire ». La vieille, qui estoit rusée, ne disoit mot, faignant de ne s'estre point apperceue de ceste faute, et le laissoit plaindre et ronger son frein. Finalement, après l'avoir tenu en cest estat par l'espace de deux heures, en le voulant remettre en sa première forme, le fit de rechef baisser, et empoigna son espée trenchante, et luy coupa la teste toute nette. Puis print la teste entre ses mains, et s'approchant du corps le commença à engraisser et oindre comme au paravant avec ses oignemens, et le fit revenir en son premier estat. Flamine, se voyant ainsi revenu, se revestit incontinent, et ayant veu la Crainte, et par experience essayé combien la Mort est hideuse et espouventable, sans prendre autre congé de la vieille, s'en retourna à Ostie le plus hastivement et par le plus bref chemin qu'il fut possible de choisir, cherchant doresnavant la Vie et fuyant la Mort, et s'adonnant à meilleures exercices qu'il n'avoit fait au paravant.

Il ne restoit plus sinon qu'Alienor proposast

son enigme; ce qu'elle fit en la manière qui s'ensuit :

ENIGME.

*Vous dictes que je trotte et que je me pourmeine ,
Mais c'est vous qui trottez , car je n'ay mouve-
ment*

*Que celuy que mon corps, qui n'est corps vrayement,
Et est stable de soy, tient de vous qui le meine.*

*Avecques un chacun tousjours je me demeine ,
Et toutefois pour tant on ne peut nullement
M'estandre ny toucher, bien qu'oculairement
Je sois veu en tout lieu , car on perdrait sa peine.*

*Je suy autant le vif comme je fais le mort ;
Je suy autant le mort que le vif roide et fort ;
Je m'arreste , je cours , je n'ay esprit ny vie.*

*Celuy qui plus me chasse et moindrit mon pouvoir
Est celuy qui m'avance et qui plus me fait voir ;
Mais en croissant je meurs, ma force estant ravie.*

Cest enigme fut entendu de tous, pour ne signifier autre chose que l'ombre, qui suit le vif, le mort et toute personne, sans pouvoir estre touché. Il court, il s'arreste et n'a esprit ny vie, et qui le chasse, assavoir le soleil, l'avance davantage. Toutesfois il meurt et perd sa force en croissant. Or desjà le coq vigilant, dédié à Mercure, avoit desjà par son chant annoncé le point du jour, quand Madame commanda qu'on deust finir

les fables, et que chacun se retirast en son logis,
sans oublier de retourner le soir au consistoire,
souz peine que bon luy sembleroit.

FIN DE LA QUATRIESME NUICT.





LA CINQUIÈME NUICT

DES

FABLES ET ENIGMES DU SEIGNEUR JEAN FRANÇOIS
STRAPAROLE.

Le soleil, qui est l'unique beauté du ciel resplendissant, la mesure du legertemps, le vray œil du monde, duquel la lune cornue, et toute estoile, reçoit sa lumière, avoit desjà caché ses rouges et resplendissans rayons en l'eau salée de la mer, et la froide fille de Latone, environnée des claires et resplendissantes estoiles, illuminoit desjà les obscures tenèbres de la nuict ombrageuse; et les gentils pasteurs, laissant les amples et spacieuses campagnes, les fresches herbettes et les froides et claires eaux, s'estoient retirez avec leurs troupeaux à leurs logis accoutumez, et se trouvant lassez du travail du jour, dormoient fermement sur les frais et beaux joncz, quand la belle et honorable compagnie se vint ranger hastivement au noble consistoire; tellement que Madame, estant advertie que chacun estoit assemblé, et qu'il

Straparole. 1.

20

estoit temps de commencer les fables, estant accompagnée d'autres damoiselles, s'en vint posément en la chambre où ce triomphe se faisoit; et ayant salué d'un visage riant la belle compaignie, commanda qu'on luy apportast le vaisseau d'or, et ayans mis dedans le nom de cinq damoiselles, le premier lieu escheut à Eritrée, l'autre à Alterie, le troisieme à Laurette, le quatrieme à Ariane, et le dernier escheut à Catherine. Cela fait, chacun se mit à dancer au son des flutes, avec propos plaisans et amoureux. Incontinent après, il y eut trois damoiselles qui, par le congé de Madame, commencèrent à chanter ceste chanson.

CHANSON.

Quand amour, fourrier de vos yeux,
Farde vostre taint gratieux
De cent bouquetz de rose,
Et allume de son flambeau
Les rayons de vostre œil jumeau,
Où ma vie repose,

Mon cœur, gaigné par le parfaict
De ce beau taint, et par l'atraict
De ces doubles estoiles
Qui flamboyent souz vostre front,
Et qui amoureuxment font
Mes amours immortelles,

Recelle en soy un premier hault,
Qui, doux, cruel, léger et chault,
Incessamment estrive

*Contre mon espoir incertain
Et mon cruel desir, qui vive
Veut qu'en guerre je vive.*

*Adoncques si très-doucement
Je vas mon esprit allumant
De tant ferme esperance,
Que rien ne peut faire changer
Ny aucunement estranger
Ma constante assurance.*

*C'est pourquoy je rend grace aux Dieux,
Au jour bien fortuné, aux cieux
Et à l'alme nature,
Que, pour mon soulas et mon bien,
Je fus prins en vostre lien,
D'où sortir je n'ay cure.*

Après que les trois damoiselles eurent finy leur chanson amoureuse, qui, par souspirs tramblans, faisoient fendre l'air de près, Madame fit signe à Eritrée, à qui estoit escheu le premier lieu de la presente nuict, qu'elle deust commencer sa fable, tellement que elle, ne se pouvant excuser, de peur de troubler l'ordre commencé, laissant arrière toute fascherie, commença ainsi :

FABLE I.

Guerrin, fils unique de Philippe Marie, roy de Sicile, delivra un homme sauvage de la prison du père, et la mère, pour la crainte du père, l'envoya en exil, et l'homme sauvage, estant apprivoisé, delivra Guerrin de plusieurs grands inconveniens.

Mes gracieuses dames, j'ay tousjours ouy dire, et veu par experience, qu'en bien servant autrui, jaçoit que celui qui est servy soit du tout ingrat et mescognoissant, tout le bien fait retourne à la fin à celui qui a fidèlement servy. Ce qui advint au fils d'un roy, lequel ayant delivré un homme sauvage de la dure et estroicte prison du père, eut souvente fois la vie sauvée par son moyen, comme vous entendrez par le discours de la presente fable ; en vous conseillant amiablement que ne reculiez à bien servir, car si vous n'estes point guerdonnées par celui à qui vous aurez fait plaisir, à tout le moins le bon Dieu, qui recognoist tout, ne laissera point voz labeurs sans estre remunérés, ains vous fera participans de sa grace.

Sicile, très-chères dames, comme il est notoire à un chacun, est une isle parfaite et abon-

dante, passant toutes les autres en ancienneté, et y a beaucoup de belles villes, chasteaux et cités qui la rendent encores plus belle qu'elle ne seroit. De cette isle fut autrefois seigneur le roy Philippe Marie, homme sage, amiable et singulier; ayant espousé une fort belle et gracieuse dame, de laquelle il eût un seul fils, nommé Guerrin. Le roy prenoit son plaisir à la chasse, autant ou plus que quelconque autre seigneur, et pour autant qu'il estoit puissant et adroit, tel exercice lui convenoit fort bien.

Advint que, se trouvant un jour à la chasse avec plusieurs de ses barons et veneurs, il veit saillir hors du bois un homme sauvage, assez grand et gros, et si laid et contrefait que chacun s'en estonnoit. Au reste, quant à la force, il n'estoit point inferieur à un autre. Le roy, s'estant mis en equipage avec deux de ses barons, des meilleurs qui y fussent, le vint affronter roidement, et, après longues escarmouches, il le vainquit et le print vaillamment de ses propres mains, et, l'ayant lié et garotté, le mena vers son palais, où il trouva un lieu commode et seur pour l'enfermer; et, de fait, l'ayant fort bien restraint avecques bonnes clefs, commanda qu'il fust bien gardé. Et pourautant que le roy le tenoit si cher, il voulut que la royne fust gardienne des clefs, et ne passoit aucun jour que le roy ne l'allast visiter à la prison, par manière de passe-temps.

Peu de jours après, le roy se mist de rechef en equipage pour aller à la chasse, et, ayant préparé tout ce qu'il luy estoit necessaire, se partit avec la noble compagnie, après avoir recom-

mandé les clefs de la prison à la royne. Ce pendant que le roy estoit à la chasse, il prit fantasie à Guerrin, qui estoit encores jeune fils, de voir l'homme sauvage. Et de fait, ayant prins son arc, auquel il prenoit plaisir, s'en alla tout seul, tenant une flesche en sa main, aux barreaux de la prison de l'homme sauvage. L'ayant veu, il commença à deviser avecques luy assez familièrement. Et en devisant ainsi paisiblement, l'homme sauvage, qui le caraissoit et flattoit, luy osta finement d'entre les mains la flesche, qui estoit richement ouvrée. Au moyen de quoy le jeune enfant commença à pleurer et se plaindre, en luy demandant sa flesche. Mais l'homme sauvage luy respondit : « Si tu me veux ouvrir et me delivrer de la prison, je te la rendray ; autrement tu ne l'auras jamais. » Alors le jeune enfant luy dit : « Comment veux-tu que je t'ouvre et que je te delivre si je n'ay pas le moyen de te delivrer ? » L'homme sauvage luy dit : « Si c'est ton plaisir de me delivrer de ce lieu, je t'enseigneray bien le moyen comment tu le pourras faire. — Et comment ? dit Guerrin. — Il faut, dit le sauvage, que tu prenes garde quand ta mère sera endormie, sur le midy, et que tu regardes souz le chevet où elle couche, et que tu luy desrobes secrettement les clefs sans qu'elle s'en apperçoive, puis les apporte icy et m'ouvre, et si tost que tu m'auras ouvert, je te rendray ta flesche, et peutestre que je le recognoistray en temps et lieu. » Guerrin, qui ne desiroit autre chose que son dard, ne pensa point plus outre, et sans plus retarder s'en alla vers sa mère, et l'ayant trouvé endormie, lui osta secrettement les clefs et les

alla porter au sauvage, en disant : « Voicy les clefs ; mais escoute : si je t'ouvre, va t'en si loing que jamais on ne sente vent ny fumée de ton corps, car si mon père, qui est le maistre de la chasse, te rencontre et que tu sois pris, il te pourroit bien tuer. — Ne te soucie point de cela, dit le sauvage ; car si tost que tu auras ouvert la prison et que tu me verras deslié, je te rendray ta flesche et m'en iray si loing, que jamais ton père ny autre ne me pourra attraper. » Guerrin, qui avoit une force terrible, fit tant qu'il ouvrit à la fin la prison, et l'homme sauvage, luy ayant rendu sa flesche, après l'avoir grandement remercié, se partit.

Or, cest homme sauvage estoit un fort beau jeune fils, qui, pour un desespoir de ne pouvoir acquerir la grace de celle qu'il aymoît à merveilles, laissans toutes occupations amoureuses et passetemps, se mit entre les bestes farouches, faisant son habitation aux forestz ombrageuses, mangeant herbes et beuvant de l'eau comme les autres bestes, tellement que le pauvre miserable avoit changé sa peau tendre et dilicate en gros poil et cuir dur, la barbe espoisse et longue, joinct que par le moyen de l'herbe qu'il mangeoit ordinairement, le poil et les cheveux luy estoient divenuz si verdz, que cestoit chose monstrueuse à le voir.

Sitost que la royne fut esveillée, elle mit la main sous son chevet pour prendre ses clefs, et, ne les trouvant pas, s'estonna grandement, et après avoir renversé le lict sans trouver aucune chose, s'en alla comme fole vers la prison, laquelle elle trouva ouverte ; et n'y trouvant point

l'homme sauvage, peu s'en fallut qu'elle ne mourust de douleur, tellement qu'elle se mit à chercher de tous costez du palais, demandant à un chacun qui estoit celuy tant temeraire et arrogant qui avoit eu la hardiesse de luy oster ses clefs sans commandement. Mais elle ne trouva personne qui luy en peust donner des nouvelles. Ce pendant Guerrin ayant rencontré sa mère, et la voyant ainsi troublée, luy dict : « Ma mère, ne blasmez personne de ce fait icy, car, si quelqu'un en merite punition, je suis celuy qui la doit souffrir, à cause que c'est moy mesmes qui ay ouvert. » La royne, entendant ces propos, fut encore plus fâchée qu'auparavant, craignant que le roy, estant venu de la chasse, ne tuast son fils par un despit, veu qu'il luy avoit recommandé ses clefs comme sa personne propre; tellement que la royne, pensant éviter une petite faute, tomba en autre beaucoup plus grande, car sans plus retarder elle fit appeller deux de ses fidèles serviteurs et son fils, et, leur ayant donné or et argent, avecques chevaux excellens, l'envoya à son aventure, en priant grandement les serviteurs d'avoir son fils pour recommandé.

Ils ne furent pas si tost partis que le roy arriva de la chasse, et luy descendu, s'en alla tout droict à la prison pour veoir l'homme sauvage, et l'ayant trouvée ouverte et qu'il s'en estoit fuy, se mit si fort en colère, qu'il delibera de tuer celuy qui avoit esté cause d'un tel erreur. Et de ce pas s'en alla trouver la royne, qui estoit en sa chambre, en luy demandant qui avoit esté celuy si impudent, arrogant et temeraire, qui avoit ouvert la prison, et donné oc-

casion à l'homme sauvage de s'en fuir. Alors la royne, d'un voix tremblante, luy va respondre : « Ne vous en faschez point, sire, car vostre fils Guerrin en est cause, comme il m'a luy mesmes confessé. » Et elle luy raconta tout ce que Guerrin luy avoit confessé. Puis luy remonstra que pour la crainte qu'elle pouvoit avoir qu'il ne tuast son fils, elle l'avoit envoyé en loingtain pays, accompagné de deux fidèles serviteurs, chargez de bagues et deniers plus qu'il ne leur en falloit pour leur besoin. Le roy, entendant ces propos, adjousta douleur sur douleur, et peu s'en fallut qu'il ne tombast mort en terre, ou qu'il ne sortist hors du sens; et n'eust esté les courtisans qui le retindrent, je ne croy point qu'il n'eust tué la royne sur le champ.

Quand le pauvre roy fut un peu retourné en soy, et qu'il eut appaisé sa colère, il dict à la royne : « Venez ça, femme; qui vous a esmeu d'envoyer nostre fils en lieux incogneus? Estimiez vous que je fisse plus de conte d'un homme sauvage que de mon propre sang? » Et sans attendre autre responce d'elle, fit monter à cheval plusieurs soldats, en les divisant en quatre parties, pour chercher son fils en toute diligence. Mais ils travaillèrent en vain, à cause que Guerrin s'alloit cachant sans se faire cognoistre à personne. Après avoir longuement chevauché avec ses serviteurs, passant montagnes, vallées, fleuves et forests, demeurant maintenant en un lieu, tantost en l'autre, il parvint à l'aage de seize ans, et estoit si beau qu'il sembloit la rose du matin.

Il ne passa guères de temps après qu'il vint une diabolique fantasie aux serviteurs de Guerrin

de le mettre à mort et prendre les bagues et deniers pour les diviser entr'eux. Mais leur entreprinse fut vaine, car, comme Dieu voulut, ils ne se peurent jamais accorder ensemble. Advint que, par la bonne fortune, il vint à passer un fort beau jeune fils, monté sur un gentil cheval richement équipé; et ayant faict une grande reverence à Guerrin, le salua gracieusement, en luy disant : « Certes, gentil chevalier, si c'estoit vostre plaisir, je m'accompagnerois volontiers avec vous. » Et Guerrin luy respondit : « Vostre gentillesse et bonne grace ne permettent que je refuse une telle compagnie. Au moyen de quoy, je vous remercie humblement, en vous priant de grace speciale que me faciez ce bien et honneur de venir avec nous. Nous sommes estrangers et ne sçavons pas les chemins; à ceste cause vous nous les enseignerez par courtoisie, et en chevauchant ensemble, nous deviserons de quelque accident qui nous est survenu. En ce faisant, le chemin nous sera moins ennuyeux. »

Ce jeune fils, que Guerrin avoit rencontré, estoit l'homme sauvage qu'il avoit delivré de la prison du roy Philippes Marie, son père. Iceluy, par cas d'avanture, après avoir couru divers pays et lieux estranges, fut apperceu d'une belle fée, qui se portoit assez mal : l'ayant considéré si laid et contrefaict, se mit à rire si asprement de sa laide forme, qu'elle vint à rompre une apostème qu'elle avoit contre le cœur, qui facilement l'eust suffoquée. Et, sur l'heure mesme, elle fut delivrée de tout mal, tout ainsi que si jamais elle n'eust senty aucune douleur; tellement que, pour recompence d'un si grand benefice, et

ne voulant pas estre veue ingrate, luy dict : « Escoute , toy qui es si laid et contrefaict , et qui as esté cause que j'ay recouvré ma santé tant désirée , je veux que tu deviennes le plus beau , le plus gentil , le plus sage et le plus gracieux fils de ce monde , en te faisant participant de toute l'autorité et puissance qui m'a esté octroyée par nature , et pourras faire et deffaire toutes choses à ton plaisir. » Cela fait , luy ayant donné un bon cheval fée , luy donna congé d'aller où bon luy sembleroit.

Chevauchant ainsi Guerrin avec ce jeune fils sans le cognoistre , combien que l'autre le cogneust bien , finalement il arriva à une puissante cité , nommée Irlande , de laquelle estoit pour lors seigneur le roy Geoffroy , lequel avoit deux filles belles à merveilles , de louables mœurs , et surmontans quasi Venus en beauté : l'une desquelles s'appelloit Potentiane et l'autre Eleutherie , et estoient tant aimées du roy , qu'il ne pouvoit vivre sans elles. Quand Guerrin fut arrivé en Irlande avec le jeune fils incogneu et ses serviteurs , il print logis chez un hoste , le plus facieux homme de toute l'Irlande , qui les traicta fort honorablement. Le jour ensuivant venu , le jeune fils incogneu fit semblant de se vouloir partir et aller en autre pays , prenant congé de Guerrin et le remerciant de sa bonne compagnie. Mais Guerrin , qui luy avoit desjà pris grande affection , ne le vouloit point laisser partir en façon quelconques , et luy fit tant de caresses qu'il se consentit de demeurer avec luy.

Or il y avoit en ce pays d'Irlandois deux espouvantables et cruels animaux , l'un desquels estoit

un cheval et l'autre une jument, qui estoit pareillement sauvage, et estoient si farouches et terribles, que non seulement ils gastoient et dissipoiēt les belles campagnes cultivées, mais tuoient et massacroyent tous autres animaux et creatures humaines. Tellement que le pays estoit reduit en si piteux estat par leur violence et ferocité, qu'on ne trouvoit plus personne qui y osast habiter, ains chacun abandonnoit son propre pays et domaine pour aller demeurer en pays estranges. Et n'y avoit homme si puissant et courageux qui s'osast presenter devant eux, tant s'en faut de les tuer. Au moyen de quoy le roy, voyant tout son pays destitué de vivres, aussi de bestes et creatures humaines, ne sçachant trouver remède à tel inconvenient, se tourmentoit incessamment, maudissant sa mauvaise fortune.

Les deux serviteurs de Guerrin, qui n'avoient pas peu accomplir par le chemin leur mauvaise et pernicieuse intention, par faute de ne s'estre pas accordez ensemble et pour la venue du jeune fils incogneu, se vont imaginer de faire mourir Guerrin et demeurer seigneurs de ses bagues et deniers, dont commencèrent à dire entre eux : « Voulons nous voir si nous pouvons donner la mort à nostre maistre, en quelque manière que ce soit ? » Et ne trouvant aucun moyen qui les contentast, se trouvant en danger de mort s'ils le tuoient, mesmes s'imaginèrent de deviser secrettement avec l'hoste, et luy raconter comment leur maistre Guerrin estoit vaillant et bel-liqueux, et qu'il s'estoit souventefois vanté, en leur compagnie, de pouvoir tuer ce cheval sau-

vage sans recevoir aucun dommage. « En ce faisant, cela pourra venir aux oreilles du roy, qui desire grandement la mort des deux animaux et la prosperité de son païs, et enverra querir Guerrin pour entendre le moyen qu'il faut tenir en telle entreprinse; et luy, ne sçachant donner remède, sera cause que le roy le fera mourir, et nous autres serons heritiers des bagues et deniers. » Suivant leur deliberation, ainsi fut il executé.

L'hoste, entendant ces nouvelles, fut le plus joyeux et le plus content homme de ce monde; et, sans plus retarder, s'en alla incontinent au palais; et, après avoir fait la reverence au roy, les genoux en terre, luy dict secrettement : « Sire, il faut que vous entendiez qu'il y a un brave et gentil chevalier logé en ma maison, qui s'appelle Guerrin; et ainsi que je devisois avec ses serviteurs, ils m'ont dit, entre autres choses, que leur maistre estoit vaillant et expert aux armes, et qu'il ne s'en trouvoit point de nostre aage un pareil à luy; et qu'il s'estoit souvent-fois vanté d'estre si puissant, qu'il accableroit le cheval sauvage qui porte si grand dommage à vostre pays. » Le roy, entendant ses propos, commanda qu'on le fist venir. L'hoste, obeissant à son seigneur, s'en retourna à son logis, et dit à Guerrin qu'il s'en allast seul trouver le roy, qui avoit grand desir de parler à luy. Guerrin s'en alla incontinent presenter au roy, et luy ayant faict la reverence, luy demanda la cause pour quoy il l'avoit fait appeller. « Guerrin, mon amy, dit le roy, la cause qui m'a contraint de te faire venir vers moy est que j'ay entendu que tu es gentil

chevalier, et qu'il n'y a point ton pareil au monde, et que tu t'es vanté souventefois que ta force est si grande, que sans aucun danger d'autrui ny de ta personne tu vaincras ce cheval qui ainsi miserablement gaste mon royaume. Si tu veux entreprendre cela, je te promets te faire un don que tu en seras content à tout le temps de ta vie. » Guerrin, entendant l'offre du roy, s'estonna grandement, niant tousjours de n'avoir jamais tenu tels propos, et que tout cela luy estoit fausement imposé. Le roy, estant troublé de la response de Guerrin, luy dit, d'un visage assez troublé : « Sais tu qu'il y a, Guerrin ? Je veux, quoy qu'il en soit, que tu suives ceste entreprise ; et si tu fais le contraire, il faut que tu te delibère de mourir. »

Guerrin, s'estant party de la presence du roy, s'en alla vers son logis, estant triste à merveilles ; et n'osoit manifester sa passion, tellement que le jeune fils incogneu, le voyant plus triste que de coustume, luy demanda tout doucement qui estoit la cause de sa fascherie. Et pour le fraternel amour qu'il luy portoit, ne luy pouvant nier sa juste et honneste demande, luy raconta par ordre tout ce qui estoit advenu. Alors le jeune fils incogneu luy dit : « Ne te soucie de rien, car je t'enseigneray tel moyen que tu ne periras point, ains seras victorieux, et le roy obtiendra son desir. Retourne vers le roy, et luy dis qu'il t'adresse un bon mareschal, et luy fais faire quatre fers de cheval qui soient assez gros, et qu'ils soient plus grands que les autres fers communs de deux grands doigts, et qu'ils ayent deux crampons longs d'un grand doigt par der-

rière. Et quand tu les auras mis à mon cheval, qui est fée, ne te soucie d'autre chose.» Quand Guerrin fut retourné vers le roy, il luy dict tout ce que son compagnon luy avoit commandé. Le roy fit venir un bon mareschal, en luy commandant de faire tout ce que Guerrin voudroit.

Quand ils furent à la boutique, Guerrin luy commanda de faire les fers comme dessus; ce que entendant le mareschal, ne les voulut pas faire, ains se mocquant de luy le traitta comme un fol, veu que cela luy sembloit une chose estrange et nouvelle. Au moyen de quoy Guerrin, voyant que le mareschal se mocquoit de luy, et qu'il ne luy vouloit point obeir, s'en alla vers le roy pour se plaindre du mareschal qui ne l'avoit pas voulu servir; tellement que le roy, l'ayant fait appeller, luy commanda expressement, et souz peine d'encourir en sa malegrace, de faire ce qu'il luy seroit commandé, ou de faire l'entreprinse que Guerrin devoit faire.

Le mareschal, voyant que le commandement du roy le contraignoit, fit les fers et les attacha aux pieds du cheval, comme on luy avoit commandé. Quand le cheval fut ferré et équipé de tout ce qu'il luy faisoit de besoiing, le jeune fils incogneu dict à Guerrin : « Tien, monte sur ce cheval, et va en la bonne heure, et quand tu entendras le hannissement du cheval sauvage, descens de ton cheval et luy oste la selle et la bride, en le laissant aller à sa liberté. Puis tu monteras sur quelque grand arbre pour avoir l'issue de ceste entreprinse. »

Guerrin, estant bien instruit par son compagnon de tout ce qu'il devoit faire, ayans prins

congé de luy, se partit joyeusement. Desjà le bruit estoit semé par toute la cité d'Irlande qu'un gentil chevalier avoit entrepris de prendre le cheval sauvage et le presenter au roy, tellement que les hommes et les femmes courroient de toutes parts aux fenestres pour le voir passer; et en le voyant si beau, si jeune et de si belle apparence, chacun en avoit pitié, en disant : « Hélas ! comme ce pauvre jeune fils court volontiers à la mort ; certes, c'est grand dommage qu'il meure si miserablement. » Pour la pitié qu'ils en avoient, ils ne se pouvoient tenir de pleurer. Mais Guerrin, hardy et assuré, s'en alloit joyeusement ; et quand il fut arrivé au lieu où estoit le cheval sauvage, et l'ayant ouy hennir, il descendit du sien et luy osta la bride et la selle, puis le laissa en sa liberté, et monta sur un grand arbre pour attendre la cruelle et sanglante bataille. Il ne fust pas si tost monté sur l'arbre, que le sauvage arriva et affronta celui de Guerrin, qui estoit fée. Alors commença la plus cruelle bataille qu'on veit jamais au monde, par ce qu'ils sembloient deux lions dechainez, et escumoient par la bouche comme deux sangliers poursuivis par les chiens enragez ; et après qu'ils eurent longuement combatu, finalement le cheval fée vint à ruer deux coups de pied au cheval sauvage, et luy donna en la machoire si rudement, qu'il l'osta de sa place ; au moyen de quoy il perdit la force de pouvoir plus combattre ny se defendre. Guerrin, voyant cela, demeura tout joyeux ; et estant descendu de l'arbre, prit un licol qu'il avoit porté avec soy, et le lia, puis le mena avec ses machoires rompues vers la cité,

et le presenta au roy, suivant sa promesse, devant le peuple, dont le roy en fit grande feste et triomphe, avec toute la cité.

Mais les serviteurs en eurent encores plus grand' douleur que jamais, par ce que leur mauvaise intention n'avoit pas eu bonne issue; tellement que, pour le despit qu'ils en avoient, ils firent entendre de rechef au roy Geofroy que Guerrin pourroit tuer facilement la jument, pourveu que son vouloir y fust. Le roy, entendant ces propos, fit tout ainsi qu'il avoit fait du cheval. Et pourautant que Guerrin reculoit de ceste entreprinse, qui luy sembloit assez grieve, le roy le menassa de le faire pendre les pieds contremont, comme rebelle de sa couronne. Et quand Guerrin fut retourné en son logis, il raconta tout le faict à son compagnon, lequel luy dit en se souzriant : « Frère, ne te fasche point : va trouver le maistre des chevaux, et luy fais faire quatre autres fers de la mesme grandeur que les premiers, et qu'ils soient bien cramponnez et pointus; et fais le semblable que tu as faict au cheval, et tu retourneras avec plus grand honneur que tu n'as faict auparavant. »

Après que les fers furent preparez, et que le cheval fée fut ferré, il s'en alla à l'honorable entreprinse. Si tost qu'il fut arrivé au lieu où estoit la jument et qu'il l'eut ouy hannir, il fit tout ainsi qu'à la première fois; et ayant laissé aller le cheval fée en liberté, la jument le vint rencontrer, en l'assaillant si rudement et le mordant, que le cheval fée ne se peut quasi defendre. Si se porta il toutefois si vaillamment, que la jument receut si grand coup de pied qu'elle

demeura boiteuse de la jambe droite. Et Guerrin estant descendu de l'arbre, la print et la lia estroittement. Puis, estant monté sur son cheval, s'en retourna au palais avec grand triomphe, au grand contentement de toute la cité, et la presenta au roy. Vous eussiez veu alors courir un chacun de toutes parts pour voir ceste jument boiteuse, laquelle, pour l'extreme douleur qu'elle sentoit, mourut peu de temps après. Voilà donc comment le pays fut delivré d'une si grande pauvreté.

Si tost que Guerrin fut retourné au logis, et s'estant mis à reposer, par ce qu'il se sentoît lassé, ne se pouvant endormir pour le grand bruict qu'il entendoit, il se leva et entendit je ne sçay quoy se remuer dedans un vaisseau de miel, et n'en pouvoit saillir; tellement que Guerrin ouvrit le vaisseau et apperçeut un freslon qui remuoit les aisles et ne se pouvoit lever; et ayant pitié de luy, l'osta de leans, et le laissa aller en sa liberté.

Le roy Geofroy n'ayant point encores recompensé Guerrin du double triomphe qu'il avoit obtenu, et estimant que c'estoit grande vilenie de ne recognoistre un tel bienfait, l'envoya querir, et luy dit ces parolles : « Tu vois, Guerrin, que par ton moien mon royaume est delivré d'une grande pauvreté; et pour autant que j'ay deliberé de te recompenser d'un tel benefice, et ne trouvant aucun don qui soit convenable à tel merite, j'ay déterminé de te donner une de mes filles en mariage; mais il faut que tu entendes que j'en ay deux, desquelles l'une s'appelle Potentiane, qui a les cheveux entortillez d'un si

grand artifice, qu'ils reluisent comme l'or fin; l'autre se nomme Eleutherie, qui a les cheveux reluisans comme fin argent, tellement que si tu devines qui est celle qui porte les tresses d'or, je promets te la bailler en mariage; autrement, je te feray trencher la teste. » Guerrin, entendant la terrible commission du roy, se tourna vers luy, en disant : « Comment, Sire, est-ce là le guerdon de mes labeurs ! Est-ce le salaire de mes angisses endurées à la sueur de mon corps ? Est-ce le benefice que me rendez pour avoir delivré vostre royaume, qui s'en alloit du tout gasté et desolé. Helas ! je n'avois pas mérité cela envers vous. Ce n'est pas aussi l'estat d'un magnanime roy comme vous estes ; mais puisqu'il vous plaist ainsi, je suis à vostre discretion ; faites de moy ce qu'il vous plaira. — Or, va, dit le roy, sans plus tarder ; je te donne terme jusques à demain pour penser à ton affaire. »

Guerrin, s'estant party de la presence du roy, s'en alla trouver son compagnon, et luy raconta tout ce que le roy Geofroy luy avoit dit. Le compagnon, ne faisant pas grand' estime de cela, luy dit : « Ne te soucie, Guerrin, car je te delivreray de ce danger icy. Ne te souvient-il pas que tu delivras l'autre jour un freslon d'un vaisseau de miel, et que tu le laissas en liberté : il sera cause de ton salut, car il s'en ira demain après disner au palais, et volera trois tours à l'entour du visage de celle qui a les cheveux d'or, et elle le chassera de sa main blanche ; et quand tu auras veu par trois fois un tel acte, tu cognoistras que c'est celle qui sera ta femme. — Hélas ! dit Guerrin à son compagnon, auray-je jamais le

moyen de recognoistre tant de plaisirs que j'ay receu de toy ! Certainement, si je vivois mil ans, je ne te pourrois jamais recompenser en la moindre partie que ce soit. Mais celuy qui recognoit tout supplira pour moy en ce que je puis de-
faillir. » Alors le compagnon respondit à Guerrin : « Escoute, frère Guerrin, il n'est ja besoing que tu me guerdonnes de ce que j'ay fait pour toy ; mais il est tantost temps que je me manifeste à toy, et que tu cognoisses maintenant que je suis. Et tout ainsi que tu m'as delivré de la mort, aussi je t'ay voulu rendre le merite d'une si grande obligation. Saches que je suis l'homme sauvage que tu delivras si amiablement de la prison de ton père, et suis nommé Robinet. » Puis luy raconta comme la fée l'avoit rendu si beau jeune fils. Dont Guerrin fut tout estonné, tellement qu'il se print à pleurer en le baisant et embrassant comme s'il eust esté son frère.

Mais pourautant que le temps s'approchoit de rendre resolution au roy Geofroy, s'en allèrent tous deux au palais, et le roy commanda que ses deux filles fussent couvertes de deux voiles blancs et qu'on les menast en la presence de Guerrin ; ce qui fut fait. Quand elles furent venues, ne se pouvans cognoistre l'une d'avec l'autre, le roy va dire à Guerrin : « Où est celle que tu veux que je te donne en mariage. » Guerrin ne sçavoit que dire à cela. Le roy, qui desiroit grandement de voir l'issue de ceste affaire, l'importunoit et le pressoit en luy disant que le temps s'en alloit, et qu'il estoit temps d'expedier ceste matière ; mais Guerrin luy respondit doucement :

Sire, si le temps s'en va, le terme que m'avez

donné pour tout aujourd'huy n'est pas encores expiré» ; ce que chacun confirma estre vray. Estant ainsi le roy en ceste longue attente avec Guerrin et tous les autres , voicy venir le freslon. qui, en bruyant, vint à environner le beau visage de Potentiane aux cheveux d'or. Et elle, comme troublée et ennuyée de ceste beste, le repoussoit en arrière, et l'ayant chassé par trois fois, se partit à la parfin. Estant Guerrin sur cela un peu douteux, mais se fiant tousjours aux bons propos de son fidelle compagnon Robinet, le roy luy va dire : « Or sus, Guerrin, que dis tu ? Il faut mettre fin à cecy. » Cela fait, Guerrin, ayant diligemment considéré l'une et l'autre pucelle, mit la main sur la teste de Potentiane, qui luy avoit esté montrée par le freslon, et dit : « Sire, voicy vostre fille aux cheveux d'or. Et s'estant la fille decouverte, on cogneut manifestement que c'estoit elle. Alors le roy Geoffroy, en la presence de tous et au grand contentement de tout le peuple, la luy donna en mariage, et ne se partit point de là qu'il n'espousast l'autre fille à son bon amy et compagnon Robinet. Puis Guerrin se manifesta estre fils de Philippe Marie, roy de Sicile, dont le roy Geoffroy fut encores plus joyeux ; tellement que les nopces furent faictes avec grand' triomphe et magnificence. Et fit entendre au père et à la mère de Guerrin qu'il estoit marié, dont ils receurent une joye incroyable, à cause qu'ils estimoient que leur fils estoit perdu. Estant Guerrin retourné en son pays de Sicile, avec sa femme, son frère et sa belle sœur, fut gracieusement receu de ses parens, et vesquit longue-

ment en paix, laissant après soy de beaux enfans heritiers au royaume.

Cette piteuse fable fut trouvée bonne, et Eritrée, voyant que chacun se taisoit, commença ainsi son enigme :

ENIGME.

Ma mère estoit fort blanche, et moy encor plus qu'elle;
*Neantmoins j'ay esté relavé tant de fois,
Que la neige en blancheur mesmes je surpassois,
Tant j'estois net, poli, et d'une taille belle.*

*Mais ceste purité et blancheur naturelle
Ne m'ont de rien servi, pour ce que je n'estois
A peine bien formé que je tombé ès doigts
D'aucuns qui m'ont traicté d'une façon cruelle.*

*Car, comme un criminel condamné à la mort,
Ils m'ont prins, m'ont lié et garotté si fort
Que j'en suis demeuré sans halaine et sans vie.*

*Et toutes fois, pourtant, je ne delaisse pas,
Encor que je sois mort, de sauver du trespas
Les borts qui de bien faire ont tousjours eu envie.*

L'enigme recité par Eritrée, loué generalement d'un chacun, fut par aucuns interpreté en une sorte et autrement par les autres; mais nul n'en donnoit la vraye interpretation, tellement que Eritrée, voyant que son enigme n'estoit pas entendu, dit son enigme ne signifier autre chose

que le papier, qui, blanc, est né d'une mère blanche, à sçavoir le drapeau; mais sa blancheur n'empesche que, mis par rames, il ne soit lié de cordes de mode qu'il demeure sans vie; toutesfois il arrache du tombeau ceux qui par son moyen s'apliquent à choses vertueuses. L'exposition d'Eritrée finie, le seigneur Evangeliste, qui estoit à costé d'elle, dit en souzriant : « C'est vous mesme qui estes le basilique, car vous tuez doucement avec vos yeux ceux qui vous regardent. » Mais Eritrée, peinte de couleur naturelle par le visage, ne respondit autre chose; tellement que Alterie, qui estoit assise près d'elle, sachant que c'estoit en son ranc de fabloyer, commença ainsi une plaisante fable, suivant le vouloir de Madame.

FABLE II.

*Adamantine, fille de Bagolane Savonnoise, fut
espousée à Drusian, roy de Boheme,
par le moyen d'une poupée.*

L'entendement de l'homme est si haut, si puissant et si subtil, que, sans aucun doute, il surmonte toutes les forces du monde; tellement que, non sans cause, on dit que l'homme sage est par dessus les astres. Sur ce poinct, il me souvient d'une fable par laquelle vous pourrez facilement entendre qu'une pauvre fille, povresse par fortune, devint

femme d'un riche et puissant roy ; et, combien que la fable soit briefve, si sera elle d'autant plus plaisante et facecieuse. Escoutez moy donc, je vous prie, comme vous avez fait nos bonnes compagnes, qui doivent estre grandement louées.

En Bohême, notables dames, se trouva, n'y a pas long temps, une pauvre vieille Savonoise, nommée Bagolane, laquelle, estant assez pauvre et chargée de deux filles, l'une desquelles s'appelloit Cassandre et l'autre Adamantine, voulut avec toute sa pauvreté donner ordre à son cas, et mourir contente. Et n'ayant autre vaillant en tout son bien dont elle peust traiter, hormis un petit coffre plein d'estoupes, le laissa à ses filles, en les priant de vivre paisiblement ensemble après sa mort.

Ces deux sœurs, nonobstant qu'elles fussent pauvres des biens de fortune, ne laissoient pas d'estre riches des biens de l'esprit, tellement qu'en vertus et bonnes mœurs elles n'estoient pas inferieures aux autres femmes. Cassandre, qui estoit la fille aînée, print une livre de ces estoupes, et se mit à filer assez soigneusement, et ayant filé, bailla le fil à sa petite sœur Adamantine, luy enchargeant de le porter en place pour le vendre et acheter du pain, afin de sustenter leur vie par leurs labeurs. Adamantine, ayant prins le fil, s'en alla en la place pour le vendre, suivant le commandement de Cassandre ; mais l'occasion et l'opportunité luy fit faire contre son vouloir, et de sa sœur, par ce qu'elle vint à rencontrer au milieu de la place une vieille qui avoit une pouppée, la plus belle et la mieux formée qui jamais fut veue ; telle-

ment que Adamantine l'ayant veue et considérée, en devint si fort amoureuse qu'elle pensoit plus à l'avoir que à vendre son fil. Après qu'Adamantine eut longuement pensé et repensé sur cela, ne sachant quel moyen tenir pour l'avoir, delibera de tenter sa fortune, pour voir si elle la pouvoit changer avecques son fil. Et s'estant approchée de la vieille, luy dit : « Ma mère, si c'estoit vostre plaisir, je changerois volontiers mon fil avec vostre poupée. » La vieille, voyant ceste belle jeune fille avoir grand desir de changer son fil pour avoir la poupée, ne luy voulut pas contredire; mais ayant prins son fil, luy presenta la poupée.

Si tost qu'Adamantine eut la poupée, elle ne se veit jamais si contente et joyeuse. Puis s'en retourna au logis, et sa sœur Cassandre lui dit : « As-tu vendu le fil ? — Ouy, respondit Adamantine. — Où est le pain que tu as acheté ? » dit Cassandre. Alors Adamantine ouvrit sa robe et luy monstra la poupée qu'elle avoit changé. Cependant Cassandre, qui se sentoit mourir de faim, voyant la poupée, monta si fort en colère, qu'elle print Adamantine par les cheveux et luy donna tant de coups, qu'elle ne se pouvoit quasi remuer. Adamantine, ayant patiemment receu ces coups sans faire aucune defence, se sauva le mieux qu'elle peut en une chambre avec sa poupée.

Quand ce vint sur le soir, Adamantine print sa poupée entre ses bras, comme font ordinairement les enfans, et s'en alla vers le feu, et ayant prins un peu d'huile de la lampe, luy frotta l'estomac et les reins, puis l'enveloppa en quel-

ques drappeaux et la mit dedans le lict et se coucha près d'elle. Adamantine ne fut pas si tost sur son premier sommeil, que la poupée commença à crier et dire : « Mamme, mamme, je veux faire la caque. » Et Adamantine, s'estant esveillée, luy dit : « Qu'as tu ma fille ? — Je voudrois faire la caque, mamme, » respondit la poupée. — Attens un peu, ma fille », dit Adamantine. Et s'estant levée, elle print son devantier qu'elle portoit le jour precedent, et le mist dessouz elle en disant : « Fay bien la caque, ma fille », et la poupée, en s'efforçant, remplit le devantier de deniers. Ce que voyant Adamantine, esveilla sa sœur Cassandre, et luy monstra les deniers que la poupée avoit fait. Cassandre, voyant le grand nombre de deniers, fut toute estonnée, remerciant Dieu qui ne l'avoit pas abandonnée en ses afflictions, et en se retournant vers sa sœur, luy demanda pardon des coups qu'elle avoit receu à tort et sans cause, et commença à faire caresse à la poupée, en la baisant doucement, et la tenant estroictement entre ses bras.

Quand le jour fut venu, les sœurs commencèrent à garnir leur maison de ce qu'il leur faisoit de besoing, de pain, de vin, d'huile et bois et toutes autres choses qui appartiennent à un bon ménage. Et tous les soirs elles frottoient l'estomac et les reins à la poupée, en l'enveloppant de drappeaux bien deliez, et luy demandoient souvent si elle vouloit faire la caque. Et elle respondoit que ouy, tellement qu'elle rendoit deniers à foison.

Advint qu'une de leurs voisines estant allée un jour en leur maison, et la voyant si bien garnie de tout ce qui estoit de besoin, s'esmerveilla

grandement , et ne se pouvoit persuader que elles fussent devenues si tost riches, veu qu'elles souloient estre plus pauvres que Job , les cognoissant neantmoins de si bonne vie et si honnestes de leurs corps que rien plus. Au moyen de quoy, elle se mit cela si bien en son esprit, qu'elle delibera de sçavoir, par quel moyen que ce fust, d'où procedoit si grand bien. Et de fait, elle s'en alla vers leur logis et leur dit : « Venez ça, mes filles : comment avez vous si bien remonté vostre maison en si peu de temps, veu que vous estiez si pauvres ? » Alors Cassandre, qui estoit l'aînée, va respondre : « Nous avons changé une livre d'estoupes que nous avions avec une poupée, laquelle nous rend deniers à foison. » Ce qu'entendant la voisine, conceut si grande envie en son cœur, qu'elle delibera de la desrober. Et si tost qu'elle fut de retour en son logis, elle raconta à son mary que les deux sœurs avoient une poupée qui leur donnoit or et argent toutes les nuicts, et que elle avoit délibéré de la leur oster. Et combien que le mary se mocquast des paroles de sa femme, si fit elle tant envers luy qu'il le creut. Mais il luy dit : « Comment feras tu à la desrober ? » La femme respondit : « Vous ferez semblant un soir d'estre yvre, et prendrez vostre espée et courez après moy pour me tuer, en frappant de vostre espée dedans les murailles ; et moy, faignant d'avoir peur que ne me tuez, m'en fuiray en la rue. Ce pendant les deux sœurs, qui sont pitoyables, me viendront ouvrir, et m'en iray cacher en leur maison, où je demeureray toute la nuict, et feray tout ce qui me sera possible pour l'avoir. »

Quand ce vint sur le soir, le mary de ceste bonne dame print son espée toute rouillée, et en frappant çà et là par les murailles, se mit à courir après sa femme, laquelle, pleurant et criant à haute voix, s'enfuit hors du logis. Ce qu'oyans, les deux sœurs coururent aux fenestres pour entendre ce qui estoit advenu, et cogneurent à la voix que c'estoit leur voisine qui se plaignoit, tellement qu'elles descendirent incontinent et luy allèrent ouvrir la porte et la retirèrent en leur maison. Et en luy demandant pour quelle cause son mary la poursuivoit ainsi en colère, elle respondit : « Il est venu ce soir si chargé de vin au logis, qu'il ne sçait qu'il fait, et pourautant que je le reprens de ceste ivrongnerie, il a prins son espée et s'est mis à courir après moy. Mais parce que j'ay esté plus habile que luy, je me suis bien voulu absenter, pour esviter plus grand scandale, et m'en suis venue vers vous. — C'est bien fait à vous, dirent les sœurs; vous demeurerez ceste nuict avec nous, de peur que ne tombiez en quelque danger de vostre vie. Ce pendant l'yvrongnerie de vostre mary passera. » Et ayans appareillé le soupper, elles souppèrent ensemble, et après avoir graissé la poupée, s'en allèrent reposer. Quand l'heure fut venue que la poupée eut besoin de fianter, elle dit : « Mamme, la caque. » Et Adamantine, suivant sa coustume, luy mettoit dessous quelque drapeau net, et la poupée jettoit de l'argent, dont toutes s'esbahissoient. La bonne dame qui s'en estoit fuyé consideroit tout ce mistère, et une heure luy sembloit mil ans pour desrober la poupée.

Quand ce vint sur le point du jour, la bonne dame se leva secrètement, ce pendant que les deux sœurs dormoyent, et print la poupée sans que Adamantine ne s'en peust appercevoir, et les ayans esveillées, print congé d'elles pour s'en aller en sa maison, en leur disant que son mary se pourroit bien estre deschargé de son vin. Si tost qu'elle fut de retour en son logis, elle dit joyeusement à son mary : « Vous ne sçavez pas, mon mary ? nous avons trouvé maintenant nostre aventure ; voyez la poupée que je vous disois. » Et attendoit avec grand desir la nuit à venir pour se faire riche. La nuict venue, elle print la poupée, et ayant fait allumer un bon feu, lui commença à oindre l'estomac et les reins, en l'enveloppant en beaux petits drapeletz, puis la mit coucher dedans le lict, et s'estant pareillement despouillée, se coucha près d'elle. Le premier sommeil passé, la poupée s'esveilla, et dit : « Madame, la caque. » Mais elle ne dit pas : « Mamme, caque », par ce qu'elle ne la cognoissoit pas ; et la bonne dame, qui attendoit (en veillant) ce fruit, se leva incontinent du lict, et print un linge fort blanc, et le luy mit dessous en disant : « Fay la caque, ma fille. » La poupée, en s'efforçant de tout son pouvoir, remplit le linge de si puante ordure, qu'on ne s'en pouvoit quasi approcher. Alors le mary luy dit : « Ne vois tu pas bien, sotté que tu es, qu'elle t'a bien traictée comme tu merites, et suis encore plus lourdault d'avoir creu telle folie. » Mais la femme, debatant toujours avec le mary, afferma en jurant d'avoir veu avec ses yeux propres qu'elle avoit fait une grande quantité de deniers ; et la voulant

garder encores la nuict ensuivante pour faire nouvelle experience, le mary, qui ne pouvoit souffrir une si grande puanteur, dit les plus grandes injures de ce monde à sa femme, et prit la poupée et la jetta par les fenestres sur quelques balieures qui estoient vis à vis du logis. Advint que quelques paysans en ce temps là chargèrent ces ballieures sur une charette, et sans que personne s'en apperceust la poupée fut mise sur la charette, et de ces ordures fut fait un fumier aux champs, pour fumer les terres quand il en seroit temps.

Cependant le roy Drusian, allant à la chasse pour son passetemps, en passant par là eut grand desir d'aller à la celle, et estant descendu de son cheval, fit ce que requeroit nature; n'ayant de quoy se nettoyer, appella un serviteur qu'il lui baillast quelque chose pour se nettoyer. Le serviteur s'en alla au fumier, et en cherchant dedans pour trouver quelque chose propre pour ceste affaire, il trouva par fortune la poupée, laquelle il presenta au roy, qui sans aucun soupçon la print, et l'ayant approchée de ses fesses pour se fourbir le trou bruneau, il se mit à crier à haute voix, à cause que la poupée l'avoit empoigné par la fesse, en le mordant si estroictement qu'elle le faisoit quasi sortir hors du sens. Quand ses gens eurent entendu cecy, ils s'en coururent vers luy pour le secourir, et en le voyant couché en terre, comme demy mort, furent tous estonnez de ceste poupée qui le tourmentoit ainsi, tellement qu'ils commencèrent tous ensemble à l'oster; mais c'estoit en vain, et tant plus ils s'efforçoient de la re-

muer de là , d'autant plus luy donnoit elle grande passion, et ne se trouva jamais aucun qui la peust oster de là. Et aucunes fois elle luy empoignoit les testicules si estroictement , qu'elle lui faisoit veoir toutes les estoiles du ciel en plain jour.

Quand le pauvre roy fut retourné au palais , ayant la poupée attachée aux fesses , et ne trouvant personne qui la peust arracher de là , il fit crier à son de trompe que s'il y voit aucun , de quelque condition que ce fust , qui voulust entreprendre de luy oster ceste poupée des fesses , que il luy donneroit le tiers de son royaume , et si c'estoit une pucelle , il l'espouserait , promettant sur sa couronne , et par tous ses grands sermens , de maintenir tout ce qui estoit contenu en ladicte ordonnance. Quand cela fut publié , plusieurs accourent au palais , soubz esperance d'obtenir ce prix. Mais la grace ne fut octroyée à personne , car il ne s'en trouva point qui la peust arracher de là : ains quand quelqu'un s'en approchoit , elle luy donnoit plus grand tourment et passion , tellement que le pauvre roy , s'estant miserablement tormenté , et ne trouvant aucun remède à sa douleur intollérable , estoit quasi comme mort.

Or Cassandre et Adamantine , qui avoient desjà tant pleuré et regretté leur poupée , ayant esté abreuvées de cette publication , s'en vindrent tout droict au palais , et se presentèrent au roy. Cassandre , qui estoit la plus grande , commença à faire feste à la poupée , et les plus grandes caresses qu'on sçauroit imaginer. Mais la poupée , en estraignant les dents , et pressant ses mains , tourmentoit encores plus fort le pauvre roy.

Adamantine, qui s'estoit un peu esloignée, s'approcha et dict : « Sire, laissez moy, s'il vous plaist, essayer mon aventure » ; et s'estant présentée à la poupée, luy dict : « Or sus, ma fille, laisse en paix mon seigneur, et ne le tourmente plus. » En disant ces propos, elle la caressoit et embrassoit. La poupée, ayant recogneu sa petite mère, qui la souloit gouverner et manier, s'osta des fesses et abandonna le roy, et luy sauta entre les bras. » Le roy, voyant cela, fut tout estonné, et se mit à reposer, pourautant qu'il n'avoit jamais esté à son aise par plusieurs jours et nuits, pour l'extreme passion qu'il avoit senty. Quand Drusian fut guarý de ce mal, affin de ne violer sa promesse, fit venir Adamantine, et en la voyant belle et de bonne grace, l'espousa en presence de tout le peuple, et maria bien tost après honorablement sa sœur Cassandre, non pas sans grands triumphes et preparatifs, et depuis vesquirent ensemble longuement en grande tranquillité.

La poupée, ayant veu les magnifiques nopces des deux sœurs et leur intention avoir eu bonne issue, se disparut incontinent, et ne sceut on jamais depuis aucunes nouvelles qu'elle devint. Toutesfois je pense qu'elle s'en alla avec les fantômes, comme il advint.

La nouvelle d'Alterie finie, fut grandement louée d'un chacun, avecques ris infinis, considerant principalement que la poupée fiantoit si doucement, et mordoit si asprement les fesses du pauvre roy. Cela faict, Madame commanda à Alterie de suivre l'ordre avec son enigme, qui fut tel :

ENIGME.

*Il est grand d'un empan et un peu davantage,
Beau, gaillard, en bon point, et de bonne grosseur,
Roide sur le devant, hardy, fort, ravisseur,
Et couvert à l'entour d'un tendre poil volage.*

*Il se rend familier à chaque personnage,
Pourveu qu'il soit gentil, adroit et bon chasseur.
En combat quelquefois, il ne perd jamais cœur,
Ains plus il est forcé, plus il prend de courage.*

*D'un rouge chapperon il couvre bien souvent
Sa teste, qu'à tous coups il veut mettre en avant,
Et presque nuit et jour grandes brayes il porte;*

*Puis au bout, en tirant tousjours devers le bas,
Deux sonnettes il a quasi de mesme sorte,
Lesquelles a plusieurs augmentent les esbas.*

L'enigme finy, Madame, qui avoit changé le riz en courroux et desdain, se montrant par le visage troublée, reprit assez rudement Alterie, disant que ce n'estoit point le lieu de raconter propos sales et deshonnestes, entre dames d'honneur, et qu'elle se donnast bien garde une autrefois de faire le semblable. Mais Alterie, estant un peu rougie au visage, se tourna vers Madame : « L'enigme que j'ay proposé n'est point sale comme vous estimez, et de faict la noble compagnie en rendra bon tesmoignage quand le sujet sera bien entendu, par ce que mon enigme

ne signifie autre chose sinon le faucon, qui est un oiseau gentil et hardy, et vient volontiers au fauconnier. Il porte brayes et les sonnettes aux pieds, donnant grand plaisir et passe temps à ceux qui prennent plaisir à la chasse.» Quand la vraie interpretation de l'enigme fut entendue, qui avoit esté estimé auparavant deshonneste, fut louée d'un chascun. Et Madame, ayant osté toute mauvaise opinion qu'elle pouvoit avoir conceu à l'encontre d'Alterie, dressa sa veue vers Laurette en luy faisant signe qu'elle s'approchast, ce qu'elle fit en toute diligence. Et pourautant que c'estoit en son rang de raconter sa fable, elle luy dict : « Je veux que vous imposiez silence à vostre bouche pour le present, et que vous prestiez seulement l'aureille à escouter ce qu'on dira ; non point que je fasse peu d'estime de vous, et que je vous estime moindre que voz compagnes à deviser, mais c'est affin d'avoir ce soir plus grand plaisir et passetemps ». Laurette respondit : « Madame, toutes voz parolles me sont exprès commandement », et ayant faict une grande reverence, s'en alla seoir en son lieu. Puis Madame regarda au visage de Moulin, en luy faisant signe de la main qu'il s'approchast d'elle, et luy se leva incontinent et luy alla faire la reverence. Alors Madame luy dict : « Seigneur Antoine, ce dernier soir de la semaine a grand privilege, et est licite à un chacun de dire ce qu'il veut ; tellement que pour nostre contentement, et de toute ceste honorable compagnie, nous voudrions que vous nous racontassiez une fable, d'une telle bonne grâce que vous sçavez bien faire. En ce faisant, nous se-

rons perpetuellement tenus à vous.» Le seigneur Moulin, ayant entendu ceste conclusion, ne sceut que dire du commencement; puis voyant de ne pouvoir eviter l'assaut, luy respondit ainsi : « Madame, c'est à vous à commander, et à nous à obeir; mais n'attendez point de moy chose de plaisir, par ce que noz damoiselles ont si bien faict leur devoir à raconter leurs fables que rien plus. Toutesfois, tel que je suis, je m'efforceray de satisfaire à vostre demande, non pas comme vous desirez, et comme je voudrois bien, mais selon mon petit pouvoir. » Et s'estant retiré à sa place, commença ainsi sa fable :

FABLE III.

*Berthaud de Valsable eut trois enfans, tous trois
bossus et d'une mesme façon, l'un desquels
s'appelle Jambom, et va par le monde
cherchant sa bonne fortune, et estant
arrivé à Rome, il fut tué et
jcté dedans le Tibre
avec deux autres
siens frères.*

C'est chose dure, mes dames, je vous dis bien griefve et malaisée à regibber contre l'aguillon, qui vaut autant à dire que c'est une mauvaise chose que le coup de pied d'un asne, encores est il plus aspre d'un cheval. Or, puis que la fortune a voulu que je

vienne à ceste entreprise de deviser, patience et obeissance vaut mieux que sacrifice, car il n'y a damné que les obstinez. Et si je ne disois chose qui vous fust à vostre contentement, ce n'est ma faute, mais de Madame, qui a voulu ainsi. Vous sçavez bien que le plus souvent l'homme va cherchant plus qu'il ne doit, et luy advient ou trouve ce qu'il ne croit pas ; tellement qu'il se trouve à la fin deceu, comme fit depuis quelque temps en ça Jambon, fils de Berthaud de Valsable, qui cuïdoit abuser ses frères, et luy mesmes à la fin demeura prins. Vray est qu'ils moururent tous troys malheureusement, comme vous entendrez si vous me donnez un peu d'audience, ce que je vous raconteray maintenant.

Il faut doncques que vous entendiez que Berthaud de Valsable, au pays de Bergame, avoit trois enfans masles, tous trois bossus, et qui se ressembloient si bien qu'il estoit impossible de cognoistre l'un d'avec l'autre. L'un se nommoit Jambon, l'autre Breton, et le troisième Santon. Jambon, qui estoit le plus aagé, ne passoit point seize ans. Ce galand fut averty que son père Berthaud (à cause de la famine qui estoit au pays, et generalmente par tout) vouloit vendre ce peu de bien qu'il avoit de patrimoine (car il y avoit bien peu de gens en ce pays là qui n'eust quelque chose de propre) pour substanter sa famille ; il s'adressa, comme l'aisné, vers ses frères Breton et Santon, les plus jeunes, et leur dit : « Mes frères, je serois d'avis, affin que nostre père ne vendist ce peu de bien que nous avons, et que nous eussions après sa mort de quoy nous survivre, que vous allassiez par le monde, affin de

gagner quelque chose pour maintenir nostre maison, et je demeureray à la maison avec le vieillard pour le gouverner. En ce faisant, nous sauverons les despens, et ce pendant le mauvais temps se passera. » Breton et Santon, qui n'estoient pas moins rusez que Jambon, luy respondirent : « Trèscher frère Jambon, vous nous prenez icy tant au despourveu, que nous ne sçavons que respondre ; mais donnez nous terme ceste nuict pour y penser, et demain nous vous respondrons. »

Les deux frères Breton et Santon estoient d'une ventrée et s'accordoient mieux ensemble qu'avec Jambon ; et si Jambon avoit une once de meschanceté, les deux autres en avoient bien deux livres, car on voit communément que l'esprit et la malice recompence où nature fait défaut. Le jour ensuivant, Breton, suivant la charge et commission que son frère Santon luy avoit donné, s'en alla trouver Jambon, et luy commença ainsi à dire : « Mon trèscher frère Jambon, nous avons bien pensé et considéré à tout ce que vous nous avez dict, et cognoissant que vous estes le plus grand de nous autres, nous estimons qu'il vaudra mieux que vous alliez le premier par le monde, et que nous autres, qui sommes encores petits, demeurions à la maison pour gouverner nostre père ; et si vous trouvez ce pendant quelque bonne fortune pour vous et pour nous, écrivez nous, et nous vous irons trouver incontinent. »

Jambon, qui pensoit donner la trousse à ses frères, ayant entendu la response, fut bien camus, et, en barbottant entre ses dents, disoit en soy-

mesmes : « Par mon serment, ces gens icy sont plus malicieux que moy. » Car il disoit cela pour faire aller ses frères par le monde, à fin que ils mourussent de faim, du temps de la cherté, et qu'il demeurst maistre de tout, veu mesmement que le père estoit sur le bord de sa fosse; mais son entreprise n'alla pas comme il pensoit.

Ayant donc entendu la responce de ses deux frères, il commença à faire son paquet de quelques pauvres habits qu'il avoit, et ayant prins un bissac avec du pain et du fromage et une bouteille de vin, portant aussi en ses pieds une paire de souliers rompus, de cuir de pourceau, se partit de sa maison, et prit son chemin vers Bresse; et ne trouvant là aucun party pour luy, passa plus outre et s'en alla à Veronne, où il trouva un bonnetier qui luy demanda s'il sçavoit point travailler de son mestier, et il respondit que non. Voyant qu'il n'y avoit rien pour luy, il laissa Veronne et Vincence, et s'en vint à Padoue; et si tost qu'il fut veu de certains medecins, on luy demanda s'il sçavoit poinct pancer les mules, et il respondit que non, mais qu'il sçavoit bien labourer la terre et tailler les vignes; et ne se pouvant accorder avec eux, se partit de là pour aller à Venise.

Après que Jambon eut long temps cheminé sans trouver aucun party, ne se trouvant plus denier ny maille, se trouvoit mal content. Mais après long chemin, quand ce fut le plaisir de Dieu, il arriva au port, et pour autant qu'il estoit sans argent, on ne le vouloit pas recevoir, tellement que le pauvre diable ne sçavoit plus de quel bois faire flesches; et en voyant que les bateliers qui

tiroient les barques gaignoient quelques deniers à cest estat, il commença pareillement à s'y employer. Mais la fortune, qui persecute tousjours les pauvres gens et malheureux, voulut qu'en remuant quelque baston la corde se vint à rompre, et en se destournant il luy tomba un gros baston sur l'estomac, qui le fit tomber evasnouy en terre, et fut quelque espace de temps qu'on ne sçavoit s'il estoit vif ou mort; et si ce n'eust esté quelques gens de bien qui le firent porter sur un bateau à Venize, je ne croy point qu'il ne fust mort.

Quand il fut guaruy, il se partit d'avec ces gens de bien, et s'en alla par là ville chercher quelque party. En passant par les espiceries, il fut veu par un espicier qui piloît des amandes pour faire du marsepin, et luy demanda s'il vouloit demeurer avec luy, et il luy respondit que ouy. Estant entré en la boutique, le maistre luy bailla quelques confitures à nettoyer, et luy enseigna à partir les noires d'avec les blanches, et le mit en compagnie d'un autre valet de boutique pour travailler ensemble. En nettoyant ces confitures avec ce valet, le bon compagnon les accoustroit et nettoyoit si bien, qu'il ostoit l'escorce et la couverture de dessus, par ce que il les sentoit douces, et laissoit le dedans. Le maistre, qui cogneut le mystère, prit un baston en sa main, et luy donna de bons coups, en disant : « Vous faictes icy des galands, gentils gourmands et belistres que vous estes », en maniant tousjours un baston sur leurs espaules, et sur le champ les envoya en la malheure.

Quand Jambon se fut party d'avec l'espicier,

ainsi bien frotté et estrillé, il s'en alla à S. Marc, et de bonne fortune, en passant par le marché des herbes et sallades, il fut appelé par un jardinier de Quioge qui s'appelloit Vivian Vivianel, qui luy demanda s'il vouloit demeurer avec luy, et qu'il le nourriroit bien et luy feroit bonne compagnie. Jambon, qui portoit sur soy la devise et l'enseigne de Siene, c'est à sçavoir le Loup affamé, luy respondit qu'il en estoit content; et ayant vendu quelque peu d'herbes qu'il avoit, il monta en barque et s'en alla à Quioge, et Vivian le mit à travailler au jardin et accoustrer les vignes. Or Jambon estoit desjà tout stilé pour aller haut et bas par Quioge, et cognoissoit beaucoup d'amis de son maistre. Et pour autant que c'estoit pour la saison des premières figues, Vivian en print trois des plus belles, et les mit dedans un plat pour les envoyer ou donner à un sien amy de Quioge, nommé sire Pierre; et ayant appelé Jambon, luy bailla les trois figues, et luy dict : « Jambon, prens ces trois figues, et les porte à mon compère sire Pierre, et luy dis qu'il les reçoive pour l'amour de moy. » Jambon, obeissant à son maistre, dict : « Volontiers, maistre »; et ayant prins les trois figues, se partit joyeusement.

Quand Jambon fut par chemin pour faire son message, estant assailly par sa gourmandise, le mastin regardoit et guignoit ces figues, et dict à sa gueulle : « Que dois-je faire ? En dois-je manger, ou non ? » Sa gueulle luy respondit : « Mange, mange, pauvre homme; un affamé ne regarde à rien. » Et pour autant qu'il estoit assez gourmand par nature, joint qu'il estoit affamé comme

un loup, il print le conseil de la gorge, et empoingna une de ces figues, et tant luy commença à estraindre le cul, et taster et retaster, en disant : « Elle est bonne, elle n'est pas bonne, si est, non est », qu'il l'entama jusques au milieu, tellement qu'il n'y demeura que la peau. Après l'avoir mangée, il luy sembla d'avoir mal faict; mais parce que la faim le pressoit, il n'en fit pas grande estime, car il prit la seconde figue et en fit autant que de la première. Jambon, voyant d'avoir faict un tel desordre, ne sçavoit quelle contenance tenir, ou s'il devoit aller faire son message, ou s'en retourner vers son maistre; et estant en ceste dispute, il prit un peu de courage et delibera d'aller plus outre. Quand il fut arrivé vers le compère sire Pierre, il battit à la porte; et pour autant qu'il estoit desjà cogneu, on luy ouvrit incontinent; et s'estant présenté au sire Pierre, qui se pourmenoit par sa maison, luy dict: « Que dis tu de bon, mon fils Jambon? Dieu te gard. — Bona dies, sire, respondit Jambon; mon maistre vous envoie icy troys figues; mais le diantre m'emport si je n'en ay mangé deux. — Comment as tu donc fait, mon fils? — Mon arme, je fi ainsi », respondit Jambon, et en prenant la troisième, la mit en sa bouche et la crocqua comme les autres; et ainsi Jambon les mangea toutes trois. Le sire Pierre, voyant un si gentil tour, dit à Jambon : « Mon fils, dis à ton maistre que grand mercy, et qu'il ne se mette point en peine de me faire de tels presens. » A quoy Jambon respondit : « Non, non, sire, ne vous chaille, je le feray trèsvolontiers »; et luy tournant les espauls, s'en retourna au logis. Vivian, ayant esté adverty des

bonnes vertus de Jambon, qui estoit ainsi gourmand, et le voyant manger outre mesure, à cause qu'il estoit affamé, joint qu'il ne revenoit point en son ouvrage, le chassa hors de son logis.

Le pauvre diable de Jambon, se voyant sans maitre et ne sçachant où aller, delibera d'aller à Romme, et essayer s'il pouvoit trouver meilleure fortune qu'il n'avoit fait auparavant, ce qu'il mit en execution. Estant arrivé à Romme, cherchant et recherchant maitre, il tomba par fortune entre les mains d'un marchand nommé sire Ambroise du Mulet, qui tenoit une grosse boutique de draps, et s'estant accordé avec luy, il commença à garder la boutique. Et pourautant qu'il avoit desjà enduré beaucoup de pauvreté, il delibera d'apprendre ce mestier et se faire homme de bien. Or, estoit il assez fin et rusé, nonobstant qu'il fust bossu, laid et contrefait; si est ce qu'il se fit si expert et vaillant au mestier, en peu de temps, que le maistre ne se mesloit plus de rien vendre ny acheter, et se fioit grandement de luy, et s'en servoit à sa nécessité. Advint que le sire Ambroise estoit contrainct d'aller à la foire de Recanat, avecques draps et marchandise, et voyant Jambon assez suffisant pour telle entreprinse, et qu'il estoit assez fidele, l'envoya avec sa marchandise à la foire, et le sire Ambroise demeura pour garder sa boutique.

Sitost que Jambon fut party, la fortune voulut que le sire Ambroise tomba en si grosse maladie, qu'en peu de temps il rendit l'esprit. Ce voyant, la femme, qui s'appelloit dame Felicette, peu s'en fallut qu'elle n'allast après, pensant à la grand' perte qu'elle avoit fait, et à la desbauche de sa

boutique. Jambon, ayant esté adverty des piteuses nouvelles de son maistre , s'en retourna au logis et commença à gouverner les affaires de la maison. Dame Felicette, voyant que Jambon estoit gentil compagnon , et qu'il taschoit d'augmenter la boutique, et qu'il y avoit desjà un an passé que son mary estoit mort, craignant de ne perdre Jambon avec les mémoires et papiers de la boutique, se conseilla à quelques siennes commères si elle se devoit marier ou non , et en se mariant si elle devoit prendre Jambon, facteur de la boutique, veu mesmement qu'il avoit esté longuement avec son premier mary, et qu'il sçavoit desjà tout le train de la boutique. Les bonnes commères, pensant que cela seroit bien fait , luy conseilèrent de le faire, et tout incontinent les nopces furent faictes, tellement que dame Felicette fut mariée à sire Jambon, et le sire Jambon fut mary de dame Felicette.

Se voyant le sire Jambon eslevé en si grand credit, estant marié et maistre d'une si belle boutique de draps, avec grandes traffiques, advertit incontinent son père qu'il estoit à Rome, et le bon party qu'il avoit trouvé. Le pauvre père, qui n'en avoit entendu aucunes nouvelles depuis l'heure qu'il s'estoit party, en mourut de joye, mais Breton et Santon en eurent grande consolation.

L'occasion advint que dame Felicette eut besoing de chausses, à cause que les siennes estoient rompues et gastées, et dit à son mary Jambon qu'il luy en fist faire une belle paire. Jambon luy respondit qu'il avoit bien d'autres affaires, et que si elles estoient rompues, qu'elle

les racoutrast à son plaisir. Felicette, qui se souloit tenir propre au temps de son feu mary, luy dit qu'elle n'estoit pas accoutumée de porter les chausses piecetées, et qu'il luy en falloit de bonnes. Sire Jambon luy respondit que la coustume estoit telle en son pays, et qu'il ne luy en feroit point d'autres. Et ainsi debatant d'un propos en l'autre, il commença à entrer en colère, et ayant haussé sa main, il luy donna si beau soufflet qu'il la jetta à ses pieds. Dame Felicette, voyant que c'estoit à bon escient, le commença à outrager de grosses paroles, tellement que le sire Jambon, se sentant intéressé en son honneur, la commença à retorcher à beaux coups de poing, tellement que la pauvre femme fut contrainte d'avoir patience. Quand le temps chaud fut passé, et que le froid fut venu, dame Felicette demanda à sire Jambon une doubleure de sarge pour couvrir son pelisson, qui estoit en mauvais point, et afin qu'il ne pensast point que ce fust une mensonge, elle le luy montra. Sire Jambon ne se soucia point de le voir, mais luy respondit qu'elle le racoutrast et qu'elle le portast ainsi, car la coutume n'estoit pas en son pays de porter si gros estat et maintenir telles pompes. Madame Felicette, entendant tels propos, se mit en colère, et dit qu'elle en vouloit, quoy qu'il en fust. Mais sire Jambon luy respondit qu'elle se deust taire et qu'elle ne le feist point monter en colère, et qu'il n'en feroit rien. Et dame Felicette le commença à irriter, disant qu'elle en vouloit avoir, tellement qu'ils entrèrent l'un et l'autre en si grande colère que rien plus. Mais sire Jambon, suivant sa coutume, la commença à frotter avec

un baston, et luy fit un tel pelisson de coups qu'il la laissa quasi pour morte. Voyant dame Felicette le courage de Jambon ainsi renversé, commença à renier et maudire l'heure et le jour que jamais on en parla, et qui la conseilla jamais de le prendre pour son mary, disant : « Est ce ainsi que tu me traistes, poltron, ingrat, meschant et malheureux que tu es ? Est ce icy le guerdon que tu me rends des biens que je t'ay fait ? car d'un pauvre valet que tu estois, je t'ay fait maistre non seulement des biens, mais aussi de ma personne propre ; me fais tu ce tour icy, mastin que tu es ? Mais ne te soucie, traistre, larron, tu t'en repentiras. » Sire Jambon, voyant que sa femme multiplioit en paroles, retouchoit et chargeoit dessus, qu'il n'y manquoit rien. Tant y a que la pauvre femme estoit venue à telle extremité, que quand elle sentoit parler ou remuer son mary, elle trembloit comme la feuille et pissoit d'angoisse.

L'hyver estant passé, sire Jambon delibera d'aller jusques à Bologne pour quelques affaires qu'il pouvoit avoir, et principalement pour recevoir quelques debtes de la boutique, et luy falloit séjourner quelque temps, tellement qu'il dit à sa femme : « Sçais tu qu'il y a, Felicette ? j'ay deux frères bossus comme moy, et me ressemblent si fort qu'on ne nous pourroit bonnement cognoistre les uns d'avec les autres, et qui nous verroit tous ensemble, on ne mettroit point de différence entre nous troys. Donne toy bien de garde que, s'ils arrivoient par cas d'aventure en ceste ville cependant que je n'y suis pas, et voulussent loger ceans, que tu ne les reçoives

aucunement; car ils sont meschans tout outre, et te pourroient bien donner quelque trousse, puis s'en aller au diable, et demeurerois ce pendant avec les mains pleines de mouches; et si je sçay une fois que tu les loges ceans, je te feray la plus malheureuse femme de ce monde. »

Ayant dit ces paroles, il se partit. Devant qu'il fust dix jours de là, Breton et Santon arrivèrent à Romme, et s'en alloient cherchant et demandant de tous costés le logis de Jambon, jusques à ce qu'on leur enseigna la boutique. Voyant Breton et Santon la belle et honorable boutique de Jambon, et si bien garnie de draps, ils furent grandement estonnés, ne pouvant imaginer comme il estoit possible qu'il eust amassé tant de biens en si peu de temps. Estans en cest esbahissement, ils s'approchèrent de la boutique, et dirent qu'ils vouloient parler au sire Jambon; mais on leur respondit qu'il n'estoit pas au pays, et que s'ils vouloyent quelque chose, qu'ils ne fissent que commander. Breton respondit qu'il parleroit volontiers à luy, et s'il n'y estoit pas qu'il voudroit bien dire un mot à sa femme. Et ayant fait appeller dame Felicette, elle descendit en la boutique, et sitost qu'elle eut apperceu Breton et Santon, le cœur luy dit que c'estoient ses beaux frères. Breton, ayant veu la femme de son frère, luy dit : « Dame, est-ce vous qui estes la femme de Jambon? » Et elle respondit que ouy. « Touchez nous donc la main, dit Breton; car nous sommes frères de vostre mary Jambon, et vos beaux frères. » Dame Felicette, qui se souvenoit encores des paroles de son mary Jambon et des coups qu'il luy avoit autresfois donné,

ne leur vouloit pas toucher la main ; si est ce qu'ils seurent si bien caqueter, qu'elle leur toucha la main. Si tost qu'elle eut touché la main à l'un et l'autre, Breton luy dit : « Ma sœur, m'amie, donnez nous un peu à disner, car nous mourons de faim. » Mais elle n'en vouloit rien faire. Toutesfois ils la seurent si bien flatter et prier, que dame Felicette en eut pitié et les mena en la maison et leur donna fort bien à boire et à manger, joint qu'elle leur donna logis pour dormir. Devant qu'il fust trois jours de là, ainsi que Breton et Santon devisoient avec leur belle sœur, voicy arriver Jambon ; tellement que dame Felicette, sçachant que c'estoit son mary, fut grandement troublée, et pour la crainte qu'elle avoit, elle ne sçavoit que faire, de peur que Jambon n'aperceust ses frères. Et ne pouvant trouver plus beau moyen pour lors, elle les fit retirer secrettement en la cuisine, où il y avoit un auge pour eschauder et plumer les pourceaux, et les fit cacher là dessous, leur commandant de ne dire mot.

Si tost que Jambon fut entré, voyant sa femme toute esmeue et changée par le visage, luy dit : « Qu'as-tu, que tu es si troublée ? Il y a quelque chose ! Aurois tu point quelque mignon ceans ». Mais elle respondit doucement qu'il n'y avoit rien. Ce pendant neantmoins Jambon la regardoit et disoit : « Par mon serment, tu as fait quelque chose ? Aurois tu point caché mes frères ceans ? » Elle luy respondit franchement que non. Alors il commença à manier et faire trotter le baston, comme de coustume. Breton et Santon, qui estoient dessous ceste auge aux pourceaux, avoient si grand'peur, qu'ils pissoient de rage,

et ne s'osoient remuer ny toussir aucunement. Jambon, ayant posé le baston, se mit à chercher par tout pour voir s'il trouveroit point quelqu'un, et voyant qu'il ne trouvoit personne, il s'apaisa quelque peu, et se mit après quelques affaires de la maison, et y fut assez longuement, tellement que de la peur, de la chaleur, et de la puanteur excessive que rendoit l'auge à pourceaux, ces deux pauvres malheureux, Breton et Santon, rendirent l'esprit la dessous d'angoisses.

Quand l'heure fut venue que le sire Jambon souloit aller en place, pour traffiquer avec les marchands, il se partit du logis. Tout incontinent après, dame Felicette s'en alla vers l'auge pour mettre hors du logis ses beaux frères, de peur que Jambon ne les trovast en la maison; et ayant descouvert l'auge, elle les trouva tous roides morts, comme beaux pourceaux. La pauvre femme, voyant un tel inconvenient, fut grandement fâchée. Et afin que cela ne vinst aux oreilles de Jambon, elle chercha incontinent de les jeter hors du logis, sans que personne s'en apperceust. Et selon que j'ay autrefois ouy dire, il y a une coustume à Rome, que si on trouve quelque pelerin ou estranger mort par les rues, ou en la maison d'autrui, il y a quelques gens deputez à ceste office, qui les portent aux murailles de la ville et les jettent dedans le Tibre, tellement qu'on n'en entend jamais ny vent ny fumée. S'estant dame Felicette par fortune mise à la fenestre, pour voir s'il passoit point quelqu'un de ses amis pour faire oster ces corps morts, voilà passer un de ces porte-morts, auquel elle fit

signe qu'il vinst un peu parler à elle, et luy fit entendre qu'il y avoit un trespasé en sa maison, et qu'il l'emportast dedans la rivière du Tibre, suivant la coustume.

Or dame Felicette avoit desjà tiré un de ces corps de dessouz l'auge, et l'avoit laissé en terre. Quand le porte-mort fut monté, elle luy aida à charger ce corps sur ses espaules, et luy dit qu'il retornast après pour recevoir son payement. Ce galand, l'ayant porté vers les murailles, le jetta dedans le Tibre; puis retourna vers la dame luy demander un florin, et qu'il luy en appartenoit autant pour son salaire ordinaire. Ce pendant que ce compagnon portoit ce mort à la rivière, dame Felicette (qui estoit rusée) avoyt osté de dessous l'auge l'autre corps mort, et l'avoit mis contre l'auge, tout ainsi que le premier. Estant de retour vers dame Felicette pour avoir son payement, elle luy dit : « As tu porté ce corps mort dedans la rivière ? — Ouy, Madame, respondit le bon compagnon. — L'as tu jetté dedans ? dit la dame. — Comment ! si je l'ay jetté, respondit il, et de quelle sorte ? — Or regarde si tu l'as jetté, dit elle; voy le là encores ». En regardant ce corps mort, il pensoit pour tout certain que ce fust cestuy là mesmes, tellement qu'il fut tout estonné et honteux, et en grondant et le maudissant, le chargea sur ses espaules, et l'alla jeter tout droit dedans le Tibre, et en le regardant descendre contre bas par longue espace de temps. En retournant vers dame Felicette pour avoir son payement, il vint à rencontrer sire Jambon, qui ressembloit du tout à ceux qu'il avoit jetté dedans

la rivière; en le voyant il entra en si grande colère, qu'il jettoit feu de tous costez; et ne pouvant plus endurer telle facherie, et croyant pour certain que c'estoit celui qu'il avoit desjà jetté par deux fois en la rivière, et que ce fust un mauvais esprit qui retournoit, il le commença à poursuivre avec une petite coignée qu'il portoit en sa main, et en donna tout droit à la teste du sire Jambon, en disant: « Ah! poltron, meschant, ne feray-je autre chose tout aujourd'huy que de te porter dedans le Tibre? » Et ce pendant il le cognoit en telle sorte, que le pauvre Jambon s'en alla pareillement parler à Pilate. Puis le leva sur ses espaulles, et le jetta dedans le Tibre. Voilà comment Jambon, Breton et Santon finirent miserablement leur vie. Et dame Felicette, entendant ces nouvelles, en fut fort joyeuse, estant delivrée de telle tempeste.

Cette plaisante fable fut tant agreable aux dames, qu'elles ne se pouvoient tenir de rire et deviser. Et combien que Madame leur imposast souventefois silence, si est ce qu'elles ne se pouvoient abstenir de rire; mais, le bruit cessé, commanda à Moulin de proposer son enigme, ce qu'il fit en la manière qui s'ensuit.

ENIGME.

*A prime, tierce et sexte, on verra que les os
D'aucuns morts sortiront de leur caverne obscure,
Et des sombres cachots et noire sepulture
Où ils avoient esté jusques adonc enclos.*

*Alors, se remuans d'un branslement dispos,
Ils monstrent par points à mainte creature
Le passé, le present, et la chose future,
Et cela qui à maints empesche le repos.*

*Tellement que plusieurs, joyeux en leur courage,
Et autres bien marris et forcenans de rage,
S'entreprenant au poil, entreront en discord.*

*Toutefois, à la fin, oublians leur menace,
Et ayant faict entre eux un amiable accord,
S'iront ensevelir au doz d'une oye grasse.*

Si la fable racontée par le Moulin pleut généralement à tous, l'ingenieux enigme fut beaucoup plus agreable, et quasi espouvantable. Et pourautant que personne ne l'entendoit, les dames le prièrent d'une voix que ce fust son plaisir d'en dire l'interpretation. Le seigneur Moulin, voyant que tel estoit le desir de tous, afin de ne sembler point ingrat de son sçavoir, vint à interpreter ainsi son enigme : « Mes très-chères dames, mon enigme ne signifie autre chose que le jeu du tablier ; car les oz de mort qui sont hors de la sepulture sont les dez, qu'on tire hors de la gibessière ; et quand on fait venir trois, deux et az, ce sont les poincts qui monstrent l'aventure ; et tels poincts mettent le feu aux aureilles, en jouant au tablier, aussi en la bourse, en gagnant bien souvent le jeu ; il ne cesse pas d'aller quand il perd, pour la variation et changement des coups. Le joueur avaricieux se vient après à esmouvoir, quand il tasche de gagner, avec blasphèmes et maledictions si grandes, que je

ne sçay comment la terre ne les engloutit. Après qu'ils ont bien joué, se faut aller coucher dedans un lict, qui est la plume d'oye, et quand on est entré dedans un fossé, que vous en semble donc ? » Ceste subtile interpretation fut attentivement escoutée d'un chascun, et n'y eut celuy qui ne se couchast sur sa selle pour les riz excessifz. Mais après que Madame eut commandé que chacun se teust, elle se tourna vers Moulin, et luy dit : « Seigneur Antoine, tout ainsi que l'estoile Diane reluit entre toutes les autres, aussi la fable que vous avez racontée a le prix par dessus les autres que nous avons entendu jusques à present. » Moulin respondit : « Madame, la louenge que vous me baillez ne vient point de mon sçavoir, mais plustost de la grande courtoisie et gentillesse qui règne tousjours en vous ; mais si c'estoit vostre plaisir que le Trevisan en racontast une en bon vilageois, je suis assuré que vous la trouveriez meilleure que la mienne. » Madame, qui desiroit grandement de l'ouir, luy va ainsi dire : « Seigneur Benoist, n'entendez vous pas ce que dit icy le Moulin, vostre bon amy ? Certes, il m'est avis que vous luy feriez grand tort si vous le faisiez trouver menteur. Mettez doncques la main à vostre gibbessiere, et en tirés une fable villageoise de laquelle vous resjouirez la noble compagnie. » Le Trevisan, qui ne trouvoit point convenable d'usurper l'office d'Ariane, qui venoit pour lors en son ranc, s'excusa premièrement ; puis voyant de ne pouvoir eviter ce passage, commença ainsi la fable en disant.

FABLE IV.

*Marcel Vercelois fut amoureux d'Etiennette, femme
de François Rabot, laquelle le fit venir en sa
maison pour jouir d'elle à son plaisir,
et ce pendant qu'elle conjuroit son
mary, il se sauva
secrettement.*

Que vous en semble, Madame, et vous noble assistance, le seigneur Antoine ne s'est il pas bien porté? ne vous a il pas raconté une belle histoire? Si m'efforceray je de me faire honneur. Nous autres bonnes gens de villages avons toujours ouy dire que les hommes de ce monde se gouvernent en diverses manières. Mais moy, qui ne suis aucunement lettré, comme j'ay tousjours ouy dire à nos anciens, qui mal dance, bien triomphe; patience, il me faudra faire ainsi. Mais ne pensez point que je veuille dire cela pour fuir la peine de vous raconter une nouvelle, car je n'ay pas peur de ne la dire bien, car celle que vous a raconté le seigneur Antoine m'a si fort animé, que je ne vois jamais l'heure de commencer, et peut estre qu'elle ne sera pas moins plaisante que la sienne, veu qu'il est question de la finesse d'une femme de village qui trompa son mary, comme vous entendrez.

Il y a au dessous de Piove de Sac, au pays de

Padoue, comme il vous est à tous notoire, un village nommé Salmace, où souloit demeurer n'y a pas long temps un paysand nommé François Rabot, lequel estoit assez pauvre; au reste bien loyal, nonobstant qu'il eust gros esprit. Il avoit espousé une fille issue d'une famille qui s'appelloit les Gaillards, du village de Champ-Long, laquelle estoit jeune, rusée et esveillée, et se nommoit Etiennette; et outre ce qu'elle estoit bien adroicte de sa personne, elle avoit un fort beau visage, tellement qu'il n'y avoit aucune paisane aux environs qui fust sa pareille. Et pour autant qu'elle avoit bonne grace à baller, tous ceux qui la regardoient en devenoient amoureux; au moyen de quoy il y eut un jeune compagnon assez beau et de bonne maison, de la ville de Padoue, nommé Marcel Vercelois, lequel en fut si amoureux, qu'il se trouvoit à toutes les festes où il pensoit qu'elle deust aller, et la faisoit dancer ordinairement. Et combien qu'il fust grandement amoureux d'elle, si tenoit il son amour secret, de peur de faire parler les gens.

Or, Marcel sçachant que François, son mary, estoit assez pauvre, et qu'il vivoit du travail de son corps, et depuis le matin jusques à la nuit il travailloit pour les uns et pour les autres, il commença à hanter vers la maison d'Etiennette, et après s'estre petit à petit aprivoisé, il se mit à deviser avec elle. Et combien que Marcel eust délibéré en son cœur de luy manifester l'amour qu'il luy portoit, si craignoit il toutefois qu'elle ne se courroustast et qu'elle ne le voulust plus voir, par ce qu'il luy sembloit qu'elle ne luy fit

point si bonne chère comme son amour meritoit, joint qu'il craignoit n'estre decelé par quelqu'un qui en advertist François son mary, et qu'il ne luy en fist après quelque desplaisir ; car combien qu'il fust assez lourdaut, si ne laissoit il pas d'en estre jaloux.

Ce pendant que Marcel hantoit vers ce quartier là où se tenoit Etiennette, en la regardant de près, il fit tant qu'elle s'apperceust que il estoit amoureux d'elle. Et pourautant qu'elle ne luy pouvoit faire bonne chère, pour beaucoup de respetz, ny monstrier qu'elle fust amoureuse de luy, elle se plaignoit et tourmentoit en soy mesmes. Estant un jour Etiennette assise sur une buche qui estoit hors de la maison, et ayant sa quenoille garnie d'estouppes, qu'elle filoit pour sa maistresse, voicy venir Marcel, qui avoit prins un peu de bon courage, et dit à Etiennette : « Dieu vous gard, m'amie Etiennette. — Et vous aussi, le jeune fils, respondit Etiennette. — Helas ! dit Marcel, je meurs et languis pour l'amour de vous et vous n'en faictes conte, et ne vous souciez aucunement de moy ! » Etiennette luy respondit : « Que sçais-je si vous m'aymez ! — Si vous ne le sçavez, dit Marcel, je le vous dis maintenant avec grand' douleur et passion. — Je le sçay bien maintenant », respondit Etiennette. Alors, Marcel luy dict : « Dictes moy par vostre foy, si vous m'aymiez comme vous dictes, dit Marcel, vous le me monstrieriez par quelque signe ; mais vous ne m'aymez point. — Comment donc voudriez vous que je le vous monstrasse ? respondit Etiennette. — O Etiennette, dict Marcel, vous le sçavez bien sans que je le vous die.

— Je ne le sçay pas, respondit Etiennette, si vous ne me le dictes. — Je le vous diray bien, dict Marcel, si vous me voulez escouter, et que ne le preniez à mal. » Etiennette luy respondit : « Dictes hardiment, sire, car je vous promects sur mon ame que, si c'est chose bonne et pour mon honneur, je ne le prendray point à mal. — Quand voulez vous, dict Marcel, que je jouisse de vostre personne tant désirée ? — Je voy bien maintenant, respondit Etiennette, que vous estes moqueur et que vous vous gaudissez de moy. Je ne suis pas vostre pareille : vous estes citoyen de Padoue, et je suis paysane des champs, vous estes riche, et je suis pauvre ; vous estes grand seigneur, et je suis de travail ; vous voudriez des grosses dames, et je suis de basse condition ; vous estes brave avec le pourpoint ouvré et les chausses decoupées, bordées de velours et de soye, et j'ay une pauvre cotte rompue et piecetée, je n'ay autre chose en ce monde que ceste pauvre robbe que vous voyez sur moy, quand je voys dancer aux festes ; vous mangez le pain de froment, et moy de mil, de febves, encores n'en ay-je pas mon saoul ; je suis aussi sans pelisson pour cest hyver, pauvre femme que je suis ! et si ne sçai plus que faire, car je n'ay argent ny marchandise à vendre pour acheter ce qui m'est necessaire. Nous n'avons pas du blé jusques à Pasques ; je ne sçais comment nous ferons, en si grande cherté, et mil tailles qu'il nous faut payer tous les jours à Padoue. Les pauvres gens de village, il y a grande pitié en nous ! Nous endurons à labourer les terres et semer le froment que vous au-

tres mangez, et nous mangeons le seigle et autres pauvres semences. Nous taillons les vignes et faisons le vin, et bevons la despence et bien souvent de l'eau. — Ne vous chaille, dit Marcel, si vous me voulez contenter, vous n'aurez faute de tout ce que vous sçauriez souhaiter. — Vous dites bien tousjours ainsi entre vous autres hommes, respondit Etiennette, jusques à ce que vous ayez obtenu vostre intention; mais après que vous avez faict, vous vous en allez et ne vous revoit on jamais, et ce pendant les pauvres femmes sont abusées et deshonorées du monde, et (qui plus est) vous vous en vantez, et lavez vostre bouche de nous, comme de vieilles charongnes trouvées sur les fumiers; je sçay bien la manière de faire de vous autres citoyens de Padoue. — Or sus, c'est assez, dit Marcel, laissons les paroles et retournons aux faictz : voulez vous faire ce que je vous ay dict? » Etiennette respondit : « Allez-vous-en, je vous supplie, devant que mon mary vienne, car il s'en va tard, et n'arestera guères à venir; retournez demain sur le jour, et nous deviserons tant qu'il vous plaira; je vous ayme bien, par mon serment. »

Mais par ce qu'il avoit grand desir de parler à elle, il ne se vouloit point partir, tellement qu'elle luy dit de rechef : « Allez-vous-en, ne tardez plus. » Alors Marcel luy dict : « A Dieu vous dis, Etiennette, ma douce amie; je vous recommande mon pauvre cœur, que vous avez entre voz mains. — Et vous aussi mon esperance, respondit Etiennette; il est bien pour recommandé. — Jusques à demain si Dieu plaist,

dit Marcel. — C'est assez dit », respondit Etienne-
nette.

Quand ce vint au lendemain, Marcel attendoit d'un grand desir le temps pour retourner voir Etienne-
nette, et quand il peut cognoistre que l'heure d'y aller estoit venue, il s'en alla vers son logis, et la trouva en son jardin fossoyant quelques treilles. Et si tost qu'ils se furent veuz, ils s'entresaluèrent et se mirent à deviser, et après qu'ils eurent long temps devisé, Etienne-
nette luy va dire : « Mon amy, vous devez sçavoir que mon mary s'en ira demain au moulin et ne sera point de retour que le lendemain en suivant, et, s'il vous plaist, vous viendrez au soir sur le tard et je vous contenteray; mais ne faillez pas et donnez vous garde de me tromper. » Quand Marcel eut entendu ces bonnes nouvelles, il s'estima le plus heureux personnage du monde, et ayant faict un saut, de la joye qu'il avoit, il se partit d'avec elle. Si tost que François fut de retour au logis, la bonne commère s'en alla au devant de luy, et luy dict : « Sçavez vous qu'il y a, François? il faut aller au moulin, car nous n'avons plus que manger. — Il y faut aller, respondit François. — Je dis demain de grand matin, dit Etienne-
nette. — Demain soit. Je m'en iray devant le jour emprunter une charette avec les bœufs à ceux pour qui je travaille; puis je viendray charger et m'y en iray. » Ce pendant Etienne-
nette s'en alla apprester le bled et l'ensacha, affin qu'il n'eust point d'affaire que de charger sur la charrette et s'en aller chantant. Quand ce vint le lendemain, François chargea le bled que sa femme avoit ensaché le soir précédent, et s'en

alla au moulin. Et pourautant que c'estoit aux jours cours et que les nuicts estoient longues, joint que les chemins estoient rompus par les pluyes, fanges et glaces, avec le froid merveilleux, le pauvre François fut contrainct de demeurer toute la nuict au moulin; ce que Marcel desiroit et Etiennette pareillement.

La nuict venue (suivant l'assignation donnée) Marcel print une couple de bonnes poules bien grasses et toutes cuittes, avec du pain blanc, et du vin sans eau qu'il avoit appresté devant que se partir du logis, et s'en alla secrettement au travers des champs au logis d'Etiennette. Estant arrivé, il la trouva près du feu, qui dévidoit du filet. Alors ils commencèrent à banqueter, et après qu'ils eurent bien repeu, ils s'en allèrent tous deux coucher dedans le lict. Et ce pendant que le pauvre niayz François faisoit mouldre son bled au moulin, Marcel bluttoit la farine dedans le lict avec sa femme. Quand ce vint sur le point du jour, les deux amantz se levèrent de peur que François ne les surprinst dedans le lict, et ainsi qu'ils devoient ensemble, voicy arriver François, qui commença à siffler devant le logis, et commença à appeler Etiennette pour luy allumer du feu, à cause qu'il mouroit de froid. Or, Etiennette (qui estoit rusée et cauteleuse) aiant entendu la voix de son mary, de peur qu'il n'avint quelque mal à Marcel, et que le dommage et la honte ne tombast sur elle, s'en alla incontinent ouvrir l'huis et fit cacher Marcel derrière la porte; puis s'en alla au devant de son mary et le commença à caresser. Après que François fut entré dedans la court, il dict à

Etiennette : « Fay moy du feu si tu veux, belle dame, car je suis transy de froid; par le sang de saint Quintin, je me suis gelé de froid; tellement que je n'ay jamais peu dormir. » Etiennette s'en alla incontinent au buchier, et prit une bonne brassée de fagots et luy alluma le feu, se tenant tousjours près du feu, de peur que François n'aperceust Marcel. Et en devisant avec luy de plusieurs propos, elle luy va dire entre autres : « Je vous veux faire un beau conte, mon mary. — Et qu'y a il donc? » respondit François. — Il est arrivé icy, dict elle, ce pendant que vous estiez au moulin, un pauvre vieillard qui ma demandé l'aumosne pour l'honneur de Dieu; et pour autant que je luy ay donné du pain et une escuelle de vin, et il m'a enseigné une belle oraison pour conjurer le milan, laquelle j'ay appris incontinent. — Est il possible? » respondit François. — Ouy, foy de compère, dit Etiennette, et en suis fort joyeuse. — Je te prie què je la scache, » respondit François. — Il faut que vous le sçachiez mon amy, dit elle. — En quelle manière, » respondit François. — Je le vous diray, dict elle, si vous me voulez escouter. — Comment donc? » dit François; ne me tiens plus en attente, je te prie. — Il fault donc, dict elle, que vous vous estendiez de toute vostre longueur, comme si vous estiez mort, ce que je ne voudrois pas par mon serment, et que vous tourniez la teste et les espaulles vers la porte, aussi les genoux et les pieds contre l'ayvier. Puis je vous mettray un linge blanc sur le visage avecques nostre boisseau, que je vous mettray en la teste. — Voire, mais il n'y pourra pas entrer, dict François. —

Si fera , dea , si fera , respondit Etiennette : vous verrez tantost. » Alors elle print le boisseau , et le luy ayant mis sur la teste , luy dict : « Il ne pourroit estre mieux en ce monde. » Cela fait , dit Etiennette : « Ne vous remuez point et ne dictes mot , autrement nous ne ferions rien , car je prendray nostre sas et commenceray à sasser. Ce pendant vous direz l'oraison , et en ce faisant nostre conjuration sera faicte. Mais donnez vous de garde sur tout de vous remuer jusques à tant que je l'aye dit par trois fois. Puis vous verrez si le hua fera plus rien aux poulets. — Pleut à Dieu , respondit François , que ce que tu dis fust vray ! ne vois tu pas que nous ne pouvons nourrir aucuns poulets que le diable de hua ne les mange tous , et n'en pouvons tant ediffier que nous puissions payer noz maistres et les grosses tailles , et pour acheter de l'huile , du sel et autres choses pour le menage ? — Par ce moyen doncques , dit Etiennette , nous nous aiderons du nostre. » Puis dict à François : « Or sus , couchez vous » ; ce qu'il fit. « Estendez vous bien » , dict elle. Et il taschoit de s'allonger tant qu'il pouvoit. « Voilà qui va bien , dict Etiennette. » Alors , elle print un linge fort blanc et net , et luy couvrit le visage. Puis prit le boisseau qui estoit assez long , et le luy fourra en la teste. Cela fait , elle print le sas et commença à sasser et à dire l'oraison qu'elle avoit apprins , laquelle commençoit en la manière que s'en suit :

*Tu es coquu avecques ta grimace ,
Coquu te fais , et dans mon sas te sasse ;
Fay mes poucins , qui sont bien vingt et quatre ;*

*Que le larron par mort ne puisse abbatre ;
Que le regnard malin ne les devore,
Et le gros rat ne les moleste encore.
Que mes petits la belette n'approche,
Et le milan glouton ne les accroche.
Toy qui te tien derrière ceste porte,
Enten ce fait, de cela je t'enhorte,
Ou autrement je conclus et areste
Notoirement que tu es une beste.*

Après que Estiennette eut dict son oraison , en sassant continuellement , elle tenoit tousjours la veuë tournée vers l'huis , en faisant signe à Marcel , qui estoit derrière l'huis , qu'il s'enfuit. Mais luy , qui n'entendoit pas encore ceste pratique , ne sçachant à quelle fin Etiennette faisoit ce mystère , ne se remuoit aucunement ; mais pour-
autant que François se vouloit lever , il dict :
« Est-ce fait ? » Estiennette , qui voioit Marcel ne s'oster point de là , respondit : « Ne vous bougez , de par Dieu ! ne vous ay-je pas dict qu'il faut faire cela par trois fois ? Vous verrez que nous gasterons tout , puis que ne voulez pas demeurer en une place. — Point , point , dict-il , ce ne sera rien. » Tant y a qu'elle le fit coucher de rechef , et commença la conjuration comme la première fois. Quand Marcel eut compris ce qu'elle avoit faict , sans que François s'en doutast aucunement , s'enfuit incontinent. Voyant Etiennette que Marcel s'estoit retiré , elle paracheva son oraison pour maudire et conjurer le hua. Puis fit lever son coquu de mary , et luy alla aider à descharger la farine qu'il avoit amené du moulin. Estant Etiennette en sa court , et

voyant Marcel de loing qui s'en alloit hastivement, se mit à crier à haute voix : « Ah ! le meschant oiseau ! hay ! hay ! si tu y viens, si tu y retournes, en bonne foy, je t'en feray aller la queue basse ! Vous semble il qu'il soit gourmand ? Ceste meschante beste y retournoit encores. Dieu te doint le mal an. » Ainsi, toutesfois et quantes que le hua venoit, et qu'il descendoit en la court pour emporter les poulets, il se frottoit premièrement à la poule, qui faisoit sa conjuration. Puis on ne sçavoit ce qu'il devenoit, et s'en alloit la queue basse, et ne nuisoit plus aux poulets de François et de Etiennette.

La fable du Trevisan fit tant rire les dames, qu'elles crevoient quasi, et n'y avoit celuy en la compagnie qui ne l'eust estimé vray paysand, tant il le contrefaisoit bien. Mais après que chacun cessa de rire, Madame tourna sa veue gracieuse vers le Trevisan, et luy dit : « Vrayement, seigneur Benoist, vous nous avez si bien consolées ce soir icy, que nous pouvons bien dire tous d'une voix que vostre fable n'a point esté moindre que celle de Moulin. Mais, pour vostre contentement et de l'honorable compagnie, proposez, s'il vous plaist, un enigme qui ne soit pas moins delectable que beau. » Le Trevisan, voyant le desir de Madame, ne luy voulut pas contredire, mais se leva et commença ainsi à dire :

ENIGME.

*Je suis beaucoup tenue à la douce nature,
Qui m'a voulu donner de si riches présents*

*Que le plus fortuné de tous les courtisans
Seroit aise emprunter le vain de ma figure.*

*Ainsi parmy les grands je prens ma nourriture ,
Je touche à mon plaisir les œillets pourprissans ,
La rose delicate et les lis blanchissans
Des visages aimez de toute creature.*

*Je prens vie de l'air, et en l'air je me plais.
Je veux tousjours baiser, car baisant je repais
De mes fascheux desirs la volonté fascheuse.*

*Enfin, quand le trespas vient aveugler mon œil,
Je fais le plus souvent que ma despouille heureuse ,
Dedans le corps humain va bastir son cercueil.*

Après que le Trevisan eut, avecques ses contenance de paysand, recité son enigme, qui ne fut aucunement entendu, à fin que chacun le peut facilement entendre, il l'exposa ainsi en son langage : « Affin de ne retarder la compagnie, sçavez vous que signifie mon enigme? Je vous le diray, si vous ne le sçavez : c'est la mouche, qui prend vie de l'air, baise tousjours, et est le plus souvent mangée parmy la viande. » L'exposition du rustique enigme pleut généralement à un chacun, non pas sans grandes risées. Mais le Trevisan, qui sçavoit que c'estoit à la gracieuse Catherine de raconter sa fable ce soir, se retourna vers Madame, et luy dit d'une contenance affable : « Madame (non point pour troubler le bon ordre commencé ny pour vous remonstrer, veu que vous estes ma maistresse et singulière dame, mais pour satisfaire à l'hon-

nestre desir de l'amiable compagnie), je trouve-
rois bon que ce fust vostre plaisir de nous faire
participans de vos biens, en nous racontans de
vostre grace accoustumée quelque fable de plaisir
et recreation. Et si j'ay prins plus grande har-
diesse qu'il ne m'appartient, ce qu'à Dieu ne
plaise, je vous supplie m'avoir pour excusé, par
ce que l'amitié que je porte à ceste honorable
compagnie est la cause principale de telle re-
queste. » Madame, ayant entendu l'honneste
et courtoise demande du Trevisan, baissa pre-
mièrement les yeux en terre, non point par
crainte ny par honte qu'elle eust, mais pour au-
tant qu'elle pensoit que c'estoit plustost son office
d'escouter, pour diverses raisons, que de ra-
conter. Puis, d'une contenance gracieuse et
honneste, jecta sa veue vers le Trevisan, et luy
dict : « Seigneur Benoist, combien que vostre
requeste soit pertinente et honneste, si ne de-
viez vous pas pour cela estre si prompt à de-
mander, pourautant que l'office de fabloyer ap-
partient plustost à nos damoiselles qu'à moy.
Au moyen de quoy, il vous plaira m'avoir pour
excusée si je ne satisfais pour le present à voz
honnestes desirs ; et Catherine, qui doit ce soir
avoir le cinquiesme rang, racontera sa fable,
veu que le lieu luy est escheu par le sort. »
Alors toute la joyeuse compagnie, qui desiroit
grandement de l'ouir, se leva et commença à
fovoriser le Trevisan, en la priant humblement
qu'elle ne deust point avoir esgard à la qualité
de sa dignité, veu que le temps et le lieu per-
mettent à un chacun, de quelque qualité et con-
dition qu'il soit, de pouvoir raconter tout ce que

bon luy semble. Madame, se voyant si doucement priée, afin de ne sembler point ingrate, répondit en souriant : « Puis que c'est vostre plaisir, et que chacun se contente que je finisse ce soir avec une mienne fable, je le feray volontiers ; et sans plus faire aucune resistance, je la vois ainsi commencer » :

FABLE V.

Madame Modeste, femme du sire Tristan Sanguet, acquiert en sa jeunesse, avec ses mignons et amoureux, une grande quantité de souliers, qu'elle baille en sa vieillesse à valets et autres personnes de basse condition.

Les richesses et biens mal acquis le plus souvent perissent en bref espace de temps : car le vouloir divin permet qu'ils retournent par le mesme chemin qu'ils sont venus ; ce qui advint à une femme de Pistoye, de laquelle on ne parleroit pas comme on fait à present si elle eust esté autant sage et honneste comme elle estoit folle et dissolue. Et combien que la fable que je vous veux raconter ne soit guères convenable à nous, veu qu'il n'en sort que honte et deshonneur, qui obscurcit et souille l'honneur et la gloire de celles qui vivent honnestement, si vous la diray-je toutesfois,

veu que ce sera une leçon et instruction pour suivre les bonnes et fuir les mauvaises, comme vous entendrez.

Vous devez donc entendre (très honorables dames) que en l'ancienne cité de Pistoye, en Tuscanie, y avoit de nostre temps une jeune femme, nommée Modeste, lequel nom n'estoit guères convenable à sa personne, attendu sa mauvaise vie. Elle estoit assez belle et de bonne grace, au reste de basse condition, et avoit un mary qui se nommoit sire Tristan Sanguet, homme de bien et compagnable, estant du tout adonné à traffiquer, et toutes ses affaires luy prosperoient assez bien. Or, dame Modeste, qui estoit amoureuse tout outre, ne veillant continuellement en autre chose, voyant son mary estre du tout adonné à la marchandise et solliciter ses affaires, voulut de son costé commencer un autre train de marchandise, sans le sceu de son mary. Et se mettant tous les jours, par manière de pasetemps, tantost à une fenestre et tantost sur une galerie, regardoit tous ceux qui alloient et passoient par la rue, et tous les jeunes gens que elle voioit passer, elles les incitoit par œillades et autres contenance amoureuses à l'aymer. Tant y a qu'elle mit si bonne diligence à mettre en avant sa marchandise, et y estoit si soigneuse, qu'il n'y avoit celui en toute la cité, fust il riche ou pauvre, gentilhomme ou roturier, qui ne voulust prendre et gouter de sa marchandise.

Estant à la fin madame Modeste parvenue en grand estat et reputation, delibera de complaire à un chacun qui viendroit vers elle pour

peu de cas ; et de fait, pour toute recompence et salaire, elle ne demandoit autre chose qu'une paire de souliers qui fussent selon l'estat de ceux qui se donnoient plaisir avec elle : car si le mignon qui prenoit son passetemps avec elle estoit gentilhomme, elle demandoit les souliers de velours ; s'il estoit artisan, de drap fin, et s'il estoit mecanique, de cuir simple ; tellement que la bonne dame avoit si grand apport que sa boutique n'estoit jamais vuide. Et pourautant qu'elle estoit belle, jeune et de belle apparence, et que sa demande estoit petite, tous ceux de Pistoye la visitoient volontiers, passans le temps avec elle, et recueillans les derniers fruits d'amour. Somme, dame Modeste avoit desjà remply un plein magasin de souliers pour recompence de ses labeurs, et y en avoit un si grand nombre de toutes sortes, que qui eust esté à Venise, et visité toutes les boutiques, il n'en eust point trouvé la tierce partie, au regard de ceux qui estoient en son magasin.

Advint que le sire Tristan, son mary, eut affaire de ce magasin pour mettre quelque marchandise qui luy estoit arrivé de divers lieux, et ayant appelé dame Modeste, sa bien aymée, luy demanda les clefs de son magasin, lesquelles elle luy presenta sans faire autre excuse. Le mary ouvrit le magasin, et cuidant le trouver vuide, le trouva plein de souliers de diverses façons et qualités, comme nous avons desjà dit, dont il fut tout estonné, ne se pouvans imaginer d'où procedoit une si grande abondance de souliers, et ayant appelé sa femme, luy demanda que signifioit un si grand nombre de souliers qui

estoit en son magasin. La bonne dame, qui estoit du tout resolute, luy va respondre : « Que vous en semble, mon mary Tristan ? Estimiez vous estre seul marchand en ceste ville ? Vous estes bien abusé, car les femmes entendent bien la marchandise. Et si vous estes gros marchand et maniez beaucoup d'affaires et de grosse importance, je me contente de ce petit train, et ay mis ceste marchandise dedans le magasin, afin qu'elle fust plus assurée. Ne laissez pas de poursuivre voz traffiques avec toute diligence, de mon costé je feray fort bien mon devoir de solliciter les miennes. » Le sire Tristan, qui ne pensoit point plus outre, trouva bon l'esprit et industrie de sa prudente femme, luy conseillant de continuer telle magnanime entreprinse.

Continuant ainsi dame Modeste secrettement ce train amoureux, ayant bon revenu de l'exercice de sa douce marchandise, devint si riche en souliers, que non seulement Pistoye, mais aussi toute grande cité en eust esté fournie plus que à suffisance. Ce pendant qu'elle fut jeune, belle et de bonne grâce, la marchandise ne lui faillit jamais. Mais parce que le léger temps surmonte toutes choses, donnant le commencement, le milieu et la fin à tout, dame Modeste, qui avoit esté autrefois fresche, ronde, belle et en bon point, changea de visage, et non de vouloir ; elle changea aussi son poil et ses plumes en rides espouvantables, ayant le visage contrefait, les yeux pleurans, les tetons vuides tout ainsi qu'une vieille vessie desenflee, et quand elle venoit à rire, elle montrait des rides si hideuses, que

chacun qui la regardoit en estoit tout estonné et se mettoit à rire.

Estant donc devenue vieille contre son vouloir, ne trouvant plus personne qui l'aymast et luy fist la court comme au paravant, et voyant que la marchandise des souliers cessoit, se tourmentoit en elle-mesmes. Et pourautant que depuis le commencement de sa jeunesse jusques à l'heure presente elle s'estoit adonnée à la pail-lardise et avarice, en quoy elle s'estoit tant accoustumée et nourrie que fit onques femme de ce monde, encores ne trouvoit elle aucun moyen de se pouvoir abstenir de tel vice. Et combien que de jour en jour l'humide radical, par lequel toutes plantes prennent vigueur, croissent et s'augmentent, vint à deffailir, si ne laissoit elle pas de continuer en son mauvais et desordonné appetit. Se voyant donc privée de toute beauté de jeunesse, n'estant plus caressée ny mignardée par les muguets comme elle souloit, elle print nouvelle deliberation. Et de fait, s'estant mise sur une galerie de son logis assez éminente, elle commença à faire l'amour avec tous les valets, portefais, ramonneurs de cheminées et autres canailles qui passoient par la rue, et tant qu'elle en pouvoit recouvrer, autant en tiroit elle à sa devotion, prenant avec eux son plaisir accoutumé; et tout ainsi qu'elle avoit taxé ses amoureux du temps passé en une paire de souliers, selon leur qualité et condition, pour le salaire de son insatiable luxure, aussi, au contraire, elle en donnoit une paire pour recompence de celui qui estoit le plus mastin et luy rembourroit mieux son pelisson.

Tant y a que dame Modeste estoit venue en telle extremité que tous les belistres et canailles de Pistoye couroient vers elle, les uns pour en prendre plaisir, aucuns pour s'en moquer, et les autres pour recevoir le gentil salaire qu'elle donnoit. Somme, devant qu'il passast peu de jours, le magasin qui avoit esté plein de souliers fut en peu de temps vuide. Advint que le sire Tristan voulut voir secrettement comment se portoit la marchandise de sa femme, et ayans prins les clefz du magasin sans le sçeu de sa femme, le vint à ouvrir, et y estant entré, trouva que tous les souliers estoient esvanouis, tellement que le sire Tristan en fut tout estonné, ne se pouvant imaginer comment sa femme avoit peu depescher tant de souliers qui souloyent estre dedans le magasin. Et estimant que sa femme fust toute d'or et d'argent, pour le grand train et distribution qu'elle en avoit fait, se commença à consoler en soy mesme, esperant de s'en ayder quand il en pouroit avoir besoin. Et l'ayant appelée à soy, luy dit tels propos : « Escoutez, ma femme, m'amie et sage, j'ay ce jourd'huy ouvert vostre magasin, et ay voulu voir comment se portoit vostre loyalle marchandise; et pensant que les souliers fussent multipliés depuis l'heure que je les veis jusques à present, j'ay trouvé qu'ils sont diminuez, dont j'ay esté tout estonné. Puis j'ay pensé en moy mesmes que vous les pouvez avoir vendus, et que vous en avez tiré un grand denier; tellement que j'en ay esté tout consolé. Et si ainsi estoit, ce nous seroit un grand avancement. » Alors dame Modeste luy respondit avec un grand soupir, qui se partit du plus profond

du cœur : « Sire Tristan, mon mary, ne vous esbaissez point de cela, car les souliers que vous veistes en si grande abondance s'en sont allez par le mesme chemin qu'ilz estoyent venuz, et soyez asseuré que les choses mal acquises s'en vont en brieve espace de temps, et perissent. Parquoy ne vous en estonnez point. » Le bon sire Tristan, qui n'entendoit pas le mystère, ne sceut que dire, et craignant qu'il ne luy en arrive autant en sa marchandise, ne voulut point passer outre, mais commença à avoir l'œil de plus près à sa marchandise, craignant qu'elle ne declinast comme celle de sa femme. Se voyant dame Modeste abandonnée de tous hommes et privée des souliers qu'elle avoit gagné avec si grande douceur, elle tomba en une griefve maladie pour la douleur et passion qu'elle sentoit, et estant devenue en peu de temps etique, finit miserablement ses jours. Voilà donc comment dame Modeste, bien despourvue d'esprit, finit sa marchandise avec la vie, à son grand deshonneur et vitupère.

Estant la briefve fable de Madame finie, chacun commença à rire d'un grand courage en blasmant grandement dame Modeste, qui vivoit modestement en toutes autres choses, excepté en sa luxure. Outre plus, ils ne se pouvoient tenir de rire quand ilz venoyent à considerer que les souliers avoient esté acquis doucement et perdus par un mesme moyen. Mais parce que Catherine avoit esté cause d'esmouvoir le Trevisan pour faire que Madame racontast sa fable, elle la vint à piquer et larder avec quelques douces paroles. Puis, pour punition de telle faute

commise, elle luy commanda expressement que elle recitast un enigme qui ne fust point impertinent à la fable qu'elle venoit de raconter. Alors Catherine, entendant le commandement de madame, se leva incontinent, et se tournant vers elle, luy tint tels propos : « Madame, les broquards que vous m'avez maintenant donné ne me sont point odieux, ouy bien de m'avoir donné la charge de raconter chose qui ne se parte point du sujet de la fable par vous racontée; cela certainement m'est grief, car je ne pourray pas dire chose qui vous soit agreable, puis que je suis ainsi prinse au despourveu. Toutesfois, puis qu'il vous plait que je fasse reparation de ma faute, je le feray comme vostre obeissante fille et humble servante, et diray ainsi :

ENIGME.

*S'estant soudain la belle dame assise,
De luy lever sa cotte je m'avise,
Et desirant la rendre bien contente,
Mon cas en main alors je luy presente;
Puis, luy haussant sa belle jambe nette :
Tout beau, dit-elle, la chose est trop estroite.
Donc pour luy faire un plaisir plus avant,
Je le retire et le remets souvent.*

Le plaisant enigme raconté par Catherine ne fit pas moins rire la compagnie que la joyeuse fable de Madame. Et pour autant qu'il fut salement interpreté par plusieurs, elle voulut mons-

trer son honnesteté par beau moyen, en disant : « Mes très-honorées dames, la vraye exposition de nostre enigme recité ne signifie autre chose que le soulier estroit; car quand la femme veut essayer ses souliers, elle s'assied, et le cordonnier, tenant le soulier en sa main, luy vient à hausser la jambe, et la femme luy dit : « Faictes tout beau, car le soulier est trop estroit et me blesse. » Alors le cordonnier l'oste et le remet par plusieurs fois, jusques à tant que la femme se parte contente de luy. »

Après que l'enigme de Catherine fut raconté et resolu, estant grandement loué de toute l'honorable compagnie, Madame, cognoissant qu'il estoit desjà tard, commanda, sous peine d'encourir en sa male grace, que nul se partist, et ayant fait appeller le sage maistre d'hostel, luy commanda de faire dresser les tables en la grande sale, et cependant que le souper s'appresteroit on feroit quelques dances. Le bal finy, et les deux belles chansons doucement chantées, Madame se leva et print par la main le seigneur ambassadeur, avec le seigneur Pierre Bembe, et tous les autres, et les mena en la chambre preparée, ou estant baillé l'eau aux mains, chacun s'assist selon son degré et dignité; puis on commença à banqueter avec bonnes et delicates viandes, vins frais et exquis. Le festin finit avec propos amoureux; estant un chacun devenu plus joyeux qu'au paravant, on commença à desservir, puis on se mit à dancer. Mais pour autant que l'aube fresche et rougissante commençoit desjà à apparoitre, Madame fit allumer les torches, et accompagna le seigneur ambassadeur jusques aux degrez,

en le priant de se trouver à l'assemblée suyvnt
l'ordre accoustumé; ce qu'il fit avec tous les
autres.

FIN DE LA CINQUIÈME NUIT
ET DU TOME PREMIER.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

I ntroduction.	Page	v
A monseigneur F. Rogier, G. Rouille. . . .		i
Extrait du privilège.		4
Préface.		5

LA PREMIÈRE NUIT.

FABLE I. Un nommé Salard, se partant de Genes, vint à Montferrat, où il desobeit à trois commandemens du pere ordonnez par son testament, et estant condamné à la mort, fut delivré, et retourna au pays.	15
ENIGME I. La fève sèche.	32
FABLE II. Un fameux larron, nommé Cassandrin, amy du prevost de Perouse, luy desroba son lict et son cheval; puis, luy ayant présenté messire Severin lié dans un sac, devint homme de bien et de grande entreprinse.	33
ENIGME II. La balle à jouer.	41
FABLE III. Messire Scarpafigue, deceu une fois seule par trois brigands, les abusa par trois fois, et finalement s'en retourna victorieux avec sa Nine. . . .	46
ENIGME III. Le crible.	57
FABLE IV. Thibaüd, prince de Salerne, veut espouser sa fille Doralice, laquelle, estant sollicitée du père, arriva en Angleterre, où Genèse l'épousa, et eut deux	

TABLE DES MATIÈRES. 381

enfans d'elle, qui furent mis à mort par Thibaud, dont Genèse se vengea depuis.	58
ENIGME IV. Le Milan.	72
FABLE V. Demetrius Bassariot, se faisant nommer Gramotivège, surprit sa femme Polissène avec un prestre, et l'ayant envoyée vers ses frères, qui la mirent à mort, il espousa après sa servante	73
ENIGME V. Le songe.	87
LA SECONDE NUICT. 89	
FABLE I. Galiot, roi d'Angleterre, eut un fils nay porc, lequel se maria par trois fois, et ayant perdu sa peau de porc, devint un très beau jeune fils, qui depuis fut appellé le roy Porc.	91
ENIGME I. Le berceau.	102
FABLE II. Philène Sisterne, escollier estudiant à Bologne, estant moqué de trois belles dames, sous un festin faux se vengea de toutes.	103
ENIGME II. Le feu.	119
FABLE III. Charles de Rimini, estant amoureux de Theodosia sans estre aymé d'elle, à cause qu'elle avoit promis sa virginité à Dieu, et Charles cuidant l'embrasser par force, en lieu d'elle il embrasse des pots, des chauderons, broches et autres utensiles de cuisine; et estant ainsi barbouillé de noir, fut fort bien batu par ses serviteurs.	121
ENIGME III. La serviette.	129
FABLE IV. Le diable, entendant que les mariz se plaignoyent de leurs femmes, espousa Silvie, et print pour compère Gasparin Bonci; et ne pouvant plus durer avec sa femme, entra au corps du duc de Melfe, puis son compère Gasparin l'en jetta hors.	131
ENIGME IV. L'ame.	143
FABLE V. Simplicie Rossi est amoureux de Giliole, femme de Guiriot, paysand, et estant trouvé par le mary, fut battu et frotté qu'il n'y manquoit rien, puis s'en retourna en son logis.	145
ENIGME V. Le pot.	155

LA TROISIÈME NUICT. 156

FABLE I. Un nommé Pierre, estant insensé, retourna en son bon sens par le moyen d'un poisson nommé Ton, qu'il print et delivra de mort, et print en mariage la fille du roy Lucian, laquelle il avoit engrossie par enchantemens. 158

ENIGME I. Le temps. 169

FABLE II. Dalphrène, roy de Tunis, a deux enfants, l'un nommé Listic, et l'autre Livoret, depuis sur-nommé Porcarole, lequel à la fin print en mariage Attarante, fille du roy de Damas. 171

ENIGME II. La bouteille d'eau de roses. 188

FABLE III. Blanchebelle, fille de Larberic, marquis de Montferrat, est envoyée par la maratre de Ferrandin, roy de Naples, pour être tuée; mais les serviteurs luy coupèrent les mains et luy crevèrent les yeux, et depuis fut guarie par une couleuvre, et s'en retourna joyeuse vers Ferrandin. 190

ENIGME III. Le charançon. 205

FABLE IV. Fortunio, ayant reçu une injure du père et de la mère, s'en alla vagabond par le monde, et par cas d'aventure il se trouva en un bois où il trouva trois animaux qui le recompensèrent. Puis estant en Pologne pour une joute, il obtint en mariage Doralice, fille du roy. 207

ENIGME IV. La mort. 221

FABLE V. Isotte, femme de Lucafer Albani, de Ber-game, cuidant par finesse decevoir Travailin, vacher de son frère Emilian, pour le trouver menteur, perdit la metairie de son mary, et s'en retourna au logis avec la teste d'un taureau ayant les cornes dorées, et toute honteuse. 223

ENIGME V. L'orage. 233

LA QUATRIÈME NUICT. 234

FABLE I. Richart, roy de Thèbes, avoit quatre filles, l'une desquelles s'en alla vagabonde par le monde, et de Constance se fit appeler Constantin, et arriva

TABLE DES MATIÈRES.

383

en la court de Cacus , roy de Bettinie , lequel , pour ses prouesses et bonnes conditions , la print en mariage.	237
ENIGME I. La Cornemuse.	251
FABLE II. Hermion Glauce, d'Athènes, print en mariage Philène Centurionne , et estant devenu jaloux d'elle , l'accusa en plein jugement ; et , par le moyen de son amy Hipolite , elle fut délivrée et Hermion condamné.	252
ENIGME II. La jalousie.	261
FABLE III. Lancelot , roy de Provins , espousa la fille d'un boulenger , de laquelle il eut trois enfans masles , qui estans persecutez par la mère du roy , finalement , par le moyen d'une eau , d'une pomme , et d'un oiseau , ils vindrent en la cognoissance du père.	262
ENIGME III. La lanterne.	280
FABLE IV. Nerin , fils de Galois , roy de Portugal , amoureux de Janeton , femme de maistre Raimond Brunel , physicien , jouit de ses amours , et la mena avec soy en Portugal , et maistre Raymond en mourut de desplaisance.	281
ENIGME IV. Le coq.	292
FABLE V. Flamine Veralde se part d'Ostie , et va cherchant la Mort ; et ne la trouvant pas , vint à rencontrer la Vie , qui luy fit voir la Crainte et essayer la Mort.	294
ENIGME V. L'ombre.	303

LA CINQUIÈME NUICT.

305

FABLE I. Guerrin , fils unique de Philippe-Marie , roy de Sicile , delivra un homme sauvage de la prison du père. Et la mère , pour la crainte du père , l'envoya en exil , et l'homme sauvage , estant apprivoisé , delivra Guerrin de plusieurs grands inconveniens.	308
ENIGME I. Le papier.	326
FABLE II. Adamantine , fille de Bagolane Savonnoise , fut espousée à Drusian , roy de Bohême , par le moyen d'une poupée.	327
ENIGME II. Le faucon.	337

FABLE III. Berthaud de Valsable eut trois enfans, tous trois bossus et d'une mesme façon, l'un desquels s'appelle Jambon, et va par le monde cherchant sa bonne fortune; et estant arrivé à Rome, il fut tué et jecté dedans le Tibre avec deux autres siens frères.	339
ENIGME III. Le jeu du tablier.	354
FABLE IV. Marcel Vercelois fut amoureux d'Etiennette, femme de François Rabot, laquelle le fit venir en sa maison pour jouir d'elle à son plaisir, et ce pendant qu'elle conjuroit son mary, il se sauva secrettement.	357
ENIGME IV. La mouche.	367
FABLE V. Madame Modeste, femme du sire Tristan Sanguet, acquiert en sa jeunesse, avec ses mignons et amoureux, une grande quantité de souliers, qu'elle baille en sa vieillesse à valets et autres personnes de basse condition.	370
ENIGME V. Le soulier.	377

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.



Paris. — Imprimé par E. THUNOT et Cie, rue Racine, 26,
avec les caractères elzeviriens de P. JANNET.

